This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

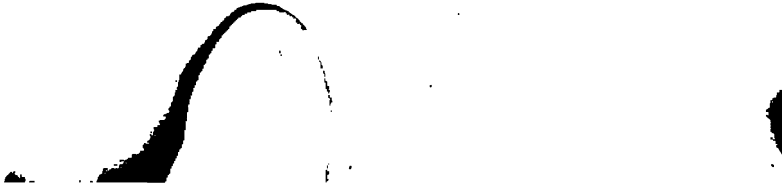
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 472551

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES, AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CONTES TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS, ORNÉE DE 21 GRAVURES, ET PUBLIÉE

PAR M. ÉDOUARD GAUTTIER.

TOME SECOND.

PARIS,

J. A. S. COLLIN DE PLANCY, ÉDITEUR

DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE TRADUCTION,

RUE MONTMARTRE, N° 121.

M. DCCC. XXII.

892.78
A65
tG16
1822
V.2

Libri
Halladay
1-15-29
18151

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

HISTOIRE DE SIND-BAD LE MARIN.

SIRE, sous le règne de ce même khalyfe Haroun Arréchyd dont je viens de parler, il y avait à Baghdad un pauvre porteur qui se nommait Hind-bad. Un jour qu'il faisait une chaleur excessive, il portait une charge très-pesante d'une extrémité de la ville à une autre. Comme il était très-fatigué du chemin qu'il avait déja fait, et qu'il lui en restait encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnait un doux zéphyr, et dont le pavé était arrosé d'eau de rose. Ne pouvant désirer un vent plus favorable pour se reposer et reprendre de nouvelles forces, il posa sa charge à terre et s'assit dessus auprès d'une grande maison.

Tout à coup son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloës et de pastilles,

qui, sortant par les fenêtres de cet hôtel, et se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, embaumait l'air. Outre cela, il entendit dedans un concert de divers instrumens, accompagnés du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols et d'autres oiseaux. Cette gracieuse mélodie, et la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisaient sentir, lui firent juger qu'il y avait là quelque festin, et qu'on s'y réjouissait. Il voulut savoir qui demeurait dans cette maison qu'il ne connaissait pas bien, parce qu'il n'avait pas eu occasion de passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques magnifiquement habillés, qu'il vit à la porte, et demanda à l'un d'entre eux comment s'appelait le maître de cet hôtel. « Hé! quoi, lui répondit le domestique, vous demeurez à Baghdad, et vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sind-bad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire? » Le porteur, qui avait ouï parler des richesses de Sind-bad, ne put s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paraissait aussi heureuse qu'il trouvait la sienne déplorable. L'esprit aigri par ces réflexions, il leva les yeux au ciel, et dit assez haut pour être entendu : « Puissant créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sind-bad et moi; je souffre tous les jours mille fatigues et mille maux ; et j'ai bien de la peine à me nourrir, moi et ma famille, de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sind-bad dépense avec profusion d'immenses richesses,

et mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable ? Qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse ? » En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre, comme un homme entièrement livré à sa douleur et à son désespoir.

Il était encore occupé de ces tristes pensées, lorsqu'il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui, et qui, le prenant rudement par le bras, lui dit : « Venez, suivez-moi, le seigneur Sind-bad, mon maître, veut vous parler. »

Le jour qui parut en ce moment, empêcha Chehérazade de continuer cette histoire ; mais elle la reprit ainsi le lendemain :

LXXIVe NUIT.

Sire, votre majesté peut aisément s'imaginer qu'Hind-bad ne fut pas peu surpris du compliment qu'on lui faisait. Après le discours qu'il venait de tenir, il avait sujet de craindre que Sind-bad ne l'envoyât chercher pour lui faire quelque mauvais traitement ; et il voulut s'excuser sur ce qu'il ne pouvait abandonner sa charge au milieu de la rue ; mais le valet de Sind-bad l'assura qu'on y prendrait garde, et le pressa tellement, que le porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

Le valet l'introduisit dans une grande salle, où il y avait un bon nombre de personnes autour d'une

table couverte de toutes sortes de mets délicats. On voyait à la place d'honneur un personnage grave, bien fait et vénérable par une longue barbe blanche ; et derrière lui, était debout une foule d'officiers et de domestiques fort empressés à le servir. Ce personnage était Sind-bad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la vue de tant de monde et d'un festin si magnifique, salua la compagnie en tremblant. Sind-bad lui dit de s'approcher ; et après l'avoir fait asseoir à sa droite, il lui servit à manger lui-même, et lui fit donner à boire d'un excellent vin, dont le buffet était abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sind-bad, remarquant que ses convives ne mangeaient plus, prit la parole ; et s'adressant à Hind-bad : « Quel est votre nom, mon frère, lui dit-il ? » « Seigneur, répondit celui-ci, je m'appelle Hind-bad le porte-faix. » « Je suis bien aise de vous voir, reprit Sind-bad, et je vous réponds que la compagnie vous voit aussi avec plaisir ; mais je souhaiterais apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. » Sind-bad avant de se mettre à table, avait entendu par la fenêtre tout le discours du porteur, et c'était ce qui l'avait engagé à le faire appeler.

A cette demande, Hind-bad, plein de confusion, baissa la tête, et repartit : « Seigneur, je vous avoue que ma lassitude m'avait mis en mauvaise humeur, et il m'est échappé quelques paroles indiscrètes que je vous supplie de me pardonner. » « Oh ! ne croyez pas, reprit Sind-bad, que je sois assez injuste pour

en conserver du ressentiment. J'entre dans votre situation : au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains ; mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paraissez être à mon égard. Vous vous imaginez, sans doute, que j'ai acquis sans peine et sans travail toutes les commodités et le repos dont vous voyez que je jouis ; désabusez-vous : je ne suis parvenu à un état si heureux, qu'après avoir souffert durant plusieurs années tous les travaux du corps et de l'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, seigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires, qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses, l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir. Vous n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures, et des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept voyages que j'ai faits ; je vais vous en faire un rapport fidèle, et je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre. »

Comme Sind-bad voulait raconter son histoire, particulièrement à cause du porteur, avant que de la commencer, il ordonna qu'on fît porter la charge qu'il avait laissée dans la rue, au lieu où Hind-bad demanda qu'elle fût portée. Après cela, il parla en ces termes :

PREMIER VOYAGE DE SIND-BAD LE MARIN

A SUMATRA.

« J'avais hérité de ma famille des biens considérables, j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches de ma jeunesse; mais je revins de mon aveuglement, et rentrant en moi-même, je reconnus que les richesses étaient périssables, et qu'on en voyait bientôt la fin, quand on les ménageait aussi mal que je faisais. Je pensai de plus que je consumais malheureusement dans une vie déréglée, le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse. Je considérai encore que c'était la dernière et la plus déplorable de toutes les misères, que d'être pauvre dans la vieillesse. Je me souvins de ces paroles du grand Salomon, que j'avais autrefois ouï dire à mon père : « Il est moins fâcheux d'être dans le tombeau « que dans la pauvreté. »

« Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine. Je vendis à l'encan en plein marché, tout ce que j'avais de meubles. Je me liai ensuite avec quelques marchands qui trafiquaient par mer. Je consultai ceux qui me parurent capables de me donner de bons conseils. Enfin, je résolus de tirer parti du peu d'argent qui me restait; et dès que j'eus pris cette résolution, je ne tardai guère à l'exécuter. Je me rendis à Balsora (1), où je m'embarquai

(1) Ou Bassrah, grande ville d'Asie, au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate, dans l'Irac Arabique, fondée

avec plusieurs marchands sur un vaisseau que nous avions équipé à frais communs.

« Nous mîmes à la voile, et prîmes la route des Indes orientales par le golfe Persique, qui est formé par les côtes de l'Arabie heureuse, à la droite, et par celles de Perse, à la gauche, et dont la plus grande largeur est de soixante-dix lieues, selon la commune opinion. Hors de ce golfe, la mer du Levant, la même que celle des Indes, est très-spacieuse : elle a d'un côté pour bornes les côtes d'Abyssinie, et quatre mille cinq cents lieues de longueur jusqu'aux îles de Vakvak (1). Je fus d'abord incommodé de ce qu'on appelle le mal de mer; mais ma santé se rétablit bientôt, et depuis ce temps-là, je n'ai point été sujet à cette maladie.

« Dans le cours de notre navigation, nous abordâmes à plusieurs îles, et nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandises. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis-à-vis une petite île presqu'à fleur d'eau, qui ressemblait à une prairie pour sa verdure. Le capitaine fit plier les voiles, et permit de prendre terre aux personnes de l'équipage qui voulurent y descendre. Je fus du nombre de ceux

par les ordres d'Omar, troisième khalife, en 636. Les Turks en sont les maîtres depuis 1668. Il s'y fait un très-grand commerce.

(1) Ces îles, situées selon les Arabes, au-delà de la Chine, sont ainsi appelées d'un arbre qui porte un fruit de ce nom, et qui ressemble au corps d'une femme. Quelques Orientalistes pensent que ce sont les îles du Japon; d'autres, les îles de la Sonde.

qui y débarquèrent. Mais dans le temps que nous nous divertissions à boire et à manger, et à nous délasser de la fatigue de la mer, l'île trembla tout à coup, et nous donna une rude secousse.....

A ces mots, Chehérazade s'arrêta, parce que le jour commençait à paraître. Elle reprit ainsi son discours sur la fin de la nuit suivante.

LXXVe NUIT.

SIRE, Sind-bad poursuivant son histoire : « On s'aperçut, dit-il, du tremblement de l'île dans le vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement; que nous allions tous périr; que ce que nous prenions pour une île, était le dos d'une baleine. Les plus agiles se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jetèrent à la nage. Pour moi, j'étais encore sur l'île, ou plutôt sur la baleine, lorsqu'elle se plongea dans la mer, et je n'eus que le temps de me prendre à une pièce de bois qu'on avait apportée du vaisseau pour faire du feu. Cependant le capitaine, après avoir reçu sur son bord les gens qui étaient dans la chaloupe, et recueilli quelques-uns de ceux qui nageaient, voulut profiter d'un vent frais favorable qui s'était élevé, il fit hisser les voiles, et m'ôta par là l'espérance de gagner le vaisseau.

« Je demeurai donc à la merci des flots, poussé tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre; je luttai contre eux tout le reste du jour et de la nuit suivante. Je

n'avais plus de force le lendemain, et je désespérais d'éviter la mort, lorsqu'une vague me jeta heureusement contre une île. Le rivage était haut et escarpé, et j'aurais eu beaucoup de peine à y monter, si quelques racines d'arbres que la fortune semblait avoir conservées en cet endroit pour mon salut, ne m'en eussent donné le moyen. Je m'étendis sur la terre, où je demeurai à demi-mort, jusqu'à ce qu'il fût grand jour et que le soleil parût.

« Alors, quoique je fusse très-faible à cause du travail de la mer, et parce que je n'avais pris aucune nourriture depuis le jour précédent, je ne laissai pas de me traîner en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, et j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente, qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'île, marchant sans tenir de route assurée. J'entrai dans une belle plaine, où j'aperçus de loin un cheval qui paissait. Je portai mes pas de ce côté-là, flottant entre la crainte et la joie; car j'ignorais si je n'allais pas chercher ma perte plutôt qu'une occasion de mettre ma vie en sûreté. Je remarquai en approchant que c'était une cavale attachée à un piquet. Sa beauté attira mon attention; mais pendant que je la regardais, j'entendis la voix d'un homme qui parlait sous terre. Un moment après, cet homme parut, vint à moi et me demanda qui j'étais. Je lui racontai mon aventure; après quoi, me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où il y avait d'autres personnes qui ne furent pas

moins étonnées de me voir, que je l'étais de les trouver là.

« Je mangeai de quelques mets qu'ils me présentèrent; puis leur ayant demandé ce qu'ils faisaient dans un lieu qui me paraissait si désert, ils répondirent qu'ils étaient palefreniers du roi Maharadje (1), souverain de cette île; que chaque année, dans chaque saison, ils avaient coutume d'y amener les cavales du roi, qu'ils attachaient comme je l'avais vu, pour les faire couvrir par un cheval marin qui sortait de la mer; que le cheval marin, après les avoir couvertes, se mettait en état de les dévorer; mais qu'ils l'en empêchaient par leur cris, et l'obligeaient à rentrer dans la mer; que les cavales étant pleines, ils les ramenaient, et que les chevaux qui en naissaient, étaient destinés pour le roi, et appelés chevaux marins. Ils ajoutèrent qu'ils devaient partir le lendemain, et que si je fusse arrivé un jour plus tard, j'aurais péri infailliblement, parce que les habitations étaient éloignées, et qu'il m'eût été impossible d'y arriver sans guide.

« Tandis qu'ils m'entretenaient ainsi, le cheval marin sortit de la mer, comme ils me l'avaient dit, se jeta sur la cavale, la couvrit et voulut ensuite la dévorer; mais au grand bruit que firent les palfreniers, il lâcha prise et alla se replonger dans la mer.

(1) Ce nom, d'origine samscrite, signifie *grand roi*; un prince de ce nom a effectivement régné sur la partie orientale de Sumatra.

« Le lendemain, ils reprirent le chemin de la capitale de l'île avec les cavales, et je les accompagnai. A notre arrivée, le roi Maharadje, à qui je fus présenté, me demanda qui j'étais, et par quelle aventure je me trouvais dans ses états. Dès que j'eus pleinement satisfait sa curiosité, il m'assura qu'il prenait beaucoup de part à mon malheur; en même temps il ordonna qu'on eût soin de moi, et que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurais besoin. Ses ordres furent exécutés de manière que j'eus sujet de me louer de sa générosité et de l'exactitude de ses officiers.

« Comme j'étais marchand, je fréquentai les gens de ma profession. Je recherchais particulièrement ceux qui étaient étrangers, pour apprendre d'eux de nouvelles de Baghdad, et pour en trouver quelqu'un avec qui je pusse y retourner. La capitale du roi Maharadje est située sur le bord de la mer; elle a un beau port où il aborde tous les jours des vaisseaux de différens endroits du monde. Je cherchais aussi la compagnie des savans des Indes, et je prenais plaisir à les entendre parler; mais cela ne m'empêchait pas de faire ma cour au roi très-régulièrement, ni de m'entretenir avec des gouverneurs et de petits rois, ses tributaires, qui étaient auprès de sa personne. Ils me faisaient mille questions sur mon pays; et de mon côté, voulant m'instruire des mœurs et des lois de leurs états, je leur demandais tout ce qui me semblait mériter ma curiosité.

« Il y a sous la domination du roi Maharadje une île qui porte le nom de Caçel; on m'avait assuré

qu'on y entendait toutes les nuits un son de tymbales; ce qui a donné lieu à l'opinion qu'ont les matelots, que Dedjâl y fait sa demeure (1). Il me prit envie d'être témoin de cette merveille, et je vis dans mon voyage des poissons longs de cent et deux cents coudées, qui font plus de peur que de mal. Ils sont si timides qu'on les fait fuir en frappant sur des pièces de bois. Je remarquai d'autres poissons qui n'étaient que d'une coudée, et qui ressemblaient par la tête à des hiboux.

« A mon retour, comme j'étais un jour sur le port, un navire y vint aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença à décharger les marchandises; et les marchands à qui elles appartenaient, les faisaient transporter dans des magasins. En jetant les yeux sur quelques ballots et sur l'écriture qui marquait le nom du propriétaire, je vis le mien dessus. Après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fussent ceux que j'avais fait charger sur le vaisseau où je m'étais embarqué à Balsora. Je reconnus même le capitaine; mais comme j'étais persuadé qu'il me croyait mort, je l'abordai, et lui demandai à qui appartenaient les ballots que je voyais. « J'avais sur mon bord, me répondit-il, un marchand de Baghdad, qui

(1) Dedjâl est le même personnage que l'antechrist, dont l'arrivée doit annoncer la fin du monde; il voudra pervertir les hommes, mais il sera combattu par Jésus-Christ. Cet être fantastique n'aura qu'un œil; il fera la conquête de la terre tout entière, excepté des villes de la Mekke, de Médine, de Tarse et de Jérusalem.

se nommait Sind-bad. Un jour que nous étions près d'une île, à ce qu'il nous paraissait, il mit pied à terre avec plusieurs passagers dans cette île prétendue, qui n'était autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'était endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plutôt échauffée par le feu qu'on avait allumé sur son dos pour faire la cuisine, qu'elle commença à se mouvoir et à s'enfoncer dans la mer. La plupart des personnes qui étaient dessus se noyèrent, et le malheureux Sind-bad fut de ce nombre. Ces ballots étaient à lui, et j'ai résolu de les négocier jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille à qui je puisse rendre le profit que j'aurai fait avec le principal. » « Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sind-bad que vous croyez mort, et qui ne l'est pas ; ces ballots sont mon bien et ma marchandise.....»

Chehérazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais elle continua le lendemain de cette sorte :

LXXVIe NUIT.

SIND-BAD, poursuivant son histoire, dit à la compagnie :

« Quand le capitaine du vaisseau m'entendit parler ainsi : « Grand dieu, s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui ? il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes. J'ai vu de mes propres yeux périr Sind-bad ; les passagers qui étaient sur mon bord, l'ont vu comme moi ; et vous osez dire que vous êtes ce Sind-bad ! Quelle

audace! A vous voir, il semble que vous soyez un homme de probité; cependant vous dites une horrible fausseté pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas. » « Donnez-vous patience, repartis-je, au capitaine, et me faites la grace d'écouter ce que j'ai à vous dire. » « Hé bien, reprit-il, que direz-vous? Parlez, je vous écoute. » Je lui racontai alors de quelle manière je m'étais sauvé, et par quelle aventure j'avais rencontré les palfreniers du roi Maharadje qui m'avaient amené à sa cour.

« Il se sentit ébranlé de mon discours; mais il fut bientôt persuadé que je n'étais pas un imposteur; car il arriva des gens de son navire qui me reconnurent et me firent de grands complimens, en me témoignant la joie qu'ils avaient de me revoir. Enfin, il me reconnut aussi lui-même; et se jetant à mon cou : « Dieu soit loué, me dit-il, de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger; je ne puis assez vous exprimer le plaisir que j'en ressens. Voilà votre bien, prenez-le, il est à vous; faites-en ce qu'il vous plaira. » Je le remerciai, je louai sa probité; et pour la reconnaître, je le priai d'accepter quelques marchandises que je lui présentai; mais il les refusa.

« Je choisis ce qu'il y avait de plus précieux dans mes ballots, et j'en fis présent au roi Maharadje. Comme ce prince savait la disgrace qui m'était arrivée, il me demanda où j'avais pris des choses si rares. Je lui contai par quel hasard je venais de les recouvrer; il eut la bonté de m'en témoigner de la joie; il ac-

cepta mon présent et m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela je pris congé de lui, et me rembarquai sur le même vaisseau ; mais avant mon embarquement, j'échangeai les marchandises qui me restaient contre d'autres produits du pays. J'emportai avec moi des bois d'aloës, de sandal, du camphre, de la muscade, du clou de girofle, du poivre, et du gingembre. Nous passâmes par plusieurs îles, et nous abordâmes enfin à Balsora, d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille sequins; et je revis ma famille avec tous les transports que peut causer une amitié vive et sincère. J'achetai des esclaves de l'un et de l'autre sexe, de belles terres, et je fis une maison considérable. Ce fut ainsi que je m'établis, résolu d'oublier les maux que j'avais soufferts, et de jouir des plaisirs de la vie. »

Sind-bad, s'étant arrêté, ordonna aux joueurs d'instrumens de recommencer leurs concerts, qu'il avait interrompus par le récit de son histoire. On continua jusqu'au soir de boire et de manger; et lorsqu'il fut temps de se retirer, Sind-bad se fit apporter une bourse de cent sequins, et la donnant au porteur : « Prenez, Hind-bad, lui dit-il, retournez chez vous, et revenez demain entendre la suite de mes aventures. » Le porteur se retira fort confus de l'honneur et du présent qu'il venait de recevoir. Le récit qu'il en fit à son logis, fut très-agréable à sa femme et à ses enfans, qui ne manquèrent pas de remercier Dieu du bien que la Providence leur faisait par l'entremise de Sind-bad.

Hind-bad s'habilla le lendemain plus proprement que le jour précédent, et retourna chez le voyageur libéral, qui le reçut d'un air riant, et lui fit mille caresses. D'abord que les conviés furent tous arrivés, on servit et l'on tint table fort long-temps. Le repas fini, Sind-bad prit la parole, et s'adressant à la compagnie : « Seigneurs, dit-il, je vous prie de me donner audience, et de vouloir bien écouter les aventures de mon second voyage; elles sont plus dignes de votre attention que celles du premier. » Tout le monde garda le silence, et Sind-bad parla en ces termes :

SECOND VOYAGE DE SIND-BAD LE MARIN

A CEYLAN.

« J'avais résolu, après mon premier voyage, de passer tranquillement le reste de mes jours à Baghdad, comme j'eus l'honneur de vous le dire hier. Mais je ne fus pas long-temps sans m'ennuyer d'une vie oisive; l'envie de voyager et de trafiquer par mer, me reprit : j'achetai des marchandises propres à faire le trafic que je méditais, et je partis une seconde fois avec d'autres marchands dont la probité m'était connue. Nous nous embarquâmes sur un bon navire; et après nous être recommandés à Dieu, nous commençâmes notre navigation.

« Nous allions d'îles en îles, et nous y faisions des échanges fort avantageux. Un jour nous descendîmes dans une de ces îles, couverte de plusieurs

sortes d'arbres fruitiers, mais si déserté, que nous n'y découvrîmes ni maisons ni habitans. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies et le long des ruisseaux qui les arrosaient.

« Pendant que les uns se divertissaient à cueillir des fleurs, et les autres des fruits, je pris des provisions et du vin que j'avais apportés, et je m'assis près d'une eau coulante entre de grands arbres qui formaient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avais; après quoi le sommeil vint s'emparer de mes sens. Je ne vous dirai pas si je dormis longtemps; mais quand je me réveillai, je ne vis plus le navire à l'ancre.....

Là, Chehérazade fut obligée d'interrompre son récit, parce qu'elle vit que le jour paraissait, mais la nuit suivante elle continua de cette manière le second voyage de Sind-bad :

LXXVIIe NUIT.

« Je fus bien étonné de ne plus voir le vaisseau à l'ancre; je me levai, je regardai de toutes parts, et je ne vis pas un des marchands qui étaient descendus dans l'île avec moi. J'aperçus seulement le navire à la voile, mais si éloigné que je le perdis de vue peu de temps après.

« Je vous laisse à imaginer les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir de douleur; je poussai des cris épouvantables; je me frappai la

tête, je me jetai par terre, où je demeurai long-temps abîmé dans une confusion mortelle de pensées toutes plus affligeantes les unes que les autres. Je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier voyage, qui devait m'avoir fait perdre pour jamais l'envie d'en faire d'autres. Mais tous mes regrets étaient inutiles, et mon repentir hors de saison.

« A la fin je me résignai à la volonté de Dieu; et sans savoir ce que je deviendrais, je montai au haut d'un grand arbre, d'où je regardai de tous côtés pour voir si je ne découvrirais rien qui pût me donner quelque espérance. En jetant les yeux sur la mer, je ne vis que de l'eau et le ciel; mais ayant aperçu du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre; et avec ce qui me restait de vivres, je marchai vers cet objet, qui était si éloigné, que je ne pouvais pas bien distinguer ce que c'était.

« Lorque j'en fus à une distance raisonnable, je remarquai que c'était une boule blanche d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuse. Dès que j'en fus près, je la touchai et la trouvai fort douce. Je tournai à l'entour pour voir s'il n'y avait point d'ouverture; je n'en pus découvrir aucune, et il me parut qu'il était impossible de monter dessus, tant elle était unie. Elle pouvait avoir cinquante pas de circonférence.

« Le soleil alors était prêt à se coucher; l'air s'obscurcit tout à coup, comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage, quand je m'aperçus que ce qui la causait, était un oiseau d'une grandeur et d'une

grosseur extraordinaire, qui s'avançait de mon côté en volant. Je me souvins d'un oiseau appelé rokh (1), dont j'avais souvent entendu parler aux matelots, et je pensai que la grosse boule que j'avais tant admirée, devait être un œuf de cet oiseau. En effet il s'abattit et se posa dessus, comme pour le couver. En le voyant venir, je m'étais serré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau; et ce pied était aussi gros qu'un gros tronc d'arbre. Je m'y attachai fortement avec la toile dont mon turban était environné, dans l'espérance que le rokh, lorsqu'il reprendrait son vol le lendemain, m'emporterait hors de cette île déserte. Effectivement, après avoir passé la nuit en cet état, d'abord qu'il fit jour l'oiseau s'envola, et m'enleva si haut, que je ne voyais plus la terre; puis il descendit tout à coup avec tant de rapidité, que je ne me sentais pas. Lorsque le rokh fut

(1) Cet oiseau n'existe plus, ou n'a peut-être même jamais existé. Il n'est pas impossible néanmoins qu'il ait été vu sur la terre, et que la race en soit éteinte, comme celle de beaucoup d'autres animaux d'une grosseur prodigieuse, dont chaque jour encore on retrouve les ossemens pétrifiés. On dit que, tandis que l'éléphant et le rhinocéros se battent ensemble, il reste spectateur du combat, et que, dès que ce dernier a enfoncé sa corne dans le ventre de son adversaire, il les emporte tous les deux, et s'élève dans les airs.

Chems al loghât *verbo*, rokh, cité par M. Langlès.

Deux des plus anciens voyageurs en Orient parmi les modernes, Marco Polo, et le père Martini, répètent les mêmes faits, qui se trouvent consignés plus bas dans l'histoire de Sind-bad.

posé, et que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenait attaché à son pied. J'avais à peine achevé de me détacher, qu'il donna du bec sur un serpent d'une longueur inouie : il le prit, et s'envola aussitôt.

« Le lieu où il me laissa était une vallée très-profonde, environnée de toutes parts de montagnes si hautes, qu'elles se perdaient dans la nue, et tellement escarpées, qu'il n'y avait aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel embarras pour moi; et comparant cet endroit à l'île déserte que je venais de quitter, je trouvai que je n'avais rien gagné au change.

« En marchant dans cette vallée, je remarquai qu'elle était parsemée de diamans d'une grosseur surprenante; je pris beaucoup de plaisir à les regarder; mais j'aperçus bientôt de loin des objets qui diminuèrent fort ce plaisir, et que je ne pus voir sans effroi. C'était un grand nombre de serpens si gros et si longs, qu'il n'y en avait pas un qui n'eût englouti un éléphant. Ils se retiraient pendant le jour dans leurs antres, où ils se cachaient à cause du rokh leur ennemi, et ils n'en sortaient que la nuit.

« Je passai la journée à me promener dans la vallée, et à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Cependant le soleil se coucha; et à l'entrée de la nuit, je me retirai dans une grotte où je jugeai que je serais en sûreté. J'en bouchai l'entrée, qui était basse et étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpens, mais qui ne

fermait pas de manière à empêcher qu'il n'y entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions, au bruit des serpens qui commencèrent à paraître. Leurs affreux sifflemens me causèrent une frayeur extrême, et ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpens se retirèrent; alors je sortis de ma grotte en tremblant, et je puis dire que je marchai long-temps sur des diamans sans en avoir la moindre envie. A la fin, je m'assis; et malgré l'inquiétude dont j'étais agité, comme je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit, je m'endormis après avoir fait encore un repas de mes provisions. Mais j'étais à peine assoupi, que quelque chose qui tomba près de moi avec grand bruit, me réveilla; c'était une grosse pièce de viande fraîche; et dans le moment, j'en vis rouler plusieurs autres des rochers en différens endroits.

« J'avais toujours tenu pour un conte fait à plaisir, ce que j'avais ouï dire plusieurs fois à des matelots et à d'autres personnes sur la vallée des diamans, et l'adresse dont se servaient quelques marchands pour en tirer ces pierres précieuses : je connus bien qu'ils m'avaient dit la vérité. En effet, ces marchands se rendent auprès de cette vallée dans le temps que les aigles ont des petits. Ils découpent de la viande et la jettent par grosses pièces dans la vallée, les diamans sur la pointe desquels elles tombent s'y attachent. Les aigles, qui sont en ce pays-là plus forts qu'ailleurs, vont fondre sur ces pièces de viande, et les emportent

dans leurs nids au haut des rochers, pour servir de pâture à leurs aiglons. Alors les marchands courant aux nids, obligent, par leurs cris, les aigles à s'éloigner, et prennent les diamans qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande. Ils se servent de cette ruse, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamans de cette vallée, qui est un précipice dans lequel on ne saurait descendre (1).

« J'avais cru jusque-là qu'il ne me serait pas possible de sortir de cet abîme, que je regardais comme mon tombeau; mais je changeai de sentiment; et ce que je venais de voir, me donna lieu d'imaginer le moyen de conserver ma vie... »

Le jour, qui parut en cet endroit, imposa silence à Chehérazade; mais elle continua cette histoire le lendemain.

LXXVIIIe NUIT.

SIRE, dit-elle, en s'adressant toujours au sulthan des Indes, Sind-bad continua de raconter les aventures de son second voyage à la compagnie qui l'écoutait : « Je commençai, dit-il, par amasser les plus gros diamans qui se présentèrent à mes yeux, et j'en

(1) Saint Épiphane, dans son traité sur les douze pierres précieuses qui ornaient le rational du grand prêtre des Juifs, fait un conte à peu près semblable à celui qu'on lit ici, touchant la manière dont on recueille les hyacinthes en Scythie. Voyez aussi Marco Polo, et Benjamin de Tudela, qui voyageait de 1160 à 1173. (Note de M. Langlès.)

remplis le sac de cuir (1) qui m'avait servi à mettre mes provisions de bouche. Je pris ensuite la pièce de viande qui me parut la plus longue; je l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon turban, et en cet état je me couchai le ventre contre terre, la bourse de cuir attachée à ma ceinture de manière qu'elle ne pouvait tomber.

« Je ne fus pas plutôt en cette situation, que les aigles vinrent chacun se saisir d'une pièce de viande qu'ils emportèrent; et un des plus forts, m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étais enveloppé, me porta au haut de la montagne jusque dans son nid. Les marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les aigles; et lorsqu'ils les eurent obligés à quitter leur proie, un d'entre eux s'approcha de moi; mais il fut saisi de de crainte quand il m'aperçut. Il se rassura pourtant; et au lieu de s'informer par quelle aventure je me trouvais là, il commença à me quereller, en me demandant pourquoi je lui ravissais son bien. « Vous me parlerez, lui dis-je, avec plus d'humanité, lorsque vous m'aurez mieux connu. Consolez-vous, ajoutai-je, j'ai des diamans pour vous et pour moi plus que n'en peuvent avoir tous les autres marchands ensemble. s'ils en ont, ce n'est que par hasard; mais j'ai choisi moi-même au fond de la vallée ceux que j'apporte dans cette bourse que vous voyez. » En disant cela,

(1) Les Orientaux qui voyagent mettent leurs provisions dans un sac de cuir, rond, qu'ils étalent par terre et qui leur sert de table lorsqu'ils veulent prendre leur repas.

je la lui montrai. Je n'avais pas achevé de parler, que les autres marchands qui m'aperçurent s'attroupèrent autour de moi fort étonnés de me voir, et j'augmentai leur surprise par le récit de mon histoire. Ils admirèrent bien moins le stratagème que j'avais imaginé pour me sauver, que ma hardiesse à le tenter.

« Ils m'emmenèrent au logement où ils demeuraient tous ensemble; et là, lorsque j'ouvris ma bourse en leur présence, la grosseur de mes diamans les surprit, et ils m'avouèrent que dans toutes les cours où ils avaient été, ils n'en avaient pas vu un qui en approchât. Je priai le marchand à qui appartenait le nid où j'avais été transporté, car chaque marchand avait le sien, je le priai, dis-je, d'en choisir pour sa part autant qu'il en voudrait. Il se contenta d'en prendre un seul, encore le prit-il des moins gros; et comme je le pressais d'en recevoir d'autres sans craindre de me faire tort : « Non, me dit-il, je suis fort satisfait de celui-ci, qui est assez précieux pour m'épargner la peine de faire désormais d'autres voyages pour l'établissement de ma petite fortune. »

« Je passai la nuit avec ces marchands, à qui je racontai une seconde fois mon histoire pour la satisfaction de ceux qui ne l'avaient pas entendue. Je ne pouvais modérer ma joie, quand je faisais réflexion que j'étais hors des périls dont je vous ai parlé. Il me semblait que l'état où je me trouvais était un songe, et je ne pouvais croire que je n'eusse plus rien à craindre.

« Il y avait déja plusieurs jours que les marchands jetaient des pièces de viande dans la vallée ; et comme

chacun paraissait content des diamans qui lui étaient échus, nous partîmes le lendemain tous ensemble, et nous marchâmes par de hautes montagnes où il y avait des serpens d'une longueur prodigieuse, que nous eûmes le bonheur d'éviter. Nous gagnâmes le premier port, d'où nous passâmes à l'île de Riha, où croît l'arbre dont on tire le camphre, et qui est si gros et si touffu, que cent hommes y peuvent être à l'ombre aisément. Le suc dont se forme le camphre, coule par une ouverture que l'on fait au haut de l'arbre, et se reçoit dans un vase où il prend consistance, et devient ce qu'on appelle camphre. Le suc ainsi tiré, l'arbre se sèche et meurt.

« Il y a dans la même île des rhinocéros, qui sont des animaux plus petits que l'éléphant, et plus grands que le buffle; ils ont sur le nez une corne longue environ d'une coudée; cette corne est solide et coupée par le milieu d'une extrémité à l'autre. On voit dessus des traits blancs qui représentent la figure d'un homme. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant, le perce de sa corne par dessous le ventre, l'enlève, et le porte sur sa tête; mais comme le sang et la graisse de l'éléphant lui coulent sur les yeux, et l'aveuglent, il tombe par terre; et ce qui va vous étonner, le rokh vient qui les enlève tous deux entre ses griffes, et les emporte pour nourrir ses petits.

« Je passe sous silence plusieurs autres particularités de cette île, de peur de vous ennuyer. J'y échangeai quelques-uns de mes diamans contre de bonnes marchandises. De là nous allâmes à d'autres îles; et

enfin, après avoir touché à plusieurs villes marchandes de terre ferme, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Baghdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres, et je jouis honorablement du reste de mes richesses immenses que j'avais apportées et gagnées avec tant de fatigues. »

Ce fut ainsi que Sind-bad raconta son second voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hind-bad, qu'il invita à venir le lendemain entendre le récit du troisième. Les conviés retournèrent chez eux, et revinrent le jour suivant à la même heure, de mêm que le porteur, qui avait déja presque oublié sa misère passée. On se mit à table; et après le repas, Sindbad ayant demandé audience, fit de cette sorte le détail de son troisième voyage :

TROISIÈME VOYAGE DE SIND-BAD LE MARIN

A SELAHATH.

« J'eus bientôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menais, le souvenir des dangers que j'avais courus dans mes deux voyages; mais comme j'étais à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos; et m'étourdissant sur les nouveaux périls que je voulais affronter, je partis de Baghdad avec de riches marchandises du pays que je fis transporter à Balsora. Là je m'embarquai encore avec d'autres marchands. Nous fîmes une longue navigation, et nous abordâmes à plusieurs ports, où nous fîmes un commerce considérable.

« Un jour que nous étions en pleine mer, nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre notre route. Elle continua plusieurs jours, et nous poussa devant le port d'une île où le capitaine aurait bien voulu se dispenser d'entrer; mais nous fûmes bien obligés d'y aller mouiller. Lorsqu'on eut plié les voiles, le capitaine nous dit: « Cette île, et quelques autres îles voisines, sont habitées par des sauvages (1) tous velus qui vont venir nous assaillir. Quoique ce soit des nains, notre malheur veut que nous ne fassions pas la moindre résistance, parce qu'ils sont en plus grand nombre que les sauterelles, et que, s'il nous arrivait d'en tuer quelqu'un, ils se jetteraient tous sur nous et nous assommeraient. »

LXXIXe NUIT.

« Le discours du capitaine, dit Sind-bad, mit tout l'équipage dans une grande consternation, et nous connûmes bientôt que ce qu'il venait de nous dire, n'était que trop véritable. Nous vîmes paraître une multitude innombrable de sauvages hideux, couverts par tout le corps d'un poil roux, et hauts seulement de deux pieds. Ils se jetèrent à la nage, et environnèrent en peu de temps notre vaisseau. Ils nous parlaient en approchant; mais nous n'entendions pas leur

(1) Le voyageur Rubriquis, parle de sauvages, ou d'animaux à peu près semblables; on doit supposer que ce sont des singes.

langage. Ils se prirent aux bords et aux cordages du navire, et grimpèrent de tous côtés jusqu'au tillac avec une si grande agilité et avec tant de vitesse, qu'il ne paraissait pas qu'ils posassent leurs pieds.

« Nous les vîmes faire cette manœuvre avec la frayeur que vous pouvez vous imaginer, sans oser nous mettre en défense, ni leur dire un seul mot, pour tâcher de les détourner de leur dessein, que nous supposions funeste. Effectivement, ils déplièrent les voiles, coupèrent le cable de l'ancre sans se donner la peine de la retirer; et après avoir fait approcher de terre le vaisseau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenèrent ensuite le navire dans une autre île d'où ils étaient venus. Tous les voyageurs évitaient avec soin celle où nous étions alors; et il était très-dangereux de s'y arrêter pour la raison que vous allez connaître; mais il nous fallut prendre notre mal en patience.

« Nous nous éloignâmes du rivage, et en nous avançant dans l'île, nous trouvâmes quelques fruits et des herbes dont nous mangeâmes, pour prolonger le dernier moment de notre vie le plus qu'il nous était possible; car nous nous attendions tous à une mort certaine. En marchant, nous aperçûmes assez loin de nous un grand édifice, vers lequel nous tournâmes nos pas. C'était un palais bien bâti et fort élevé, qui avait une porte d'ébène à deux battans, que nous ouvrîmes en la poussant. Nous entrâmes dans la cour, et nous vîmes en face un vaste appartement avec un vestibule où il y avait, d'un côté, un monceau d'ossemens humains,

et de l'autre, une infinité de broches à rôtir. Nous tremblâmes à ce spectacle; et comme nous étions fatigués d'avoir marché, les jambes nous manquèrent: nous tombâmes par terre, saisis d'une frayeur mortelle, et nous y demeurâmes très-long-temps immobiles.

« Le soleil se couchait; et tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire, la terre s'ébranla, la porte de l'appartement s'ouvrît avec beaucoup de bruit, et aussitôt nous en vîmes sortir une horrible figure d'homme noir, de la hauteur d'un grand palmier. Il avait au milieu du front un seul œil rouge et ardent comme un charbon allumé; les dents de devant qu'il avait fort longues et fort aiguës, lui sortaient de la bouche, qui n'était pas moins fendue que celle d'un chameau, et la lèvre inférieure lui descendait sur la poitrine. Ses oreilles ressemblaient à celles d'un éléphant, et lui couvraient les épaules. Il avait les ongles crochus et longs comme les griffes des plus horribles bêtes sauvages. A la vue d'un géant si effroyable, nous perdîmes tous connaissance, et demeurâmes comme morts.

« A la fin, nous revînmes à nous et nous le vîmes assis sous le vestibule, et nous examinant de tout son œil. Quand il nous eut bien considérés, il s'avança vers nous; et s'étant approché, il étendit sa main sur moi, me prit par la nuque du cou, et me tourna de tous côtés comme un boucher qui manie un mouton. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étais si maigre, que je n'avais que la peau et les os, il me

lâcha. Il prit les autres tour à tour, les examina de la même manière; et comme le capitaine était le plus gras de tout l'équipage, il le tint d'une main, ainsi que j'aurais tenu un moineau, et lui passa une broche au travers du corps; ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôtir, et le mangea à son souper dans l'appartement où il s'était retiré. Ce repas achevé, il revint sous le vestibule où il se coucha, et s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre; son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter aucun repos, et nous passâmes la nuit dans la plus cruelle inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le géant se réveilla, se leva, sortit, et nous laissa dans le palais.

« Lorsque nous le crûmes éloigné, nous rompîmes le triste silence que nous avions gardé toute la nuit, et nous affligeant tous à l'envi l'un de l'autre, nous fîmes retentir le palais de plaintes et de gémissemens. Quoique nous fussions en assez grand nombre, et que nous n'eussions qu'un seul ennemi, nous n'eûmes pas d'abord la pensée de nous délivrer de lui par sa mort. Cette entreprise, bien que fort difficile à exécuter, était pourtant celle que nous devions naturellement former.

« Nous délibérâmes sur plusieurs autres partis, mais nous ne nous déterminâmes à aucun; et nous soumettant à ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner de notre sort, nous passâmes la journée à parcourir l'île, en nous nourrissant de fruits et de plantes comme le jour

précédent. Sur le soir, nous cherchâmes quelque endroit pour nous mettre à couvert; mais nous n'en trouvâmes point, et nous fûmes obligés malgré nous de retourner au palais.

« Le géant ne manqua pas d'y revenir et de souper encore d'un de nos compagnons; après quoi il s'endormit et ronfla jusqu'au jour. Il sortit alors, et nous laissa comme il avait déja fait. Notre condition nous parut si affreuse, que plusieurs de nos camarades, furent sur le point d'aller se précipiter dans la mer, plutôt que d'attendre une mort si étrange; et ceux-là excitaient les autres à suivre leur conseil. Mais un d'entre nous prenant alors la parole : « Il nous est défendu, dit-il, de nous donner nous-mêmes la mort; et quand cela serait permis, n'est-il pas plus raisonnable que nous songions au moyen de nous défaire du barbare qui nous destine un trépas si funeste?»

« Comme un projet m'était venu dans l'esprit, je le communiquai à mes camarades, qui l'approuvèrent. « Mes frères, leur dis-je, vous savez qu'il y a beaucoup de bois le long de la mer; si vous m'en croyez, construisons plusieurs radeaux qui puissent nous porter; et lorsqu'ils seront achevés, nous les laisserons sur la côte jusqu'à ce que nous jugions à propos de nous en servir. Cependant nous exécuterons le dessein que je vous ai proposé pour nous défaire du géant; s'il réussit, nous pourrons attendre ici avec patience qu'il passe quelque vaisseau qui nous retire de cette île fatale; si au contraire nous manquons notre coup, nous gagnerons promptement nos

radeaux, et nous nous mettrons en mer. J'avoue qu'en nous exposant à la fureur des flots sur de si fragiles bâtimens, nous courons risque de perdre la vie; mais quand nous devrions périr, n'est-il pas plus doux de nous laisser ensevelir dans la mer, que dans les entrailles de ce monstre qui a déja dévoré deux de nos compagnons? » Mon avis fut goûté de tout le monde, et nous construisîmes des radeaux capables de porter trois personnes.

« Nous retournâmes au palais vers la fin du jour, et le géant y arriva peu de temps après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos camarades. Mais enfin, voici de quelle manière nous nous vengeâmes de la cruauté du géant. Après qu'il eut achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos et s'endormit. D'abord que nous l'entendîmes ronfler selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous, et moi, nous prîmes chacun une broche, nous en mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, et ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même temps, et nous le lui crevâmes (1).

« La douleur que sentit le géant, lui fit pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement, et étendit les mains de tous côtés pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage; mais nous eûmes

(1) Cette fable rappelle sans doute celle des cyclopes (Odyssée, chant IX); néanmoins, M. Hole remarque, que le voyageur Jean de Mandeville, prétend avoir vu, dans une des îles de l'Inde, des géans avec un œil.

le temps de nous éloigner de lui, et de nous jeter contre terre dans des endroits où il ne pouvait nous rencontrer sous ses pieds. Après nous avoir cherchés vainement, il trouva la porte à tâtons, et sortit avec des hurlemens épouvantables....

LXXXe NUIT.

« Nous sortîmes du palais après le géant, poursuivit Sind-bad, et nous nous rendîmes au bord de la mer, dans l'endroit où étaient nos radeaux. Nous les mîmes d'abord à l'eau, et nous attendîmes qu'il fît jour pour nous jeter dessus, dans le cas où nous verrions le géant venir à nous avec quelques guides de son espèce; mais nous nous flattions que s'il ne paraissait pas lorsque le soleil serait levé, et que si nous n'entendions plus ses hurlemens que nous ne cessions pas d'ouir, ce serait une preuve qu'il aurait perdu la vie; et en ce cas, nous nous proposions de rester dans l'île, et de ne pas nous risquer sur nos radeaux. Mais à peine fut-il jour, que nous aperçûmes notre cruel ennemi, accompagné de deux géans à peu près de sa grandeur qui le conduisaient, et d'un assez grand nombre d'autres qui marchaient devant lui à pas précipités.

« A cette vue nous ne balançâmes point à nous jeter sur nos radeaux, et nous commençâmes à nous éloigner du rivage à force de rames. Les géans, qui s'en aperçurent, se munirent de grosses pierres, accoururent sur la rive, entrèrent même dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, et nous les jetèrent si

adroitement, qu'à la réserve du radeau sur lequel j'étais, tous les autres en furent brisés. Les hommes qui étaient dessus se noyèrent; pour moi et mes deux compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus éloignés, et hors de la portée des pierres.

« Quand nous fûmes en pleine mer, nous devînmes le jouet du vent et des flots qui nous jetaient tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et nous passâmes ce jour-là et la nuit suivante dans une cruelle incertitude de notre destinée; mais le lendemain, nous eûmes le bonheur d'être poussés contre une île où nous nous sauvâmes avec bien de la joie. Nous y trouvâmes d'excellens fruits qui nous furent d'un grand secours pour réparer les forces que nous avions perdues.

« Sur le soir, nous nous endormîmes sur le bord de la mer; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un serpent, long comme un palmier, faisait de ses écailles en rampant sur la terre. Il se trouva si près de nous, qu'il engloutit un de mes deux camarades, malgré les cris et les efforts qu'il put faire pour se débarrasser du serpent, qui, le secouant à plusieurs reprises, l'écrasa contre terre, et acheva de l'avaler. Nous prîmes aussitôt la fuite, mon autre camarade et moi; et quoique nous fussions assez éloignés, nous entendîmes quelque temps après un bruit qui nous fit juger que le serpent rendait les os du malheureux qu'il avait surpris. En effet, nous les vîmes le lendemain avec horreur. « O dieu, m'écriai-je alors, à quoi sommes-nous exposés! Nous nous réjouissions hier d'avoir

dérobé nos vies à la cruauté d'un géant et à la fureur des eaux, et nous voilà tombés dans un péril qui n'est pas moins terrible. »

« Nous remarquâmes, en nous promenant, un gros arbre fort haut, sur lequel nous projetâmes de passer la nuit suivante pour nous mettre en sûreté. Nous mangeâmes encore des fruits comme le jour précédent ; et à la fin du jour, nous montâmes sur l'arbre. Nous entendîmes bientôt le serpent, qui vint en sifflant jusqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, et rencontrant mon camarade qui était au-dessous de moi, il l'engloutit tout d'un coup, et se retira.

« Je demeurai sur l'arbre jusqu'au jour, et alors j'en descendis plus mort que vif. Effectivement je ne pouvais attendre un autre sort que celui de mes deux compagnons ; et cette pensée me faisant frémir d'horreur, je fis quelques pas pour m'aller jeter dans la mer ; mais, comme il est doux de vivre le plus longtemps qu'on peut, je résistai à ce mouvement de désespoir, et me soumis à la volonté de Dieu, qui dispose à son gré de notre vie.

« Je ne laissai pas toutefois d'amasser une grande quantité de menu bois, de ronces et d'épines sèches. J'en fis plusieurs fagots que je liai ensemble, après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre, et j'en liai quelques-uns en travers par dessus pour me couvrir la tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit, avec la triste consolation de n'avoir rien négligé pour me garantir du

sort cruel qui me menaçait. Le serpent ne manqua pas de revenir et de tourner autour de l'arbre, cherchant à me dévorer ; mais il n'y put réussir, à cause du rempart que je m'étais fabriqué, et il fit en vain jusqu'au jour le manége d'un chat qui assiége une souris dans un asile qu'il ne peut forcer. Enfin, le jour étant venu, il se retira ; mais je n'osai sortir de mon fort avant le lever du soleil.

« Je me trouvai si fatigué du travail qu'il m'avait donné, j'avais tant souffert de son haleine empestée, que la mort me paraissant préférable à cette horreur, je m'éloignai de l'arbre ; et sans me souvenir de la résignation où j'étais le jour précédent, je courus vers la mer dans le dessein de m'y précipiter la tête la première....

LXXXIe NUIT.

« Dieu fut touché de mon désespoir : au moment où j'allais me jeter dans la mer, j'aperçus un navire assez éloigné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, et je dépliai la toile de mon turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile : tout l'équipage m'aperçut, et le capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les marchands et les matelots me demandèrent avec beaucoup d'empressement par quelle aventure je m'étais trouvé dans cette île déserte ; et après que je leur eus raconté tout ce qui m'était arrivé, les plus anciens me dirent qu'ils avaient plusieurs fois entendu

parler des géans qui demeuraient dans cette île, qu'on leur avait assuré que c'étaient des antropophages, et qu'ils mangeaient les hommes crus aussi bien que rôtis. A l'égard des serpens, ils ajoutèrent qu'il y en avait en abondance dans cette île ; qu'ils se cachaient le jour et se montraient la nuit. Après qu'ils m'eurent témoigné qu'ils avaient bien de la joie de me voir échappé à tant de périls, comme ils ne doutaient pas que je n'eusse besoin de manger, ils s'empressèrent de me régaler de ce qu'ils avaient de meilleur ; et le capitaine, remarquant que mon habit était tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des siens.

« Nous courûmes la mer quelque temps ; nous touchâmes à plusieurs îles, et nous abordâmes enfin à celle de Salahat, d'où l'on tire le bois de sandal. Nous entrâmes dans le port et nous y mouillâmes. Les marchands commencèrent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre ou les échanger. Pendant ce temps-là, le capitaine m'appela et me dit : « Frère, j'ai en dépôt des marchandises qui appartenaient à un marchand qui a navigué quelque temps sur mon navire. Comme ce marchand est mort, je les fais valoir, pour en rendre compte à ses héritiers, lorsque j'en rencontrerai quelqu'un. » Les ballots dont il voulait parler étaient déja sur le tillac. Il me les montra, en disant : « Voilà les marchandises en question ; j'espère que vous voudrez bien vous charger d'en faire commerce, en recevant la récompense due à la peine que vous prendrez. » J'y consentis, en le

remerciant de ce qu'il me donnait occasion de ne pas rester oisif.

« L'écrivain du navire enregistrait tous les ballots, avec les noms des marchands à qui ils appartenaient. Comme il eut demandé au capitaine sous quel nom il voulait qu'on enregistrât ceux dont il venait de me charger : « Inscrivez, lui répondit le capitaine, sous le nom de Sind-bad le Marin. » Je ne pus m'entendre nommer sans émotion ; et envisageant le capitaine, je le reconnus pour celui qui, dans mon second voyage, m'avait abandonné dans l'île où je m'étais endormi au bord d'un ruisseau, et qui avait remis à la voile sans m'attendre ou me faire chercher. Je ne me l'étais pas rappelé d'abord, à cause du changement qui s'était fait en sa personne depuis le temps que je ne l'avais vu.

« Pour lui qui me croyait mort, il ne faut pas s'étonner s'il ne me reconnut pas. « Capitaine, lui dis-je, est-ce que le marchand à qui étaient ces ballots, s'appelait Sind-bad ? » « Oui, répondit-il, il se nommait de la sorte, il était de Baghdad, et s'était embarqué sur mon vaisseau à Balsora. Un jour que nous descendîmes dans une île pour faire de l'eau et prendre quelques rafraîchissemens, je ne sais par quelle méprise je remis à la voile sans prendre garde qu'il ne s'était pas embarqué avec les autres. Nous ne nous en aperçûmes, les marchands et moi, que quatre heures après. Nous avions le vent en poupe, et si frais, qu'il ne nous fut pas possible de revirer de bord pour aller le reprendre. » « Vous le croyez donc mort ?

repris-je. » « Assurément, repartit-il. » « Hé bien, capitaine, lui répliquai-je, ouvrez les yeux, et connaissez ce Sind-bad que vous laissâtes dans cette île déserte. Je m'endormis au bord d'un ruisseau, et quand je me réveillai, je ne vis plus personne de l'équipage. » A ces mots, le capitaine s'attacha à me regarder....

LXXXIIe NUIT.

« Le capitaine, dit Sind-bad, après m'avoir fort attentivement considéré, me reconnut enfin. « Dieu soit loué! s'écria-t-il en m'embrassant; je suis ravi que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos marchandises que j'ai toujours pris soin de conserver, et de faire valoir dans tous les ports où j'ai abordé. Je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. » Je les pris, en témoignant au capitaine toute la reconnaissance que je lui devais.

« De l'île de Salahat, nous allâmes à une autre île, où je me fournis de clous de girofle, de canelle et d'autres épiceries. Quand nous en fûmes éloignés, nous vîmes une tortue qui avait vingt coudées, en longueur et en largeur (1); nous remarquâmes aussi un poisson qui tenait de la vache; il avait du lait, et sa peau est d'une si grande dureté, qu'on en fait ordinairement des boucliers. J'en vis un autre qui avait la figure

(1) Ælien, *Hist. anim.*, XVI, 16, décrit une tortue de 15 pieds de long, dont l'écaille aurait pu suffire pour couvrir une maison. Mandeville assure qu'il a vu à Calonak, près de Java, des écailles qui auraient pu abriter trois hommes à la fois.

et la couleur d'un chameau. Enfin, après une longue navigation, j'arrivai à Balsora, et de là je revins en cette ville de Baghdad avec tant de richesses, que j'en ignorais la quantité. J'en donnai encore aux pauvres une partie considérable, et j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avais déja acquises. »

Sind-bad acheva ainsi l'histoire de son troisième voyage. Il fit donner ensuite cent autres sequins à Hind-bad, en l'invitant au repas du lendemain et au récit du quatrième voyage. Hind-bad et la compagnie se retirèrent; et le jour suivant étant revenu, Sind-bad prit la parole sur la fin du dîner, et continua ses aventures :

QUATRIÈME VOYAGE DE SIND-BAD LE MARIN

DANS LES ÎLES DE LA SONDE.

« Les plaisirs, dit-il, et les divertissemens que je pris après mon troisième voyage, n'eurent pas des charmes assez puissans pour me déterminer à ne pas voyager davantage. Je me laissai encore entraîner à la passion de trafiquer et de voir des choses nouvelles. Je mis donc ordre à mes affaires; et ayant fait un fonds de marchandises de débit dans les lieux où j'avais dessein d'aller, je partis. Je pris la route de la Perse, dont je traversai plusieurs provinces, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, et nous avions déja touché à plusieurs ports de terre ferme et à quelques îles orientales, lorsque faisant un jour un grand trajet, nous fûmes surpris

d'un coup de vent, qui obligea le capitaine à faire amener les voiles, et à donner tous les ordres nécessaires pour prévenir le danger dont nous étions menacés. Mais toutes nos précautions furent inutiles: la manœuvre ne réussit pas bien; les voiles furent déchirées en mille pièces; et le vaisseau ne pouvant plus être gouverné, donna sur des récifs, et se brisa de manière qu'un grand nombre de marchands et de matelots se noya, et que la charge périt....

LXXXIIIe NUIT.

« J'eus le bonheur, continua Sind-bad, de même que plusieurs autres marchands et matelots, de saisir une planche. Nous fûmes tous emportés par un courant vers une île qui était devant nous. Nous y trouvâmes des fruits et de l'eau de source qui servirent à rétablir nos forces. Nous nous y reposâmes même la nuit dans l'endroit où la mer nous avait jetés, sans avoir pris aucun parti sur ce que nous devions faire. L'abattement où nous avait jetés notre malheur, nous en avait empêchés.

« Le jour suivant, dès que le soleil fut levé, nous nous éloignâmes du rivage; et avançant dans l'île, nous y aperçûmes des habitations, où nous nous rendîmes. A notre arrivée, des noirs vinrent à nous en très-grand nombre; ils nous environnèrent, se saisirent de nos personnes, en firent une espèce de partage, et nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

« Nous fûmes menés, cinq de mes camarades et

moi, dans un même lieu. D'abord on nous fit asseoir, et l'on nous servit d'une certaine herbe, en nous invitant par signes à en manger. Mes camarades, sans faire réflexion que ceux qui la servaient n'en mangeaient pas, ne consultèrent que leur faim qui pressait, et se jetèrent sur ces mets avec avidité. Pour moi, par un pressentiment de quelque supercherie, je ne voulus pas seulement en goûter, et je m'en trouvai bien; car peu de temps après, je m'aperçus que l'esprit avait tourné à mes compagnons, et qu'en me parlant, ils ne savaient ce qu'ils disaient (1).

« On me servit ensuite du riz préparé avec de l'huile de coco, et mes camarades, qui n'avaient plus de raison, en mangèrent extraordinairement. J'en mangeai aussi, mais fort peu. Les noirs avaient d'abord présenté de cette herbe pour nous troubler l'esprit, et nous ôter par là le chagrin que la triste connaissance de notre sort nous devait causer; et ils nous donnaient du riz pour nous engraisser. Comme ils étaient antropophages, leur intention était de nous manger quand nous serions devenus gras. C'est ce qui arriva à mes camarades, qui ignoraient leur destinée, parce qu'ils avaient perdu leur bon sens. Puisque j'avais conservé le mien, vous jugez bien, seigneurs, qu'au lieu d'engraisser comme les autres, je devins encore plus maigre que je n'étais. La crainte de la

(1) Cette partie du conte rappelle les aventures d'Ulysse à la cour de Circé. Il s'agit ici de la graine enivrante de Sumatra, décrite par Davis en 1597, dont les effets sont les mêmes que ceux du lotus.

mort dont j'étais incessamment frappé, tournait en poison tous les alimens que je prenais. Je tombai dans une langueur qui me fut fort salutaire; car les noirs ayant assommé et mangé mes compagnons, en demeurèrent là; et me voyant sec, décharné, malade, ils remirent ma mort à un autre temps.

« Cependant j'avais beaucoup de liberté, et l'on ne prenait presque pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations des noirs, et de me sauver. Un vieillard qui m'aperçut, et qui se douta de mon dessein, me cria de toute sa force de revenir; mais au lieu de lui obéir, je redoublai mes pas, et je fus bientôt hors de sa vue. Il n'y avait alors que ce vieillard dans les habitations; tous les autres noirs s'étaient absentés, et ne devaient revenir que sur la fin du jour, ce qu'ils avaient coutume de faire assez souvent; c'est pourquoi, étant assuré qu'ils ne seraient plus à temps de courir après moi lorsqu'ils apprendraient ma fuite, je marchai jusqu'à la nuit. Alors je m'arrêtai pour prendre un peu de repos, et manger quelques vivres dont j'avais fait provision. Mais je repris bientôt mon chemin, et continuai de marcher pendant sept jours, en évitant les endroits qui me paraissaient habités. Je vivais de cocos (1), qui me fournissaient en même temps de quoi boire et de quoi manger.

(1) Fruit du cocotier. Ce fruit est gros comme un melon et quelquefois davantage. Les Indiens tirent du fil de la première écorce et en font de la toile; sa chair est agréable; il y a

« Le huitième jour, j'arrivai près de la mer; j'aperçus tout à coup des gens blancs comme moi, occupés à cueillir du poivre, dont il y avait là une grande quantité. Leur occupation me fut de bonne augure, et je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux....

LXXXIVe NUIT.

« Les gens qui cueillaient du poivre, continua Sindbad, vinrent au-devant de moi. Dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en arabe qui j'étais, et d'où je venais. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis leur curiosité, en leur racontant de quelle manière j'avais fait naufrage, et j'étais venu dans cette île, où j'étais tombé entre les mains des noirs.

« Mais ces noirs, me dirent-ils, mangent les hommes; par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté? » Je leur fis le même récit que vous venez d'entendre, et ils furent singulièrement étonnés.

« Je demeurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent; après quoi ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avaient amenés, et nous nous rendîmes dans une autre île d'où ils étaient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui était un bon prince. Il eut la patience d'écouter le récit de mon aventure, qui le surprit. Il

dans le coco, fraîchement cueilli, une liqueur bonne à boire, qui ressemble un peu au lait, et qui a une saveur très-douce.

me fit ensuite donner des habits, et commanda qu'on eût soin de moi.

« L'île où je me trouvais, était fort peuplée et abondante en toutes sortes de choses, et l'on faisait un grand commerce dans la ville où le roi demeurait. Cet agréable asile commença à me consoler de mon malheur; et les bontés que ce généreux prince avait pour moi, achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y avait personne qui fût mieux que moi dans son esprit, et par conséquent il n'y avait personne dans sa cour ni dans la ville, qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir. Ainsi, je fus bientôt regardé comme un homme né dans cette île, plutôt que comme un étranger.

« Je remarquai une chose qui me parut bien extraordinaire : tout le monde, le roi même, montait à cheval sans bride et sans étriers. Cela me fit prendre la liberté de lui demander un jour pourquoi sa majesté ne s'en servait pas. Il me répondit que je lui parlais de choses dont on ignorait l'usage dans ses états.

« J'allai aussitôt chez un ouvrier, et je lui fis dresser le bois d'une selle sur le modèle que je lui donnai. Le bois de la selle achevé, je le garnis moi-même de bourre et de cuir, et l'ornai d'une broderie d'or. Je m'adressai ensuite à un serrurier, qui me fit un mors de la forme que je lui montrai, et je lui fis faire aussi des étriers.

« Quand ces choses furent dans un état parfait, j'allai les présenter au roi, je les essayai sur un de ses

chevaux. Ce prince monta dessus, et fut si satisfait de cette invention, qu'il m'en témoigna sa joie par de grandes largesses. Je ne pus me défendre de faire plusieurs selles pour ses ministres et pour les principaux officiers de sa maison, qui me firent tous des présens qui m'enrichirent en peu de temps. J'en fis aussi pour les personnes les plus qualifiées de la ville; ce qui me mit dans une grande réputation, et me fit considérer de tout le monde.

« Comme je faisais ma cour au roi très-exactement, il me dit un jour : » Sind-bad, je t'aime, et je sais que tous mes sujets, qui te connaissent, te chérissent à mon exemple. J'ai une prière à te faire, et il faut que tu m'accordes ce que je vais te demander. » « Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour marquer mon obéissance à votre majesté: elle a sur moi un pouvoir absolu. » « Je veux te marier, répliqua le roi, afin que le mariage t'arrête en mes états, et que tu ne songes plus à ta patrie. » Comme je n'osais résister à la volonté du prince, il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, sage et riche. Après les cérémonies des noces, je m'établis chez la dame avec laquelle je vécus quelque temps dans une union parfaite. Néamoins je n'étais pas trop content de mon état. Mon dessein était de m'échapper à la première occasion, et de retourner à Baghdad, dont mon établissement, tout avantageux qu'il était, ne pouvait me faire perdre le souvenir.

« J'étais dans ces sentimens, lorsque la femme d'un de mes voisins, avec lequel j'avais contracté une amitié

fort étroite, tomba malade et mourut. J'allai chez lui pour le consoler; et le trouvant plongé dans la plus vive affliction : « Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, et vous donne un longue vie. » « Hélas! me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grace que vous me souhaitez? Je n'ai plus qu'une heure à vivre. » « Oh! repris-je, ne vous mettez pas dans l'esprit une pensée si funeste; j'espère que cela n'arrivera pas, et que j'aurai le plaisir de vous posséder encore long-temps. » « Je souhaite, répliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée; pour ce qui est de moi, mes affaires sont faites, et je vous apprends que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme. Telle est la coutume que nos ancêtres ont établie dans cette île, et qu'ils ont inviolablement gardée : le mari vivant est enterré avec la femme morte, et la femme vivante avec le mari mort. Rien ne peut me sauver: tout le monde subit cette loi (1). »

« Dans le moment où il m'entretenait de cette étrange barbarie, dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parens, les amis et les voisins arrivèrent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit la femme de ses habits les plus riches, comme au jour de ses noces, et on la para de tous ses joyaux.

« On l'enleva ensuite dans une bière découverte, et le convoi se mit en marche. Le mari était à la tête

(1) On sait que dans l'Indoustan les veuves sont obligées de se brûler avec le cadavre de leurs époux. Saint Jérôme dit que les Scythes enterraient les maris avec leurs femmes.

du deuil, et suivait le corps de sa femme. On prit le chemin d'une haute montagne; et lorsqu'on y fut arrivé, on leva une grosse pierre qui couvrait l'ouverture d'un puits profond, et l'on y descendit le cadavre, sans lui rien ôter de ses habillemens et de ses joyaux. Après cela, le mari embrassa ses parens et ses amis, et se laissa mettre sans résistance dans une bière, avec un pot d'eau et sept petits pains auprès de lui; puis on le descendit de la même manière qu'on avait descendu sa femme. La montagne s'étendait en longueur, et servait de bornes à la mer, et le puits était très-profond. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

« Il n'est pas besoin, seigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Toutes les autres personnes qui y assistèrent, n'en parurent presque pas touchées, parce qu'elles avaient l'habitude de voir souvent la même chose. Je ne pus m'empêcher de dire au roi ce que je pensais là-dessus. « Sire, lui dis-je, je ne saurais assez m'étonner de l'étrange coutume qu'on a dans vos états, d'enterrer les vivans avec les morts! J'ai bien voyagé, j'ai fréquenté des hommes d'une infinité de nations, et je n'ai jamais ouï parler d'une loi si cruelle.» « Que veux-tu, Sind-bad, me répondit le roi; c'est une loi commune, et j'y suis soumis moi-même : je serai enterré vivant avec la reine mon épouse, si elle meurt la première. » « Mais, sire, lui dis-je, oserai-je, demander à votre majesté si les étrangers sont obligés d'observer cette coutume?» « Sans doute, repartit le roi en souriant du motif de

ma question; ils n'en sont pas exceptés lorsqu'ils sont mariés dans cette île. »

« Je m'en retournai tristement au logis avec cette réponse. La crainte que ma femme ne mourût la première, et qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle, me faisait faire des réflexions très-mortifiantes. Cependant, quel remède apporter à ce mal? Il fallut prendre patience, et m'en remettre à la volonté de Dieu. Néanmoins je tremblais à la moindre indisposition que je voyais à ma femme; mais, hélas! j'eus bientôt la frayeur tout entière! Elle tomba véritablement malade, et mourut en peu de jours....

LXXXVe NUIT.

« Jugez de ma douleur, poursuivit Sind-bad: être enterré tout vif ne me paraissait pas une fin moins déplorable que celle d'être dévoré par des antropophages; il fallait pourtant en passer par là. Le roi, accompagné de toute sa cour, voulut honorer le convoi de sa présence; et les personnes les plus considérables de la ville, me firent aussi l'honneur d'assister à mon enterrement.

« Lorsque tout fut prêt pour la cérémonie, on posa le corps de ma femme dans une bière avec tous ses joyaux et ses plus magnifiques habits. On commença la marche. Comme second acteur de cette pitoyable tragédie, je suivais immédiatement la bière de ma femme, les yeux baignés de larmes, et déplorant mon

mon malheureux destin. Avant que d'arriver à la montagne, je voulus faire une tentative sur l'esprit des spectateurs. Je m'adressai premièrement au roi, ensuite à ceux qui se trouvèrent autour de moi; et m'inclinant devant eux jusqu'à terre, pour baiser le bord de leur habit, je les suppliais d'avoir compassion de moi. « Considérez, disais-je, que je suis un étranger, qui ne doit pas être soumis à une loi si rigoureuse; et que j'ai une autre femme et des enfans dans mon pays. » J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri; au contraire, on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, et l'on m'y descendit un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau, et sept pains. Enfin, cette cérémonie si funeste pour moi étant achevée, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur et mes cris pitoyables.

« A mesure que j'approchais du fond, je découvrais, à la faveur d'un peu de lumière qui venait d'en haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'était une grotte fort vaste, et qui pouvait bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bientôt une puanteur insupportable qui sortait d'une infinité de cadavres, que je voyais à droite et à gauche; je crus même entendre quelques-uns des derniers qu'on y avait descendus vifs, pousser les derniers soupirs. Néanmoins, lorsque je fus en bas je sortis promptement de la bière, et m'éloignai des cadavres en me bouchant le nez. Je me jetai par terre, où je demeurai long-temps

noyé dans les pleurs. Alors, faisant réflexion sur mon triste sort : « Il est vrai, disais-je, que Dieu dispose de nous, selon les décrets de sa providence; mais, pauvre Sind-bad, n'est-ce pas par ta faute que tu te vois réduit à mourir d'une mort si étrange? Plût à dieu que tu eusses péri dans quelqu'un des naufrages dont tu es échappé! tu n'aurais pas à mourir d'un trépas si lent et si terrible; mais tu l'as mérité par ta maudite avarice. Ah! malheureux, ne devais-tu pas plutôt demeurer chez toi, et jouir tranquillement du fruit de tes travaux! »

« Telles étaient les inutiles plaintes dont je faisais retentir la grotte en me frappant la tête et l'estomac de rage et de désespoir, et m'abandonnant tout entier aux pensées les plus désolantes. Néanmoins, vous le dirai-je? au lieu d'appeler la mort à mon secours, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi, et me porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons et en me bouchant le nez, prendre le pain et l'eau qui étaient dans ma bière, et j'en mangeai.

« Quoique l'obscurité qui régnait dans la grotte, fût si épaisse que l'on ne distinguait pas le jour d'avec la nuit, je ne laissai pas toutefois de retrouver ma bière; et il me sembla que la grotte était plus spacieuse et plus remplie de cadavres, qu'elle ne m'avait paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain et de mon eau; mais enfin, n'en ayant plus, je me préparai à mourir....

LXXXVIe NUIT.

« Je n'attendais plus que la mort, continua Sindbad, lorsque j'entendis lever la pierre. On descendit un cadavre et une personne vivante. Le mort était un homme. Il est naturel de prendre des résolutions extrêmes dans les dernières extrémités. Dans le temps qu'on descendait la femme, je m'approchai de l'endroit où sa bière devait être déposée; et quand je m'aperçus que l'on recouvrait l'ouverture du puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois grands coups d'un gros os dont je m'étais saisi. Elle en fut étourdie, ou plutôt je l'assommai; et comme je ne faisais cette action inhumaine que pour profiter du pain et de l'eau qui étaient dans la bière, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce temps-là, on descendit encore une femme morte et un homme vivant, je tuai l'homme de la même manière; et je ne manquai pas de vivres, en mettant toujours en œuvre la même industrie.

« Un jour que je venais d'expédier encore une femme, j'entendis souffler et marcher. J'avançai du côté d'où partait le bruit; j'ouïs souffler plus fort à mon approche, et il me parut entrevoir quelque chose qui prenait la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre qui s'arrêtait par instans, et soufflait toujours en fuyant à mesure que j'en approchais. Je la poursuivis si long-temps, et j'allai si loin, que j'aperçus enfin

une lumière qui ressemblait à une étoile. Je continuai de marcher vers cette lumière, la perdant quelquefois, selon les obstacles qui me la cachaient, mais je la retrouvais toujours; et à la fin, je découvris qu'elle venait par une ouverture du rocher, assez large pour que l'on pût y passer.

« A cette découverte, je m'arrêtai quelque temps pour me remettre de la violence avec laquelle je venais de marcher; puis m'étant avancé jusqu'à l'ouverture, j'y passai, et me trouvai sur le bord de la mer. Imaginez-vous l'excès de ma joie : il fut tel que j'eus de la peine à me persuader que ce n'était pas un songe. Lorsque je fus convaincu que c'était une chose réelle, et que mes sens furent rétablis en leur assiette ordinaire, je compris que la chose que j'avais entendue souffler, et que j'avais suivie, était un animal sorti de la mer, qui avait coutume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps morts.

« J'examinai la montagne, et je remarquai qu'elle était située entre la ville et la mer, sans communication par aucun chemin, parce qu'elle était tellement escarpée, que la nature ne l'avait pas rendue praticable. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grace qu'il venait de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte pour aller prendre du pain, que je revins manger à la clarté du jour, de meilleur appétit que je n'avais fait depuis que l'on m'avait enterré dans ce lieu ténébreux.

« J'y retournai encore, et j'allai ramasser à tâtons dans les bières tous les diamans, les rubis, les perles,

les bracelets d'or, et enfin toutes les riches étoffes que je trouvai sous ma main ; je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots que je liai proprement avec des cordes qui avaient servi à descendre les bières, et dont il y avait une grande quantité. Je les laissai sur le rivage en attendant une bonne occasion, sans craindre que la pluie les gâtât, car alors ce n'en était pas la saison.

« Au bout de deux ou trois jours, j'aperçus un navire qui ne faisait que de sortir du port, et qui vint passer près de l'endroit où j'étais. Je fis signe avec la toile de mon turban, et je criai de toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit, et l'on détacha la chaloupe pour me venir prendre. A la demande que les matelots me firent, par quelle disgrace je me trouvais dans ce lieu, je répondis que je m'étais sauvé d'un naufrage depuis deux jours avec les marchandises qu'ils voyaient. Heureusement pour moi, ces gens, sans examiner le lieu où j'étais, et si ce que je leur disais était vraisemblable, se contentèrent de ma réponse, et m'emmenèrent avec mes ballots.

« Quand nous fûmes arrivés à bord, le capitaine, satisfait en lui-même du plaisir qu'il me faisait, et occupé du commandement du navire, eut aussi la bonté de se payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui présentai quelques-unes de mes pierreries ; mais il ne voulut pas les accepter.

« Nous passâmes devant plusieurs îles, et entre autres devant l'île des Cloches, éloignée de dix jour-

nées de celle de Serendib (1), par un vent ordinaire et réglé, et de six journées de l'île de Kela, où nous abordâmes (2). Il y a des mines de plomb, des cannes d'Inde, et d'excellent camphre.

« Le roi de l'île de Kela est très-riche, très-puissant, et son autorité s'étend sur toute l'île des Cloches, qui a deux journées d'étendue, et dont les habitans sont encore si barbares, qu'ils mangent la chair humaine. Après que nous eûmes fait un grand commerce dans cette île, nous remîmes à la voile, et abordâmes à plusieurs autres ports. Enfin j'arrivai heureusement à Baghdad avec des richesses infinies, dont il est inutile de vous faire le détail. Pour rendre grace à Dieu des faveurs qu'il m'avait faites, je fis de grandes aumônes, tant pour l'entretien de plusieurs mosquées, que pour la subsistance des pauvres, et me donnai tout entier à mes parens et à mes amis, en me divertissant, et en faisant bonne chère avec eux. »

Sind-bad finit en cet endroit le récit de son quatrième voyage, qui causa encore plus d'admiration à ses auditeurs que les trois autres précédens. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hind-bad, qu'il pria comme les autres de revenir le jour suivant à la même heure pour dîner chez lui, et entendre le détail de son cinquième voyage. Hind-bad et les autres con-

(1) Nom arabe de l'île de Ceylan.

(2) M. Langlès pense que ces deux îles sont peut-être celles de Sumatra et de Banca.

viés prirent congé de lui et se retirèrent. Le lendemain, lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils se mirent à table; et à la fin du repas, qui ne dura pas moins que les autres, Sind-bad commença de cette sorte le récit de son cinquième voyage :

CINQUIÈME VOYAGE DE SIND-BAD LE MARIN

DANS LES ÎLES DE LA SONDE.

« Les plaisirs, dit-il, eurent encore assez de charmes pour effacer de ma mémoire toutes les peines et les maux que j'avais soufferts, sans pouvoir m'ôter l'envie de faire de nouveaux voyages; c'est pourquoi j'achetai des marchandises, je les fis emballer et charger sur des voitures, et je partis avec elles pour me rendre au premier port de mer. Là, pour ne pas dépendre d'un capitaine, et pour avoir un navire à mon commandement, je me donnai le loisir d'en faire construire et équiper un à mes frais. Dès qu'il fut achevé, je le fis charger; je m'embarquai dessus; et comme je n'avais pas de quoi faire une charge entière, je reçus plusieurs marchands de différentes nations avec leurs marchandises.

« Nous fîmes voile au premier bon vent, et prîmes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes, fut une île déserte où nous trouvâmes l'œuf d'un rokh d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez entendu parler; il renfermait un petit rokh près d'éclore, dont le bec commençait à paraître....

LXXXVIIe NUIT.

« Les marchands qui s'étaient embarqués sur mon navire, et qui avaient pris terre avec moi, cassèrent l'œuf à grands coups de haches, firent une ouverture par où ils tirèrent le petit rokh par morceaux, et le firent rôtir. Je les avais avertis sérieusement de ne pas toucher à l'œuf; mais ils ne voulurent pas m'écouter.

« Ils eurent à peine achevé leur régal, qu'il parut en l'air assez loin de nous, deux gros nuages. Le capitaine que j'avais pris à gage pour conduire mon vaisseau, sachant par expérience ce que cela signifiait, s'écria que c'étaient le père et la mère du petit rokh (1); et il nous pressa tous de nous rembarquer au plus vite, pour éviter le malheur qu'il prévoyait. Nous suivîmes son conseil avec empressement, et nous remîmes à la voile en diligence.

« Cependant les deux rokhs approchèrent et poussèrent des cris effroyables, quand ils eurent vu que l'on avait brisé l'œuf, et que leur petit n'y était plus. Dans le dessein de se venger, ils reprirent leur vol du côté d'où ils étaient venus, et disparurent quel-

(1) Bochart, cité par M. Langlès, raconte dans son *Hiérozoicon* (tom. 2 pag. 854), une histoire à peu près semblable à celle des rokhs qui poursuivirent Sind-bad.

que temps , pendant que nous fîmes force de voiles pour nous éloigner, et prévenir ce qui ne laissa pas de nous arriver.

« Ils revinrent, et nous remarquâmes qu'ils tenaient chacun, entre leurs griffes, un morceau de rocher d'une grosseur énorme. Lorsqu'ils furent précisément au-dessus de mon vaisseau, ils s'arrêtèrent, et se soutenant en l'air, l'un d'eux lâcha la pièce de rocher qu'il tenait; mais par l'adresse du timonier, qui détourna le navire d'un coup de timon, elle tomba à côté de nous, dans la mer, qui s'entr'ouvrit de manière que nous en vîmes presque le fond; mais l'autre oiseau, laissa tomber sa roche si justement au milieu du vaisseau, qu'elle le rompit et le brisa en mille pièces. Les matelots et les passagers furent tous écrasés du coup, ou submergés. Je fus submergé moi-même; mais en revenant au-dessus de l'eau, j'eus le bonheur de saisir une pièce du débris. Ainsi, en m'aidant, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, sans me désaisir de ce que je tenais, avec le vent et le courant qui m'étaient favorables, j'arrivai enfin à une île dont le rivage était fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté, et me sauvai.

« Je m'assis sur l'herbe pour me remettre un peu de ma fatigue; après quoi je me levai et m'avançai dans l'île pour reconnaître le terrain. Il me sembla que j'étais dans un jardin délicieux : je voyais partout des arbres chargés de fruits, les uns verds, les autres mûrs, et des ruisseaux d'une eau douce et claire qui faisait d'agréables détours. Je mangeai de ces fruits,

que je trouvai excellens, et je bus de cette eau qui m'engageait à boire.

« La nuit venue je me couchai sur l'herbe dans un endroit assez commode; mais je ne dormis pas une heure entière, et mon sommeil fut souvent interrompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi, j'employai la meilleure partie de la nuit à me désoler, et à me reprocher l'imprudence que j'avais eue de n'être pas demeuré chez moi, plutôt que d'avoir entrepris ce dernier voyage. Ces réflexions me menèrent si loin, que je commencai à former un dessein contre ma propre vie; mais le jour, par sa lumière, dissipa mon désespoir. Je me levai, et marchai entre les arbres, non sans quelque appréhension.

« Lorsque je fus un peu avant dans l'île, j'aperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il était assis sur le bord d'un ruisseau; je m'imaginai d'abord que c'était quelqu'un qui avait fait naufrage comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, et il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai ce qu'il faisait là; mais au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules, et de le passer au-delà du ruisseau, en me faisant comprendre que c'était pour aller cueillir des fruits.

« Je crus qu'il avait besoin que je lui rendisse service, c'est pourquoi, l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau. « Descendez, lui dis-je alors en me baissant, pour lui aider à descendre. » Mais au lieu de se laisser aller à terre (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense), ce vieillard qui m'avait paru dé-

crépit, passa légèrement autour de mon col ses deux jambes, dont je vis que la peau ressemblait à celle d'une vache, et se mit à califourchon sur mes épaules en me serrant si fortement la gorge, qu'il semblait vouloir m'étrangler. La frayeur me saisit en ce moment, et je tombai évanoui.....

LXXXVIIIe NUIT.

« NONOBSTANT mon évanouissement, dit Sind-bad, l'incommode vieillard demeura toujours attaché à mon col; il écarta seulement un peu les jambes pour me permettre de revenir à moi. Lorsque j'eus repris mes esprits, il m'appuya fortement contre l'estomac un de ses pieds, et de l'autre me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Étant debout, il me fit marcher sous des arbres; il me forçait de m'arrêter pour cueillir et manger les fruits que nous rencontrions. Il ne quittait point prise pendant le jour (1), et quand je voulais me reposer la nuit, il s'étendait par terre avec moi, toujours attaché à mon col. Tous les matins il ne manquait pas de me pousser pour m'éveiller; ensuite il me faisait lever et marcher en me pressant de ses pieds. Représentez-vous, seigneurs, la peine que j'avais de me voir chargé de ce fardeau, sans pouvoir m'en défaire.

(1) On lit ici dans le texte quelques détails dégoûtans, supprimés par Galland.

« Un jour que je trouvai en mon chemin plusieurs calebasses sèches qui étaient tombées d'un arbre qui en portait, j'en pris une assez grosse; et après l'avoir bien nettoyée, j'exprimai dedans le jus de plusieurs grappes de raisins, fruits que l'île produisait en abondance, et que nous rencontrions à chaque pas. Lorsque j'en eus rempli la calebasse, je la posai dans un endroit où j'eus l'adresse de me faire conduire par le vieillard plusieurs jours après. Là, je pris la calebasse, et la portant à ma bouche, je bus d'un excellent vin qui me fit oublier pour quelque temps le chagrin mortel dont j'étais accablé. Cela me donna de la vigueur : j'en fus même si réjoui, que je me mis à chanter et à sauter en marchant.

« Le vieillard, qui s'aperçut de l'effet que cette boisson avait produit en moi, et que je le portais plus légèrement que de coutume, me fit signe de lui en donner à boire : je lui présentai la calebasse, il la prit; et comme la liqueur lui parut agréable, il l'avala jusqu'à la dernière goutte. Il y en avait assez pour l'enivrer : aussi s'enivra-t-il, et bientôt la fumée du vin lui montant à la tête, il commença à chanter à sa manière, et à se trémousser sur mes épaules. Les secousses qu'il se donnait, lui firent rendre ce qu'il avait sur l'estomac; et ses jambes se relâchèrent peu à peu; de sorte que voyant qu'il ne me serrait plus, je le jetai par terre où il demeura sans mouvement. Alors je pris une très-grosse pierre et lui en écrasai la tête.

« Je sentis une grande joie de m'être délivré pour

jamais de ce maudit vieillard, et je marchai vers le bord de la mer, où je rencontrai des gens d'un navire qui venait de mouiller là pour faire de l'eau, et prendre en passant quelques rafraîchissemens. Ils furent extrêmement étonnés de me voir, et d'entendre le détail de mon aventure. « Vous étiez tombé, me dirent-ils, entre les mains du vieux de la mer, et vous êtes le premier qu'il n'ait pas étranglé; il n'a jamais abandonné ceux dont il s'était rendu maître, qu'après les avoir étouffés; et il a rendu cette île fameuse par le nombre de personnes qu'il a tuées : les matelots et les marchands qui y descendaient, n'osaient s'y avancer qu'en nombreuse compagnie. »

« Alors ils m'emmenèrent avec eux dans leur navire, dont le capitaine se fit un plaisir de me recevoir lorsqu'il apprit tout ce qui m'était arrivé. Il remit à la voile; et après quelques jours de navigation, nous abordâmes au port d'une grande ville.

« Un des marchands du vaisseau, qui m'avait pris en amitié, m'obligea de l'accompagner, et me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux marchands étrangers. Il me donna un grand sac; ensuite m'ayant recommandé à quelques gens de la ville qui avaient un sac comme moi, et les ayant priés de me mener avec eux amasser du coco : « Allez, me dit-il, suivez-les, faites comme vous les verrez faire, et ne vous écartez pas d'eux, car vous mettriez votre vie en danger. » Il me donna des vivres pour la journée, et je partis avec ces gens.

« Nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres ex-

trêmement hauts et fort droits, et dont le tronc était si lisse, qu'il n'était pas possible de s'y prendre pour monter jusques aux branches où étaient les fruits. Tous les arbres étaient des cocotiers dont nous voulions abattre le fruit pour en remplir nos sacs. En entrant dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de gros et de petits singes, qui prirent la fuite devant nous dès qu'ils nous aperçurent, et qui montèrent jusqu'au haut des arbres avec une agilité surprenante....

LXXXIXe NUIT.

« Les marchands avec qui j'étais, continua Sindbad, ramassèrent des pierres et les jetèrent de toute leur force au haut des arbres contre les singes. Je suivis leur exemple, et je vis que les singes, instruits de notre dessein, cueillaient les cocos avec ardeur et nous les jetaient avec des gestes qui marquaient leur colère et leur animosité. Nous ramassions les cocos, et nous jetions de temps en temps des pierres pour irriter les singes. Par cette ruse, nous remplissions nos sacs de ce fruit, qu'il nous eût été impossible d'avoir autrement.

« Lorsque nous en eûmes rempli nos sacs, nous retournâmes à la ville, où le marchand qui m'avait envoyé à la forêt, me donna la valeur du sac de cocos que j'avais apporté.

« Continuez, me dit-il, et allez tous les jours faire la même chose jusqu'à ce que vous ayez gagné de

quoi vous reconduire chez vous. » Je le remerciai du bon conseil qu'il me donnait; et insensiblement je fis un si grand amas de cocos, que j'en avais pour une somme considérable.

« Le vaisseau sur lequel j'étais venu, avait fait voile avec des marchands qui l'avaient chargé de cocos qu'ils avaient achetés. J'attendis l'arrivée d'un autre qui aborda bientôt au port de la ville pour faire un pareil chargement. Je fis embarquer dessus tout le coco qui m'appartenait; et lorsqu'il fut prêt à partir, j'allai prendre congé du marchand à qui j'avais tant d'obligation. Il ne put s'embarquer avec moi, parce qu'il n'avoit pas encore achevé ses affaires.

« Nous mîmes à la voile, et prîmes la route de l'île où le poivre croît en plus grande abondance. De là, nous gagnâmes la presqu'île de Comorin (1), qui porte la meilleure espèce de bois d'aloës, et dont les habitans se sont fait une loi inviolable de ne pas boire de vin, ni de souffrir aucun lieu de débauche. J'échangeai mon coco dans ces deux îles contre du poivre et du bois d'aloës, et me rendis, avec d'autres marchands, à la pêche des perles, où je pris des plongeurs à gage pour mon compte. Ils m'en pêchèrent un grand nombre de très-grosses et de très-parfaites. Je me remis en mer avec joie sur un vaisseau qui arriva heureusement à Balsora; de là, je revins à Baghdad, où je fis de très-grosses sommes d'argent

(1) C'est le nom que porte le cap situé à l'extrémité du Dekhan.

du poivre, du bois d'aloës, et des perles que j'avais apportés. Je distribuai en aumônes la dixième partie de mon gain, comme au retour de mes autres voyages, et je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertissemens. »

Ayant achevé ces paroles, Sind-bad fit donner cent sequins à Hind-bad, qui se retira avec tous les autres convives. Le lendemain, la même compagnie se trouva chez le riche Sind-bad, qui, après l'avoir régalée comme les jours précédens, fit le récit de son sixième voyage.

SIXIÈME VOYAGE DE SIND-BAD LE MARIN

A CEYLAN.

« Seigneurs, dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment, après avoir fait cinq naufrages et avoir essuyé tant de périls, je pus me résoudre encore à tenter la fortune, et à chercher de nouvelles disgraces. J'en suis étonné moi-même quand j'y fais réflexion : et il fallait assurément que j'y fusse entraîné par mon étoile. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année de repos, je me préparai à faire un sixième voyage, malgré les prières de mes parens et de mes amis, qui firent tout ce qui leur fut possible pour me retenir.

« Au lieu de prendre ma route par le golfe Persique, je passai encore une fois par plusieurs provinces de la Perse et des Indes, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai sur un bon navire dont le capitaine

était résolu à faire une longue navigation. Elle fut très-longue à la vérité, mais en même temps si malheureuse, que le capitaine et le pilote perdirent leur route, de manière qu'ils ignoraient où nous étions. Ils la reconnurent enfin; mais nous n'eûmes pas sujet de nous en réjouir, tout ce que nous étions de passagers; et nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le capitaine quitter son poste en poussant des cris. Il jeta son turban par terre, s'arracha la barbe, et se frappa la tête comme un homme à qui le désespoir a troublé l'esprit. Nous lui demandâmes pourquoi il s'affligeait ainsi. « Je vous annonce, nous répondit-il, que nous sommes dans l'endroit de toute la mer le plus dangereux. Un courant très-rapide emporte le navire; et nous allons tous périr dans moins d'un quart-d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger. Nous ne saurions en échapper, s'il n'a pitié de nous. » A ces mots, il ordonna de faire ranger les voiles; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, et le navire, sans qu'il fût possible d'y remédier, fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible où il échoua et se brisa, de manière pourtant qu'en sauvant nos personnes, nous eûmes encore le temps de débarquer nos vivres et nos plus précieuses marchandises.

« Cela étant fait, le capitaine nous dit : « Dieu vient de faire ce qui lui a plu. Nous pouvons nous creuser ici chacun notre fosse, et nous dire le dernier adieu, car nous sommes dans un lieu si funeste, que personne de ceux qui y ont été jetés avant nous, n'en est re-

venu jusqu'ici. » Ce discours nous jeta tous dans une affliction mortelle, et nous nous embrassâmes les uns les autres les larmes aux yeux, en déplorant notre malheureux sort.

« La montagne au pied de laquelle nous étions, faisait la côte d'une île fort longue et très-vaste. Cette côte était toute couverte de débris de vaisseaux qui y avaient fait naufrage; et par une infinité d'ossemens qu'on y rencontrait d'espace en espace, et qui nous faisaient horreur, nous jugeâmes qu'il s'y était perdu bien du monde. C'est aussi une chose presque incroyable que la quantité de marchandises et de richesses qui se présentaient à nos yeux de toutes parts. Tous ces objets ne servirent qu'à augmenter la désolation où nous étions. Au lieu que partout ailleurs les rivières sortent de leur lit pour se jeter dans la mer, tout au contraire une grosse rivière d'eau douce s'éloigne de la mer, et pénètre dans la côte au travers d'une grotte obscure, dont l'ouverture est extrêmement haute et large. Ce qu'il y a de remarquable dans ce lieu, c'est que les pierres de la montagne sont de cristal, de rubis, ou d'autres pierres précieuses (1). On y voit aussi la source d'une espèce de poix ou de bitume qui coule dans la mer (2), que les poissons avalent,

(1) On sait que l'île de Ceylan est extrêmement riche en pierres précieuses. (Voyez une savante disssertation sur la minéralogie de cette île, dans le voyage publié à Londres par M. Davy, 1821, 1 vol. in-4°.)

(2) On trouve quelques-unes de ces fontaines dans l'île de Ceylan.

et rendent ensuite en ambre gris, que les vagues rejettent sur la grève qui en est couverte. Il y croît aussi des arbres dont la plupart sont des aloës, qui ne le cèdent point en bonté à ceux de Comari.

« Pour achever la description de cet endroit, qu'on peut appeler un gouffre, puisque jamais rien n'en revient, il n'est pas possible que les navires puissent s'en écarter lorsqu'une fois ils s'en sont approchés à une certaine distance. S'ils y sont poussés par un vent de mer, le vent et le courant les perdent; et s'ils s'y trouvent lorsque le vent de terre souffle, ce qui pourrait favoriser leur éloignement, la hauteur de la montagne l'arrête, et cause un calme qui laisse agir le courant qui les emporte contre la côte où ils se brisent comme le nôtre y fut brisé. Pour surcroît de disgraces, il n'est pas possible de gagner le sommet de la montagne, ni de se sauver par aucun endroit.

« Nous demeurâmes sur le rivage comme des gens qui ont perdu l'esprit, et nous attendions la mort de jour en jour. D'abord nous avions partagé nos vivres également ; ainsi chacun vécut plus ou moins longtemps que les autres, selon son tempérament, et suivant l'usage qu'il fit de ses provisions.....

XC^e NUIT.

« Ceux qui moururent les premiers, furent enterrés par les autres; pour moi, je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons, et il ne faut pas s'en étonner; car outre que j'avais mieux ménagé qu'eux

les provisions qui m'étaient tombées en partage, j'en avais encore en particulier d'autres dont je m'étais bien gardé de faire part à mes camarades. Néanmoins lorsque j'enterrai le dernier, il me restait si peu de vivres, que je jugeai que je ne pourrais pas aller loin; de sorte que je creusai moi-même mon tombeau, résolu à me jeter dedans, puisqu'il ne restait plus personne pour m'enterrer. Je vous avouerai qu'en m'occupant de ce travail, je ne pus m'empêcher de me représenter que j'étais la cause de ma perte, et de me repentir de m'être engagé dans ce dernier voyage. Je n'en demeurai pas même aux réflexions, je m'ensanglantai les mains à belles dents, et peu s'en fallut que je ne hâtasse ma mort.

« Mais Dieu eut encore pitié de moi, et m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la rivière qui se perdait sous la voûte de la grotte. Là, après avoir examiné la rivière avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même : « Cette rivière qui se cache ainsi sous la terre, en doit sortir par quelque endroit; en construisant un radeau, et m'abandonnant dessus au courant de l'eau, j'arriverai à une terre habitée, ou je périrai : si je péris, je n'aurai fait que changer de genre de mort; si je sors au contraire de ce lieu fatal, non-seulement j'éviterai la triste destinée de mes camarades, je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir. Que sait-on si la fortune ne m'attend pas au sortir de cet affreux écueil, pour me dédommager de mon naufrage avec usure? »

« Je n'hésitai pas à travailler au radeau après ce

raisonnement ; je le fis de bonnes pièces de bois et de gros câbles, car j'en avais à choisir ; je les liai ensemble si fortement, que j'en fis un petit bâtiment assez solide. Quand il fut achevé, je le chargeai de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, d'ambre gris, de cristal de roche, et d'étoffes précieuses. Ayant mis toutes ces choses en équilibre, et les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avais pas oublié de faire ; et me laissant aller au cours de la rivière, je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

« Sitôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumière, et le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportait. Je voguai quelques jours dans cette obscurité, sans jamais apercevoir le moindre rayon de lumière. Je trouvai une fois la voûte si basse, qu'elle faillit me blesser la tête ; ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger. Pendant ce temps-là, je ne mangeais des vivres qui me restaient qu'autant qu'il en fallait naturellement pour soutenir ma vie. Mais, avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consommer mes provisions. Alors sans que je pusse m'en défendre, un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis long-temps ; mais en me réveillant je me vis dans une vaste campagne, au bord d'une rivière où mon radeau était attaché, et au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les aperçus, et je les saluai. Ils me parlèrent, mais je n'entendais pas leur langage.

« En ce moment je me sentis si transporté de joie, que je ne savais si je devais me croire éveillé. Étant persuadé que je ne dormais pas, je récitai ces vers en arabe :

« Invoque la Toute-puissance, elle viendra à ton « secours : il n'est pas besoin que tu t'embarrasses « d'autre chose. Ferme l'œil, et pendant que tu dor- « miras, Dieu changera ta fortune de mal en bien. »

« Un des noirs qui entendait l'arabe, m'ayant entendu parler ainsi, s'avança et prit la parole : « Mon frère : me dit-il, ne soyez pas surpris de nous voir : nous habitons la campagne que vous voyez, et nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce ce fleuve qui sort de la montagne voisine, en la détournant par de petits canaux (1). Nous avons remarqué que l'eau emportait quelque chose, nous sommes vîte accourus pour voir ce que c'était, et nous avons trouvé que c'était ce radeau; aussitôt l'un de nous s'est jeté à la nage et l'a amené. Nous l'avons arrêté et attaché comme vous le voyez, et nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous raconter votre histoire, qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes hasardé sur cette eau, et d'où vous venez. » Je leur demandai de me donner premièrement à manger, et leur promis qu'après cela je satisferais leur curiosité.

« Ils me présentèrent plusieurs sortes de mets; et

(1) L'irrigation des terres se fait d'une manière très-singulière à Ceylan. (Voyez le voyage de Knox, chapitre III.)

quand j'eus contenté ma faim, je leur fis un rapport fidèle de tout ce qui m'était arrivé; ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Sitôt que j'eus fini mon discours : « Voilà, me dirent-ils par la bouche de l'interprète qui leur avait expliqué ce que je venais de dire, voilà une histoire des plus surprenantes. Il faut que vous veniez en informer le roi, vous-même : la chose est trop extraordinaire pour lui être rapportée par un autre que par celui à qui elle est arrivée. » Je leur repartis que j'étais prêt à faire ce qu'ils voudraient.

« Les noirs envoyèrent aussitôt chercher un cheval que l'on amena peu de temps après. Ils me firent monter dessus; et pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin, les autres, qui étaient les plus robustes, chargèrent sur leurs épaules le radeau tel qu'il était avec les ballots, et commencèrent à me suivre.....

XCI^e NUIT.

« Nous marchâmes tous ensemble jusqu'à la ville de Serendyb (1), car c'était dans cette île que je me trouvais. Les noirs me présentèrent à leur roi. Je m'approchai de son trône où il était assis, et le saluai comme on a coutume de saluer les rois des Indes,

(1) Serendyb est le nom arabe de l'île, mais la capitale porte le nom de Kandy. Les naturels appellent leur île Lanka.

c'est-à-dire, que je me prosternai à ses pieds et baisai la terre. Ce prince me fit relever, et me recevant d'un air très-obligeant, il me fit avancer et prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appelais : je lui répondis que je me nommais Sind-bad, surnommé le Marin, à cause de plusieurs voyages que j'avais faits par mer, et que j'étais habitant de la ville de Baghdad. « Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes états, et par où y êtes-vous venu? »

« Je ne cachai rien au roi, je lui fis le même récit que vous venez d'entendre; et il en fut si surpris et si charmé, qu'il commanda qu'on écrivît mon aventure en lettres d'or pour être conservée dans les archives de son royaume. On apporta ensuite le radeau, et l'on ouvrit les ballots en sa présence. Il admira la quantité de bois d'aloës et d'ambre gris, mais surtout les rubis et les émeraudes; car il n'en avait point dans son trésor qui en approchassent.

« Remarquant qu'il considérait mes pierreries avec plaisir, et qu'il examinait les plus singulières les unes après les autres, je me prosternai, et pris la liberté de lui dire : « Sire, ma personne n'est pas seulement au service de votre majesté, la charge du radeau est aussi à elle, et je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. » Il me dit en souriant : « Sind-bad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie, ni de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je prétends les augmenter; et je ne veux point que vous sortiez de mes états, sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. » Je ne

répondis à ces paroles qu'en faisant des vœux pour la prospérité du prince, et qu'en louant sa bonté et sa générosité. Il chargea un de ses officiers d'avoir soin de moi, et me fit donner des gens pour me servir à ses dépens. Cet officier exécuta fidèlement les ordres de son maître, et fit transporter dans le logement où il me conduisit, tous les ballots dont le radeau avait été chargé.

« J'allais tous les jours à certaines heures faire ma cour au roi, et j'employais le reste du temps à voir la ville, et ce qu'il y avait de plus digne de ma curiosité.

« L'île de Serendyb est située justement sous la ligne équinoxiale (1); ainsi les jours et les nuits y sont toujours de douze heures, et elle a quatre-vingts parasanges (2) de longueur et autant de largeur. La ville capitale est située à l'extrémité d'un belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'île, et qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde (3). En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le rubis, plusieurs sortes de minéraux; et tous les rochers sont, pour la plupart,

(1) C'est une erreur : l'île de Ceylan est située à 5 d. 49 m. 10 s. L. S.

(2) Le parasange, ou farseng, est une mesure itinéraire des Persans, qui vaut un peu plus d'une de nos lieues. L'île de Ceylan a en effet à peu près cent lieues de long; mais elle n'a que cinquante et quelques lieues de largeur.

(3) Cette montagne est nommée le pic d'Adam; on y montre encore l'empreinte du pied de notre père commun.

d'émeri, qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres et de plantes rares, surtout le cèdre et le coco. On pêche aussi des perles le long de ses rivages et aux embouchures de ses rivières; et quelques-unes de ses vallées fournissent des diamans. Je fis aussi par dévotion un voyage à la montagne, à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terrestre, et j'eus la curiosité de monter jusqu'au sommet.

« Lorsque je fus de retour dans la ville, je suppliai le roi de me permettre de retourner dans mon pays; ce qu'il m'accorda d'une manière très-obligeante et très-honorable. Il me força de recevoir un riche présent, qu'il fit tirer de son trésor, et lorsque j'allai prendre congé de lui, il me chargea d'un autre présent bien plus considérable; et en même temps d'une lettre pour le commandeur des croyans, notre souverain seigneur, en me disant : « Je vous prie de présenter de ma part ce présent et cette lettre au khalyfe Haroun Arrechyd, et de l'assurer de mon amitié. » Je pris le présent et la lettre avec respect, en promettant à sa majesté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faisait l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquasse, ce prince envoya chercher le capitaine et les marchands qui devaient s'embarquer avec moi, et leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

« La lettre du roi de Serendyb était écrite sur la peau d'un certain animal fort précieux à cause de sa

rareté, et dont la couleur tire sur le jaune. Les caractères de cette lettre étaient d'azur; et voici ce qu'elle contenait en langue indienne (1):

LE ROI DES INDES, DEVANT QUI MARCHENT
MILLE ÉLÉPHANS, QUI DEMEURE DANS
UN PALAIS DONT LE TOIT BRILLE DE
L'ÉCLAT DE CENT MILLE RUBIS,
ET QUI POSSÈDE EN SON TRÉSOR
VINGT MILLE COURONNES EN-
RICHIES DE DIAMANS; AU
KHALYFE HAROUN
ARRECHYD.

« Quoique le présent que nous vous envoyons, soit « peu considérable, ne laissez pas néanmoins de le « recevoir en frère et en ami, en considération de « l'amitié que nous conservons pour vous dans notre « cœur, et dont nous sommes bien aises de vous don- « ner un témoignage. Nous vous demandons la même « part dans le vôtre, attendu que nous croyons le mé- « riter étant d'un rang égal à celui que vous tenez. « Nous vous en conjurons en qualité de frère. Adieu. »

« Le présent consistait premièrement en un vase d'un seul rubis, creusé et travaillé en coupe, d'un demi-pied de hauteur, et d'un doigt d'épaisseur, garni de perles très-rondes, et toutes du poids d'une demi-drachme; secondement, en une peau de serpent qui avait des écailles grandes comme une pièce ordinaire

(1) La langue chingulaise que l'on parle à Ceylan, est un dérivé du pali, auquel on a ajouté plusieurs mots arabes.

de monnaie d'or, et dont la propriété était de préserver de maladie ceux qui couchaient dessus; troisièmement, en cinquante mille drachmes de bois d'aloës le plus exquis, avec trente grains de camphre de la grosseur d'une pistache; et enfin tout cela était accompagné d'une esclave d'une beauté ravissante, et dont les habillemens étaient couverts de pierreries.

« Le navire mit à la voile; et après une longue et heureuse navigation, nous arrivâmes à Balsora, d'où je me rendis à Baghdad. La première chose que je fis après mon arrivée, fut de m'acquitter de la commission dont j'étais chargé....

XCII^e NUIT.

« Je pris la lettre du roi de Serendyb, continua Sind-bad, et j'allai me présenter à la porte du commandeur des croyans, suivi de la belle esclave, et des personnes de ma famille qui portaient les présens dont j'étais chargé. Je dis le sujet qui m'amenait, et aussitôt l'on me conduisit devant le trône du khalyfe. Je lui fis la révérence en me prosternant; et après lui avoir fait une harangue très-concise, je lui présentai la lettre et le présent. Lorsqu'il eut lu ce que lui mandait le roi de Serendyb, il me demanda s'il était vrai que ce prince fût aussi puissant et aussi riche qu'il le disait dans sa lettre. Je me prosternai une seconde fois; et après m'être relevé : « Commandeur des croyans, lui répondis-je, je puis assurer votre majesté qu'il

n'exagère pas ses richesses et sa grandeur; j'en suis témoin. Rien n'est plus capable de causer de l'admiration, que la magnificence de son palais. Lorsque ce prince veut paraître en public, on lui dresse un trône sur un éléphant où il s'assied, et il marche au milieu de deux files composées de ses ministres, de ses favoris et d'autres gens de sa cour. Devant lui, sur le même éléphant, un officier tient une lance d'or à la main, et derrière le trône, un autre est debout qui porte une colonne d'or, au haut de laquelle est une émeraude longue d'environ un demi-pied, et grosse d'un pouce. Il est précédé d'une garde de mille hommes habillés de drap d'or et de soie, et montés sur des éléphans richement caparaçonnés. Pendant que le roi est en marche, l'officier qui est devant lui sur le même éléphant, crie de temps en temps à haute voix :

« Voici le grand monarque, le puissant et redou-
« table sulthan des Indes, dont le palais est couvert
« de cent mille rubis, et qui possède vingt mille cou-
« ronnes de diamans ! Voici le monarque couronné,
« plus grand que ne furent jamais le grand Soleiman
« et le grand Maharadje ! »

« Après qu'il a prononcé ces paroles, l'officier qui est derrière le trône crie à son tour :

« Ce monarque si grand et si puissant doit mourir,
« doit mourir, doit mourir. »

« L'officier de devant reprend, et crie ensuite :

« Louange à celui qui vit et ne meurt pas. »

« D'ailleurs le roi de Serendyb est si juste, qu'il

n'y a pas de juges dans sa capitale, non plus que dans le reste de ses états : ses peuples n'en ont pas besoin. Ils savent et ils observent d'eux-mêmes exactement la justice, et ne s'écartent jamais de leur devoir. Ainsi les tribunaux et les magistrats sont inutiles chez eux. »

Le khalyfe fut fort satisfait de mon discours. « La sagesse de ce roi, dit-il, paraît en sa lettre, et après ce que vous venez de me dire, il faut avouer que sa sagesse est digne de ses peuples, et ses peuples dignes d'elle. » A ces mots, il me congédia et me renvoya avec un riche présent....

Sind-bad acheva de parler en cet endroit, et ses auditeurs se retirèrent ; mais Hind-bad reçut auparavant cent sequins. Ils revinrent encore le jour suivant chez Sind-bad, qui leur raconta son septième et dernier voyage en ces termes :

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE

DE SIND-BAD LE MARIN.

« Au retour de mon sixième voyage, j'abandonnai absolument la pensée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étais dans un âge qui ne demandait que du repos, je m'étais bien promis de ne plus m'exposer aux périls que j'avais tant de fois courus. Ainsi je ne songeais qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalais un nombre d'amis, un de mes gens me vint avertir qu'un officier du khalyfe me de-

mandait. Je sortis de table et allai au-devant de lui. « Le khalyfe, me dit-il, m'a chargé de vous annoncer qu'il voulait vous parler. » Je suivis au palais l'officier, qui me présenta à ce prince, que je saluai en me prosternant à ses pieds. « Sind-bad, me dit-il, j'ai besoin de vous; il faut que vous me rendiez un service; que vous alliez porter ma réponse et mes présens au roi de Serendyb : il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite. »

« Le commandement du khalyfe fut un coup de foudre pour moi. « Commandeur des croyans, lui dis-je, je suis prêt à exécuter tout ce que m'ordonnera votre Majesté; mais je la supplie très-humblement de songer que je suis rebuté des fatigues incroyables que j'ai souffertes. J'ai même fait vœu de ne sortir jamais de Baghdad. » De là je pris occasion de lui faire un long détail de toutes mes aventures, qu'il eut la patience d'écouter jusqu'à la fin. Dès que j'eus cessé de parler :

« J'avoue, dit-il, que voilà des événemens bien extraordinaires; mais pourtant il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire pour l'amour de moi le voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'île de Serendyb, vous acquitter de la commission que je vous donne. Après cela, il vous sera libre de vous en revenir. Mais il y faut aller; car vous voyez bien qu'il ne serait pas de la bienséance de ma dignité d'être redevable au roi de cette île. » Comme je vis que le khalyfe exigeait absolument cela de moi, je lui témoignai que j'étais prêt à lui obéir. Il en eut

beaucoup de joie, et me fit donner mille sequins pour les frais de mon voyage.

« Je me préparai en peu de jours à mon départ; et sitôt qu'on m'eut livré les présens du khalyfe avec une lettre de sa propre main, je partis et je pris la route de Balsora, où je m'embarquai. Ma navigation fut très-heureuse : j'arrivai à l'île de Serendib. Là, j'exposai aux ministres la commission dont j'étais chargé, et les priai de me faire donner une prompte audience. Ils n'y manquèrent pas. On me conduisit au palais avec honneur. J'y saluai le roi en me prosternant selon la coutume.

« Ce prince me reconnut d'abord, et me témoigna une joie toute particulière de me revoir. « Ah, Sindbad, me dit-il, soyez le bien-venu ! Je vous jure que j'ai songé à vous très-souvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puisque nous nous voyons encore une fois. » Je lui fis mon compliment; et après l'avoir remercié de la bonté qu'il avait pour moi, je lui présentai la lettre et le présent du khalyfe, qu'il reçut avec toutes les marques d'une grande satisfaction.

« Le khalyfe lui envoyait un lit complet de drap d'or, estimé mille sequins, cinquante robes d'une très-riche étoffe, cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez, d'Alexandrie et de Cufa (1); un autre lit cramoisi, et un autre encore d'une autre façon; un vase d'agate plus large que profond, épais

(1) Ile de l'Irac-Arabique, sur le bras le plus occidental de l'Euphrate, à cinquante lieues de Baghdad.

d'un doigt, et ouvert d'un demi-pied, dont le fond représentait en bas-relief un homme un genou en terre qui tenait un arc avec une flèche, prêt à tirer contre un lion; il lui envoyait enfin une riche table que l'on croyait, par tradition, venir du grand Salomon. La lettre du khalyfe était conçue en ces termes:

SALUT AU NOM DU SOUVERAIN GUIDE DU DROIT CHEMIN, AU PUISSANT ET HEUREUX SULTHAN, DE LA PART D'ABDALLAH HAROUN ARRECHYD, QUE DIEU A PLACÉ DANS LE LIEU D'HONNEUR APRÈS SES ANCÊTRES D'HEUREUSE MÉMOIRE.

« Nous avons reçu votre lettre avec joie, et nous « vous envoyons celle-ci, émanée du conseil de notre « Porte, le jardin des esprits supérieurs. Nous espé- « rons qu'en jetant les yeux dessus, vous connaîtrez « notre bonne intention, et que vous l'aurez pour « agréable. Adieu. »

« Le roi de Serendyb eut un grand plaisir de voir que le khalyfe répondait à l'amitié qu'il lui avait témoignée. Peu de temps après cette audience, je sollicitai celle de mon congé, que je n'eus pas peu de peine à obtenir. Je l'obtins enfin; et le roi, en me congédiant, me fit un présent très-considérable. Je me rembarquai aussitôt, dans le dessein de m'en retourner à Baghdad; mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver comme je l'espérais, et Dieu en disposa autrement.

« Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corsaires, qui eurent d'autant moins de peine à s'emparer de notre vaisseau, qu'on n'y était nullement en état de se défendre. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie; pour moi et tous ceux qui eurent la prudence de ne pas s'opposer au dessein des corsaires, nous fûmes faits esclaves.

XCIII^e NUIT.

« Après que les corsaires nous eurent tous dépouillés, et qu'ils nous eurent donné de méchans habits au lieu des nôtres, ils nous emmenèrent dans une grande île fort éloignée, où ils nous vendirent.

« Je tombai entre les mains d'un riche marchand, qui ne m'eut pas plutôt acheté, qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger et habiller proprement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'était pas encore bien informé qui j'étais, il me demanda si je ne savais pas quelque métier? Je lui répondis, sans me faire mieux connaître, que je n'étais pas un artisan, mais un marchand de profession, et que les corsaires qui m'avaient vendu, m'avaient enlevé tout ce que j'avais. « Mais dites-moi, reprit-il, ne pourriez-vous pas tirer de l'arc? » Je lui repartis que c'était un des exercies de ma jeunesse, et que je ne l'avais pas oublié depuis. Alors il me donna un arc et des flèches; et m'ayant fait monter derrière lui sur un

éléphant, il me mena dans une forêt éloignée de la ville de quelques heures de chemin, et d'une étendue très-vaste. Nous y entrâmes fort avant; et lorsqu'il jugea à propos de s'arrêter, il me fit descendre. Ensuite me montrant un grand arbre : « Montez sur cet arbre, me dit-il, et tirez sur les éléphans que vous verrez passer; car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. » Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville, et je demeurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

« Je n'en aperçus aucun pendant tout ce temps-là; mais le lendemain, d'abord que le soleil fut levé, j'en vis paraître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches, et enfin il en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussitôt, et me laissèrent la liberté d'aller avertir mon patron de la chasse que je venais de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adresse, et me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt, où nous creusâmes une fosse dans laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avais tué. Mon patron se proposait de revenir lorsque l'animal serait tombé en putréfaction, et d'enlever les dents pour en faire commerce.

« Je continuai cette chasse pendant deux mois, et il ne se passait pas de jour que je ne tuasse un éléphant. Je ne me mettais pas toujours à l'affût sur le même arbre, je me plaçais tantôt sur l'un tantôt sur l'autre. Un matin que j'attendais l'arrivée des éléphans, je m'aperçus avec un extrême étonnement,

au lieu de passer devant moi en traversant la forêt
ıme à l'ordinaire, ils s'arrêtèrent, et vinrent à moi
c un horrible bruit et en si grand nombre, que la
e en était couverte et tremblait sous leurs pas. Ils
prochèrent de l'arbre où j'étais monté, et l'envi-
nèrent tous, la trompe étendue et les yeux atta-
s sur moi. A ce spectacle étonnant, je restai im-
bile, et saisi d'une telle frayeur, que mon arc et
s flèches me tombèrent des mains.

Mes craintes n'étaient que trop fondées. Après
les éléphans m'eurent regardé quelque temps,
des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa
npe, et fit un si puissant effort, qu'il le déracina
e renversa par terre. Je tombai avec l'arbre; mais
imal me prit avec sa trompe, et me chargea sur
-dos, où je m'assis plus mort que vif avec le car-
is attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la
de tous les autres qui le suivaient en troupe, et
porta jusqu'à un endroit où, m'ayant posé à terre,
retira avec tous ceux qui l'accompagnaient. Con-
ez, s'il est possible, l'état où j'étais : je croyois
ôt dormir que veiller. Enfin, après avoir été quel-
temps étendu sur la place, ne voyant plus d'é-
ıant, je me levai, et je remarquai que j'étais sur
colline assez longue et assez large, toute couverte
semens et de dents d'éléphans. Je vous avoue que
objet me fit faire une infinité de réflexions. J'ad-
ai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point
ce ne fût là leur cimetière, et qu'ils ne m'y eussent
orté exprès pour me l'enseigner, afin que je ces-

sasse de les persécuter, puisque je ne le faisais que pour avoir leurs dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline, je tournai mes pas vers la ville; et après avoir marché un jour et une nuit, j'arrivai chez mon patron. Comme je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route, j'en conclus, qu'ils s'étaient éloignés plus avant dans la forêt, pour me laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

« Dès que mon patron m'aperçut : « Ah, pauvre Sind-bad, me dit-il, j'étais dans une grande peine de savoir ce que tu pouvais être devenu! J'ai été à la forêt, j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné, un arc et des flèches par terre; et après t'avoir inutilement cherché, je désespérais de te revoir jamais. Raconte-moi, je te prie, ce qui t'est arrivé. Par quel bonheur es-tu encore en vie? » Je satisfis sa curiosité; le lendemain nous allâmes tous deux à la colline, et il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avais dit. Nous chargeâmes l'éléphant sur lequel nous étions venus, de tout ce qu'il pouvait porter de dents; et lorsque nous fûmes de retour : « Mon frère, me dit-il (car je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir) que Dieu vous comble de toutes sortes de biens et de prospérités! Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avais dissimulé ce que vous allez entendre : les éléphans de notre forêt nous font périr chaque année une infinité d'esclaves que nous envoyons chercher de l'ivoire. Quelques conseils que nous leur donnions, ils per-

dent tôt ou tard la vie par les ruses de ces animaux. Dieu vous a délivré de leur furie, et n'a fait cette grâce qu'à vous seul. C'est une preuve qu'il vous protège, et qu'il a besoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire. Vous me procurez un avantage incroyable : nous n'avons pu avoir d'ivoire jusqu'à présent, qu'en exposant la vie de nos esclaves ; et voilà toute notre ville enrichie par vous. Ne croyez pas que je prétende vous avoir assez récompensé par la liberté que vous venez de recevoir : je veux ajouter à ce don des biens considérables. Je pourrais engager toute la ville à faire votre fortune ; mais c'est une gloire que je veux avoir moi seul. »

« A ce discours obligeant, je répondis : « Patron, Dieu vous conserve ! La liberté que vous m'accordez, suffit pour vous acquitter envers moi ; et pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous et à votre ville, je ne vous demande que la permission de retourner en mon pays. » « Hé bien, répliqua-t-il, Moçon (1) nous amènera bientôt des navires qui viendront charger de l'ivoire : je vous renverrai alors, et vous donnerai les moyens de retourner chez vous. » Je le remerciai de nouveau de la liberté qu'il venait de m'accorder, et des bonnes intentions qu'il avait pour moi. Je demeurai chez lui en attendant le

(1) Moussons, vents périodiques qui, dans la mer des Indes, soufflent régulièrement, alternativement et pendant plusieurs mois du couchant au levant, et du levant au couchant. On appelle aussi la Mousson, la saison pendant laquelle règnent ces vents.

Moçon; et pendant ce temps-là, nous fîmes tant de voyages à la colline, que nous remplîmes ses magasins d'ivoire. Tous les marchands de la ville qui en trafiquaient, firent la même chose; car cela ne leur fut pas long-temps caché.

XCIVe NUIT.

« Les navires arrivèrent enfin; et mon patron ayant choisi lui-même celui sur lequel je devais m'embarquer, le chargea d'ivoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des provisions en abondance pour mon passage; et de plus il m'obligea d'accepter des présens de grand prix, et des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié, autant qu'il me fut possible, de tous les bienfaits que j'avais reçus de lui, je m'embarquai : nous mîmes à la voile; et comme l'aventure qui m'avait procuré la liberté, était fort extraordinaire, j'en avais toujours l'esprit occupé.

« Nous nous arrêtâmes dans quelques îles pour y prendre des rafraîchissemens. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre-ferme des Indes, nous y allâmes aborder; et là, pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora, je fis débarquer l'ivoire qui m'appartenait, résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon ivoire une grosse somme d'argent; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire des présens; et quand mon équipage fut prêt, je me joi-

gnis à une grosse caravane de marchands. Je demeurai long-temps en chemin, et je souffris beaucoup; mais je souffrais avec patience, en faisant réflexion que je n'avais plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpens, ni tous les autres périls que j'avais courus.

« Toutes ces fatigues finirent enfin : j'arrivai heureusement à Baghdad. J'allai d'abord me présenter au khalyfe, et lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avait causé de l'inquiétude; mais qu'il avait toujours espéré que Dieu ne m'abandonnerait point. Quand je lui appris l'aventure des éléphans, il en parut fort surpris; et il aurait refusé d'y ajouter foi, si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva cette histoire et les autres que je lui racontai, si curieuses, qu'il chargea un de ses secrétaires de les écrire en caractères d'or, pour être conservées dans son trésor. Je me retirai très-content de l'honneur et des présens qu'il me fit; puis je me donnai tout entier à ma famille, à mes parens et à mes amis. »

Ce fut ainsi que Sind-bad acheva le récit de son septième et dernier voyage; et s'adressant ensuite à Hind-bad : « Hé bien, mon ami, ajouta-t-il, avez-vous jamais ouï dire que quelqu'un ait souffert autant que moi, ou qu'aucun mortel se soit trouvé dans des embarras si pressans? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux, je jouisse d'une vie agréable et tranquille? » Comme il achevait ces mots, Hind-bad s'approcha de lui, et dit, en lui baisant la main : « Il faut

avouer, seigneur, que vous avez essuyé d'effroyables périls; mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Si elles m'affligent dans le temps que je les souffre, je m'en console par le petit profit que j'en tire. Vous méritez non-seulement une vie tranquille, vous êtes digne encore de tous les biens que vous possédez, puisque vous en faites un si bon usage, et que vous êtes si généreux. Continuez donc de vivre dans la joie jusqu'à l'heure de votre mort. »

Sind-bad lui fit donner encore cent sequins, le reçut au nombre de ses amis, lui dit de quitter sa profession de porteur, et de continuer à venir manger chez lui; qu'il aurait lieu de se souvenir toute sa vie de Sind-bad le Marin.

Chehérazade, voyant qu'il n'était pas encore jour, continua de parler, et commença une autre histoire.

LES TROIS POMMES.

Sire, dit-elle, j'ai déja eu l'honneur d'entretenir votre majesté d'une sortie que le khalyfe Haroun Arrechyd fit une nuit de son palais; il faut que je vous en raconte encore une autre :

Un jour ce prince avertit le grand vézyr Giafar de se trouver au palais la nuit suivante. « Vézyr, lui dit-il, je veux faire le tour de la ville, et m'informer de ce qu'on y dit, et particulièrement si on est content de mes officiers de justice. S'il y en a dont on ait raison de se plaindre, nous les déposerons pour en

ıettre d'autres à leurs places, qui s'acquitteront mieux e leur devoir. Si au contraire il y en a dont on se ɔue, nous aurons pour eux les égards qu'ils méritent. » ,e grand vézyr s'étant rendu au palais à l'heure marquée, le khalyfe, lui et Mesrour, chef des eunuques, e déguisèrent pour n'être pas connus, et sortirent ous trois ensemble.

Ils passèrent par plusieurs places et par plusieurs narchés; et en entrant dans une petite rue, ils virent ıu clair de la lune un bon-homme à barbe blanche, qui avait la taille haute, et qui portait des filets sur sa tête. Il avait au bras un panier pliant de feuilles de palmier, et un bâton à la main. « Ce vieillard, dit le khalyfe, ne paraît pas riche : abordons-le, et lui demandons l'état de sa fortune. » « Bon-homme, lui dit le vézyr, qui est-tu? » « Seigneur, lui répondit le vieillard, je suis pêcheur, mais le plus pauvre et le plus misérable de ma profession. Je suis sorti de chez moi tantôt sur le midi pour aller pêcher, et depuis ce temps-là jusqu'à présent, je n'ai pas pris le moindre poisson. Cependant j'ai une femme et de petits enfans, et je n'ai pas de quoi les nourrir. »

Le khalyfe, touché de compassion, dit au pêcheur : « Aurais-tu le courage de retourner sur tes pas, et de jeter tes filets encore une fois seulement? Nous te donnerons cent sequins de ce que tu amèneras. » Le pêcheur, à cette proposition, oubliant toute la peine de la journée, prit le khalyfe au mot, et retourna vers le Tigre avec lui, Giafar et Mesrour, en disant en lui-même : « Ces seigneurs paraissent trop hon-

nêtes et trop raisonnables pour ne pas me récompenser de ma peine, et quand ils ne me donneraient que la centième partie de ce qu'ils me promettent, ce serait encore beaucoup pour moi. »

Ils arrivèrent au bord du Tigre; le pêcheur y jeta ses filets, puis les ayant tirés, il amena un coffre bien fermé et fort pesant qui s'y trouva. Le khalyfe lui fit compter aussitôt cent sequins par le grand vézyr, et le renvoya. Mesrour chargea le coffre sur son dos par l'ordre de son maître, qui dans l'empressement de savoir ce qu'il y avait dedans, retourna au palais en diligence. Là, le coffre ayant été ouvert, on y trouva un grand panier pliant de feuilles de palmier, fermé et cousu par l'ouverture avec un fil de laine rouge. Pour satisfaire l'impatience du khalyfe, on ne se donna pas la peine de le découdre; on coupa promptement le fil avec un couteau, et l'on tira du panier un paquet enveloppé dans un mauvais tapis, et lié avec de la corde. La corde déliée, et le paquet défait, on vit avec horreur le corps d'une jeune dame, plus blanc que la neige, et coupé par morceaux.....

XCV^e NUIT.

Sire, votre majesté s'imagine quel fut l'étonnement du khalyfe à cet affreux spectacle. Mais de la surprise il passa en un instant à la colère; et lançant au vézyr un regard furieux : « Ah! malheureux, lui

dit-il, est-ce donc ainsi que tu veilles sur les actions de mes peuples ? On commet impunément sous ton ministère des assassinats dans ma capitale, et l'on jette mes sujets dans le Tigre, afin qu'ils crient vengeance contre moi au jour du jugement. Si tu ne venges promptement le meurtre de cette femme par la mort de son meurtrier, je jure par le saint nom de Dieu, que je te ferai pendre, toi et quarante de ta parenté. » « Commandeur des croyans, lui dit le grand vézyr, je supplie votre majesté de m'accorder du temps pour faire des perquisitions. » « Je ne te donne que trois jours pour cela, repartit le khalyfe; c'est à toi d'y songer. »

Le vézyr Giafar se retira chez lui dans une grande confusion de sentimens. « Hélas, disait-il, comment, dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que Baghdad, pourrai-je déterrer un meurtrier, qui sans doute a commis ce crime sans témoin, et qui est peut-être déja sorti de cette ville? Un autre que moi tirerait de prison un misérable, et le ferait mourir pour contenter le khalyfe; mais je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait, et j'aime mieux mourir que de me sauver à ce prix-là. »

Il ordonna aux officiers de police et de justice qui lui obéissaient, de faire une exacte recherche du criminel. Ils mirent leurs gens en campagne, et s'y mirent eux-mêmes, ne se croyant guère moins intéressés que le vézyr en cette affaire. Mais tous leurs soins furent inutiles : quelque diligence qu'ils y apportèrent, ils ne purent découvrir l'auteur de l'assas-

sinat; et le vézyr jugea bien que sans un coup du ciel, c'était fait de sa vie.

Effectivement, le troisième jour étant venu, un huissier arriva chez ce malheureux ministre, et le somma de le suivre. Le vézyr obéit; et le khalyfe lui ayant demandé où était le meurtrier : « Commandeur des croyans, lui répondit-il les larmes aux yeux, je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en donner la moindre nouvelle. » Le khalyfe lui fit des reproches remplis d'emportemens et de fureur, et commanda qu'on le pendît devant la porte du palais, lui et quarante des Barmecides (1).

Pendant que l'on travaillait à dresser les potences,

(1) Les Barmecides : nom d'une des familles les plus illustres, après les maisons souveraines de l'Asie. Quelques auteurs la font descendre des anciens rois de Perse. Le premier qui ait illustré cette famille se nommait Abou-Aly-Iahia-Ben-Khaled-Ben-Barmek. Doué de toutes les vertus civiles et militaires, il fut choisi par le khalyfe Mahadi pour gouverneur d'Haroun Arrechyd, son fils; il eut quatre enfans nommés Fadhel, Giafar, (c'est celui dont il est ici question) Mohammed et Moussa qui, ne dégénérant pas de la vertu de leur père, portèrent la réputation des Barmecides jusqu'au plus haut degré où le mérite et la faveur peuvent élever une famille qui n'est pas sur le trône. Les Barmecides ont cela de particulier que la fortune les ayant abandonnés et les ayant fait tomber dans la disgrace du khalyfe Haroun Arrechyd, la mémoire que les peuples conservèrent du mérite et des qualités de ces grands hommes survécut à leur malheur, de sorte qu'ils ont trouvé presqu'autant d'historiens qui ont écrit leurs vies, que les plus grands princes de l'Orient.

et qu'on se saisissait des quarante Barmecides dans leurs maisons, un crieur public alla, par ordre du khalyfe, faire ce cri dans tous les quartiers de la ville :

« Qui veut avoir la satisfaction de voir pendre le « grand vézyr Giafar, et quarante des Barmecides ses « parens, qu'il vienne à la place qui est devant le « palais. »

Lorsque tout fut prêt, le juge criminel et un grand nombre d'huissiers du palais amenèrent le grand vézyr avec les quarante Barmecides, les firent disposer chacun au pied de la potence qui lui était destinée, et on leur passa autour du cou la corde avec laquelle ils devaient être levés en l'air. Le peuple, dont toute la place était remplie, ne put voir ce triste spectacle sans douleur, et sans verser des larmes; car le grand vézyr Giafar et les Barmecides étaient chéris et honorés pour leur probité, leur libéralité et leur désintéressement, non seulement à Baghdad; mais même par tout l'empire du khalyfe.

Rien n'empêchait qu'on n'exécutât l'ordre irrévocable de ce prince trop sévère; et on allait ôter la vie aux plus honnêtes gens de la ville, lorsqu'un jeune homme, très-bien fait et fort proprement vêtu, fendit la presse, pénétra jusqu'au grand vézyr; et après lui avoir baisé la main : « Souverain vézyr, lui dit-il, chef des émirs de cette cour, refuge des pauvres, vous n'êtes pas coupable du crime pour lequel vous êtes ici. Retirez-vous, et me laissez expier la mort de la dame qui a été jetée dans le Tigre. C'est moi qui suis son meurtrier, et je mérite d'en être puni.»

Quoique ce discours causât beaucoup de joie au vézyr, il ne laissa pas d'avoir pitié du jeune homme dont la physionomie, au lieu de paraître sinistre, avait quelque chose d'engageant, et il allait lui répondre lorsqu'un grand homme d'un âge déja fort avancé, ayant aussi fendu la presse, arriva, et dit au vézyr : « Seigneur, ne croyez rien de ce que vous dit ce jeune homme : nul autre que moi n'a tué la dame que l'on a trouvée dans le coffre ; c'est sur moi seul que doit tomber le châtiment. Au nom de Dieu, je vous conjure de ne pas punir l'innocent pour le coupable. » « Seigneur, reprit le jeune homme, en s'adressant au vézyr, je vous jure que c'est moi qui ai commis cette méchante action, et que personne au monde n'en est complice. » « Mon fils, interrompit le vieillard, c'est le désespoir qui vous a conduit ici, et vous voulez prévenir votre destinée ; pour moi, il y a long-temps que je suis au monde, je dois en être détaché. Laissez-moi donc sacrifier ma vie pour la vôtre. Seigneur, ajouta-t-il, en s'adressant au grand vézyr, je vous le répète encore, c'est moi qui suis l'assassin : faites-moi mourir, et ne différez pas. »

La contestation du vieillard et du jeune homme obligea le vézyr Giafar à les mener tous deux devant le khalyfe, avec la permission de l'officier chargé de présider à cette terrible exécution, qui se faisait un plaisir de le favoriser. Lorsqu'il fut en présence de ce prince, il baisa la terre par sept fois, et parla de cette manière : « Commandeur des croyans, j'amène à votre majesté ce vieillard et ce jeune homme, qui

se disent, tous deux séparément, meurtriers de la dame. » Alors le khalyfe demanda aux accusés, qui des deux avait massacré la dame si cruellement, et l'avait jetée dans le Tigre. Le jeune homme assura que c'était lui; mais le vieillard, de son côté, soutenant le contraire : « Allez, dit le khalyfe au grand-vézyr, faites-les pendre tous deux. » « Mais, sire, dit le vézyr, s'il n'y en a qu'un de criminel, il y aurait de l'injustice à faire mourir l'autre. »

A ces mots, le jeune homme reprit : « Je jure, par le grand Dieu qui a élevé les cieux à la hauteur où ils sont, que c'est moi qui ai tué la dame, qui l'ai coupée par quartiers et jetée dans le Tigre il y a quatre jours. Je ne veux point avoir de part avec les autres au jour du jugement, si ce que je dis n'est pas véritable; ainsi je suis celui qui doit être puni.» Le khalyfe fut surpris de ce serment, et y ajouta foi, d'autant plus que le vieillard n'y répliqua rien. C'est pourquoi se tournant vers le jeune homme : « Malheureux, lui dit-il, pour quel sujet as-tu commis un crime si détestable? et quelle raison peux-tu avoir d'être venu t'offrir toi-même à la mort? » « Commandeur des croyans, répondit-il, si l'on mettait par écrit tout ce qui s'est passé entre cette dame et moi, ce serait une histoire qui pourrait être très-utile aux hommes. » « Raconte-nous-la donc, répliqua le khalyfe, je te l'ordonne. » Le jeune homme obéit, et commença son récit de cette sorte :

XCVI^e NUIT.

HISTOIRE DE LA DAME MASSACRÉE,

ET DU JEUNE HOMME SON MARI.

« Commandeur des croyans, votre majesté saura que la dame massacrée était ma femme, fille de mon oncle paternel, ce vieillard que vous voyez. Elle n'avait que douze ans quand il me la donna en mariage, et il y en a onze d'écoulés depuis ce temps-là. J'ai eu d'elle trois enfans mâles, qui sont vivans; et je dois lui rendre cette justice, qu'elle ne m'a jamais donné le moindre déplaisir. Elle était sage, de bonnes mœurs, et mettait toute son attention à me plaire. De mon côté je l'aimais parfaitement, et je prévenais tous ses desirs, bien loin de m'y opposer.

« Il y a environ deux mois qu'elle tomba malade. J'en eus tout le soin imaginable, et je n'épargnai rien pour lui procurer une prompte guérison. Au bout d'un mois, elle commença à se mieux porter, et voulut aller au bain. Avant de sortir du logis, elle me dit : « Mon cousin, car elle m'appelait ainsi par familiarité, j'ai envie de manger des pommes; vous me feriez un extrême plaisir si vous pouviez m'en trouver; il y a long-temps que cette envie me tient, et je vous avoue qu'elle s'est augmentée à un

point, que si elle n'est bientôt satisfaite, je crains qu'il ne m'arrive quelque disgrace. » « Très-volontiers, lui répondis-je, je vais faire tout mon possible pour vous contenter. »

« J'allai aussitôt chercher des pommes dans tous les marchés et dans toutes les boutiques; mais je n'en pus trouver une, quoique j'offrisse d'en donner un sequin. Je revins au logis, très-fâché de la peine que j'avais prise inutilement. Pour ma femme, quand elle fut revenue du bain, et qu'elle ne vit point de pommes, elle en eut un chagrin qui ne lui permit pas de dormir la nuit. Je me levai de grand matin, et j'allai dans tous les jardins; mais je ne réussis pas mieux que le jour précédent. Je rencontrai seulement un vieux jardinier qui me dit, que, quelque peine que je me donnasse, je n'en trouverais point ailleurs qu'au jardin de votre majesté à Balsora.

« Comme j'aimais passionnément ma femme, et que je ne voulais pas avoir à me reprocher d'avoir négligé rien de ce qui pouvait la satisfaire, je pris un habit de voyageur; et après l'avoir instruite de mon dessein, je partis pour Balsora. Je fis une si grande diligence, que je fus de retour au bout de quinze jours. Je rapportai trois pommes qui m'avaient coûté un sequin la pièce. Il n'y en avait pas davantage dans le jardin, et le jardinier n'avait pas voulu me les donner à meilleur marché. En arrivant, je les présentai à ma femme; mais il se trouva que son envie était passée. Ainsi elle se contenta de les recevoir, et les posa à côté d'elle. Cependant elle

était toujours malade, et je ne savais quel remède apporter à son mal.

« Peu de jours après mon voyage, étant assis dans ma boutique au lieu public où l'on vend toutes sortes d'étoffes fines, je vis entrer un grand esclave noir, de fort méchante mine, qui tenait à la main une pomme que je reconnus pour une de celles que j'avais apportées de Balsora. Je n'en pouvais douter, puisque je savais qu'il n'y en avait pas une dans Baghdad ni dans tous les jardins aux environs. J'appelai l'esclave : « Bon esclave, lui dis-je, apprends-moi, je te prie, où tu as pris cette pomme? » « C'est, me répondit-il en souriant, un présent que m'a fait mon amoureuse. J'ai été la voir aujourd'hui, et je l'ai trouvée un peu malade. J'ai vu trois pommes auprès d'elle, et je lui ai demandé d'où elle les avait eues; elle m'a répondu que son bon-homme de mari avait fait un voyage de quinze jours exprès pour les lui aller chercher, et qu'il les lui avait apportées. Nous avons fait collation ensemble, et en la quittant, j'en ai pris et emporté une que voici. »

« Ce discours me mit hors de moi-même. Je me levai de ma place; et après avoir fermé ma boutique, je courus chez moi avec empressement, et montai à la chambre de ma femme. Je regardai d'abord où étaient les pommes, et n'en voyant que deux, je demandai où était la troisième. Alors ma femme ayant tourné la tête du côté des pommes, et n'en ayant aperçu que deux, me répondit froidement : « Mon cousin, je ne sais ce qu'elle est devenue. » A cette

réponse, je ne fis pas difficulté de croire que ce que m'avait dit l'esclave, ne fût véritable. En même temps je me laissai emporter à une fureur jalouse; et tirant un poignard qui était attaché à ma ceinture, je le plongeai dans la gorge de cette misérable. Ensuite je lui coupai la tête et mis son corps par quartiers; j'en fis un paquet que je cachai dans un panier pliant; et après avoir cousu l'ouverture du panier avec un fil de laine rouge, je l'enfermai dans un coffre que je chargeai sur mes épaules dès qu'il fut nuit, et que j'allai jeter dans le Tigre.

« Les deux plus petits de mes enfans étaient déja couchés et endormis, et le troisième était hors de la maison; je le trouvai à mon retour assis près de la porte, et pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs. « Mon père, me dit-il, j'ai pris ce matin à ma mère, sans qu'elle en ait rien vu, une des trois pommes que vous lui avez apportées. Je l'ai gardée long-temps; mais comme je jouais tantôt dans la rue avec mes petits frères, un grand esclave qui passait me l'a arrachée de la main, et l'a emportée; j'ai couru après lui en la lui redemandant; mais j'ai eu beau lui dire qu'elle appartenait à ma mère qui était malade, que vous aviez fait un voyage de quinze jours pour l'aller chercher, tout cela a été inutile. Il n'a pas voulu me la rendre; et comme je le suivais en criant après lui, il s'est retourné, m'a battu et puis s'est mis à courir de toute sa force par plusieurs rues détournées, de manière que je l'ai perdu de vue. Depuis ce temps-là, j'ai été

me promener hors de la ville en attendant que vous revinssiez; et je vous attendais, mon père, pour vous prier de n'en rien dire à ma mère, de peur que cela ne la rende plus malade.» En achevant ces mots, il redoubla ses larmes.

« Le discours de mon fils me jeta dans une affliction inconcevable. Je reconnus alors l'énormité de mon crime, et je me repentis, mais trop tard, d'avoir ajouté foi aux impostures du malheureux esclave, qui, sur ce qu'il avait appris de mon fils, avait composé la funeste fable que j'avais prise pour une vérité. Mon oncle, qui est ici présent, arriva sur ces entrefaites; il venait pour voir sa fille; mais au lieu de la trouver vivante, il apprit par moi-même qu'elle n'était plus : car je ne lui déguisai rien; et sans attendre qu'il me condamnât, je me déclarai moi-même le plus criminel de tous les hommes. Néanmoins, au lieu de m'accabler de justes reproches, il joignit ses pleurs aux miens, et nous pleurâmes ensemble trois jours sans relâche, lui, la perte d'une fille qu'il avait toujours tendrement aimée, et moi, celle d'une femme qui m'était chère, et dont je m'étais privé d'une manière si cruelle, pour avoir trop légèrement cru le rapport d'un esclave menteur. Voilà, commandeur des croyans, l'aveu sincère que votre majesté a exigé de moi. Vous savez à présent toutes les circonstances de mon crime, et je vous supplie très-humblement d'en ordonner la punition : quelque rigoureuse qu'elle puisse être, je n'en murmurerai point, et je la trouverai trop légère. »

XCVII^e NUIT.

Le khalyfe fut extrêmement étonné de ce que le jeune homme venait de lui raconter. Mais ce prince équitable, trouvant qu'il était plus à plaindre qu'il n'était criminel, entra dans ses intérêts. « L'action de ce jeune homme, dit-il, est pardonnable devant Dieu et excusable auprès des hommes. Le méchant esclave est la cause unique de ce meurtre : c'est lui seul qu'il faut punir. C'est pourquoi, continua-t-il, en s'adressant au grand-vézyr, je te donne trois jours pour le trouver. Si tu ne me l'amènes dans ce terme, je te ferai mourir à sa place. »

Le malheureux Giafar, qui s'était cru hors de danger, fut accablé de ce nouvel ordre du khalyfe ; mais comme il n'osait rien répliquer à ce prince dont il connaissait l'humeur, il s'éloigna de sa présence, et se retira chez lui les larmes aux yeux, persuadé qu'il n'avait plus que trois jours à vivre. Il était tellement convaincu qu'il ne trouverait point l'esclave, qu'il n'en fit pas la moindre recherche. « Il n'est pas possible, disait-il, que dans une ville telle que Baghdad, où il y a une infinité d'esclaves noirs, je démêle celui dont il s'agit. A moins que Dieu ne me le fasse connaître, comme il m'a déja fait découvrir l'assassin, rien ne peut me sauver. »

Il passa les deux premiers jours à s'affliger avec sa famille, qui gémissait autour de lui, en se plaignant

de la rigueur du khalyfe, Le troisième étant venu, il se disposa à mourir avec fermeté, comme un ministre intègre, et qui n'avait rien à se reprocher. Il fit venir des cadis et des témoins qui signèrent le testament qu'il fit en leur présence. Après cela, il embrassa sa femme et ses enfans, et leur dit le dernier adieu. Toute sa famille fondait en larmes. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Enfin, un huissier du palais arriva, et lui dit que le khalyfe s'impatientait de n'avoir ni de ses nouvelles, ni de celles de l'esclave noir qu'il lui avait ordonné de chercher. J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous amener devant son trône. Le vézyr désolé se mit en état de suivre l'huissier. Mais comme il allait sortir, on lui amena la plus petite de ses filles, qui pouvait avoir cinq ou six ans. Les femmes qui avaient soin d'elle, la venaient présenter à son père, afin qu'il la vît pour la dernière fois.

Comme il avait pour elle une tendresse particulière, il pria l'huissier de lui permettre de s'arrêter un moment. Alors il s'approcha de sa fille, la prit entre ses bras, et la baisa plusieurs fois. En la baisant, il s'aperçut qu'elle avait dans le sein quelque chose de gros, et qui avait de l'odeur. « Ma chère petite, lui dit-il, qu'avez-vous dans le sein? » « Mon père, lui répondit-elle, c'est une pomme sur laquelle est écrit le nom du khalyfe notre seigneur et maître. Rihan (1) notre esclave me l'a vendue deux sequins. »

(1) Ce mot signifie, en arabe, basilic, plante odoriférante. Les Arabes donnent ce nom à leurs esclaves, comme on donne en France celui de Jasmin à un laquais.

Aux mots de pomme et d'esclave, le grand-vézyr Giafar fit un cri de surprise mêlé de joie, et mettant aussitôt la main dans le sein de sa fille, il en tira la pomme. Il fit appeler l'esclave qui n'était pas loin; et lorsqu'il fut devant lui : « Maraud, lui dit-il, où as-tu pris cette pomme ? » « Seigneur, répondit l'esclave, je vous jure que je ne l'ai dérobée ni chez vous, ni dans le jardin du commandeur des croyans. L'autre jour comme je passais dans une rue auprès de trois ou quatre petits enfans qui jouaient, et dont l'un la tenait à la main, je la lui arrachai et l'emportai. L'enfant courut après moi, en me disant que la pomme n'était pas à lui, mais à sa mère qui était malade; que son père, pour contenter l'envie qu'elle en témoignait, avait fait un long voyage, et en avait rapporté trois, que celle-là en était une qu'il avait prise sans que sa mère en sût rien. Il eut beau me prier de la lui rendre, je n'en voulus rien faire : je l'apportai au logis, et je la vendis deux sequins à la petite dame votre fille. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. »

Giafar ne put assez admirer comment la friponnerie d'un esclave avait été cause de la mort d'une femme innocente, et presque de la sienne. Il mena l'esclave avec lui; et quand il fut devant le khalyfe, il fit à ce prince un détail exact de tout ce que lui avait dit l'esclave, et du hasard par lequel il avait découvert son crime.

Jamais surprise n'égala celle du khalyfe. Il ne put se contenir ni s'empêcher de faire de grands éclats

de rire. A la fin, il reprit un air sérieux, et dit au vézyr, que puisque son esclave avait causé un si étrange désordre, il méritait une punition exemplaire. « Je ne puis en disconvenir, sire, répondit le vézyr, mais son crime n'est pas irrémissible. Je sais une histoire plus surprenante d'un vézyr du Caire, nommé Noureddyn (1) Aly, et de Bedreddyn (2) Hassan de Balsora. Comme votre majesté prend quelque plaisir en écoutant des histoires semblables, je suis prêt à vous la raconter, à condition que si vous la trouvez plus étonnante que celle qui me donne occasion de vous la dire, vous ferez grace à mon esclave. » « Je le veux bien, repartit le khalyfe; mais vous vous engagez dans une grande entreprise, et je ne crois pas que vous puissiez sauver votre esclave; car l'histoire des pommes est fort singulière. »

Giafar prenant alors la parole, commença son récit dans ces termes :

HISTOIRE

DE NOUREDDYN ALY, ET DE BEDREDDYN HASSAN.

« Commandeur des croyans, il y avait autrefois en Égypte un sulthan, grand observateur de la justice, bienfaisant, miséricordieux, et libéral. Sa valeur le rendait redoutable à ses voisins. Il aimait les pauvres, et protégeait les savans qu'il élevait aux premières

(1) Nour-eddyn signifie, en arabe, la lumière de la religion.
(2) Bedr-eddyn, la pleine lune de la religion.

charges. Le vézyr de ce sulthan était un homme prudent, sage, pénétrant, consommé dans les belles-lettres et dans toutes les sciences. Ce ministre avait deux fils très-bien faits, et qui marchaient l'un et l'autre sur ses traces : l'aîné se nommait Chemseddyn Mohammed (1), et le cadet Noureddyn Aly. Ce dernier principalement avait tout le mérite qu'on peut avoir. Le vézyr leur père étant mort, le sulthan les envoya chercher, et les ayant fait revêtir tous deux d'une robe de vézyr ordinaire : « J'ai bien du regret, leur dit-il, de la perte que vous venez de faire. Je n'en suis pas moins touché que vous-mêmes. Je veux vous le témoigner; et comme je sais que vous demeurez ensemble, et que vous êtes parfaitement unis, je vous gratifie l'un et l'autre de la même dignité. Allez et imitez votre père. »

« Les deux nouveaux vézyrs remercièrent le sulthan de sa bonté, et se retirèrent chez eux où ils prirent soin des funérailles de leur père. Au bout d'un mois, ils firent leur première sortie; ils allèrent pour la première fois au conseil du sulthan, et depuis ils continuèrent d'y assister régulièrement aux jours qu'il s'assemblait. Toutes les fois que le sulthan allait à la chasse, un des deux frères l'accompagnait, et ils avaient alternativement cet honneur. Un jour qu'ils s'entretenaient après le souper de choses indifférentes, c'était la veille d'une chasse où

(1) Chems-eddyn signifie le soleil de la religion; Mohammed est le même nom que Mahomet.

l'aîné devait suivre le sulthan, ce jeune homme dit à son cadet : « Mon frère, puisque nous ne sommes point encore mariés, ni vous, ni moi, et que nous vivons dans une si bonne union, il me vient une pensée, épousons tous deux en un même jour deux sœurs que nous choisirons dans quelque famille qui nous conviendra. Que dites-vous de cette idée ? » « Je dis, mon frère, répondit Noureddyn Aly, qu'elle est bien digne de l'amitié qui nous unit. On ne peut pas mieux penser, et pour moi, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. » « Oh, ce n'est pas tout encore, reprit Chemseddyn Mohammed, mon imagination va plus loin. Supposé que nos femmes conçoivent la première nuit de nos noces, et qu'ensuite elles accouchent en un même jour, la vôtre d'un fils, et la mienne d'une fille, nous les marierons ensemble quand ils seront en âge. » « Il faut avouer, s'écria Noureddyn Aly, que ce projet est admirable ! Ce mariage couronnera notre union, et j'y donne volontiers mon consentement. Mais, mon frère, ajouta-t-il, s'il arrivait que nous fissions ce mariage, prétendriez-vous que mon fils donnât une dot à votre fille ? » « Cela ne souffre pas de difficulté, reprit l'aîné, et je suis persuadé qu'outre les conventions ordinaires du contrat de mariage, vous ne manqueriez pas d'accorder en son nom, au moins trois mille sequins, trois bonnes terres et trois esclaves. » « C'est de quoi je ne demeure pas d'accord, dit le cadet. Ne sommes-nous pas frères et collègues, revêtus tous deux du même titre d'honneur ? D'ailleurs, ne savons-

nous pas bien vous et moi ce qui est juste ? Le mâle étant plus noble que la femelle. ne serait-ce pas à vous à donner une grosse dot à votre fille ? A ce que je vois, vous êtes homme à faire vos affaires aux dépens d'autrui. »

« Quoique Noureddyn Aly dit ces paroles en riant, son frère, qui n'avait pas l'esprit bien fait, en fut offensé. « Malheur à votre fils, dit-il avec emportement, puisque vous l'osez préférer à ma fille. Je m'étonne que vous ayez été assez hardi pour le croire seulement digne d'elle. Il faut que vous ayez perdu le jugement pour vouloir aller de pair avec moi, en disant que nous sommes collègues. Apprenez, téméraire, qu'après votre imprudence, je ne voudrais pas marier ma fille avec votre fils, quand vous lui donneriez plus de richesses que vous n'en avez. » Cette plaisante querelle de deux frères sur le mariage de leurs enfans qui n'étaient pas encore nés, ne laissa pas d'aller fort loin. Chemseddyn Mohammed s'emporta jusqu'aux menaces. « Si je ne devais pas, dit-il, accompagner demain le sulthan, je vous traiterais comme vous le méritez; mais, à mon retour, je vous ferai connaître s'il appartient à un cadet de parler à son aîné aussi insolemment que vous venez de faire. » A ces mots, il se retira dans son appartement, et son frère alla se coucher dans le sien (1).

(1) Cette singulière querelle a pu fournir à M. de Ségur une des anecdotes les plus piquantes de sa *galerie morale et politique*.

« Chemseddyn Mohammed se leva le lendemain de grand matin, et se rendit au palais, dont il sortit avec le sulthan, qui prit son chemin au-dessus du Caire, du côté des pyramides. Pour Noureddyn Aly, il avait passé la nuit dans des grandes inquiétudes; et après avoir bien considéré qu'il n'était pas possible qu'il demeurât plus long-temps avec un frère qui le traitait avec tant de hauteur, il forma une résolution : il fit préparer une bonne mule, se munit d'argent, de pierreries et de quelques vivres; et ayant dit à ses gens qu'il allait faire un voyage de deux ou trois jours, et qu'il voulait être seul, il partit.

« Quand il fut hors du Caire, il marcha par le désert vers l'Arabie. Mais sa mule venant à succomber sur la route, il fut obligé de continuer son chemin à pied. Par bonheur, un courrier qui allait à Balsora, l'ayant rencontré, le prit en croupe derrière lui. Lorsque le courrier fut arrivé à Balsora, Noureddyn Aly mit pied à terre, et le remercia du plaisir qu'il lui avait fait. Comme il allait par les rues cherchant où il pourrait se loger, il vit venir un seigneur, accompagné d'une nombreuse suite, et à qui tous les habitans rendaient de grands honneurs en s'arrêtant par respect jusqu'à ce qu'il fût passé. Noureddyn Aly s'arrêta comme les autres. C'était le grand-vézyr du sulthan de Balsora qui se montrait dans la ville pour y maintenir par sa présence le bon ordre et la paix.

« Ce ministre, ayant jeté les yeux par hasard sur le jeune homme, lui trouva la physionomie enga-

geante ; il le regarda avec complaisance; et comme il passait près de lui, et qu'il le voyait en habit de voyageur, il s'arrêta pour lui demander qui il était et d'où il venait. « Seigneur, lui répondit Noureddyn Aly, je suis né au Caire, j'ai quitté ma patrie par un si juste dépit contre un de mes parens que j'ai résolu de voyager par tout le monde, et de mourir plutôt que d'y retourner. » Le grand-vézyr, qui était un vénérable vieillard, ayant entendu ces paroles, lui dit : « Mon fils, gardez-vous bien d'exécuter votre dessein. Il n'y a dans le monde que de la misère ; et vous ignorez les peines qu'il vous faudra souffrir. Venez, suivez-moi plutôt, je vous ferai peut-être oublier le sujet qui vous a contraint d'abandonner votre pays. »

« Noureddyn Aly suivit le grand-vézyr de Balsora, qui ayant bientôt connu ses belles qualités, le prit en affection, de manière qu'un jour l'entretenant en particulier, il lui dit : « Mon fils, je suis, comme vous voyez, dans un âge si avancé, qu'il n'y a pas d'apparence que je vive encore long-temps. Le ciel m'a donné une fille unique qui n'est pas moins belle que vous êtes bien fait, et qui est présentement en âge d'être mariée. Plusieurs des plus puissans seigneurs de cette cour me l'ont déja demandée pour leurs fils; mais je n'ai pu me résoudre à la leur accorder. Pour vous, je vous aime, et vous trouve si digne de mon alliance, que vous préférant à tous ceux qui l'ont recherchée, je suis prêt à vous accepter pour gendre. Si vous recevez avec plaisir l'offre

que je vous fais, je déclarerai au sulthan mon maître que je vous ai adopté par ce mariage, et je le supplierai de m'accorder pour vous la survivance de ma dignité de grand-vézyr dans le royaume de Balsora. En même temps, comme je n'ai plus besoin que de repos dans l'extrême vieillesse où je suis, je ne vous abandonnerai pas seulement la disposition de tous mes biens, mais même l'administration des affaires de l'état. »

« Le grand-vézyr de Balsora n'eut pas prononcé ce discours rempli de bonté et de générosité, que Noureddyn Aly se jeta à ses pieds ; et dans des termes qui marquaient la joie et la reconnaissance dont son cœur était pénétré, il témoigna qu'il était disposé à faire tout ce qu'il lui plairait. Alors le grand-vézyr appela les principaux officiers de sa maison, leur ordonna de faire orner la grande salle de son hôtel, et préparer un grand repas. Ensuite il envoya prier tous les seigneurs de la cour et de la ville, de vouloir bien prendre la peine de se rendre chez lui. Lorsqu'ils y furent tous rassemblés, comme Noureddyn Aly l'avait informé de sa qualité, il dit à ces seigneurs et il jugea à propos de parler ainsi pour satisfaire ceux dont il avait refusé l'alliance : « Je suis bien aise, Seigneurs, de vous apprendre une chose que j'ai tenue secrète jusqu'à ce jour. J'ai un frère qui est grand-vézyr du sultan d'Égypte, comme j'ai l'honneur de l'être du sulthan de ce royaume. Ce frère n'a qu'un fils qu'il n'a pas voulu marier à la cour d'Égypte ; et il me l'a envoyé pour épouser ma fille, afin de

réunir par là nos deux branches. Ce fils que j'ai reconnu pour mon neveu à son arrivée, et que je fais mon gendre, est ce jeune seigneur que vous voyez ici, et que je vous présente. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire l'honneur d'assister à ses noces, que j'ai résolu de célébrer aujourd'hui. » Nul de ces seigneurs ne pouvant trouver mauvais qu'il eût préféré son neveu à tous les grands partis qui lui avaient été proposés, répondirent tous qu'il avait raison de faire ce mariage; qu'ils seraient volontiers témoins de la cérémonie, et qu'ils souhaitaient que Dieu lui donnât encore de longues années pour voir les fruits de cette heureuse union.

XCVIII^e NUIT.

« Les seigneurs qui s'étaient assemblés chez le grand-vézyr de Balsora, n'eurent pas plutôt témoigné à ce ministre la joie qu'ils avaient du mariage de sa fille avec Noureddyn Aly, qu'on se mit à table. On y demeura très-long-temps. Sur la fin du repas, on servit des confitures, dont chacun, selon la coutume, ayant pris ce qu'il put emporter, les cadis entrèrent avec le contrat de mariage à la main. Les principaux seigneurs le signèrent; après quoi toute la compagnie se retira.

« Lorsqu'il n'y eut plus personne que les gens de sa maison, le grand-vézyr chargea ceux qui avaient soin du bain qu'il avait commandé de tenir prêt, d'y

conduire Noureddyn Aly, qui y trouva du linge qui n'avait point encore servi, d'une finesse et d'une propreté qui faisait plaisir à voir, aussi bien que toutes les autres choses nécessaires. Quand on eut lavé et frotté l'époux, il voulut reprendre l'habit qu'il venait de quitter; mais on lui en présenta un autre de la dernière magnificence. Dans cet état, et parfumé d'odeurs les plus exquises, il alla retrouver le grand-vézyr son beau-père, qui fut charmé de sa bonne mine, et qui l'ayant fait asseoir auprès de lui: « Mon fils, lui dit-il, vous m'avez déclaré qui vous êtes, et le rang que vous teniez à la cour d'Égypte; vous m'avez dit même que vous avez eu un démêlé avec votre frère, et que c'est pour cela que vous vous êtes éloigné de votre pays; je vous prie de me faire une confidence entière, et de m'apprendre le sujet de votre querelle. Vous devez présentement avoir une parfaite confiance en moi, et ne me rien cacher. »

« Noureddyn Aly lui raconta toutes les circonstances de son différend avec son frère. Le grand-vézyr ne put entendre ce récit sans rire. « Voilà, dit-il, la chose du monde la plus singulière! Est-il possible, mon fils, que votre querelle soit allée jusqu'à ce point pour un mariage imaginaire? Je suis fâché que vous vous soyez brouillé pour une bagatelle avec votre frère aîné. Je vois pourtant que c'est lui qui a eu tort de s'offenser de ce que vous ne lui avez dit que par plaisanterie, et je dois rendre graces au ciel d'un différend qui me procure un gendre tel que vous. Mais, ajouta le vieillard, la nuit est déja

avancée, et il est temps de vous retirer. Allez, ma fille, votre épouse, vous attend. Demain je vous présenterai au sulthan. J'espère qu'il vous recevra d'une manière dont nous serons tous deux satisfaits. » Noureddyn Aly quitta son beau-père pour se rendre à l'appartement de sa femme.

« Ce qu'il y a de remarquable, continua le grand-vézyr Giafar, c'est que le même jour que ces noces se faisaient à Balsora, Chemseddyn Mohammed se mariait aussi au Caire; et voici le détail de son mariage :

« Après que Noureddyn Aly se fut éloigné du Caire dans l'intention de n'y plus retourner, Chemseddyn Mohammed, son aîné, qui était allé à la chasse avec le sulthan d'Égypte, étant de retour au bout d'un mois (le sulthan s'était laissé emporter à l'ardeur de la chasse, et avait été absent durant tout ce temps là), il courut à l'appartement de Noureddyn Aly; mais il fut fort étonné d'apprendre que, sous prétexte d'aller faire un voyage de deux ou trois journées, il était parti sur une mule le jour même de la chasse du sulthan, et que depuis ce temps-là il n'avait point paru. Il en fut d'autant plus fâché, qu'il ne douta pas que les duretés qu'il lui avait dites, ne fussent la cause de son éloignement. Il dépêcha un courrier qui passa par Damas, et alla jusqu'à Halep; mais Noureddyn était alors à Balsora. Quand le courrier eut rapporté à son retour qu'il n'en avait appris aucune nouvelle, Chemseddyn Mohammed se proposa de l'envoyer chercher ailleurs; et en attendant,

il prit la résolution de se marier. Il épousa la fille d'un des premiers et des plus puissans seigneurs du Caire, le même jour que son frère se maria avec la fille du grand-vézyr de Balsora.

« Ce n'est pas tout, Commandeur des croyans, poursuivit Giafar : voici ce qui arriva encore. Au bout de neuf mois, la femme de Chemseddyn Mohammed accoucha d'une fille au Caire, et le même jour, celle de Noureddyn Aly mit au monde à Balsora un garçon, qui fut nommé Bedreddyn Hassan. Le grand-vézyr de Balsora donna des marques de sa joie par de grandes largesses, et par les réjouissances publiques qu'il fit faire pour la naissance de son petit-fils. Ensuite, pour montrer à son gendre combien il était content de lui, il alla au palais supplier très-humblement le sulthan d'accorder à Noureddyn Aly la survivance de sa charge, afin, dit-il, qu'avant sa mort il eût la consolation de voir son gendre grand-vézyr à sa place.

« Le sulthan, qui avait vu Nourreddyn Aly avec bien du plaisir lorsqu'il lui avait été présenté après son mariage, et qui depuis ce temps-là en avait toujours entendu parler fort avantageusement, accorda la grace qu'on demandait pour lui, avec toute l'aménité qu'on pouvait souhaiter. Il le fit revêtir en sa présence de la robe de grand-vézyr.

« La joie du beau-père fut comblée le lendemain, lorsqu'il vit son gendre présider au conseil à sa place, et faire toutes les fonctions de grand-vézyr. Noureddyn Aly s'en acquitta si bien, qu'il semblait avoir

toute sa vie exercé cette charge. Il continua dans la suite d'assister au conseil toutes les fois que les infirmités de la vieillesse ne permirent pas à son beau-père de s'y trouver. Ce bon vieillard mourut quatre ans après ce mariage, avec la satisfaction de voir un rejeton de sa famille, qui promettait de la soutenir long-temps avec éclat.

« Noureddyn Aly lui rendit les derniers devoirs avec toute l'amitié et la reconnaissance possible; et sitôt que Bedreddyn Hassan, son fils, eut atteint l'âge de sept ans, il le mit entre les mains d'un excellent maître, qui commença à l'élever d'une manière digne de sa naissance. Il est vrai qu'il trouva dans cet enfant un esprit vif, pénétrant, et capable de profiter de tous les bons enseignemens qu'il lui donnait.....

Chehérazade allait continuer; mais, s'apercevant qu'il était jour, elle mit fin à son discours. Elle reprit la nuit suivante, et dit au sulthan des Indes :

XCIX^e NUIT.

Sire, le grand-vézyr Giafar poursuivant l'histoire qu'il racontait au khalyfe :

« Deux ans après, dit-il, que Bedreddyn Hassan eut été mis entre les mains de ce maître, qui lui enseigna parfaitement bien à lire, il lui apprit le Coran par cœur. Noureddyn Aly, son père, lui donna d'autres maîtres qui cultivèrent son esprit de telle sorte,

qu'à l'âge de douze ans, il n'avait plus besoin de leur secours. Alors, comme tous les traits de son visage étaient formés, il faisait l'admiration de tous ceux qui le regardaient.

« Jusque là, Noureddyn Aly n'avait songé qu'à le faire étudier, et ne l'avait point encore montré dans le monde. Il le mena au palais pour lui procurer l'honneur de faire la révérence au sulthan, qui le reçut très-favorablement. Les premiers qui le virent dans les rues, furent si charmés de sa beauté, qu'ils en firent des exclamations de surprise, et qu'ils lui donnèrent mille bénédictions.

« Comme son père se proposait de le rendre capable de remplir un jour sa place, il n'épargna rien pour cela, et il le fit entrer dans les affaires les plus difficiles, afin de l'y accoutumer de bonne heure. Enfin, il ne négligeait aucune chose pour l'avancement d'un fils qui lui était si cher; et il commençait à jouir déja du fruit de ses peines, lorsqu'il fut attaqué tout à coup d'une maladie dont la violence fut telle, qu'il vit fort bien approcher le dernier de ses jours. Aussi ne se flatta-t-il pas, et il se disposa d'abord à mourir en vrai musulman. Dans ce moment précieux, il n'oublia pas son cher fils Bedreddyn ; il le fit appeler, et lui dit : « Mon fils, vous voyez que le monde est périssable ; il n'y a que celui où je vais bientôt passer, qui soit véritablement durable. Il faut que vous commenciez dès à présent à vous mettre dans les mêmes dispositions que moi : préparez-vous à faire ce passage sans regret, et sans que votre

conscience puisse rien vous reprocher sur les devoirs d'un musulman, ni sur ceux d'un parfait honnête homme. Pour votre religion, vous en êtes suffisamment instruit, et par ce que vous en ont appris vos maîtres, et par vos lectures. Quant aux devoirs de l'honnête homme, je vais vous donner quelques instructions que vous tâcherez de mettre à profit. Comme il est nécessaire de se connaître soi-même, et que vous ne pouvez bien avoir cette connaissance que vous ne sachiez qui je suis, je vais vous l'apprendre :

« J'ai pris naissance en Égypte, poursuivit-il; mon père, votre aïeul, était premier ministre du sulthan de ce royaume. J'ai moi-même eu l'honneur d'être un des vézyrs de ce même sulthan avec mon frère, votre oncle, qui, je crois, vit encore, et qui se nomme Chemseddyn Mohammed. Je fus obligé de me séparer de lui, et je vins en ce pays, où je suis parvenu au rang que j'ai tenu jusqu'à présent. Mais vous apprendrez toutes ces choses plus amplement dans un cahier que j'ai à vous donner. »

« En même temps, Noureddyn Aly tira ce cahier qu'il avait écrit de sa propre main, et qu'il portait toujours sur lui, et le donnant à Bedreddyn Hassan : « Prenez, lui dit-il, vous le lirez à votre loisir; vous y trouverez entre autres choses, le jour de mon mariage et celui de votre naissance. Ce sont des circonstances dont vous aurez peut-être besoin dans la suite, et qui doivent vous le faire garder avec soin. » Bedreddyn Hassan, très-affligé de voir son père dans l'état où il était, et touché de ces paroles, reçut

le cahier les larmes aux yeux, en lui promettant de ne s'en dessaisir jamais.

« En ce moment, il prit à Noureddyn Aly une faiblesse qui fit croire qu'il allait expirer. Mais il revint à lui, et reprenant la parole : « mon fils, lui dit-il, la « première maxime que j'ai à vous enseigner, c'est de « ne pas fréquenter toutes sortes de personnes. Le « moyen de vivre en sûreté; c'est de se donner en« tièrement à soi-même, et de ne se pas communi« quer facilement.

« La seconde, de ne faire violence à qui que ce « soit; car en ce cas tout le monde se révolterait « contre vous; et vous devez regarder le monde comme « un créancier à qui vous devez de la modération, de « la compassion et de la tolérance.

« La troisième, de ne rien répondre quand on vous « chargera d'injures. On est hors de danger (dit le « proverbe), lorsque l'on garde le silence. C'est par« ticulièrement en cette occasion que vous devez le « pratiquer. Vous savez aussi à ce sujet qu'un de nos « poètes dit que le silence est l'ornement et la sauve« garde de la vie; qu'il ne faut pas, en parlant, res« sembler à la pluie d'orage qui gâte tout. On ne s'est « jamais repenti de s'être tû, au lieu que l'on a sou« vent été fâché d'avoir parlé.

« La quatrième, de ne pas boire de vin; car c'est « la source de tous les vices.

« La cinquième, de ménager vos biens: si vous ne « les dissipez pas, ils vous serviront à vous préserver « du besoin. Il ne faut pas pourtant en avoir trop, ni

« être avare : pour peu que vous en ayez, et que vous « le dépensiez à propos, vous aurez beaucoup d'amis; « mais si au contraire vous avez de grandes richesses, « et que vous en fassiez un mauvais usage, tout le « monde s'éloignera de vous et vous abandonnera. »

« Enfin, Noureddyn Aly continua jusqu'au dernier moment de sa vie, à donner de bons conseils à son fils, et quand il fut mort, on lui fit des obsèques magnifiques.

Cᵉ NUIT.

« Bedrèddyn Hassan de Balsora, c'est ainsi qu'on le surnomma, parce qu'il était né dans cette ville, eut une douleur inconcevable de la mort de son père. Au lieu de passer un mois, selon la coutume, il en passa deux dans les pleurs et dans la retraite, sans voir personne, et sans sortir même pour rendre ses devoirs au sulthan de Balsora. Ce prince irrité de cette négligence, et la regardant comme une marque de mépris pour sa cour et pour sa personne, se laissa transporter de colère. Dans sa fureur, il fit appeler le nouveau grand vézyr, car il en avait nommé un, dès qu'il avait appris la mort de Noureddyn Aly; il lui ordonna de se transporter à la maison du défunt, et de la confisquer avec toutes ses autres maisons, terres et effets, sans rien laisser à Bedreddyn Hassan, qu'il ordonna d'arrêter.

« Le nouveau grand vézyr, accompagné d'un grand

nombre d'huissiers du palais, de gens de justice et d'autres officiers, tarda peu à se mettre en chemin pour aller exécuter sa commission. Un des esclaves de Bedreddyn Hassan qui était par hasard parmi la foule, n'eut pas plutôt appris le dessein du vézyr, qu'il prit les devans et courut en avertir son maître. Il le trouva assis sous le vestibule de sa maison, aussi affligé que si son père n'eut fait que de mourir. Il se jeta à ses pieds tout hors d'haleine, et après lui avoir baisé le bas de la robe : « Sauvez-vous, seigneur, lui dit-il, sauvez-vous promptement. » « Qu'y a-t-il, lui demanda Bedreddyn, en levant la tête? Quelle nouvelle m'apportes-tu? » « Seigneur, répondit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Le sulthan est dans une horrible colère contre vous, et on vient de sa part confisquer tout ce que vous avez, et même se saisir de votre personne.

« Le discours de cet esclave fidèle et affectionné mit l'esprit de Bedreddyn Hassan dans une grande perplexité. « Mais ne puis-je, dit-il, avoir le temps de rentrer et de prendre au moins quelque argent et des pierreries ? » « Seigneur, répliqua l'esclave, le grand vézyr sera dans un moment ici. Partez tout à l'heure, sauvez-vous. » Bedreddyn Hassan se leva vite du sofa où il était, mit les pieds dans ses babouches, et après s'être couvert la tête d'un pan de sa robe pour se cacher le visage, s'enfuit sans savoir de quel côté il devait tourner ses pas, pour échapper au danger qui le menaçait. La première pensée qui lui vint, fut de gagner en diligence la plus prochaine porte de la ville.

Il courut sans s'arrêter jusqu'au cimetière public; et comme la nuit s'approchait, il résolut de l'aller passer au tombeau de son père. C'était un édifice d'assez grande apparence en forme de dôme, que Noureddyn Aly avait fait bâtir de son vivant; mais il rencontra en chemin un Juif (1) fort riche qui était banquier et marchand de profession. Il revenait d'un lieu où quelque affaire l'avait appelé, et il s'en retournait dans la ville. Ce Juif ayant reconnu Bedreddyn, s'arrêta et le salua fort respectueusement.

CI^e NUIT.

« Le Juif, qui se nommait Ishac, après avoir salué Bedreddyn Hassan, et lui avoir baisé la main, lui dit: « Seigneur, oserai-je prendre la liberté de vous demander où vous allez à l'heure qu'il est, seul et en apparence, un peu agité? Y a-t-il quelque chose qui vous fasse de la peine? » « Oui, répondit Bedreddyn: je me suis endormi tantôt, et dans mon sommeil, mon père m'est apparu. Il avait le regard terrible, comme s'il eût été dans une grande colère contre moi. Je me suis réveillé en sursaut et plein d'effroi, et je suis parti aussitôt pour venir faire ma prière sur son tombeau. » « Seigneur, reprit le Juif qui ne pouvait pas savoir pourquoi Bedreddyn Hassan

(1) Dans tout l'Orient les opérations financières sont faites par des Juifs ou des Arméniens.

était sorti de la ville, comme le feu grand vézyr votre père et mon seigneur, d'heureuse mémoire, avait chargé en marchandises plusieurs vaisseaux qui sont encore en mer et qui vous appartiennent, je vous supplie de m'accorder la préférence sur tout autre marchand. Je suis en état d'acheter argent comptant la charge de tous vos vaisseaux; et pour commencer, si vous voulez bien m'abandonner celle du premier qui arrivera à bon port, je vais vous compter mille sequins. Je les ai ici dans ma bourse, et je suis prêt à vous les livrer d'avance. » En disant cela, il tira une grande bourse qu'il avait sous son bras par-dessous sa robe, et la lui montra cachetée de son cachet.

« Bedreddyn Hassan, dans l'état où il était, chassé de chez lui, et dépouillé de tout ce qu'il avait au monde, regarda la proposition du Juif comme une faveur du ciel. Il ne manqua pas de l'accepter avec beaucoup de joie. « Seigneur, lui dit alors le Juif, vous me donnez donc pour mille sequins le chargement du premier de vos vaisseaux qui arrivera dans ce port ?» « Oui, je vous le vends mille sequins, répondit Bedreddyn Hassan et c'est une chose faite. » Le Juif aussitôt lui mit entre les mains la bourse de mille sequins, en s'offrant de les compter. Bedreddyn lui en épargna la peine, en lui disant qu'il s'en fiait bien à lui. « Puisque cela est ainsi, reprit le Juif, ayez la bonté, seigneur, de me donner un mot d'écrit du marché que nous venons de faire. » En disant cela, il tira son écritoire qu'il avait à la ceinture; et après en avoir

pris un calam (1), bien taillé pour écrire, il le lui présenta avec un morceau de papier qu'il trouva dans dans son porte-feuille, et pendant qu'il tenait l'écritoire, Bedreddyn Hassan écrivit ces paroles :

« Cet écrit est pour rendre témoignage que Bedred-« dyn Hassan de Balsora a vendu au Juif Ishac, pour « la somme de mille sequins qu'il a reçus, le charge-« ment du premier de ses navires qui abordera dans « ce port. »

BEDREDDYN HASSAN de Balsora.

« Après avoir fait cet écrit, il le donna au Juif, qui le mit dans son porte-feuille, et qui prit ensuite congé de lui. Pendant qu'Ishac poursuivait son chemin vers la ville, Bedreddyn Hassan continua le sien vers le tombeau de son père Noureddyn Aly. En y arrivant, il se prosterna la face contre terre; et les yeux baignés de larmes, il se mit à déplorer sa misère. « Hélas ! disait-il, infortuné Bedreddyn, que vas-tu devenir ? Où iras-tu chercher un asile contre ce prince injuste qui te persécute ? N'était-ce pas assez d'être affligé de la mort d'un père si chéri, fallait-il que la fortune ajoutât un nouveau malheur à tes justes regrets ? » Il demeura long-temps dans cet état ; mais enfin il se releva ; et ayant appuyé sa tête sur le sépulcre de son père, ses douleurs se renouvelèrent avec plus de violence qu'auparavant, et il ne cessa de sou-

(1) Le calam est un roseau d'une espèce particulière qui sert de plume aux Orientaux.

pirer et de se plaindre jusqu'à ce que succombant au sommeil, il leva la tête de dessus le sépulcre, et s'étendit tout de son long sur le pavé où il s'endormit.

« Il goûtait à peine les douceurs du repos, lorsqu'un génie qui avait établi sa retraite dans ce cimetière pendant le jour, se disposant à courir le monde cette nuit, selon sa coutume, aperçut ce jeune homme dans le tombeau de Noureddyn Aly. Il y entra; et comme Bedreddyn était couché sur le dos, il fut frappé, ébloui de l'éclat de sa beauté.

CII^e NUIT.

« Quand le génie eut attentivement considéré Bedreddyn Hassan, il dit en lui-même : « A juger de cette créature par sa bonne mine, ce ne peut être qu'un ange du parradis terrestre, que Dieu envoie pour mettre le monde en combustion par sa beauté.» Enfin, après l'avoir bien regardé, il s'éleva fort haut dans l'air, où il rencontra par hasard une fée. Ils se saluèrent l'un et l'autre; ensuite le génie dit à la fée : « Je vous prie de descendre avec moi jusqu'au cimetière où je demeure, et je vous ferai voir un prodige de beauté, qui n'est pas moins digne de votre admiration que de la mienne. » La fée y consentit : ils descendirent tous deux en un instant; et lorsqu'ils furent dans le tombeau : « Hé bien, dit le génie à la fée, en lui montrant Bedreddyn Hassan, avez-vous

jamais vu un jeune homme mieux fait et plus beau que celui-ci ? »

« La fée examina Bedreddyn avec attention; puis se tournant vers le génie : « Je vous avoue, lui répondit-elle, qu'il est très-bien fait; mais je viens de voir au Caire, tout à l'heure, un objet encore plus merveilleux, dont je vais vous entretenir si vous voulez m'écouter. » « Vous me ferez un très-grand plaisir, répliqua le génie. » « Il faut donc que vous sachiez, reprit la fée (car je vais prendre la chose de loin), que le sulthan d'Égypte a un vézyr qui se nomme Chemseddyn Mohammed, et qui a une fille âgée d'environ vingt ans. C'est la plus belle et la plus parfaite personne dont on ait jamais ouï parler. Le sulthan, informé par la voix publique de la beauté de cette jeune demoiselle, fit appeler le vézyr, son père, un de ces jours derniers, et lui dit : « J'ai appris que « vous avez une fille à marier; j'ai envie de l'épouser : « ne voulez-vous pas bien me l'accorder ? » Le vézyr, qui ne s'attendait pas à cette proposition, en fut un peu troublé; mais il n'en fut pas ébloui; et au lieu de l'accepter avec joie, ce que d'autres à sa place n'auraient pas manqué de faire, il répondit au sulthan : « Sire, je ne suis pas digne de l'honneur que votre « majesté veut me faire, et je la supplie très-humble- « ment de ne pas trouver mauvais que je m'oppose « à son dessein. Vous savez que j'avais un frère nom- « mé Noureddyn Aly, qui avait comme moi l'hon- « neur d'être un de vos vézyrs. Nous eûmes ensemble « une querelle qui fut cause de sa disparution subite,

« et je n'ai point eu de ses nouvelles depuis ce temps-
« là, si ce n'est que j'ai appris, il y a quatre jours,
« qu'il est mort à Balsora dans la dignité de grand
« vézyr du sulthan de ce royaume. Il a laissé un fils;
« et comme nous nous engageâmes autrefois à ma-
« rier nos enfans ensemble, dans le cas où nous en
« aurions, je suis persuadé qu'il est mort dans l'inten-
« tion de faire ce mariage. C'est pourquoi de mon
« côté, je voudrais accomplir ma promesse, et je con-
« jure votre majesté de me le permettre. Il y a dans
« cette cour beaucoup d'autres seigneurs qui ont des
« filles comme moi, et que vous pouvez honorer de
« votre alliance. »

CIII^e NUIT.

« Le sulthan d'Égypte, choqué du refus et de la hardiesse de Chemseddyn Mohammed, lui dit avec un transport de colère qu'il ne put retenir : « Est-ce donc ainsi que vous répondez à la bonté que j'ai de vouloir bien m'abaisser jusqu'à faire alliance avec vous? Je saurai me venger de la préférence que vous osez donner sur moi à un autre; et je jure que votre fille n'aura pas d'autre mari que le plus vil et le plus mal fait de tous mes esclaves. » En achevant ces mots, il renvoya brusquement le vézyr, qui se retira chez lui plein de confusion, et cruellement mortifié. Aujourd'hui le sulthan a fait venir un de ses palfreniers qui est bossu par devant et par derrière, et laid à faire

peur; et après avoir ordonné à Chemseddyn Mohammed de consentir au mariage de sa fille avec cet esclave, il a fait dresser et signer le contrat par des témoins en sa présence. Les préparatifs de ces noces bizarres sont achevés; et à l'heure où je vous parle, tous les esclaves des seigneurs de la cour d'Égypte sont à la porte d'un bain, chacun avec un flambeau à la main. Ils attendent que le palfrenier bossu qui s'y lave, en sorte, pour le mener chez son épouse, qui, de son côté, est déja coiffée et habillée. Au moment où je suis partie du Caire, les dames assemblées se disposaient à la conduire, avec tous ses ornemens nuptiaux, dans la salle où elle doit recevoir le bossu, et où elle l'attend. Je l'ai vue, et je vous assure qu'on ne peut la regarder sans admiration. »

« Quand la fée eut cessé de parler, le génie lui dit: « Quoi que vous puissiez dire, je ne puis me persuader que la beauté de cette fille surpasse celle de ce jeune homme. » « Je ne veux pas disputer contre vous, répliqua la fée, je vous confesse qu'il mériterait d'épouser la charmante personne qu'on destine au bossu; et il me semble que nous ferions une action digne de nous, si, nous opposant à l'injustice du sulthan d'Égypte, nous pouvions substituer ce jeune homme à la place de l'esclave. » « Vous avez raison, repartit le génie; vous ne sauriez croire combien je vous sais bon gré de la pensée qui vous est venue. Trompons, j'y consens, la vengeance du sulthan d'Égypte; consolons un père affligé, et rendons sa fille aussi heureuse qu'elle se croit misérable. Je n'oublierai rien pour

faire réussir ce projet; je suis persuadé que vous ne vous y épargnerez pas; je me charge de le porter au Caire sans qu'il se réveille, et je vous laisse le soin de le porter ailleurs quand nous aurons exécuté notre entreprise. »

« Après que la fée et le génie eurent concerté ensemble tout ce qu'ils voulaient faire, le génie enleva doucement Bedreddyn, et le transportant par l'air avec une vitesse inconcevable, il alla le poser à la porte d'un logement public et voisin du bain, d'où le bossu était près de sortir, avec la suite des esclaves qui l'attendaient.

« Bedreddyn Hassan, s'étant réveillé en ce moment, fut fort surpris de se voir au milieu d'une ville qui lui était inconnue. Il voulut crier pour demander où il était; mais le génie lui donna un petit coup sur l'épaule, et l'avertit de ne dire mot. Ensuite lui mettant un flambeau à la main : « Allez lui dit-il, mêlez-vous parmi ces gens que vous voyez à la porte de ce bain, et marchez avec eux jusqu'à ce que vous entriez dans une salle où l'on va célébrer des noces. Le nouveau marié est un bossu que vous reconnaîtrez aisément. Mettez-vous à sa droite en entrant, et dès à présent, ouvrez la bourse de sequins que vous avez dans votre sein, pour les distribuer aux joueurs d'instrumens, aux danseurs et aux danseuses pendant la marche. Lorsque vous serez dans la salle, ne manquez pas d'en donner aussi aux femmes esclaves que vous verrez autour de la mariée, quand elles s'approcheront de vous. Mais toutes les fois que vous mettrez

la main dans la bourse, retirez-la pleine de sequins, et gardez-vous de les épargner. Faites exactement tout ce que je vous dis avec adresse; ne vous étonnez de rien; ne craignez personne, et vous reposez du reste sur une puissance supérieure. »

« Le jeune Bedreddyn, bien instruit de tout ce qu'il avait à faire, s'avança vers la porte du bain. La première chose qu'il fit, fut d'allumer son flambeau à celui d'un esclave; puis se mêlant parmi les autres, comme s'il eût appartenu à quelque seigneur du Caire, il se mit en marche avec eux, et accompagna le bossu qui sortit du bain, et monta sur un cheval de l'écurie du sulthan.

CIV^e NUIT.

« Bedreddyn Hassan, se trouvant placé près des joueurs d'instrumens, des danseurs et des danseuses, qui marchaient immédiatement devant le bossu, tirait de temps en temps de sa bourse des poignées de sequins qu'il leur distribuait. Comme il faisait ses largesses avec une grace sans pareille et un air très-obligeant, tous ceux qui les recevaient, jetaient les yeux sur lui; et dès qu'ils l'avaient envisagé, ils le trouvaient si bien fait et si beau, qu'ils ne pouvaient plus en détourner leurs regards.

« On arriva enfin à la porte du vézyr Chemseddyn Hassan, qui était bien éloigné de s'imaginer que son neveu fût si près de lui. Des huissiers, pour empê-

cher la confusion, arrêtèrent tous les esclaves qui portaient des flambeaux, et ne voulurent pas les laisser entrer. Ils repoussèrent même Bedreddyn Hassan; mais les joueurs d'instrumens pour qui la porte était ouverte, s'arrêtèrent en protestant qu'ils n'entreraient pas si on ne le laissait entrer avec eux. « Il n'est pas du nombre des esclaves, disaient-ils, il n'y a qu'à le regarder pour en être persuadé. C'est, sans doute, un jeune étranger qui veut voir par curiosité les cérémonies que l'on observe aux noces en cette ville. » En disant cela, ils le mirent au milieu d'eux, et le firent entrer malgré les huissiers. Ils lui ôtèrent son flambeau qu'ils donnèrent au premier qui se présenta; et après l'avoir introduit dans la salle, ils le placèrent à la droite du bossu, qui s'assit sur un trône magnifiquement orné près de la fille du vézyr.

« On la voyait parée de tous ses atours; mais on apercevait sur son visage une langueur, ou plutôt une tristesse mortelle, dont il n'était pas difficile de deviner la cause, en voyant à côté d'elle un mari si difforme et si peu digne de son amour. Le trône de ces époux si mal assortis était au milieu d'un sofa. Les femmes des émirs, des vézyrs, des officiers de la chambre du sulthan, et plusieurs autres dames de la cour et de la ville, étaient assises de chaque côté un peu plus bas, chacune selon son rang, et toutes habillées d'une manière si riche, que c'était un spectacle très-agréable à voir. Elles tenaient de grandes bougies allumées.

« Lorsqu'elles virent entrer Bedreddyn Hassan, elles jetèrent les yeux sur lui; et admirant sa taille, son

air et la beauté de son visage, elles ne pouvaient se lasser de le regarder. Quand il fut assis, il n'y en eut pas une qui ne quittât sa place pour s'approcher de lui et le considérer de plus près ; et il n'y en eut guère qui, en se retirant pour aller reprendre leurs places, ne se sentissent agitées d'un tendre mouvement.

« La différence qu'il y avait entre Bedreddyn Hassan et le palefrenier bossu, dont la figure faisait horreur, excita des murmures dans l'assemblée. « C'est à ce beau jeune homme, s'écrièrent les dames, qu'il faut donner notre épousée, et non pas à ce vilain bossu. » Elles n'en demeurèrent pas là ; elles osèrent faire des imprécations contre le sulthan, qui, abusant de son pouvoir absolu, unissait la laideur avec la beauté. Elles chargèrent aussi d'injures le bossu, et lui firent perdre contenance, au grand plaisir des spectateurs, dont les huées interrompirent pour quelque temps la symphonie qui se faisait entendre dans la salle. A la fin, les joueurs d'instrumens recommencèrent leurs concerts, et les femmes qui avaient habillé la mariée s'approchèrent d'elle.

CV^e ET CVI^e NUITS.

Note du Traducteur. La cent cinquième et la cent sixième Nuits sont employées dans l'original à la description de sept robes et de sept parures différentes, dont la fille du vézyr Chemseddyn Mohammed changea au son des instrumens.

Comme cette description ne m'a point paru agréable, et que d'ailleurs elle est accompagnée de vers, qui ont, à la vérité, leur beauté en arabe, mais que les Français ne pourraient goûter, je n'ai pas jugé à propos de traduire ces deux Nuits (1).

(1) Ces Nuits ne se trouvent point dans le texte arabe imprimé à Calcutta. (*Note de l'Éditeur.*)

CVII^e NUIT.

« Chaque fois que la nouvelle mariée, changeait d'habits, elle se levait de sa place, et suivie de ses femmes, passait devant le bossu sans daigner le regarder, et allait se présenter devant Bedreddyn Hassan, pour se montrer à lui dans ses nouveaux atours. Alors Bedreddyn Hassan, suivant l'instruction qu'il avait reçue du génie, ne manquait pas de mettre la main dans sa bourse, et d'en tirer des poignées de sequins qu'il distribuait aux femmes qui accompagnaient la mariée. Il n'oubliait pas les joueurs et les danseurs et leur en jetait aussi. C'était un plaisir de voir comme ils se poussaient les uns les autres pour en ramasser; ils lui en témoignaient de la reconnaissance, et lui marquaient par signes qu'ils voudraient que la jeune épouse fût pour lui, et non pas pour le bossu. Les femmes qui étaient autour d'elle, lui disaient la même chose, et ne se souciaient guère d'être entendues du bossu, à qui elles faisaient mille niches; ce qui divertissait fort tous les spectateurs.

« Lorsque la cérémonie des changemens d'habits fut achevée, les joueurs d'instrumens cessèrent de jouer et se retirèrent en faisant signe à Bedreddyn Hassan de demeurer. Les dames firent la même chose en se retirant après eux avec tous ceux qui n'étaient pas de la maison. La mariée entra dans un cabinet où les femmes la suivirent pour la déshabiller, et il ne resta plus dans la salle que le palfrenier bossu, Bedreddyn Hassan, et quelques domestiques. Le bossu, qui en voulait furieusement à Bedreddyn qui lui faisait ombrage, le regarda de travers, et lui dit : « Et toi, qu'attends-tu ? Pourquoi ne te retires-tu pas comme les autres ? » Comme Bedreddyn n'avait aucun prétexte pour demeurer là, il sortit assez embarrassé de sa personne; mais il n'était pas hors du vestibule, que le génie et la fée se présentèrent à lui, et l'arrêtèrent. « Où allez-vous, lui dit le génie ? Demeurez : le bossu n'est plus dans la salle, il en est sorti pour quelque besoin; vous n'avez qu'à y rentrer et vous introduire dans la chambre de la mariée. Lorsque vous serez seul avec elle, dites-lui hardiment que vous êtes son mari; que l'intention du sulthan a été de se divertir du bossu; et que pour apaiser ce mari prétendu, vous lui avez fait apprêter un bon plat de crême dans son écurie. Dites-lui là-dessus tout ce qui vous viendra dans l'esprit pour la persuader. Étant fait comme vous êtes, cela ne sera pas difficile, et elle sera ravie d'avoir été trompée si agréablement. Cependant nous allons donner ordre que le bossu ne rentre pas, et ne vous empêche point de passer la

nuit avec votre épouse; car c'est la vôtre et non pas la sienne. »

« Pendant que le génie encourageait ainsi Bedreddyn, et l'instruisait de ce qu'il devait faire, le bossu était véritablement sorti de la salle. Le génie s'introduisit où il était, prit la figure d'un gros chat noir, et se mit à miauler d'une manière épouvantable. Le bossu cria après le chat, et frappa des mains pour le faire fuir; mais le chat, au lieu de se retirer, se roidit sur ses pattes, fit briller des yeux enflammés, et regarda fièrement le bossu en miaulant plus fort qu'auparavant, et en grandissant de manière qu'il parut bientôt gros comme un ânon. Le bossu, à cet objet, voulut crier au secours; mais la frayeur l'avait tellement saisi, qu'il demeura la bouche ouverte sans pouvoir proférer une parole. Pour ne pas lui donner de relâche, le génie se changea en un instant en un puissant buffle, et sous cette forme, lui cria d'une voix qui redoubla sa peur: VILAIN BOSSU. A ces mots le palfrenier effrayé se laissa tomber sur le pavé, et se couvrant la tête de sa robe pour ne pas voir cette bête effroyable, il lui répondit en tremblant : « Prince souverain des buffles, que demandez-vous de moi? » « Malheur à toi, lui repartit le génie : tu as la témérité d'oser te marier avec ma maîtresse! » « Eh, seigneur, dit le bossu, je vous supplie de me pardonner : si je suis criminel ce n'est que par ignorance; je ne savais pas que cette dame eût un buffle pour amant. Commandez-moi ce qui vous plaira, je vous jure que je suis prêt à vous obéir. » « Par la mort, répliqua le génie, si tu sors

d'ici, ou si tu ne gardes pas le silence jusqu'à ce que le soleil se lève ; si tu dis le moindre mot, je t'écraserai la tête. Alors, je te permets de sortir de cette maison ; mais je t'ordonne de te retirer bien vite sans regarder derrière toi ; et si tu as l'audace d'y revenir, il t'en coûtera la vie. » En achevant ces paroles, le génie se transforma en homme, prit le bossu par les pieds ; et après l'avoir levé la tête en bas contre le mur : « Si tu bouges, ajouta-t-il, avant que le soleil soit levé, comme je te l'ai déjà dit, je te prendrai par les pieds, et je te casserai la tête en mille pièces contre cette muraille. »

« Pour revenir à Bedreddyn Hassan, encouragé par le génie et par la présence de la fée, il était rentré dans la salle et s'était introduit dans la chambre nuptiale, où il s'assit en attendant le succès de son aventure. Au bout de quelque temps la mariée arriva, conduite par une bonne vieille, qui s'arrêta à la porte, exhortant le mari à bien faire son devoir, sans regarder si c'était le bossu ou un autre ; après quoi elle la ferma et se retira.

« La jeune épouse fut extrêmement surprise de voir au lieu du bossu, Bedreddyn Hassan qui se présenta à elle de la meilleure grace du monde. « Hé quoi, lui dit-elle, vous êtes ici à l'heure qu'il est ? Il faut donc que vous soyez camarade de mon mari ? » « Non, madame, répondit Bedreddyn, je suis d'une autre condition que ce vilain bossu. » « Mais, reprit-elle, vous ne prenez pas garde que vous parlez mal de mon époux. » « Lui, votre époux, madame, repartit-il !

Pouvez-vous conserver si long-temps cette pensée? Sortez de votre erreur : tant de beautés ne seront pas sacrifiées au plus méprisable de tous les hommes. C'est moi, madame, qui suis l'heureux mortel à qui elles sont réservées. Le sulthan a voulu se divertir en jouant ce tour au vézyr votre père, et il m'a choisi pour votre véritable époux. Vous avez pu remarquer combien les dames, les joueurs d'instrumens, les danseurs, vos femmes et tous les gens de votre maison se sont réjouis de cette comédie. Nous avons renvoyé le malheureux bossu, qui mange à l'heure qu'il est un plat de crême dans son écurie, et vous pouvez compter que jamais il ne paraîtra devant vos beaux yeux. »

« A ce discours, la fille du vézyr, qui était entrée plus morte que vive dans la chambre nuptiale, changea de visage, et prit un air gai, qui la rendit si belle, que Bedreddyn en fut charmé. « Je ne m'attendais pas à une surprise si agréable, et je m'étais déja condamnée à être malheureuse tout le reste de ma vie. Mais mon bonheur est d'autant plus grand, que je vais posséder en vous un homme digne de ma tendresse. » En disant cela, elle acheva de se déshabiller, et se mit au lit. De son côté, Bedreddyn Hassan, ravi de se voir possesseur de tant de charmes, se déshabilla promptement. Il mit son habit sur un siége et sur la bourse que le juif lui avait donnée, laquelle était encore pleine, malgré tout ce qu'il en avait tiré. Il ôta son turban, pour en prendre un de nuit qu'on avait préparé pour le bossu, et il alla se coucher en

chemise et en caleçon (1). Le caleçon était de satin bleu, et attaché avec un cordon tissu d'or.

CVIII^e NUIT.

« Lorsque les deux amans se furent endormis, poursuivit le grand vézyr Giafar, le génie qui avait rejoint la fée, lui dit qu'il était temps d'achever ce qu'ils avaient si bien commencé et conduit jusqu'alors. « Ne nous laissons pas surprendre, par le jour qui paraîtra bientôt; allez et enlevez le jeune homme sans l'éveiller. »

« La fée se rendit dans la chambre des amans qui dormaient profondément, enleva Bedreddyn Hassan dans l'état où il était, c'est-à-dire, en chemise et en caleçon; et volant avec le génie d'une vîtesse merveilleuse jusqu'à la porte de Damas en Syrie, ils y arrivèrent précisément dans le temps que les ministres des mosquées, préposés pour cette fonction, appelaient le peuple à haute voix à la prière de la pointe du jour. La fée posa doucement à terre Bedreddyn, et le laissant près de la porte, s'éloigna avec le génie.

« On ouvrit la porte de la ville, et les gens qui s'étaient déja assemblés en grand nombre pour sortir, furent extrêmement surpris de voir Bedreddyn Hassan étendu par terre, en chemise et en caleçon.

(1) Tous les Orientaux couchent en caleçon : cette circonstance est nécessaire pour l'intelligence de la suite.

L'un disait : « Il a tellement été pressé de sortir de chez sa maîtresse, qu'il n'a pas eu le temps de s'habiller. » « Voyez un peu, disait l'autre, à quels accidens on est exposé : il aura passé une bonne partie de la nuit à boire avec ses amis ; il se sera enivré, sera sorti ensuite pour quelque nécessité, et au lieu de rentrer, il sera venu jusqu'ici sans savoir ce qu'il faisait, et le sommeil l'y aura surpris. » D'autres en parlaient autrement, et personne ne pouvait deviner par quelle aventure il se trouvait là. Un vent léger qui commençait alors à souffler, leva sa chemise, et laissa voir sa poitrine qui était plus blanche que la neige. Ils furent tous tellement étonnés de cette blancheur, qu'ils firent un cri d'admiration qui réveilla le jeune homme. Sa surprise ne fut pas moins grande que la leur de se voir à la porte d'une ville où il n'était jamais venu, et environné d'une foule de gens qui le considéraient avec attention. « Messieurs, leur dit-il, apprenez-moi de grace où je suis, et ce que vous souhaitez de moi ? » L'un d'eux prit la parole, et lui répondit : « Jeune homme, on vient d'ouvrir la porte de cette ville ; et, en sortant, nous vous avons trouvé couché ici dans l'état où vous voilà. Nous nous sommes arrêtés à vous regarder. Est-ce que vous avez passé ici la nuit ? Et savez-vous bien que vous êtes à une des portes de Damas ? » « A une des portes de Damas, répliqua Bedreddyn ! Vous vous moquez de moi : en me couchant cette nuit, j'étais au Caire. » A ces mots, quelques-uns touchés de compassion, dirent que c'était dommage qu'un jeune homme si

bien fait eût perdu l'esprit, et ils passèrent leur chemin.

« Mon fils, lui dit un bon vieillard, vous n'y pensez pas : puisque vous êtes ce matin à Damas, comment pouviez-vous être hier au soir au Caire? Cela ne peut pas être. » « Cela est pourtant très-vrai, repartit Bedreddyn ; et je vous jure même que je passai toute la journée d'hier à Balsora. » A peine eut-il achevé ces paroles, que tout le monde fit un grand éclat de rire, et se mit à crier : « C'est un fou, c'est un fou. » Quelques-uns néanmoins le plaignaient à cause de sa jeunesse ; et un homme de la compagnie lui dit : « Mon fils, il faut que vous ayez perdu la raison ; vous ne songez pas à ce que vous dites : est-il possible qu'un homme soit le jour à Balsora, la nuit au Caire, et le matin à Damas? Vous n'êtes pas sans doute bien éveillé ; rappelez vos esprits. » « Ce que je dis, reprit Bedreddyn Hassan, est si véritable, qu'hier au soir j'ai été marié dans la ville du Caire. » Tous ceux qui avaient ri auparavant, redoublèrent leurs ris à ce discours. « Prenez-y bien garde, lui dit la même personne qui venait de lui parler, il faut que vous ayez rêvé tout cela, et que cette illusion vous soit restée dans l'esprit. » « Je sais bien ce que je dis, répondit le jeune homme. Dites-moi vous-même comment il est possible que je sois allé en songe au Caire, où je suis persuadé que j'ai été effectivement, où l'on a par sept fois amené devant moi mon épouse parée d'un nouvel habillement chaque fois ; et où enfin j'ai vu un affreux bossu

qu'on prétendait lui donner? Apprenez-moi encore ce que sont devenus ma robe, mon turban et la bourse de sequins que j'avais au Caire? »

« Quoiqu'il assurât que toutes ces choses étaient réelles, les personnes qui l'écoutaient n'en firent que rire; ce qui le troubla de sorte qu'il ne savait plus lui-même ce qu'il devait penser de tout ce qui lui était arrivé.....

Le jour, qui commençait à éclairer l'appartement de Chahriar, imposa silence à Chehérazade, qui continua ainsi son récit le lendemain :

CIX^e NUIT.

« Sire, continua le vézyr Giafar, après que Bedreddyn Hassan se fut opiniâtré à soutenir que tout ce qu'il avait dit, était véritable, il se leva pour entrer dans la ville, et tout le monde le suivit en criant: « C'est un fou, c'est un fou. » A ces cris, les uns mirent la tête aux fenêtres, les autres se présentèrent à leurs portes; et d'autres se joignant à ceux qui environnaient Bedreddyn, criaient comme eux : « C'est « un fou, » sans savoir de quoi il s'agissait. Dans l'embarras où était ce jeune homme, il arriva devant la maison d'un pâtissier qui ouvrait sa boutique, et il entra dedans pour se dérober aux huées du peuple qui le suivait.

« Ce pâtissier avait été autrefois chef d'une troupe d'Arabes vagabonds qui détroussaient les caravanes;

et quoiqu'il fût venu s'établir à Damas, où il ne donnait aucun sujet de plainte contre lui, il ne laissait pas d'être craint de tous ceux qui le connaissaient. C'est pourquoi dès le premier regard qu'il jeta sur la populace qui suivait Bedreddyn, il la dissipa. Le pâtissier, voyant qu'il n'y avait plus personne, fit plusieurs questions au jeune homme : il lui demanda qui il était, et ce qui l'avait amené à Damas. Bedreddyn Hassan ne lui cacha ni sa naissance ni la mort du grand-vézyr son père; il lui conta ensuite de quelle manière il était sorti de Balsora, et comment, après s'être endormi la nuit précédente sur le tombeau de son père, il s'était trouvé à son réveil au Caire, où il avait épousé une dame. Enfin, il lui témoigna la surprise où il était de se voir à Damas sans pouvoir comprendre toutes ces merveilles.

« Votre histoire est des plus surprenantes, lui dit le pâtissier; mais si vous voulez suivre mon conseil, vous ne ferez confidence à personne de toutes les choses que vous venez de me dire, et vous attendrez patiemment que le ciel daigne finir les disgraces dont il permet que vous soyez affligé. Vous n'avez qu'à demeurer avec moi jusqu'à ce temps-là ; et, comme je n'ai pas d'enfans, je suis prêt à vous reconnaître pour mon fils, si vous y consentez. Après que je vous aurai adopté, vous irez librement par la ville, et vous ne serez plus exposé aux insultes de la populace. »

« Quoique cette adoption ne fît pas honneur au fils d'un grand-vézyr, Bedreddyn ne laissa pas d'ac-

cepter la proposition du pâtissier, jugeant bien que c'était le meilleur parti qu'il devait prendre dans la situation où était sa fortune. Le pâtissier le fit habiller, prit des témoins, et alla déclarer devant un cadi qu'il le reconnaissait pour son fils ; après quoi Bedreddyn demeura chez lui sous le simple nom de Hassan, et apprit la pâtisserie.

« Pendant que cela se passait à Damas, la fille de Chemseddyn Mohammed se réveilla ; et ne trouvant pas Bedreddyn auprès d'elle, crut qu'il s'était levé sans vouloir interrompre son repos, et qu'il reviendrait bientôt. Elle attendait son retour, lorsque le vézyr Chemseddyn Mohammed, son père, vivement touché de l'affront qu'il croyait avoir reçu du sulthan d'Égypte, vint frapper à la porte de son appartement, résolu de pleurer avec elle sa triste destinée. Il l'appela par son nom ; et elle n'eut pas plus tôt entendu sa voix, qu'elle se leva pour lui aller ouvrir la porte. Elle lui baisa la main, et le reçut d'un air si satisfait, que le vézyr, qui s'attendait à la trouver baignée de pleurs et aussi affligée que lui, en fut extrêmement surpris. « Malheureuse, lui dit-il en colère, est-ce ainsi que tu parais devant moi? Après l'affreux sacrifice que tu viens de consommer, peux-tu m'offrir un visage si content?... »

CX^e NUIT.

« Quand la nouvelle mariée, poursuivit Giafar, vit que son père lui reprochait la joie qu'elle faisait paraître, elle lui dit : « Seigneur, ne me faites point, de grace, un reproche si injuste : ce n'est pas le bossu, que je déteste plus que la mort, ce n'est pas ce monstre que j'ai épousé. Tout le monde lui a fait tant de confusion, qu'il a été contraint d'aller se cacher, et de faire place à un jeune homme charmant, qui est mon véritable mari. » « Quelle fable me contez-vous ? interrompit brusquement Chemseddyn Mohammed. Quoi ! le bossu n'a pas couché cette nuit avec vous ? » « Non, seigneur, répondit-elle, je n'ai point couché avec d'autre personne qu'avec le jeune homme dont je vous parle, qui a de grands yeux et de grands sourcils noirs. » A ces paroles, le vézyr perdit patience, et se mit dans une furieuse colère contre sa fille. « Ah ! méchante, lui dit-il, voulez-vous me faire perdre l'esprit par les discours que vous me tenez ? » « C'est vous, mon père, repartit-elle, qui me faites perdre l'esprit à moi-même par votre incrédulité. » « Il n'est donc pas vrai, répliqua le vézyr, que le bossu..... » « Hé ! laissons là le bossu, interrompit-elle avec précipitation. Maudit soit le bossu ! Entendrai-je toujours parler du bossu ? Je vous le répète encore, mon père, ajouta-t-elle, je n'ai point passé la nuit avec le bossu, mais avec le

cher époux dont je vous parle, et qui ne doit pas être loin d'ici. »

« Chemseddyn Mohammed sortit pour l'aller chercher; mais au lieu de le trouver, il fut dans une surprise extrême de rencontrer le bossu qui avait la tête en bas, les pieds en haut, dans la même situation où l'avait mis le génie. « Que veut dire cela? lui dit-il. Qui vous a mis en cet état? » Le bossu, reconnaissant le vézyr, lui répondit : « Ah, ah! c'est donc vous qui vouliez me donner en mariage la maîtresse d'un buffle, l'amante d'un vilain génie? Je ne serai pas votre dupe, et vous ne m'y attraperez pas. »

CXI^e NUIT.

« Chemseddyn Mohammed crut que le bossu extravaguait quand il l'entendit parler de cette sorte, et il lui dit : « Otez-vous de là, mettez-vous sur vos pieds. » « Je m'en garderai bien, repartit le bossu, à moins que le soleil ne soit levé. Lorsque je vins ici hier au soir, il parut tout à coup devant moi un chat noir, qui devint insensiblement gros comme un buffle; je n'ai pas oublié ce qu'il me dit. C'est pourquoi allez à vos affaires et me laissez ici. » Le vézyr, au lieu de se retirer, prit le bossu par les pieds, et l'obligea à se relever. Cela étant fait, le bossu sortit en courant de toute sa force, sans regarder derrière lui : il se rendit au palais, se fit

présenter au sulthan d'Égypte, et le divertit fort en lui racontant le traitement que lui avait fait le génie.

« Chemseddyn Mohammed retourna dans la chambre de sa fille, plus étonné et plus incertain qu'auparavant de ce qu'il voulait savoir. « Hé bien! fille abusée, lui dit-il, ne pouvez-vous m'éclairer davantage sur une aventure qui me rend interdit et confus ? » « Seigneur, répondit-elle, je ne puis vous apprendre autre chose que ce que j'ai déja eu l'honneur de vous dire. Mais voici, ajouta-t-elle, l'habillement de mon époux, qu'il a laissé sur cette chaise; il vous donnera peut-être l'éclaircissement que vous cherchez. » En disant ces paroles, elle présenta le turban de Bedreddyn au vézyr, qui le prit, et qui, après l'avoir bien examiné de tous côtés : « Je le prendrais, dit-il, pour un turban de vézyr, s'il n'était à la mode de Moussoul. » Mais s'apercevant qu'il y avait quelque chose de cousu entre l'étoffe et la doublure, il demanda des ciseaux; ayant décousu, il trouva un papier plié. C'était le cahier que Noureddyn Aly avait donné en mourant à Bedreddyn, son fils, qui l'avait caché en cet endroit pour le mieux conserver. Chemseddyn Mohammed, ayant ouvert le cahier, reconnut les caractères de son frère Noureddyn Aly, et lut ce titre : POUR MON FILS BEDREDDYN HASSAN. Avant qu'il pût faire ses réflexions, sa fille lui mit entre les mains la bourse qu'elle avait trouvée sous l'habit. Il l'ouvrit aussi, et elle était remplie de sequins, comme je l'ai déja dit; car malgré les largesses que Bedreddyn Hassan avait faites, elle était

toujours demeurée pleine par les soins du génie et de la fée. Il lut ces mots sur l'étiquette de la bourse : MILLE SEQUINS APPARTENANT AU JUIF ISAAC ; et ceux-ci au-dessus, que le Juif avait écrits avant que de se séparer de Bedreddyn Hassan : LIVRÉ A BEDREDDYN HASSAN POUR LE CHARGEMENT QU'IL M'A VENDU DU PREMIER DES VAISSEAUX QUI ONT CI-DEVANT APPARTENU A NOUREDDYN ALY, SON PÈRE, D'HEUREUSE MÉMOIRE, LORSQU'IL AURA ABORDÉ EN CE PORT. Il n'eut pas achevé cette lecture, qu'il fit un cri, et s'évanouit. »

CXII^e NUIT.

« Le vézyr Chemseddyn Mohammed étant revenu de son évanouissement par le secours de sa fille et des femmes qu'elle avait appelées : « Ma fille, dit-il, ne vous étonnez pas de l'accident qui vient de m'arriver : la cause en est telle, qu'à peine y pourrez-vous ajouter foi. Cet époux qui a passé la nuit avec vous, est votre cousin, le fils de Noureddyn Aly. Les mille sequins qui sont dans cette bourse, me font souvenir de la querelle que j'eus avec ce cher frère ; c'est sans doute le présent de noce qu'il vous fait. Dieu soit loué de toutes choses, et particulièrement de cette aventure merveilleuse qui montre si bien sa puissance. » Il regarda ensuite l'écriture de son frère, et la baisa plusieurs fois en versant des larmes en abondance. « Que ne puis-je, disait-il, aussi

bien que je vois ces traits qui me causent tant de joie, voir ici Noureddyn lui-même, et me réconcilier avec lui! »

« Il lut le cahier d'un bout à l'autre : il y trouva les dates de l'arrivée de son frère à Balsora, de son mariage, de la naissance de Bedreddyn Hassan; et lorsqu'après avoir confronté à ces dates celles de son mariage et de la naissance de sa fille au Caire, il eut admiré le rapport qu'il y avait entre elles, et fait enfin réflexion que son neveu était son gendre, il se livra tout entier à la joie. Il prit le cahier et l'étiquette de la bourse, alla les montrer au sulthan, qui lui pardonna le passé, et qui fut tellement charmé du récit de cette histoire, qu'il la fit mettre par écrit avec ses circonstances, pour la faire passer à la postérité.

« Cependant le vézyr Chemseddyn Mohammed ne pouvait comprendre pourquoi son neveu avait disparu; il espérait néanmoins le voir arriver à tout moment, et il l'attendait avec la dernière impatience pour l'embrasser. Après l'avoir inutilement attendu pendant sept jours, il le fit chercher par tout le Caire; mais il n'en apprit aucune nouvelle, quelques perquisitions qu'il en pût faire. Cela lui causa beaucoup d'inquiétude. « Voilà, disait-il, une aventure fort singulière : jamais personne n'en a éprouvé une pareille. »

« Dans l'incertitude de ce qui pouvait arriver dans la suite, il crut devoir mettre lui-même par ecrit l'état où était alors sa maison; de quelle manière les

noces s'étaient passées ; comment la salle et la chambre de sa fille étaient meublées. Il fit aussi un paquet du turban, de la bourse et du reste de l'habillement de Bedreddyn, et l'enferma sous la clef. »

CXIII^e NUIT.

« Au bout de quelques jours, la fille du vézyr Chemseddyn Mohammed s'aperçut qu'elle était grosse; et en effet, elle accoucha d'un fils dans le terme de neuf mois. On donna une nourrice à l'enfant, avec d'autres femmes et des esclaves pour le servir, et son aïeul le nomma Agib (1).

« Lorsque ce jeune Agib eut atteint l'âge de sept ans, le vézyr Chemseddyn Mohammed, au lieu de lui faire apprendre à lire au logis, l'envoya à l'école chez un maître qui avait une grande réputation, et deux esclaves avaient soin de le conduire et de le ramener tous les jours. Agib jouait avec ses camarades. Comme ils étaient tous d'une condition au-dessous de la sienne, ils avaient beaucoup de déférence pour lui ; et en cela ils se réglaient sur le maître d'école, qui lui passait bien des choses qu'il ne leur pardonnait pas à eux. La complaisance aveugle qu'on avait pour Agib, le perdit : il devint fier, insolent ; il voulait que ses compagnons souffrissent tout de lui, sans vouloir rien souffrir d'eux. Il dominait partout;

(1) Ce mot signifie, en arabe, merveilleux.

et si quelqu'un avait la hardiesse de s'opposer à ses volontés, il lui disait mille injures, et allait souvent jusqu'aux coups. Enfin, il se rendit insupportable à tous les écoliers, qui se plaignirent de lui au maître d'école. Il les exhorta d'abord à prendre patience; mais voyant qu'ils ne faisaient qu'irriter par là l'insolence d'Agib, et fatigué lui-même des peines qu'il lui donnait: « Mes enfans, dit-il à ses écoliers, je vois bien qu'Agib est un petit insolent; je veux vous enseigner un moyen de le mortifier de manière qu'il ne vous tourmentera plus; je crois même qu'il ne reviendra plus à l'école. Demain, lorsqu'il sera venu et que vous voudrez jouer ensemble, rangez-vous autour de lui, et que quelqu'un dise tout haut:

« Nous voulons jouer, mais c'est à condition que « ceux qui joueront, diront leur nom, celui de leur « mère et de leur père. Nous regarderons comme des « bâtards ceux qui refuseront de le faire, et nous ne « souffrirons pas qu'ils jouent avec nous. »

« Le maître d'école leur fit comprendre l'embarras où ils jetteraient Agib par ce moyen, et ils se retirèrent chez eux pleins de joie.

« Le lendemain, dès qu'ils furent tous assemblés, ils ne manquèrent pas de faire ce que leur maître leur avait enseigné; ils environnèrent Agib; et l'un d'entre eux prenant la parole: « Jouons, dit-il, à un jeu; mais à condition que celui qui ne pourra pas dire son nom, le nom de sa mère et de son père, n'y jouera pas. » Ils répondirent tous, et Agib lui-même, qu'ils y consentaient. Alors celui qui avait

parlé, les interrogea l'un après l'autre, et ils satisfirent tous à la condition, excepté Agib, qui répondit : « Je me nomme Agib; ma mère s'appelle Dame de beauté, et mon père Chemseddyn Mohammed, vézyr du sulthan. »

« A ces mots, tous les enfans s'écrièrent : « Agib, que dites-vous? Ce n'est point là le nom de votre père : c'est celui de votre grand-père. » « Que Dieu vous confonde! répliqua-t-il en colère. Quoi! vous osez dire que le vézyr Chemseddyn Mohammed n'est pas mon père! » Les écoliers lui repartirent avec de grands éclats de rire : « Non, non; il n'est que votre aïeul, et vous ne jouerez pas avec nous; nous nous garderons bien même de nous approcher de vous. » En disant cela, ils s'éloignèrent de lui en le raillant, et ils continuèrent de rire entre eux. Agib fut mortifié de leurs railleries, et se mit à pleurer.

« Le maître d'école, qui était aux écoutes, et qui avait tout entendu, entra sur ces entrefaites; et s'adressant à Agib : « Agib, lui dit-il, ne savez-vous pas encore que le vézyr Chemseddyn Mohammed n'est pas votre père? Il est votre aïeul, père de votre mère Dame de beauté. Nous ignorons, comme vous, le nom de votre père; nous savons seulement que le sulthan avait voulu marier votre mère avec un de ses palfreniers qui était bossu, mais qu'un génie coucha avec elle. Cela est fâcheux pour vous, et doit vous apprendre à traiter vos camarades avec moins de fierté que vous n'avez fait jusqu'à présent. »

CXIVe NUIT.

« Le petit Agib, piqué des plaisanteries de ses compagnons, sortit brusquement de l'école, et retourna au logis en pleurant. Il alla d'abord à l'appartement de sa mère Dame de beauté, qui, alarmée de le voir si affligé, lui demanda avec empressement le sujet de son chagrin. Il ne put répondre que par des paroles entrecoupées de sanglots, tant il était oppressé de sa douleur; et ce ne fut qu'à plusieurs reprises qu'il put raconter la cause mortifiante de son affliction. Quand il eut achevé : « Au nom de Dieu, ma mère, ajouta-t-il, dites-moi, s'il vous plaît, qui est mon père? » « Mon fils, répondit-elle, votre père est le vézyr Chemseddyn Mohammed, qui vous embrasse tous les jours. » « Vous ne me dites pas la vérité, reprit-il, ce n'est pas mon père, c'est le vôtre. Mais moi, de quel père suis-je le fils? » A cette demande, Dame de beauté rappelant dans sa mémoire la nuit de ses noces, suivies d'un si long veuvage, commença à répandre des larmes, en regrettant amèrement la perte d'un époux aussi aimable que Bedreddyn.

« Dans le temps que Dame de beauté pleurait d'un côté, et Agib de l'autre, le vézyr Chemseddyn Mohammed entra, et voulut savoir la cause de leur affliction. Dame de beauté la lui apprit, et lui raconta la mortification qu'Agib avait reçue à l'école. Ce récit toucha vivement le vézyr; il jugea par là que tout

le monde tenait des discours contre l'honneur de sa fille, et il en fut au désespoir. Frappé de cette cruelle pensée, il alla au palais du sulthan; et après s'être prosterné à ses pieds, il le supplia très-humblement de lui accorder la permission de faire un voyage dans les provinces du Levant, et particulièrement à Balsora, pour aller chercher son neveu Bedreddyn Hassan, disant qu'il ne pouvait souffrir qu'on pensât dans la ville qu'un génie eût couché avec sa fille Dame de beauté. Le sulthan entra dans les peines du vézyr, approuva sa résolution, et lui permit de l'exécuter : il lui fit même expédier une patente par laquelle il priait, dans les termes les plus obligeans, les princes et les seigneurs des lieux où pourrait être Bedreddyn, de consentir que le vézyr l'emmenât avec lui.

« Chemseddyn Mohammed ne trouva pas de paroles assez fortes pour remercier dignement le sulthan de la bonté qu'il avait pour lui. Il se contenta de se prosterner devant ce prince une seconde fois; mais les larmes qui coulaient de ses yeux, marquèrent assez sa reconnaissance. Enfin, il prit congé du sulthan, après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités. Lorsqu'il fut de retour au logis, il ne songea qu'à disposer toutes choses pour son départ. Les préparatifs en furent faits avec tant de diligence, qu'au bout de quatre jours, il partit, accompagné de sa fille Dame de beauté, et d'Agib, son petit-fils....»

CXV^e NUIT.

« CHEMSEDDYN Mohammed prit la route de Damas avec sa fille Dame de beauté, et Agib, son petit-fils. Ils marchèrent dix-neuf jours de suite sans s'arrêter; mais le vingtième, étant arrivés dans une fort belle prairie peu éloignée des portes de Damas, ils mirent pied à terre, et firent dresser leurs tentes sur le bord d'une rivière qui passe au travers de la ville, et rend ses environs très-agréables.

« Le vézyr Chemseddyn Mohammed déclara qu'il voulait séjourner deux jours dans ce lieu agréable, et que le troisième il continuerait son voyage. Cependant il permit aux gens de sa suite d'aller à Damas. Ils profitèrent presque tous de cette permission, les uns poussés par la curiosité de voir une ville dont ils avaient entendu parler si avantageusement, les autres pour y vendre des marchandises d'Égypte qu'ils avaient apportées, ou pour y acheter des étoffes et des raretés du pays. Dame de beauté, souhaitant que son fils Agib eût aussi la satisfaction de se promener dans cette ville célèbre, ordonna à l'eunuque noir qui servait de gouverneur à cet enfant, de l'y conduire et de bien prendre garde qu'il ne lui arrivât quelque accident.

« Agib, magnifiquement habillé, se mit en marche avec l'eunuque, qui avait à la main une grosse canne. Ils ne furent pas plus tôt entrés dans la ville, qu'Agib, qui était beau comme le jour, attira sur lui les yeux

de tout le monde. Les uns sortaient de leurs maisons pour le voir de plus près, les autres mettaient la tête aux fenêtres; et ceux qui passaient dans les rues, ne se contentaient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnaient pour avoir le plaisir de le considérer plus long-temps. Enfin, il n'y avait personne qui ne l'admirât, et qui ne donnât mille bénédictions au père et à la mère qui avaient mis au monde un si bel enfant. L'eunuque et lui arrivèrent par hasard devant la boutique où était Bedreddyn Hassan; et là ils se virent entourés d'une si grande foule de peuple, qu'ils furent obligés de s'arrêter.

« Le pâtissier qui avait adopté Bedreddyn Hassan, était mort depuis quelques années, et lui avait laissé, comme à son héritier, sa boutique avec ses autres biens. Bedreddyn était donc alors maître de la boutique, et il exerçait la profession de pâtissier si habilement, qu'il était en grande réputation à Damas. Voyant que tant de monde assemblé devant sa porte regardait avec beaucoup d'attention Agib et l'eunuque noir, il se mit à les regarder aussi.»

CXVI^e NUIT.

« BEDREDDYN Hassan, poursuivit le vézyr Giafar, ayant jeté les yeux particulièrement sur Agib, se sentit aussitôt tout ému sans savoir pourquoi. Il n'était pas frappé, comme le peuple, de l'éclatante beauté de ce jeune garçon; son trouble et son émotion avaient

une autre cause qui lui était inconnue. C'était la force du sang qui agissait dans ce tendre père, lequel, interrompant ses occupations, s'approcha d'Agib, et lui dit d'un air engageant : « Petit seigneur, qui m'avez gagné l'ame, faites-moi la grace d'entrer dans ma boutique et de manger quelque chose de ma façon, afin que pendant ce temps-là j'aie le plaisir de vous admirer à mon aise. » Il prononça ces paroles avec tant de tendresse, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Le petit Agib en fut touché, et se tourna vers l'eunuque : « Ce bon homme, lui dit-il, a une physionomie qui me plaît; et il me parle d'une manière si affectueuse, que je ne puis me défendre de faire ce qu'il souhaite. Entrons chez lui, et mangeons de sa pâtisserie. » « Ah vraiment! lui dit l'esclave, il ferait beau voir qu'un fils de vézyr, comme vous, entrât dans la boutique d'un pâtissier pour y manger ; ne croyez pas que je le souffre. » « Hélas! mon petit seigneur, s'écria alors Bedreddyn Hassan, il faut être bien cruel pour confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté. » Puis, s'adressant à l'eunuque : « Mon bon ami, ajouta-t-il, n'empêchez pas ce jeune seigneur de m'accorder la grace que je lui demande : ne me donnez pas cette mortification. Faites-moi plutôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi ; et par là vous ferez connaître que si vous êtes brun au-dehors comme la châtaigne, vous êtes blanc aussi au-dedans comme elle. Savez-vous bien, poursuivit-il, que je sais le secret de vous rendre blanc, de noir que vous êtes?» L'eunuque se mit à

rire à ce discours, et demanda a Bedreddyn ce que c'était que ce secret. « Je vais vous l'apprendre, répondit-il. » Aussitôt il lui récita des vers à la louange des eunuques noirs, disant que c'était par leur ministère que l'honneur des sulthans, des princes et de tous les grands était en sûreté. L'eunuque fut charmé de ces vers, et, cessant de résister aux prières de Bedreddyn, laissa entrer Agib dans sa boutique, et y entra aussi lui-même.

« Bedreddyn Hassan sentit une extrême joie d'avoir obtenu ce qu'il avait désiré avec tant d'ardeur; et se remettant au travail qu'il avait interrompu : « Je faisais, dit-il, des tartes à la crème; il faut, s'il vous plaît, que vous en mangiez; je suis persuadé que vous les trouverez excellentes; car ma mère, qui les fait admirablement bien, m'a appris à les faire, et l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette ville. » En achevant ces mots, il tira du four une tarte à la crème; et après avoir mis dessus des grains de grenade et du sucre, il la servit devant Agib, qui la trouva délicieuse. L'eunuque, à qui Bedreddyn en présenta aussi, les trouva excellentes.

« Pendant qu'ils mangeaient tous deux, Bedreddyn Hassan examinait Agib avec une grande attention; et se représentant en le regardant qu'il avait peut-être un fils semblable de la charmante épouse dont il avait été si tôt et si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparait à faire des questions au petit Agib sur le sujet de son voyage à Damas; mais cet enfant n'eut pas le temps de

satisfaire sa curiosité, parce que l'eunuque, qui le pressait de s'en retourner sous les tentes de son aïeul, l'emmena dès qu'il eut mangé. Bedreddyn Hassan ne se contenta pas de les suivre de l'œil, il ferma sa boutique promptement, et marcha sur leurs pas. »

CXVII^e NUIT.

« BEDREDDYN Hassan courut après Agib et l'eunuque, et les joignit avant qu'ils fussent arrivés à la porte de la ville. L'eunuque s'étant aperçu qu'il les suivait, en fut extrêmement surpris. « Importun que vous êtes, lui dit-il en colère, que demandez-vous? » « Mon bon ami, lui répondit Bedreddyn, ne vous fâchez pas; j'ai hors de la ville une petite affaire dont je me suis souvenu, et à laquelle il faut que j'aille donner ordre. » Cette réponse n'apaisa point l'eunuque, qui, se tournant vers Agib, lui dit : « Voilà ce que vous m'avez attiré. Je l'avais bien prévu, que je me repentirais de ma complaisance : vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme; je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. » « Peut-être, dit Agib, a-t-il effectivement affaire hors de la ville; et les chemins sont libres pour tout le monde. » En disant cela, ils continuèrent de marcher l'un et l'autre sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés près des tentes du vézyr, ils se retournèrent pour voir si Bedreddyn les suivait toujours. Alors Agib remarquant qu'il était à deux pas de lui, rougit et

pâlit successivement, selon les divers mouvemens qui l'agitaient. Il craignait que le vézyr, son aïeul, ne vînt à savoir qu'il était entré dans la boutique d'un pâtissier, et qu'il y avait mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouvait à ses pieds, il la lui jeta, le frappa au milieu du front, et lui couvrit le visage de sang; après quoi se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les tentes avec l'eunuque, qui dit à Bedreddyn Hassan, qu'il ne devait pas se plaindre de ce malheur qu'il avait mérité et qu'il s'était attiré lui-même.

« Bedreddyn reprit le chemin de la ville en étanchant le sang de sa plaie avec son tablier qu'il n'avait pas ôté. « J'ai tort, disait-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maison pour faire tant de peine à cet enfant; car il ne m'a traité de cette manière que parce qu'il a cru sans doute que je méditais quelque mauvais dessein contre lui. » Étant arrivé chez lui, il se fit panser, et se consola de cet accident, en faisant réflexion qu'il y avait sur la terre une infinité de gens encore plus malheureux que lui.... »

CXVIII^e NUIT.

Sur la fin de la nuit, Chehérazade adressant la parole au sulthan des Indes : Sire, dit-elle, le grand vézyr Giafar poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddyn Hassan :

« Bedreddyn, dit-il, continua d'exercer sa profes-

sion de pâtissier à Damas, et son oncle Chemseddyn Mohammed en partit trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Emese, d'où il se rendit à Hamach (1), et delà à Halep où il s'arrêta deux jours. D'Halep il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mésopotamie; et après avoir traversé Mardin, Moussoul, Sengira, Diarbekir (2), et plusieurs autres villes, arriva enfin à Balsora, où d'abord il fit demander audience au sulthan, qui ne fut pas plutôt informé du rang de Chemseddyn Mohammed, qu'il la lui donna. Il le reçut même très-favorablement, et lui demanda le sujet de son voyage à Balsora. « Sire, répondit le vézyr Chemseddyn Mohammed, je suis venu pour apprendre des nouvelles du fils de Nourreddyn Aly, qui a eu l'honneur de servir votre majesté. » « Il y a long-temps que Noureddyn Aly est mort, reprit le sulthan. A l'égard de son fils, tout ce qu'on vous en pourra dire, c'est qu'environ deux mois après la mort

(1) Emese ou Hems, Hamach ou Ham, sont deux villes de Syrie, situées sur l'Oronte, aujourd'hui dans le gouvernement du pacha de Damas.

(2) Quatre villes de la Mésopotamie, aujourd'hui le Diarbek. Moussoul, ou Mosul, est sur la rive droite du Tigre. Elle est commerçante; on en tire des maroquins jaunes. C'est de cette ville que sont venues les mousselines. Elle est située vis-à-vis l'emplacement où était Ninive. — Diarbekir est l'ancienne Amide. Elle est aujourd'hui la capitale du Diarbek; elle est située sur le Tigre. Les Chrétiens y sont au nombre de plus de vingt mille. Il s'y fait un grand commerce de toile rouge, de coton et maroquin de la même couleur, qui s'exportent en Europe.

de son père, il disparut tout-à coup, et que personne ne l'a vu depuis ce temps-là, quelque soin que j'aie pris de le faire chercher. Mais sa mère, qui est fille d'un de mes vézyrs, vit encore. » Chemseddyn Mohammed lui demanda la permission de la voir et de l'emmener en Égypte. Le sulthan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain à se donner cette satisfaction ; il se fit enseigner où demeurait cette dame, et se rendit chez elle à l'heure même, accompagné de sa fille et de son petit-fils.

« La veuve de Noureddyn Aly demeurait toujours dans l'hôtel où avait demeuré son mari jusqu'à sa mort. C'était une très-belle maison, supérieurement bâtie et ornée de colonnes de marbre ; mais Chemseddyn Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant il baisa la porte et un marbre sur lequel était écrit en lettres d'or le nom de son frère. Il demanda à parler à sa belle-sœur. Les domestiques lui dirent qu'elle était dans un petit édifice en forme de dôme, qu'ils lui montrèrent au milieu d'une cour très-spacieuse. En effet cette tendre mère avait coutume d'aller passer la meilleure partie du jour et de la nuit dans cet édifice qu'elle avait fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddyn Hassan qu'elle croyait mort, après l'avoir si long-temps attendu en vain. Elle y était alors occupée à pleurer ce cher fils, et Chemseddyn Mohammed la trouva ensevelie dans une affliction mortelle.

« Il lui fit son compliment ; et après l'avoir suppliée de suspendre ses larmes et ses gémissemens, il

lui apprit qu'il avait l'honneur d'être son beau-frère, et lui dit la raison qui l'avait obligé de partir du Caire, et de venir à Balsora.

CXIX^e NUIT.

« CHEMSEDDYN Mohammed, après avoir instruit sa belle-sœur de tout ce qui s'était passé au Caire la la nuit des noces de sa fille, après lui avoir conté la surprise que lui avait causée la découverte d'un cahier cousu dans le turban de Bedreddyn, lui présenta Agib et Dame de beauté.

« Quand la veuve de Noureddyn Aly, qui était demeurée assise comme une femme qui ne prenait plus de part aux choses du monde, eut compris par le discours qu'elle venait d'entendre, que le cher fils qu'elle regrettait tant, pouvait vivre encore, elle se leva, embrassa très-étroitement Dame de beauté et son petit-fils Agib; et reconnaissant, dans ce dernier, les traits de Bedreddyn, elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandait depuis si long-temps. Elle ne pouvait se lasser de baiser ce jeune homme, qui, de son côté recevait ses embrassemens avec toutes les démonstrations de joie dont il était capable. « Madame, dit Chemseddyn Mohammed, il est temps d'arrêter vos regrets et d'essuyer vos larmes : il faut vous disposer à venir en Égypte avec nous. Le sulthan de Balsora me permet de vous emmener, et je ne doute pas que vous y consentiez. J'es-

père que nous rencontrerons enfin votre fils mon neveu; et si cela arrive, son histoire, la vôtre, celle de ma fille et la mienne, mériteront d'être écrites pour être transmises à la postérité. »

« La veuve de Noureddyn Aly écouta cette proposition avec plaisir, et fit travailler dès ce moment aux préparatifs de son départ. Pendant ce temps-là, Chemseddyn Mohammed demanda une seconde audience, et ayant pris congé du sulthan, qui le renvoya comblé d'honneurs, avec un présent considérable pour le sulthan d'Égypte, il partit de Balsora, et reprit le chemin de Damas.

« Lorsqu'il fut près de cette ville il fit dresser ses tentes hors de la porte par laquelle il devait entrer, et dit qu'il y séjournerait trois jours, pour faire reposer son équipage, et pour acheter ce qu'il trouverait de plus curieux et de plus digne d'être présenté au sulthan d'Égypte.

« Pendant qu'il était occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux marchands avaient apportées sous ses tentes, Agib pria l'eunuque noir, son conducteur, de le mener promener dans la ville disant qu'il souhaitait voir les choses qu'il n'avait pas eu le temps de voir en passant, et qu'il serait bien aise aussi d'apprendre des nouvelles du pâtissier à qui il avait donné un coup de pierre. L'eunuque y consentit, et marcha vers la ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa mère, Dame de beauté.

« Ils entrèrent dans Damas par la porte du palais,

qui était la plus proche des tentes du vézyr Chemseddyn Mohammed. Ils parcoururent les grandes places, les lieux publics et couverts où se vendaient les marchandises les plus riches, et virent l'ancienne mosquée des Ommiades, dans le temps qu'on s'y assemblait pour faire la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Ils passèrent ensuite devant la boutique de Bedreddyn Hassan, qu'ils trouvèrent encore occupé à faire des tartes à la crême : « Je vous salue, lui dit Agib, regardez-moi ; vous souvenez-vous de m'avoir vu? » A ces mots, Bedreddyn jeta les yeux sur lui; et le reconnaissant, il sentit la même émotion que la première fois : il se troubla; et au lieu de lui répondre, il demeura long-temps sans pouvoir proférer une seule parole. Néanmoins ayant rappelé ses esprits : « Mon petit seigneur, lui dit-il, faites-moi la grace d'entrer encore une fois chez moi avec votre gouverneur : venez goûter d'une tarte à la crême. Je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous suivant hors de la ville : je ne me possédais pas, je ne savais ce que je faisais; vous m'entraîniez après vous sans que je pusse résister à une si douce violence.

CXX^e NUIT.

« Agib, étonné d'entendre ce que lui disait Bedreddyn, répondit : « Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, et je ne veux point entrer chez

vous que vous ne vous soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez, et que vous soyez homme de parole, je vous reviendrai voir encore demain, pendant que le vézyr mon aïeul achetera de quoi faire un présent au sulthan d'Égypte. » « Mon petit seigneur, reprit Bedreddyn Hassan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. » A ces mots, Agib et l'eunuque entrèrent dans la boutique.

« Bedreddyn leur servit aussitôt une tarte à la crême, qui n'était pas moins délicate que celle qu'il lui avait présentée la première fois. « Venez, lui dit Agib, asseyez-vous auprès de moi et mangez avec nous. » Bedreddyn s'étant assis, voulut embrasser Agib pour lui marquer la joie qu'il avait de se voir à ses côtés ; mais Agib le repoussa en lui disant : « Tenez-vous en repos, votre amitié est trop vive. Contentez-vous de me regarder et de me parler. » Bedreddyn obéit, et se mit à chanter une chanson dont il composa sur-le-champ les paroles à la louange d'Agib. Il ne mangea point, et ne fit autre chose que servir ses hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, il leur présenta de l'eau pour se laver et une serviette très-blanche pour s'essuyer les mains. Il prit ensuite un vase de sorbet, leur en prépara, et y mit de la neige fort propre. Puis présentant le vase au petit Agib : « Prenez, lui dit-il ; c'est un sorbet de rose, le plus délicieux qu'on puisse trouver dans toute cette ville ; jamais vous n'en avez goûté de meilleur. » Agib en ayant bu avec plaisir, Bedreddyn Hassan,

reprit le vase et le présenta aussi à l'eunuque, qui but à longs traits toute la liqueur jusqu'à la dernière goutte.

« Enfin Agib et son gouverneur rassasiés, remercièrent le pâtissier de la bonne réception qu'il leur avait faite, et se retirèrent en diligence, parce qu'il était déja un peu tard. Ils arrivèrent sous les tentes de Chemseddyn Mohammed, et allèrent d'abord à celle des dames. La grand'mère d'Agib fut ravie de le revoir; et comme elle avait toujours son fils Bedreddyn dans l'esprit, elle ne put retenir ses larmes en embrassant Agib. « Ah! mon fils, lui dit-elle, ma joie serait parfaite, si j'avais le plaisir d'embrasser votre père Bedreddyn Hassan, comme je vous embrasse. » Elle se mettait alors à table pour souper; elle le fit asseoir auprès d'elle, lui fit plusieurs questions sur sa promenade; et en lui disant qu'il ne devait pas manquer d'appétit, elle lui servit un morceau d'une tarte à la crême qu'elle avait elle-même faite, et qui était excellente; car on a déja dit qu'elle les savait mieux faire que les meilleurs pâtissiers. Elle en présenta aussi à l'eunuque; mais ils en avaient tellement mangé l'un et l'autre chez Bedreddyn, qu'ils n'en pouvaient pas seulement goûter..... »

CXXI^e NUIT.

« Agib eut à peine touché au morceau de tarte à la crême qu'on lui avait servi, que, feignant de ne le

pas trouver à son goût, il le laissa tout entier; et Chaban (c'est le nom de l'eunuque) fit la même chose. La veuve de Noureddyn Aly s'aperçut du peu de cas que son petit-fils faisait de sa tarte. « Hé quoi, mon fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes propres mains? Apprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes tartes à la crême, excepté votre père Bedreddyn Hassan, à qui j'ai enseigné l'art d'en faire de pareilles. » « Ah! ma bonne mère, s'écria Agib, permettez-moi de vous dire que si vous n'en savez pas faire de meilleures, il y a un pâtissier dans cette ville qui vous surpasse dans cet art: nous venons d'en manger une chez lui qui vaut beaucoup mieux que celle-ci. »

« A ces paroles, la grand'mère regardant l'eunuque de travers: « Comment! Chaban, lui dit-elle avec colère, vous a-t-on commis la garde de mon petit-fils pour le mener manger chez des pâtissiers comme un gueux? » « Madame, répondit l'eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque temps avec un pâtissier, mais nous n'avons pas mangé chez lui. » « Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrés dans sa boutique, et nous y avons mangé une tarte à la crême. » La dame, plus irritée qu'auparavant contre l'eunuque, se leva de table assez brusquement, courut à la tente de Chemseddyn Mohammed, qu'elle informa du délit de l'eunuque, dans des termes plus propres à animer le vézyr contre le délinquant, qu'à lui faire excuser sa faute.

« Chemseddyn Mohammed, qui était naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colère. Il se rendit à l'instant sous la tente de sa belle-sœur, et dit à l'eunuque : « Quoi ! malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi ! » Chaban, quoique suffisamment convaincu par le témoignage d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'enfant soutenant toujours le contraire : « Mon grand-père, dit-il à Chemseddyn Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un et l'autre, que nous n'avons pas besoin de souper : le pâtissier nous a même régalés d'une grande quantité de sorbet. » « Hé bien ! méchant esclave, s'écria le vézyr en se tournant vers l'eunuque, après cela, ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrés tous deux chez un pâtissier, et que vous y avez mangé ? » Chaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'était pas vrai. « Tu es un menteur, lui dit alors le vézyr : je crois plutôt mon petit-fils que toi. Néanmoins, si tu peux manger toute cette tarte à la crême qui est sur la table, je serai persuadé que tu dis la vérité. »

« Chaban, quoiqu'il en eût jusqu'à la gorge, se soumit à cette épreuve, et prit un morceau de la tarte à la crême ; mais il fut obligé de le retirer de sa bouche, car son cœur se souleva. Il ne laissa pas pourtant de mentir encore, en disant qu'il avait tant mangé le jour précédent, que l'appétit ne lui était pas encore revenu. Le vézyr, irrité de tous les mensonges de l'eunuque, et convaincu qu'il était cou-

pable, le fit coucher par terre, et commanda qu'on lui donnât la bastonnade. Le malheureux poussa de grands cris en souffrant ce châtiment, et confessa la vérité. « Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une tarte à la crême chez un pâtissier, et elle était cent fois meilleure que celle qui est sur cette table. »

« La veuve de Noureddyn Aly crut que c'était par dépit contre elle et pour la mortifier, que Chaban louait la tarte du pâtissier. C'est pourquoi s'adressant à lui : « Je ne puis croire, dit-elle, que les tartes à la crême de ce pâtissier soient meilleures que les miennes. Je veux m'en éclaircir ; tu sais où il demeure ; va chez lui, et m'apporte une tarte à la crême tout à l'heure. » En parlant ainsi, elle fit donner de l'argent à l'eunuque pour acheter la tarte, et il partit. Étant arrivé à la boutique de Bedreddyn : « Bon pâtissier, lui dit-il, tenez, voilà de l'argent, donnez-moi une tarte à la crême ; une de nos dames souhaite en goûter. » Il y en avait alors de toutes chaudes ; Bedreddyn choisit la meilleure, et la donnant à l'eunuque : « Prenez celle-ci, dit-il, je vous la garantis excellente, et je puis vous assurer que personne au monde n'est capable d'en faire de semblables, si ce n'est ma mère qui vit peut-être encore. »

« Chaban revint en diligence sous les tentes avec sa tarte à la crême. Il la présenta à la veuve de Noureddyn Aly, qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger ; mais elle ne l'eut pas plutôt porté à sa bouche, qu'elle fit un grand cri et qu'elle tomba évanouie. Chemseddyn Moham-

med, qui était présent, fut extrêmement étonné de cet accident; il jeta de l'eau lui-même au visage de sa belle-sœur, et s'empressa fort à la secourir. Dès qu'elle fut revenue de sa faiblesse : « O dieu! s'écria-t-elle, il faut que ce soit mon fils, mon cher fils Bedreddyn, qui ait fait cette tarte..... »

CXXII^e NUIT.

« Quand le vézyr Chemseddyn Mohammed eut entendu dire à sa belle-sœur qu'il fallait que ce fût Bedreddyn Hassan qui eût fait la tarte à la crême que l'eunuque venait d'apporter, il sentit une joie inconcevable; mais, venant à faire réflexion que cette joie était sans fondement, et que selon toutes les apparences, la conjecture de la veuve de Noureddyn devait être fausse, il lui dit : « Mais, madame, pourquoi avez-vous cette opinion? Ne se peut-il pas trouver un pâtissier au monde qui sache aussi bien faire des tartes à la crême que votre fils? » « Je conviens, répondit-elle, qu'il y a peut-être des pâtissiers capables d'en faire d'aussi bonnes; mais comme je les fais d'une manière toute particulière, et que nul autre que mon fils n'a ce secret, il faut absolument que ce soit lui qui ait fait celle-ci. Réjouissons-nous, mon frère, ajouta-t-elle avec transport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons et désirons depuis si long-temps. » « Madame, répliqua le vézyr, modérez, je vous prie, votre impatience, nous saurons bientôt

ce que nous en devons penser. Il n'y a qu'à faire venir ici le pâtissier : si c'est Bedreddyn Hassan, vous le reconnaîtrez bien, ma fille et vous. Mais il faut que vous vous cachiez toutes deux, et que vous le voyiez sans qu'il vous voie; car je ne veux pas que notre reconnaissance se fasse à Damas : j'ai dessein de la différer jusqu'à ce que nous soyons de retour au Caire, où je me propose de vous donner un divertissement très-agréable. »

« En achevant ces paroles, il laissa les dames sous leur tente, et se rendit sous la sienne. Là, il fit venir cinquante de ses gens, et leur dit : « Prenez chacun un bâton, et suivez Chaban, qui va vous conduire chez un pâtissier de cette ville. Lorsque vous y serez arrivés, rompez, brisez tout ce que vous trouverez dans sa boutique. S'il vous demande pourquoi vous faites ce désordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la tarte à la crême qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond que oui, saisissez-vous de sa personne, liez-le bien, et me l'amenez; mais gardez-vous de le frapper ni de lui faire le moindre mal. Allez, et ne perdez pas de temps. »

« Le vézyr fut promptement obéi : ses gens armés de bâtons et conduits par l'eunuque noir, se rendirent en diligence chez Bedreddyn Hassan, où ils mirent en pièces les plats, les chaudrons, les casseroles, les tables, et tous les autres meubles et ustensiles qu'ils trouvèrent, et inondèrent sa boutique de sorbet, de crême et de confitures. A ce spectacle, Bedreddyn Hassan fort étonné, leur dit d'un ton de

voix pitoyable : « Hé ! bonnes gens, pourquoi me traitez-vous de la sorte ? De quoi s'agit-il ? Qu'ai-je fait ? » « N'est-ce pas vous, dirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à l'eunuque que vous voyez ? » « Oui, c'est moi-même, répondit-il ; qu'y trouve-t-on à dire ? Je défie qui que ce soit d'en faire une meilleure. » Au lieu de lui repartir, ils continuèrent de tout briser, et le four même ne fut pas épargné.

« Cependant les voisins, étant accourus au bruit, et fort surpris de voir cinquante hommes armés commettre un pareil désordre, demandaient le sujet d'une si grande violence ; et Bedreddyn dit encore une fois à ceux qui la lui faisaient : « Apprenez-moi, de grace, quel crime je puis avoir commis, pour rompre et briser ainsi tout ce qu'il y a chez moi ? » « N'est-ce pas vous, répondirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à cet eunuque ? » « Oui, oui, c'est moi, repartit-il, je soutiens qu'elle est bonne, et je ne mérite pas le traitement injuste que vous me faites. » Ils se saisirent de sa personne sans l'écouter ; et après lui avoir arraché la toile de son turban, ils s'en servirent pour lui lier les mains derrière le dos ; puis, le tirant par force de sa boutique, ils commencèrent à l'emmener.

« La populace qui s'était assemblée là, touchée de compassion pour Bedreddyn, prit son parti, et voulut s'opposer au dessein des gens de Chemseddyn Mohammed ; mais il survint en ce moment des officiers du gouverneur de la ville, qui écartèrent le

peuple, et favorisèrent l'enlèvement de Bedreddyn, parce que Chemseddyn Mohammed était allé chez le gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avait donné, et pour lui demander main-forte; et ce gouverneur, qui commandait sur toute la Syrie au nom du sulthan d'Égypte, n'avait eu garde de rien refuser au vézyr de son maître. On entraînait donc Bedreddyn malgré ses cris et ses larmes. »

CXXIII^e NUIT.

« Bedreddyn, continua Giafar, avait beau demander en chemin aux personnes qui l'emmenaient, ce que l'on avait trouvé dans sa tarte à la crême, on ne lui répondait rien. Enfin, il arriva sous les tentes, où on le fit attendre jusqu'à ce que Chemseddyn Mohammed fût revenu de chez le gouverneur de Damas.

« Le vézyr étant de retour, demanda des nouvelles du pâtissier; on le lui amena. « Seigneur, lui dit Bedreddyn les larmes aux yeux, faites-moi la grace de me dire en quoi je vous ai offensé? » « Ah! malheureux, répondit le vézyr, n'est-ce pas toi qui as fait la tarte à la crême que tu m'as envoyée? » « J'avoue que c'est moi, repartit Bedreddyn. Quel crime ai-je commis en cela? » « Je te châtierai comme tu le mérites, répliqua Chemseddyn Mohammed, et il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante tarte. » « Hé! bon dieu, s'écria Bedreddyn, qu'est-ce que

j'entends ! Est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une mauvaise tarte à la crême ? » « Oui, dit le vézyr, et tu ne dois pas attendre de moi un autre traitement. »

« Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi tous deux, les dames, qui s'étaient cachées, observaient avec attention Bedreddyn, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnaître, malgré le temps écoulé depuis qu'elles ne l'avaient vu. La joie qu'elles en eurent, fut si grande qu'elles tombèrent évanouies. Quand elles furent revenues de leur évanouissement, elles voulurent s'aller jeter au cou de Bedreddyn; mais la parole qu'elles avaient donnée au vézyr de ne se point montrer, l'emporta sur les plus tendres mouvemens de l'amour et de la nature.

« Comme Chemseddyn Mohammed avait résolu de partir cette même nuit, il fit plier les tentes et préparer les voitures pour se mettre en marche ; et à l'égard de Bedreddyn, il ordonna qu'on le mît dans une caisse bien fermée, et qu'on le chargeât sur un chameau. Dès que tout fut prêt pour le départ, le vézyr et les gens de sa suite se mirent en chemin. Ils marchèrent le reste de la nuit et le jour suivant sans se reposer. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddyn Hassan de sa caisse pour lui faire prendre de la nourriture ; mais on eut soin de le tenir éloigné de sa mère et de sa femme ; et pendant vingt jours que dura le voyage, on le traita de la même manière.

« En arrivant au Caire, on campa aux environs de

la ville par ordre du vézyr Chemseddyn Mohammed, qui se fit amener Bedreddyn, devant lequel il dit à un charpentier qu'il avait fait venir : « Va chercher du bois, et dresse promptement un poteau. » « Hé! seigneur, dit Bedreddyn, que prétendez-vous faire de ce poteau? » « T'y attacher, repartit le vézyr, et te faire ensuite promener par tous les quartiers de la ville, afin qu'on voie en ta personne un indigne pâtissier qui fait des tartes à la crême sans y mettre de poivre. » A ces mots, Bedreddyn Hassan se récria d'une manière si plaisante, que Chemseddyn Mohammed eut bien de la peine à garder son sérieux : « Grand dieu, c'est donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême, qu'on veut me faire souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse! »

CXXIVe NUIT.

Le khalyfe Haroun Arréchyd, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le vézyr Giafar lui dit que Chemseddyn Mohammed menaçait de faire mourir Bedreddyn pour n'avoir pas mis du poivre dans la tarte à la crême qu'il avait vendue à Chaban.

« Hé quoi! disait Bedreddyn, faut-il qu'on ait tout rompu et brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une caisse, et qu'enfin on s'apprête à m'attacher à un poteau ; et tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crême! Grand dieu, qui a jamais ouï parler d'une pareille chose?

Sont-ce là des actions de Musulmans, de personnes qui font profession de probité, de justice, et qui pratiquent toutes sortes de bonnes œuvres? » En disant cela, il fondait en larmes; puis recommençant ses plaintes : « Non, reprenait-il, jamais personne n'a été traité si injustement ni si rigoureusement. Est-il possible qu'on soit capable d'ôter la vie à un homme pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême? Que maudites soient toutes les tartes à la crême, aussi bien que l'heure où je suis né! Plût à dieu que je fusse mort en ce moment! »

« Le désolé Bedreddyn ne cessa de se lamenter; et lorsqu'on apporta le poteau et les clous pour l'y clouer, il poussa des grands cris à ce spectacle terrible : « O ciel, dit-il, pouvez-vous souffrir que je meure d'un trépas infame et douloureux? Et cela pour quel crime! Ce n'est point pour avoir volé, ni pour avoir tué, ni pour avoir renié ma religion : c'est pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême! »

« Comme déja la nuit était alors assez avancée, le vézyr Chemseddyn Mohammed fit remettre Bedreddyn dans sa caisse, et lui dit : « Demeure là jusqu'à demain; le jour ne se passera pas que je ne te fasse mourir. » On emporta la caisse, et l'on en chargea le chameau qui l'avait apportée de Damas. On rechargea en même-temps tous les autres chameaux; et le vézyr étant monté à cheval, fit marcher devant lui le chameau qui portait son neveu, et entra dans la ville, suivi de tout son équipage. Après avoir passé plusieurs rues où personne ne parut, parce

que tout le monde s'était retiré, il se rendit à son hôtel, où il fit décharger la caisse, avec défense de l'ouvrir sans son ordre.

« Tandis qu'on déchargeait les autres chameaux, il prit en particulier la mère de Bedreddyn Hassan et sa fille; et s'adressant à la dernière : « Dieu soit loué, lui dit-il, ma fille, de ce qu'il nous a fait si heureusement rencontrer votre cousin et votre mari. Vous vous souvenez bien apparemment de l'état où était votre chambre la première nuit de vos noces : allez, faites-y mettre toutes choses comme elle était alors. Si pourtant vous ne vous en souveniez pas, je pourrais y suppléer par l'état que j'en ai fait faire. De mon côté, je vais donner ordre au reste. »

« Dame de beauté alla exécuter avec joie ce que venait de lui ordonner son père, qui commença aussi à disposer toutes choses dans la salle, de la même manière qu'elles étaient lorsque Bedreddyn Hassan s'y était trouvé avec le palfrenier bossu du sulthan d'Égypte. A mesure qu'il lisait l'état, ses domestiques mettaient chaque meuble à sa place. Le trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la salle, le vézyr entra dans la chambre de sa fille, où il posa l'habillement de Bedreddyn avec la bourse de sequins. Cela étant fait, il dit à Dame de beauté : « Déshabillez-vous, ma fille, et vous couchez. Dès que Bedreddyn sera entré dans cette chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop long-temps, et dites-lui que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne le pas trouver auprès

de vous. Pressez-le de se remettre au lit, et demain matin vous nous divertirez, votre belle-mère et moi, en nous rendant compte de ce qui se sera passé entre vous et lui cette nuit. » A ces mots il sortit de l'appartement de sa fille, et lui laissa la liberté de se coucher.

CXXV^e NUIT.

« CHEMSEDDYN Mohammed, dit le vézyr Giafar au khalyfe, fit sortir de la salle tous les domestiques qui y étaient, et leur ordonna de s'éloigner, à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddyn hors de la caisse, de le mettre en chemise et en caleçon, de le conduire en cet état dans la salle, de l'y laisser tout seul, et d'en fermer la porte.

« Bedreddyn Hassan, quoique accablé de douleur, s'était endormi pendant tout ce temps-là, si bien que les domestiques du vézyr l'eurent plutôt tiré de la caisse, mis en chemise et en caleçon, qu'il ne fut réveillé; et ils le transportèrent dans la salle si brusquement, qu'ils ne lui donnèrent pas le loisir de se reconnaître. Quand il se vit seul dans la salle, il promena sa vue de toutes parts; et les choses qu'il voyait rappelant dans sa mémoire le souvenir de ses noces, il s'aperçut avec étonnement que c'était la même salle où il avait vu le palfrenier bossu. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant approché doucement de la porte d'une chambre qu'il trouva

ouverte, il vit dedans son habillement au même endroit où il se souvenait de l'avoir mis la nuit de ses noces. « Bon dieu, dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi, suis-je éveillé ? »

« Dame de beauté qui l'observait, après s'être divertie de son étonnement, ouvrit tout à coup les rideaux de son lit, et avançant la tête : « Mon cher seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte ? venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors bien long-temps. J'ai été fort surprise en me réveillant de ne vous pas trouver à mes côtés. » Bedreddyn Hassan changea de visage, lorsqu'il reconnut que la dame qui lui parlait, était cette charmante personne avec laquelle il se souvenait d'avoir couché. Il entra dans la chambre; mais au lieu d'aller au lit, comme il était plein des idées de tout ce qui lui était arrivé depuis dix ans, et qu'il ne pouvait se persuader que tous ces évènemens se fussent passés en une seule nuit, il s'approcha de la chaise où étaient ses habits et la bourse de sequins; et après les avoir examinés avec beaucoup d'attention : « Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voilà des choses que je ne puis comprendre ! » La dame, qui prenait plaisir à voir son embarras, lui dit : « Encore une fois, seigneur, venez vous remettre au lit. A quoi vous amusez-vous ? » A ces paroles, il s'avança vers Dame de beauté : « Je vous supplie, madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a long-temps que je suis auprès de vous. » « La question me surprend, répondit-elle : est-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de mo

tout à l'heure? Il faut que vous ayez l'esprit bien préoccupé. » « Madame, reprit Bedreddyn, je me souviens, il est vrai, d'avoir été près de vous; mais je me souviens aussi d'avoir depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai en effet couché cette nuit avec vous, je ne puis pas en avoir été éloigné si long-temps. Ces deux choses sont opposées. Dites-moi, de grace, ce que j'en dois penser ; si mon mariage avec vous est une illusion, ou si c'est un songe que mon absence. » « Oui, seigneur, repartit Dame de beauté, vous avez rêvé, sans doute, que vous avez été à Damas. » « Il n'y a donc rien de si plaisant, s'écria Bedreddyn en faisant un éclat de rire. Je suis assuré, madame, que ce songe va vous paraître très-réjouissant. Imaginez-vous que je me suis trouvé à la porte de Damas en chemise et en caleçon, comme je suis en ce moment; que je suis entré dans la ville aux huées d'une populace qui me suivait en m'insultant; que je me suis sauvé chez un pâtissier, qui m'a adopté, m'a appris son métier, et m'a laissé tous ses biens en mourant; qu'après sa mort, j'ai tenu sa boutique. Enfin, madame, il m'est arrivé une infinité d'autres aventures qui seraient trop longues à raconter; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas mal fait de m'éveiller : sans cela, on m'allait clouer à un poteau. » « Eh pour quel sujet, dit Dame de beauté en paraissant étonnée, voulait-on vous traiter si cruellement? Il fallait donc que vous eussiez commis un crime énorme? » « Point du tout, répondit Bedreddyn, c'était pour la chose du monde la plus bizarre et la plus ridicule. Tout mon

crime était d'avoir vendu une tarte à la crême où je n'avais pas mis de poivre.» «Ah! pour cela, dit Dame de beauté en riant de toute sa force, il faut avouer qu'on vous faisait une horrible injustice.» « Oh! madame, répliqua-t-il, ce n'est pas tout encore : pour cette maudite tarte à la crême, où l'on me reprochait de n'avoir point mis de poivre, on avait tout rompu et tout brisé dans ma boutique; on m'avait lié avec des cordes, et enfermé dans une caisse où j'étais si étroitement, qu'il me semble que je m'en sens encore. Enfin, on avait fait venir un charpentier, et on lui avait commandé de dresser un poteau pour me pendre! Mais Dieu soit béni de ce que tout cela n'est que l'ouvrage du sommeil.»

CXXVI^e NUIT.

« Bedreddyn ne passa pas tranquillement la nuit; il se réveillait de temps en temps, et se demandait à lui-même s'il rêvait ou s'il était éveillé. Il se défiait de son bonheur; et cherchant à s'en assurer, il ouvrait les rideaux, et parcourait des yeux toute la chambre. « Je ne me trompe pas, disait-il : voilà la même chambre où je suis entré à la place du bossu; et je suis couché avec la belle dame qui lui était destinée.» Le jour qui paraissait, n'avait pas encore dissipé son inquiétude lorsque le vézyr Chemseddyn Mohammed, son oncle; frappa à la porte, et entra presqu'en même temps pour lui donner le bon jour.

« Bedreddyn Hassan fut dans une surprise extrême

de voir paraître subitement un homme qu'il connaissait si bien, mais qui n'avait plus l'air de ce juge terrible qui avait prononcé l'arrêt de sa mort. « Ah! c'est donc vous, s'écria-t-il, qui m'avez traité si indignement et condamné à une mort qui me fait encore horreur, pour une tarte à la crême où je n'avais pas mis de poivre! » Le vézyr se prit à rire, et pour le tirer de la peine, lui conta comment, par le ministère d'un génie (car le récit du bossu lui avait fait soupçonner l'aventure), il s'était trouvé chez lui, et avait épousé sa fille à la place du palfrenier du sulthan. Il lui apprit ensuite que c'était par le cahier écrit de la main de Noureddyn Aly, qu'il avait découvert qu'il était son neveu; et enfin il lui dit que par suite de cette découverte, il était parti du Caire, et était allé jusqu'à Balsora pour le chercher et apprendre de ses nouvelles. « Mon cher neveu, ajouta-t-il en l'embrassant avec beaucoup de tendresse, je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait souffrir depuis que je vous ai reconnu. J'ai voulu vous ramener chez moi avant de vous apprendre votre bonheur, que vous devez trouver d'autant plus charmant, qu'il vous a coûté plus de peine. Consolez-vous de toutes vos afflictions par la joie de vous voir rendu aux personnes qui vous doivent être les plus chères. Pendant que vous vous habillerez, je vais avertir votre mère, qui désire vivement vous embrasser, et je vous amènerai votre fils que vous avez vu à Damas, et pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connaître. »

« Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joie de Bedreddyn lorsqu'il vit sa mère et son fils Agyb. Ces trois personnes ne cessaient de s'embrasser et de faire paraître tous les transports que la plus vive tendresse peut inspirer. La mère dit les choses les plus touchantes à Bedreddyn : elle lui parla de la douleur que lui avait causée une si longue absence, et des pleurs qu'elle avait versés. Le petit Agyb, au lieu de fuir comme à Damas les embrassemens de son père, ne se lassait point de les recevoir; et Bedreddyn Hassan, partagé entre deux objets si dignes de son amour, ne croyait pas leur pouvoir donner assez de marques de son affection.

« Pendant que ces choses se passaient chez Chemseddyn Mohammed, ce vézyr était allé au palais rendre compte au sulthan de l'heureux succès de son voyage. Le sulthan fut si charmé du récit de cette merveilleuse histoire, qu'il la fit écrire pour être conservée soigneusement dans les archives du royaume. Aussitôt que Chemseddyn Mohammed fut de retour au logis, comme il avait fait préparer un superbe festin, il se mit à table avec sa famille; et toute sa maison passa la journée dans de grandes réjouissances. »

Le vézyr Giafar ayant ainsi achevé l'histoire de Bedreddyn Hassan, dit au khalyfe Haroun Arréchyd : « Commandeur des croyans, voilà ce que j'avais à raconter à votre majesté. » Le khalyfe trouva cette histoire si surprenante, qu'il accorda sans hésiter la

grace de l'esclave Rihan; et pour consoler le jeune homme de la douleur qu'il avait de s'être privé lui-même malheureusement d'une femme qu'il aimait beaucoup, ce prince le maria avec une de ses esclaves, le combla de biens et le chérit jusqu'à sa mort.

« Mais, sire, ajouta Chehérazade, remarquant que le jour commençait à paraître, quelqu'agréable que soit l'histoire que je viens de raconter, j'en sais une autre qui l'est encore davantage. Si votre majesté souhaite l'entendre la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. » Chahriar se leva sans rien dire, et fort incertain de ce qu'il avait à faire. « La bonne sulthane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues histoires; et quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre tout entière. Je ne sais si je ne devrais pas la faire mourir aujourd'hui; mais non, ne précipitons rien : l'histoire dont-elle me fait fête, est peut-être plus divertissante que toutes celles qu'elle m'a contées jusqu'ici; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre; après qu'elle m'en aura fait le récit j'ordonnerai sa mort. »

CXXVII^e NUIT.

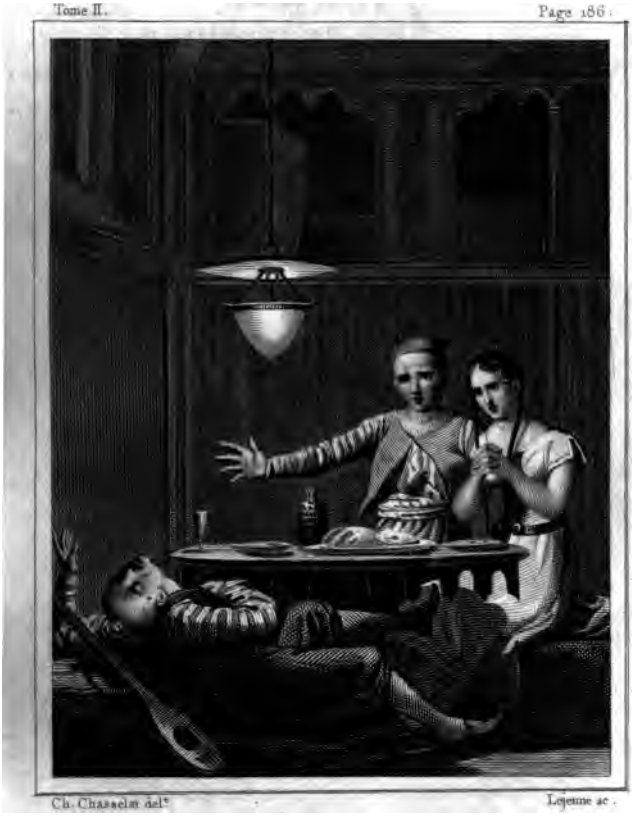
Dinarzade, ne manqua pas de réveiller avant le jour la sulthane des Indes, laquelle après avoir demandé à Chahriar la permission de commencer

l'histoire qu'elle avait promis de raconter, prit ainsi la parole :

HISTOIRE DU PETIT BOSSU.

Il y avait autrefois à Cachgar un tailleur qui avait une très-belle femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était aimé également. Un jour qu'il travaillait, un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique, et se mit à chanter en jouant du tambour de basque. Le tailleur prit plaisir à l'entendre, et résolut de l'emmener dans sa maison pour réjouir sa femme. Il lui en fit la proposition, et le bossu l'ayant acceptée, il ferma sa boutique et le mena chez lui.

Dès qu'ils y furent arrivés, la femme du tailleur, qui avait déja mis le couvert, parce qu'il était temps de souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avait préparé. Ils se mirent tous trois à table ; mais en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arrête ou un os, dont il mourut en peu de momens, sans que le tailleur et sa femme y pussent remédier. Ils furent l'un et l'autre d'autant plus effrayés de cet accident, qu'il était arrivé chez eux, et qu'il avaient sujet de craindre que si la justice venait à le savoir, on ne les punît comme des assassins. Le mari néanmoins trouva un expédient pour se défaire du corps mort; il fit réflexion qu'il demeurait dans le voisinage un médecin juif; et là-dessus ayant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa femme et lui prirent



Ch. Chasselat del.t Lejeune sc.

HISTOIRE DU PETIT BOSSU.

UNIV. OF MICH.

le bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappèrent à sa porte, où aboutissait un escalier très-roide par où l'on montait à sa chambre. Une servante descend aussitôt, sans lumière, ouvre et demande ce qu'ils souhaitaient. « Remontez, s'il vous plaît, répondit le tailleur, et dites à votre maître que nous lui amenons un homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui mettant en main une pièce d'argent, donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. » Pendant que la servante remontait pour faire part au médecin juif d'une si bonne nouvelle, le tailleur et sa femme portèrent promptement le corps du bossu au haut de l'escalier, le laissèrent là, et retournèrent chez eux en diligence.

Cependant, la servante ayant dit au médecin qu'un homme et une femme l'attendaient à la porte, et le priaient de descendre pour voir un malade qu'ils avaient amené, et lui ayant mis entre les mains l'argent qu'elle avait reçu, il se laissa transporter de joie : se voyant payé d'avance, il crut que c'était une bonne pratique qu'on lui amenait, et qu'il ne fallait pas négliger. « Prends vite de la lumière, dit-il à sa servante, et suis-moi. » En disant cela, il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation, qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât; et venant à rencontrer le bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement, qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier,

peu s'en fallut qu'il ne tombât et ne roulât avec lui. « Apporte donc vite de la lumière, cria-t-il à sa servante. » Enfin, elle arriva; il descendit avec elle, et trouvant que ce qui avait roulé, était un homme mort, il fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il invoqua Moïse, Aaron, Josué, Esdras, et tous les autres prophètes de sa loi. « Malheureux que je suis, disait-il, pourquoi ai-je voulu descendre sans lumière? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avait amené. Je suis cause de sa mort, et si le bon âne d'Esdras (1) ne vient à mon secours, je suis perdu. Hélas, on va bientôt me tirer de chez moi comme un meurtrier!»

Malgré le trouble qui l'agitait, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un venant à passer dans la rue, ne s'aperçût du malheur dont il se croyait la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. « Ah! c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort! Nous perdrons indubitablement la vie si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur! comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme?» « Il ne s'agit point de cela, repartit le Juif, il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant.»

(1) Cet âne est celui qui, selon les Mahométans, servit de monture à Esdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jérusalem.

CXXVIII^e NUIT.

Le médecin et sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il ne trouva nul stratagême pour sortir d'embarras, mais sa femme, plus fertile en inventions, dit : « Il me vient une pensée ; portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, et jetons-le par la cheminée dans la maison du musulman notre voisin. »

Ce musulman était un des pourvoyeurs du sulthan : il était chargé du soin de fournir l'huile, le beurre, et toutes sortes de graisses. Il avait chez lui son magasin, où les rats et les souris faisaient un grand dégât.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme et lui prirent le bossu, le portèrent sur le toît de leur maison, et après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement, qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes et le laissèrent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étaient à peine descendus et rentrés dans leur chambre, quand le pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenait d'un festin de noces auquel il avait été invité ce soir-là, et il avait une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir à la faveur de

sa lumière, un homme debout dans sa cheminée; mais comme il était naturellement courageux, et qu'il s'imagina que c'était un voleur, il se saisit d'un gros bâton, et courant droit au bossu : « Ah, ah! lui dit-il, je m'imaginais que c'étaient les rats et les souris qui mangeaient mon beurre et mes graisses, et c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler! Je ne crois pas qu'il te reprenne jamais envie d'y revenir. » En achevant ces mots, il le frappa et lui donna plusieurs coups de bâton. Le cadavre tombe le nez contre terre; le pourvoyeur redouble ses coups; mais remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer. Alors voyant que c'était un cadavre, la crainte commença à succéder à la colère. « Qu'ai-je fait, misérable, dit-il? Je viens d'assommer un homme : ah! j'ai porté trop loin ma vengeance! Grand Dieu, si vous n'avez pitié de moi, c'est fait de ma vie! Maudites soient mille fois les graisses et les huiles qui sont cause que j'ai commis une action si criminelle. » Il demeura pâle et défait: il croyait déja voir les ministres de la justice qui le traînaient au supplice; et il ne savait quelle résolution il devait prendre.....

CXXIX^e NUIT.

Le pourvoyeur du sulthan de Cachgar en frappant le bossu, n'avait pas pris garde à sa bosse : lorsqu'il s'en aperçut, il fit des imprécations contre lui. « Mau-

dit bossu, s'écria-t-il, chien de bossu, plût à dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses, et que je ne t'eusse point trouvé ici : je ne serais pas dans l'embarras où je suis pour l'amour de toi et de ta vilaine bosse ! Étoiles qui brillez aux cieux, ajouta-t-il, n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger si évident. » En disant ces paroles, il chargea le bossu sur ses épaules, sortit de sa chambre, alla jusqu'au bout de la rue, où l'ayant posé debout et appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa maison sans regarder derrière lui.

Quelques momens avant le jour, un marchand chrétien qui était fort riche, et qui fournissait au palais du sulthan la plupart des choses dont on avait besoin, après avoir passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quoiqu'il fût ivre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit était fort avancée, et qu'on allait bientôt appeler à la prière de la pointe du jour ; c'est pourquoi, précipitant ses pas, il se hâtait d'arriver au bain, de peur que quelque Musulman en allant à la mosquée, ne le rencontrât, et ne le menât en prison comme un ivrogne. Néanmoins, quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta pour quelque besoin contre la boutique où le pourvoyeur du sulthan avait mis le corps du bossu, lequel, venant à être ébranlé, tomba sur le dos du marchand, qui, dans la pensée que c'était un voleur qui l'attaquait, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête ; il lui en donna beaucoup d'autres ensuite, et se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier vint à ses cris; et voyant que c'était un Chrétien qui maltraitait un Musulman (car le bossu était de notre religion) : « Quel sujet avez-vous, lui dit-il, de maltraiter ainsi un Musulman? » « Il a voulu me voler, répondit le marchand; et il s'est jeté sur moi pour me prendre à la gorge. » « Vous vous êtes assez vengé, repliqua le garde en le tirant par le bras, ôtez-vous de là. » En même temps il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever; mais remarquant qu'il était mort : « Oh, oh! poursuivit-il, c'est donc ainsi qu'un Chrétien a la hardiesse d'assassiner un Musulman! » En achevant ces mots, il arrêta le Chrétien, et le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en prison jusqu'à ce que le juge fût levé et en état d'interroger l'accusé. Cependant le marchand chrétien revint de son ivresse, et plus il faisait des réflexions sur son aventure, moins il pouvait comprendre comment des simples coups de poing avaient été capables d'ôter la vie à un homme.

Le lieutenant de police, sur le rapport du garde, et ayant vu le cadavre qu'on avait apporté chez lui, interrogea le marchand chrétien, qui ne put nier un crime qu'il n'avait pas commis. Comme le bossu appartenait au sulthan, car c'était un de ses bouffons, le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le Chrétien sans avoir auparavant appris la volonté du prince. Il alla au palais pour cet effet rendre compte de ce qui se passait au sulthan, qui lui dit : « Je n'ai point de grace à accorder à un Chrétien qui tue un Musulman : allez, faites votre devoir. » A ces pa-

roles, le juge de police fit dresser une potence, envoya des crieurs par la ville pour publier qu'on allait pendre un Chrétien qui avait tué un Musulman.

Enfin, on tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence; et le bourreau, après lui avoir attaché la corde au cou, allait l'élever en l'air, lorsque le pourvoyeur du sulthan fendant la presse, s'avança en criant au bourreau : « Attendez, attendez; ne vous pressez pas : ce n'est pas lui qui a commis le meurtre, c'est moi. » Le lieutenant de police qui assistait à l'exécution, se mit à interroger le pourvoyeur, qui lui raconta de point en point de quelle manière il avait tué le bossu, et il acheva en disant qu'il avait porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avait trouvé. « Vous alliez, ajouta-t-il, faire mourir un innocent, puisqu'il ne peut pas avoir tué un homme qui n'était plus en vie. C'est bien assez pour moi d'avoir assassiné un Musulman, sans charger encore ma conscience de la mort d'un Chrétien qui n'est pas criminel. »....

CXXX^e NUIT.

Sire, dit Chehérazade, le pourvoyeur du sulthan de Cachgar s'étant accusé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du bossu, le lieutenant de police ne put se dispenser de rendre justice au marchand. « Laisse, dit-il au bourreau, laisse aller le Chrétien, et pends cet homme à sa place, puisqu'il

est évident par sa propre confession, qu'il est le coupable. » Le bourreau lâcha le marchand, mit aussitôt la corde au cou du pourvoyeur ; et dans le temps qu'il allait l'expédier, il entendit la voix du médecin juif, qui le priait instamment de suspendre l'exécution, et qui se faisait faire place pour se rendre au pied de la potence.

Quand il fut devant le juge de police : « Seigneur, lui dit-il, ce Musulman que vous voulez faire pendre, n'a pas mérité la mort ; c'est moi seul qui suis criminel. Hier, pendant la nuit, un homme et une femme que je ne connais pas, vinrent frapper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenaient. Ma servante alla ouvrir sans lumière, reçut d'eux une pièce d'argent pour me venir dire de leur part, de prendre la peine de descendre pour voir le malade. Pendant qu'elle me parlait, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier, et puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma servante eût allumé une chandelle ; et dans l'obscurité, venant à donner du pied contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin, je vis qu'il était mort, et que c'était le Musulman bossu dont on veut aujourd'hui venger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma femme et moi ; nous le portâmes sur notre toit (1), d'où nous le passâmes

(1) Dans presque toutes les villes de l'Orient, les toits des maisons sont construits en terrasses qui communiquent entre elles. Les habitans y couchent souvent pendant les nuits d'été.

sur celui du pourvoyeur, notre voisin, que vous alliez faire mourir injustement, et nous le descendîmes dans sa chambre par sa cheminée. Le pourvoyeur l'ayant trouvé chez lui, l'a traité comme un voleur, l'a frappé et a cru l'avoir tué; mais cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre; et quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux Musulmans, en souffrant que vous ôtiez la vie au pourvoyeur du sulthan, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, s'il vous plaît, et me mettez à sa place, puisque personne autre que moi n'est cause de la mort du bossu. »

CXXXI^e NUIT.

Dès que le juge de police fut persuadé que le médecin juif était le meurtrier, il ordonna au bourreau de se saisir de sa personne, et de mettre en liberté le pourvoyeur du sulthan. Le médecin avait déja la corde au cou, et allait cesser de vivre, quand on entendit la voix du tailleur, qui priait le bourreau de ne pas passer plus avant, et qui faisait ranger le peuple pour s'avancer vers le lieutenant de police, devant lequel étant arrivé : « Seigneur, lui dit-il, peu s'en est fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois personnes innocentes; mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous al-

lez connaître le véritable assassin du bossu. Si sa mort doit être expiée par une autre, c'est par la mienne. Hier vers la fin du jour, comme je travaillais dans ma boutique, et que j'étais en humeur de me réjouir, le bossu à demi-ivre arriva, et s'assit. Il chanta quelque temps, et je lui proposai de venir passer la soirée chez moi : il y consentit, et je l'emmenai. Nous nous mîmes à table, et je servis un morceau de poisson; en le mangeant, une arête ou un os s'arrêta dans son gosier, et quelque chose que nous pûmes faire, ma femme et moi, pour le soulager, il mourut en peu de temps. Nous fûmes fort affligés de sa mort; et de peur d'en être repris, nous portâmes le cadavre à la porte du médecin juif. Je frappai, et je dis à la servante qui vint ouvrir, de remonter promptement, et de prier son maître de notre part de descendre pour voir un malade que nous lui amenions; et afin qu'il ne refusât pas de venir, je la chargeai de lui remettre une pièce d'argent que je lui donnai. Dès qu'elle fut remontée, je portai le bossu au haut de l'escalier sur la première marche, et nous sortîmes aussitôt, ma femme et moi, pour nous retirer chez nous. Le médecin, en voulant descendre, fit rouler le bossu; ce qui lui a fait croire qu'il était cause de sa mort. Puisque cela est ainsi, ajouta-t-il, laissez aller le médecin, et faites-moi mourir. »

Le lieutenant de police et tous les spectateurs ne pouvaient assez admirer les étranges évènemens dont la mort du bossu avait été suivie. « Lâche donc le

médecin juif, dit le juge au bourreau, et pends le tailleur, puisqu'il confesse son crime. Il faut avouer que cette histoire est bien extraordinaire, et qu'elle mérite d'être écrite en lettres d'or. » Le bourreau ayant mis en liberté le médecin, passa une corde au cou du tailleur.

CXXXII^e NUIT.

PENDANT que le bourreau se préparait à pendre le tailleur, le sulthan de Cachgar, qui ne pouvait se passer long-temps du bossu, son bouffon, ayant demandé à le voir, un de ses officiers lui dit : « Sire, le bossu dont votre majesté est en peine, après s'être enivré hier, s'échappa du palais contre sa coutume pour aller courir par la ville, et il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le juge de police un homme accusé de l'avoir tué, et aussitôt le juge a fait dresser une potence. Comme on allait pendre l'accusé, un homme est arrivé, et après celui-là un autre ; ils s'accusent eux-mêmes, et se déchargent l'un l'autre. Il y a long-temps que cela dure, et le lieutenant de police est actuellement occupé à interroger un troisième homme qui se dit le véritable assassin. »

A ce discours, le sulthan de Cachgar envoya un huissier au lieu du supplice : « Allez, lui dit-il, en toute diligence dire au juge de police qu'il m'amène incessamment les accusés, et qu'on m'apporte aussi le corps du pauvre bossu que je veux voir encore

une fois. » L'huissier partit, et arrivant dans le temps que le bourreau commençait à tirer la corde pour pendre le tailleur, il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'exécution. Le bourreau ayant reconnu l'huissier, n'osa passer outre, et lâcha le tailleur. Après cela, l'huissier ayant salué le lieutenant de police, déclara la volonté du sulthan. Le juge obéit, prit le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien, et fit porter par quatre de ses gens le corps du bossu.

Lorsqu'ils furent tous devant le sulthan, le juge de police se prosterna aux pieds de ce prince; et quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il savait de l'histoire du bossu. Le sulthan la trouva si singulière, qu'il ordonna à son historiographe particulier de l'écrire avec toutes ses circonstances; puis s'adressant à toutes les personnes qui étaient présentes : « Avez-vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion du bossu, mon bouffon? » Le marchand chrétien, après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors la parole : « Puissant monarque, dit-il, je sais une histoire plus étonnante que celle dont on vient de vous faire le récit; je vais vous la raconter si votre majesté veut m'en donnner la permission. Les circonstances en sont telles, qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans en être touché. » Le sulthan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE

RACONTÉE PAR LE MARCHAND CHRÉTIEN.

« Sire, avant que je m'engage dans le récit que votre majesté consent que je lui fasse, je lui ferai remarquer, s'il lui plaît, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans son empire. Je suis étranger, natif du Caire en Égypte, Cophte de nation (1), et Chrétien de religion. Mon père était courtier, et il avait amassé des biens assez considérables qu'il me laissa en mourant. Je suivis son exemple, et j'embrassai sa profession. Comme j'étais un jour au Caire dans le logement public des marchands de toutes sortes de grains, un jeune marchand très-bien fait et proprement vêtu, monté sur un âne, vint m'aborder. Il me salua, et ouvrant un mouchoir où il y avait un échantillon de sésame : « Combien vaut, me dit-il, la grande mesure de sésame de la qualité de celui que vous voyez ? »

CXXXIII^e NUIT.

« J'EXAMINAI le sésame que le jeune marchand me montrait, et je lui répondis qu'il valait, au prix courant, cent dragmes d'argent la grande mesure.

(1) Cophte ou Copte, nom qu'on donne aux chrétiens originaires d'Égypte, et qui sont de la secte des Jacobites ou des Eutichéens.

« Voyez, me dit-il, les marchands qui en voudraient pour ce prix-là, et venez jusqu'à la porte de la Victoire, où vous verrez un khan séparé de toute autre habitation : je vous attendrai là. » En disant ces paroles, il partit, et me laissa l'échantillon de sésame, que je fis voir à plusieurs marchands de la place, qui me dirent tous qu'ils en prendraient tant que je leur en voudrais donner, à cent dix dragmes d'argent; et à ce compte, je trouvais à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flatté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire, où le jeune marchand m'attendait. Il me mena dans son magasin qui était plein de sésame. Il y en avait cinquante grandes mesures, que je fis mesurer et charger sur des ânes, et je les vendis cinq mille dragmes d'argent. « De cette somme, me dit le jeune homme, il y a cinq cents dragmes pour votre droit, à dix par mesure, je vous les accorde; et pour ce qui est du reste qui m'appartient, comme je n'en ai pas besoin présentement, retirez-le de vos marchands, et me le gardez jusqu'à ce que j'aille vous le demander. » Je lui répondis qu'il serait prêt toutes les fois qu'il voudrait le venir prendre, ou me l'envoyer demander. Je lui baisai la main en le quittant, et me retirai fort satisfait de sa générosité.

« Je fus un mois sans le revoir : au bout de ce temps-là, je le vis reparaître. « Où sont, me dit-il, les quatre mille cinq cents dragmes que vous me devez ? » « Elles sont toutes prêtes, lui répondis-je, et je vais les compter tout à l'heure. » Comme il était

monté sur son âne, je le priai de mettre pied à terre, et de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir. « Non, me dit-il, je ne puis descendre à présent; j'ai une affaire pressante qui m'appelle ici près; mais je vais revenir, et en repassant, je prendrai mon argent, que je vous prie de tenir prêt. » Il disparut en achevant ces paroles. Je l'attendis, mais ce fut inutilement, et il ne revint qu'un mois encore après. « Voilà, dis-je en moi-même, un jeune marchand qui a bien de la confiance en moi, de me laisser entre les mains, sans me connaître, une somme de quatre mille cinq cents dragmes d'argent! Un autre que lui n'en userait pas ainsi, et craindrait que je ne l'emportasse. » Il revint à la fin du troisième mois : il était encore monté sur son âne, mais plus magnifiquement habillé que les autres fois. »

CXXXIV^e NUIT.

« D'ABORD que j'aperçus le jeune marchand, j'allai au-devant de lui, je le conjurai de descendre, et lui demandai s'il ne voulait donc pas que je lui comptasse l'argent que j'avais à lui. « Cela ne presse pas, répondit-il d'un air gai et content. Je sais qu'il est en bonnes mains; je viendrai le prendre quand j'aurai dépensé tout ce que j'ai, et qu'il ne me restera plus autre chose. Adieu, ajouta-t-il, attendez-moi à la fin de la semaine. » A ces mots, il donna un coup de

fouet à son âne, et je l'eus bientôt perdu de vue. « Bon! dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre « à la fin de la semaine, et selon son discours, je ne le reverrai peut-être de long-temps. Je vais cependant faire valoir son argent; ce sera un revenant-bon pour moi. »

« Je ne me trompai pas dans ma conjecture: l'année se passa avant que j'entendisse parler du jeune homme. Au bout de l'an, il parut aussi richement vêtu que la dernière fois, mais il me semblait avoir quelque chose dans l'esprit. Je le suppliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. « Je le veux bien pour cette fois, me répondit-il, mais à condition que vous ne ferez pas de dépense extraordinaire pour moi. » « Je ne ferai que ce qui vous plaira, repris-je; descendez donc de grace. » Il mit pied à terre, et entra chez moi. Je donnai des ordres pour le régal que je voulais lui offrir; et en attendant qu'on servît, nous commençâmes à nous entretenir. Quand le repas fut prêt, nous nous assîmes à table. Dès le premier morceau, je remarquai qu'il le prit de la main gauche, et je fus étonné de voir qu'il ne se servait nullement de la droite. Je ne savais ce que j'en devais penser. Depuis que je connais ce marchand, disais-je en moi-même, il m'a toujours paru très-poli, serait-il possible qu'il en usât ainsi par mépris pour moi? Par quelle raison ne se sert-il pas de sa main droite? »

CXXXV^e NUIT.

Le marchand chrétien était fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeait que de la main gauche. « Après le repas, dit-il, lorsque mes gens eurent desservi et se furent retirés, nous nous assîmes tous deux sur un sofa. Je présentai au jeune homme une tablette excellente, et il la prit encore de la main gauche. « Seigneur, lui dis-je alors, je vous supplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous servez pas de votre main droite; vous y avez mal apparemment? » Il fit un grand soupir au lieu de me répondre; et tirant son bras droit, qu'il avait tenu caché jusqu'alors sous sa robe, il me montra qu'il avait la main coupée; ce dont je fus extrêmement étonné. « Vous avez été choqué, sans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche; mais jugez si j'ai pu faire autrement. » « Peut-on vous demander, repris-je, par quel malheur vous avez perdu votre main droite? » Il versa des larmes à cette demande; et après les avoir essuyées, il me conta son histoire, comme je vais vous la raconter :

« Vous saurez, me dit-il, que je suis natif de Baghdad, fils d'un père riche, et des plus distingués de la ville par sa qualité et par son rang. A peine étais-je entré dans le monde, que fréquentant des personnes qui avaient voyagé, et qui disaient des merveilles de

l'Égypte, et particulièrement du grand Caire, je fus frappé de leurs discours, et j'eus envie d'y faire un voyage; mais mon père vivait encore, et il ne m'en aurait pas donné la permission. Il mourut enfin, et sa mort me laissant maître de mes actions, je résolus d'aller au Caire. J'employai une très-grosse somme d'argent en plusieurs sortes d'étoffes fines de Baghdad et de Moussoul, et je me mis en chemin.

« En arrivant au Caire, j'allai descendre au khan qu'on appelle le khan de Mesrour; j'y pris un logement avec un magasin, dans lequel je fis mettre les ballots que j'avais apportés avec moi sur des chameaux. Cela fait, j'entrai dans ma chambre pour me reposer et me remettre de la fatigue du chemin, pendant que mes gens, à qui j'avais donné de l'argent, allèrent acheter des vivres, et firent la cuisine. Après le repas, j'allai voir le château, quelques mosquées, les places publiques et d'autres endroits qui méritaient d'être vus.

« Le lendemain, je m'habillai proprement, et après avoir fait tirer de quelques-uns de mes ballots de très-belles et de très-riches étoffes, dans l'intention de les porter à un bezestin, pour voir ce qu'on en offrirait; j'en chargeai quelques-uns de mes esclaves, et me rendis au bezestin des Circassiens. J'y fus bientôt environné d'une foule de courtiers et de crieurs qui avaient été avertis de mon arrivée. Je partageai des échantillons d'étoffes entre plusieurs crieurs qui les allèrent crier et faire voir dans tout le bezestin; mais tous les marchands en offraient beaucoup moins que ce qu'elle me coûtait d'achat et de frais de voiture.

Cela me fâcha; et comme j'en témoignais mon ressentiment aux crieurs: « Si vous voulez nous en croire, me dirent-ils, nous vous enseignerons un moyen de ne rien perdre sur vos étoffes.... »

CXXXVI^e NUIT.

Le marchand chrétien parlant toujours au sulthan de Cachgar, continua en ces termes:

« Les courtiers et les crieurs, me dit le jeune homme, m'ayant promis de m'enseigner le moyen de ne pas perdre sur mes marchandises, je leur demandai ce qu'il fallait faire pour cela? « Les distribuer à plusieurs marchands, repartirent-ils, ils les vendront en détail, et deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils en auront fait. Par là vous gagnerez au lieu de perdre, et les marchands gagneront aussi quelque chose. Cependant vous aurez la liberté de vous divertir, et de vous promener dans la ville et sur le Nil. »

« Je suivis leur conseil: je les menai avec moi à mon magasin, d'où je tirai toutes mes marchandises; et retournant au bezestin, je les distribuai à différens marchands qu'ils m'avaient indiqués comme les plus solvables, et qui me donnèrent un reçu en bonne forme, signé par des témoins, sous la condition que je ne leur demanderais rien le premier mois.

« Mes affaires ainsi disposées, je n'eus plus l'esprit occupé d'autres choses que de plaisir. Je contractai amitié avec diverses personnes à peu près de mon

âge, qui avaient soin de me bien faire passer mon temps. Le premier mois s'étant écoulé, je commençai à voir mes marchands deux fois la semaine, accompagné d'un officier public pour examiner leur livre de vente, et d'un changeur pour régler la bonté et la valeur des espèces qu'ils me comptaient. Ainsi, les jours de recette, quand je me retirais au khan de Mesrour où j'étais logé, j'emportais une bonne somme d'argent. Cela n'empêchait pas que les autres jours de la semaine, je n'allasse passer la matinée, tantôt chez un marchand, et tantôt chez un autre; je me divertissais à m'entretenir avec eux, et à voir ce qui se passait dans le bezestin.

« Un lundi que j'étais assis dans la boutique d'un de ces marchands, qui se nommait Bedreddyn, une dame de condition, comme il était aisé de le connaître à son air, à son habillement, et par une esclave fort proprement mise qui la suivait, entra dans la boutique, et s'assit près de moi. Cet extérieur, joint à une grace naturelle qui paraissait en tout ce qu'elle faisait, me prévint en sa faveur, et me donna une grande envie de la mieux connaître.

Je ne sais si elle ne s'aperçut pas que je prenais plaisir à la regarder, et si mon attention ne lui plaisait point; mais elle haussa le crêpon qui lui descendait sur le visage par dessus la mousseline qui le cachait, et me laissa voir de grands yeux noirs dont je fus charmé. Enfin, elle acheva de me rendre très-amoureux d'elle par le son de sa voix, et par ses manières honnêtes et gracieuses, lorsqu'en saluant le marchand, elle lui

demanda des nouvelles de sa santé depuis le temps qu'elle ne l'avait vu.

« Après s'être entretenue quelque temps avec lui de choses indifférentes, elle lui dit qu'elle cherchait une certaine étoffe à fond d'or; qu'elle venait à sa boutique comme à celle qui était la mieux assortie de tout le bezestin; et que s'il en avait, il lui ferait un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddyn lui en montra plusieurs pièces, elle s'arrêta à l'une d'elles, et lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cents dragmes d'argent. « Je consens à vous en donner cette somme, lui dit-elle; je n'ai pas d'argent sur moi, mais j'espère que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, et me permettre d'emporter l'étoffe : je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cents dragmes dont nous convenons pour elle. » « Madame, lui répondit Bedreddyn, je vous ferais crédit avec plaisir, et vous laisserais emporter l'étoffe si elle m'appartenait; mais elle appartient à cet honnête jeune homme que vous voyez; et c'est aujourd'hui que je dois lui en compter l'argent. » « Hé d'où vient, reprit la dame fort étonnée, que vous en usez de cette sorte avec moi? N'ai-je pas coutume de venir à votre boutique? Et toutes les fois que j'ai acheté des étoffes, et que vous avez bien voulu me les laisser emporter sans en payer à l'instant, ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain? » Le marchand en demeura d'accord. « Il est vrai, madame, repartit-il; mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui. » « Hé bien, voilà votre étoffe,

dit-elle en la lui jetant ! Que Dieu vous confonde, vous et tout ce qu'il y a de marchands! Vous êtes tous faits les uns comme les autres : vous n'avez aucun égard pour personne. » En achevant ces paroles, elle se leva brusquement, et sortit fort irritée contre Bedreddyn.... »

CXXXVII^e NUIT.

Le marchand chrétien poursuivant son histoire : « Quand je vis, me dit le jeune homme, que la dame se retirait, je sentis bien que mon cœur s'intéressait pour elle ; je la rappelai : « Madame, lui dis-je, faites-moi la grace de revenir ; peut-être trouverai-je moyen de vous contenter l'un et l'autre. » Elle revint, en me disant que c'était pour l'amour de moi. « Seigneur Bedreddyn, dis-je alors au marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'appartient ? » « Onze cents dragmes d'argent, répondit-il ; je ne puis la donner à moins. » Livrez-la donc à cette dame, repris-je, et qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, et je vais vous faire un billet de la somme à prendre sur les autres marchandises que vous avez. » Effectivement je fis le billet, le signai, et le mis entre les mains de Bedreddyn. Ensuite, présentant l'étoffe à la dame, je lui dis : « Vous pouvez l'emporter, madame ; et quant à l'argent, vous me l'enverrez demain ou un autre jour, ou bien je vous fais présent de l'étoffe, si vous voulez. » « Ce n'est pas comme je

l'entends, reprit-elle. Vous en usez avec moi d'une manière si honnête et si obligeante, que je serais indigne de paraître devant les hommes si je ne vous en témoignais pas de la reconnaissance. Que Dieu, pour vous en récompenser, augmente vos biens, vous fasse vivre long-temps après moi, vous ouvre la porte des cieux à votre mort, et que toute la ville publie votre générosité! »

« Ces paroles me donnèrent de la hardiesse. « Madame, lui dis-je, laissez-moi voir votre visage pour prix de l'obligeance que je vous ai montrée : ce sera me payer avec usure. » A ces mots, elle se tourna de mon côté, ôta la mousseline qui lui couvrait le visage, et offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé, que je ne pus lui rien dire pour lui exprimer ce que j'en pensais. Je ne me serais jamais lassé de la regarder; mais elle se recouvrit promptement le visage, de peur qu'on ne l'aperçut; et après avoir abaissé le crêpon, elle prit la pièce d'étoffe, et s'éloigna de la boutique, où elle me laissa dans un état bien différent de celui où j'étais en y arrivant. Je demeurai long-temps dans un trouble et dans un désordre étrange. Avant de quitter le marchand, je lui demandai s'il connaissait la dame. « Oui, me répondit-il, elle est fille d'un émir qui lui a laissé en mourant des biens immenses. »

« Quand je fus de retour au khan de Mesrour, mes gens me servirent à souper; mais il me fut impossible de manger. Je ne pus même fermer l'œil de toute la nuit, qui me parut la plus longue de ma vie.

Dès qu'il fut jour, je me levai dans l'espérance de revoir l'objet qui troublait mon repos; et dans le dessein de lui plaire, je m'habillai plus proprement que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddyn. »

CXXXVIII^e NUIT.

Le jeune homme de Baghdad racontant ses aventures au marchand chrétien : « Il n'y avait pas longtemps, dit-il, que j'étais arrivé à la boutique de Bedreddyn, lorsque je vis venir la dame, suivie de son esclave, et plus magnifiquement vêtue que le jour précédent. Elle ne regarda pas le marchand; et s'adressant à moi seul : « Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir la parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connaître, par une générosité que je n'oublierai jamais. » « Madame, lui répondis-je, il n'était pas besoin de tant vous presser ; j'étais sans inquiétude sur mon argent, et je suis fâché de la peine que vous avez prise. » « Il n'était pas juste, reprit-elle, que j'abusasse de votre honnêteté. » En disant cela, elle me mit l'argent entre les mains, et s'assit près de moi.

« Alors profitant de l'occasion que j'avais de l'entretenir, je lui parlai de l'amour que je sentais pour elle; mais elle se leva et me quitta brusquement, comme

si elle eût été fort offensée de la déclaration que je venais de lui faire. Je la suivis des yeux tant que je pus la voir; et dès que je ne la vis plus, je pris congé du marchand, et je sortis du bezestin sans savoir où j'allais. Je rêvais à cette aventure, lorsque je sentis qu'on me tirait par derrière. Je me tournai aussitôt pour voir ce que ce pouvait être, et je reconnus avec plaisir que c'était l'esclave de la dame dont j'avais l'esprit occupé. « Ma maîtresse, me dit-elle, cette jeune personne à qui vous venez de parler dans la boutique d'un marchand, voudrait bien vous dire un mot; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. » Je la suivis; et je trouvai en effet sa maîtresse qui m'attendait dans la boutique d'un changeur où elle était assise.

« Elle me fit asseoir auprès d'elle; et prenant la parole : « Mon cher seigneur, me dit-elle, ne soyez pas surpris que je vous aie quitté un peu brusquement; je n'ai pas jugé à propos, devant ce marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des sentimens que je vous ai inspirés. Mais bien loin de m'en offenser, j'avoue que je prenais plaisir à vous entendre, et je m'estime infiniment heureuse d'avoir pour amant un homme de votre mérite. Je ne sais quelle impression ma vue a pu faire d'abord sur vous; mais pour moi, je puis vous assurer qu'en vous voyant je me suis senti de l'inclination pour vous. Depuis hier, je n'ai fait que penser aux choses que vous me dîtes, et mon empressement à venir vous chercher si matin doit bien vous prouver

que vous ne me déplaisez pas. » « Madame, repris-je, transporté d'amour et de joie, je ne pouvais rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne saurait aimer avec plus de passion que je vous aime; depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux, ils furent éblouis de tant de charmes, et mon cœur se rendit sans résistance. » « Ne perdons pas le temps en discours inutiles, interrompit-elle : je ne doute pas de votre sincérité, et vous serez bientôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ou si vous souhaitez que j'aille chez vous? » « Madame, lui répondis-je, je suis un étranger logé dans un khan, ce n'est pas un lieu propre à recevoir une dame de votre rang et de votre mérite. »

CXXXIX^e NUIT.

« Il est plus à propos, madame, poursuivit le marchand, que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure; j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. La dame y consentit. « Il est, dit-elle, vendredi après demain; venez ce jour-là, après la prière du midi. Je demeure dans la rue de la Dévotion. Vous n'avez qu'à demander la maison d'Abou Chamma, surnommé Bercour, autrefois chef des émirs; vous me trouverez là. » A ces mots, nous nous séparâmes, et je passai la journée du lendemain dans une grande impatience.

« Le vendredi, je me levai de bon matin, je pris

le plus bel habit que j'eusse, avec une bourse où je mis cinquante pièces d'or ; et monté sur un âne que j'avais retenu dès le jour précédent, je partis accompagné de l'homme qui me l'avait loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la Dévotion, je dis au maître de l'âne de demander où était la maison que je cherchais ; on la lui enseigna, et il m'y mena. Je descendis à la porte, je le payai bien et le renvoyai, en lui recommandant de bien remarquer la maison où il me laissait, et de ne pas manquer de m'y venir prendre le lendemain matin, pour me remener au khan de Mesrour.

« Je frappai à la porte, et aussitôt deux petites esclaves blanches comme la neige, et très-proprement habillées, vinrent ouvrir. « Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles, notre maîtresse vous attend impatiemment. Il y a deux jours qu'elle ne cesse de parler de vous. » J'entrai dans la cour et je vis un grand pavillon élevé sur sept marches, entouré d'une grille qui le séparait d'un jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne servaient qu'à l'embellir et qu'à former de l'ombre, il y en avait une infinité d'autres chargés de toutes sortes de fruits. Je fus charmé du ramage d'un grand nombre d'oiseaux qui mêlaient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse, qu'on voyait au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. D'ailleurs, ce jet d'eau était très-agréable à voir : quatre dragons dorés paraissaient aux angles du bassin, qui était quarré ; et ces dragons jetaient de l'eau en abondance, mais de l'eau plus claire que le

cristal de roche. Ce lieu plein de délices me donna une haute idée de la conquête que j'avais faite. Les deux petites esclaves me firent entrer dans un salon magnifiquement meublé; et pendant que l'une courut avertir sa maîtresse de mon arrivée, l'autre demeura avec moi, et me fit remarquer toutes les beautés du salon. »

CXL^e NUIT.

Le marchand chrétien, continuant de parler au sulthan de Cachgar, poursuivit de cette manière :

« Je n'attendis pas long-temps dans le salon, me dit le jeune homme; la dame que j'aimais y arriva bientôt, fort parée de perles et de diamans, mais plus brillante encore par l'éclat de ses yeux que par celui de ses pierreries. Sa taille, qui n'était plus cachée par son habillement de ville, me parut la plus fine et la plus avantageuse du monde. Je ne vous parlerai point de la joie que nous eûmes de nous revoir; car c'est une chose que je ne pourrais que faiblement exprimer. Je vous dirai seulement qu'après les premiers complimens nous nous assîmes tous deux sur un sofa, où nous nous entretînmes avec toute la satisfaction imaginable. On nous servit ensuite les mets les plus délicats et les plus exquis. Nous nous mîmes à table; et après le repas, nous commençâmes à nous entretenir jusqu'à la nuit. Alors on nous apporta d'excellent vin et des fruits propres à exciter à boire, et nous bûmes au son des instrumens que les esclaves

accompagnèrent de leurs voix. La dame du logis chanta elle-même, et acheva, par ses chansons, de m'attendrir et de me rendre le plus passionné de tous les amans. Enfin je passai la nuit à goûter toutes sortes de plaisirs.

« Le lendemain matin, après avoir mis adroitement sous le chevet du lit la bourse et les cinquante pièces d'or que j'avais apportées, je dis adieu à la dame, qui me demanda quand je la reverrais : « Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce soir. » Elle parut ravie de ma réponse, me conduisit jusqu'à la porte; et en nous séparant elle me conjura de tenir ma promesse.

« Le même homme qui m'avait amené, m'attendait avec son âne. Je montai dessus et revins au khan de Mesrour. En renvoyant l'homme, je lui dis que je ne le payais pas, afin qu'il vînt me reprendre l'après dîner à l'heure que je lui indiquai.

« D'abord que je fus de retour dans mon logement, mon premier soin fut de faire acheter un bon agneau et plusieurs sortes de gâteaux que j'envoyai à la dame par un porteur. Je m'occupai ensuite d'affaires sérieuses, jusqu'à ce que le maître de l'âne fut arrivé. Alors je partis avec lui, et me rendis chez la dame, qui me reçut avec autant de joie que le jour précédent, et me fit un régal aussi magnifique que le premier.

« En la quittant le lendemain, je lui laissai encore une bourse de cinquante pièces d'or, et je revins au khan de Mesrour. »

CXLI^e NUIT.

Le jeune homme de Baghdad poursuivit son histoire dans ces termes : « Je continuai de voir la dame tous les jours, et de lui laisser chaque fois une bourse de cinquante pièces d'or ; cela dura jusqu'à ce que les marchands à qui j'avais donné mes marchandises à vendre, et que je voyais régulièrement deux fois la semaine, ne me durent plus rien. Enfin je me trouvai sans argent et sans espérance d'en avoir.

« Dans cet état affreux, et prêt à m'abandonner à mon désespoir, je sortis du khan sans savoir ce que je faisais, et m'en allai du côté du château, où il y avait un grand nombre de personnes assemblées pour voir un spectacle que donnait le sulthan d'Égypte. Lorsque je fus arrivé dans le lieu où était tout ce monde, je me mêlai parmi la foule, et me trouvai par hasard près d'un cavalier bien monté et fort proprement habillé, qui avait à l'arçon de sa selle un sac à demi ouvert, d'où sortait un cordon de soie verte. En mettant la main sur le sac je jugeai que le cordon devait être celui d'une bourse qui était dedans. Pendant que je songeais à cela, il passa de l'autre côté du cavalier un porteur chargé de bois; et il passa si près, que le cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne touchât et ne déchirât son habit. En ce moment, le démon me tenta : je pris le cordon d'une main; et m'aidant de l'autre à élargir le sac, je tirai la bourse sans que personne s'en aperçût. Elle

était pesante, et je ne doutai point qu'il n'y eût dedans de l'or ou de l'argent.

« Quand le porteur fut passé, le cavalier, qui avait apparemment quelque soupçon de ce que j'avais fait pendant qu'il avait eu la tête tournée, mit aussitôt la main dans son sac, et, n'y trouvant pas sa bourse, me donna un si grand coup de sa hache d'armes, qu'il me renversa par terre. Tous ceux qui furent témoins de cette violence, en furent touchés, et quelques-uns mirent la main sur la bride du cheval pour arrêter le cavalier, et lui demander pour quel sujet il m'avait frappé, s'il lui était permis de maltraiter ainsi un Musulman. « De quoi vous mêlez-vous, leur répondit-il d'un ton brusque? Je ne l'ai pas fait sans raison ; c'est un voleur. » A ces paroles, je me relevai ; et, à mon air, chacun prenant mon parti s'écria qu'il était un menteur, qu'il n'était pas croyable qu'un jeune homme tel que moi eût commis la méchante action qu'il m'imputait. Enfin ils soutenaient que j'étais innocent ; et tandis qu'ils retenaient son cheval pour favoriser mon évasion, par malheur pour moi, le lieutenant de police, suivi de ses gens, passa par là ; voyant tant de monde assemblé autour du cavalier et de moi, il s'approcha et demanda ce qui était arrivé. Il n'y eut personne qui n'accusât le cavalier de m'avoir maltraité injustement, sous prétexte du vol dont il m'accusait.

« Le lieutenant de police ne s'arrêta pas à tout ce qu'on lui disait ; il demanda au cavalier s'il ne soupçonnait pas quelqu'autre que moi de l'avoir volé. Le

cavalier répondit que non, et il lui dit les raisons qu'il avait de croire qu'il ne se trompait pas dans ses soupçons. Le lieutenant de police, après l'avoir écouté, ordonna à ses gens de m'arrêter et de me fouiller; ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter aussitôt; et l'un d'entre eux m'ayant ôté la bourse, la montra publiquement. Je ne pus soutenir cette honte, j'en tombai évanoui....»

CXLII^e NUIT.

« Lorsque le lieutenant de police eut la bourse entre les mains, il demanda au cavalier si elle était à lui, et combien il y avait mis d'argent. Le cavalier la reconnut pour celle qui lui avait été prise, et assura qu'il y avait dedans vingt sequins; le juge l'ouvrit, et après y avoir effectivement trouvé vingt sequins il la lui rendit. Aussitôt il me fit venir devant lui: «Jeune homme, me dit-il, avouez-moi la vérité: est-ce vous qui avez pris la bourse de ce cavalier? N'attendez pas que j'emploie les tourmens pour vous le faire confesser.» Alors, baissant les yeux, je dis en moi-même: « Si je nie le fait, la bourse dont on m'a trouvé saisi me fera passer pour un menteur.» Ainsi, pour éviter un double châtiment, je levai la tête, et confessai que c'était moi. Je n'eus pas plus tôt fait cet aveu, que le lieutenant de police, après avoir pris des témoins, commanda qu'on me coupât la main. La sentence fut exécutée sur-le-champ, ce qui excita la pitié de tous les spectateurs; je remarquai même sur

le visage du cavalier, qu'il n'en était pas moins touché que les autres. Le lieutenant de police voulait encore me faire couper un pied; mais je suppliai le cavalier de demander ma grace; il la demanda et l'obtint.

« Lorsque le juge eut passé son chemin, le cavalier s'approcha de moi. « Je vois bien, me dit-il en me présentant la bourse, que c'est la nécessité qui vous a fait faire une action si honteuse et si indigne d'un jeune homme aussi bien fait que vous; mais tenez, voilà cette bourse fatale, je vous la donne, et je suis très-fâché du malheur qui vous est arrivé. » En achevant ces paroles, il me quitta; et comme j'étais très-faible à cause du sang que j'avais perdu, quelques honnêtes gens du quartier eurent la charité de me faire entrer chez eux, et de me faire boire un verre de vin. Ils pansèrent aussi mon bras, et mirent ma main dans un linge : je l'emportai avec moi attachée à ma ceinture.

« Quand je serais retourné au khan de Mesrour dans ce triste état, je n'y aurais pas trouvé le secours dont j'avais besoin. C'était aussi hasarder beaucoup que d'aller me présenter à la jeune dame. « Peut-être, dis-je, elle ne voudra plus me voir, lorsqu'elle aura appris mon infamie. » Je ne laissai pas néanmoins de prendre ce parti; afin que le monde qui me suivait se lassât de m'accompagner, je marchai par plusieurs rues détournées, et me rendis enfin chez la dame, où j'arrivai si faible et si fatigué, que je me jetai sur le sofa, le bras droit sous ma robe, car je me gardai bien de le faire voir.

« Cependant la dame, avertie de mon arrivée et du mal que je souffrais, vint avec empressement; et me voyant pâle et défait : « Ma chère ame, me dit-elle, qu'avez-vous donc ? » Je dissimulai. « Madame, lui répondis-je, c'est un grand mal de tête qui me tourmente. » Elle en parut très-affligée. « Asseyez-vous, reprit-elle (car je m'étais levé pour la recevoir); dites-moi comment cela vous est venu? Vous vous portiez si bien la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir ! Il y a quelqu'autre chose que vous me cachez : apprenez-moi ce que c'est. » Comme je gardais le silence, et qu'au lieu de répondre, les larmes coulaient de mes yeux : « Je ne comprends pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger; vous en aurais-je donné quelque sujet sans y penser ? Et venez-vous ici pour m'annoncer que vous ne m'aimez plus? » « Ce n'est point cela, madame, lui repartis-je en soupirant, et un soupçon si injuste augmente encore mon mal.

« Je ne pouvais me résoudre à lui en déclarer la véritable cause. La nuit étant venue, on servit le souper; elle me pria de manger; mais ne pouvant me servir que de la main gauche, je la suppliai de m'en dispenser, m'excusant sur ce que je n'avais nul appétit. « Vous en aurez, me dit-elle, quand vous m'aurez découvert ce que vous me cachez avec tant d'opiniâtreté. Votre dégoût, sans doute, ne vient que de la peine que vous avez à vous y déterminer. » « Hélas, madame, repris-je, il faudra bien enfin que je m'y détermine. » Je n'eus pas prononcé ces paroles, qu'elle me versa à boire; et me présentant la tasse : « Pre-

nez, dit-elle; et buvez, cela vous donnera du courage. » J'avançai donc la main gauche, et je pris la tasse.... »

CXLIII^e NUIT.

« Lorsque j'eus la tasse à la main, dit le jeune homme, je redoublai mes pleurs et poussai de nouveaux soupirs. « Qu'avez-vous donc à soupirer et à pleurer si amèrement, me dit alors la dame, et pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche plutôt que de la droite? » « Ah, madame, lui répondis-je, excusez-moi, je vous en conjure : c'est que j'ai une tumeur à la main droite. » « Montrez-moi cette tumeur, répliqua-t-elle, je la veux percer. » Je m'en excusai, en disant qu'elle n'était pas encore en état de l'être; et je vidai toute la tasse, qui était très-grande. Les vapeurs du vin, ma lassitude, et l'abattement où j'étais, m'eurent bientôt assoupi; et je dormis d'un profond sommeil, qui dura jusqu'au lendemain.

« Pendant ce temps-là, la dame, voulant savoir quel mal j'avais à la main droite, leva ma robe, qui la cachait, et vit, avec tout l'étonnement que vous pouvez penser, qu'elle était coupée, et que je l'avais apportée dans un linge. Elle comprit d'abord, sans peine, pourquoi j'avais tant résisté aux pressantes instances qu'elle m'avait faites; et elle passa la nuit à s'affliger de ma disgrace, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

« A mon réveil je remarquai fort bien sur son

visage, qu'elle était saisie d'une vive douleur. Néanmoins, pour ne me pas chagriner, elle ne me parla de rien. Elle me fit servir un consommé de volaille qu'on m'avait préparé par son ordre, me fit manger et boire, pour me donner, disait-elle, les forces dont j'avais besoin. Après cela, je voulus prendre congé d'elle; mais me retenant par ma robe : « Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré. La douleur que j'en ai ne me laissera pas vivre longtemps; mais, avant que je meure, il faut que j'exécute un projet que j'ai conçu en votre faveur. » En disant cela, elle fit appeler un officier de justice et des témoins, et me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ses gens, satisfaits de leurs peines, elle ouvrit un grand coffre où étaient toutes les bourses dont je lui avais fait présent depuis le commencement de nos amours. « Elles sont toutes entières, me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : tenez, voilà la clef du coffre; vous en êtes le maître. » Je la remerciai de sa générosité et de sa bonté. « Je compte pour rien, reprit-elle, ce que je viens de faire pour vous, et je ne serai pas contente que je ne meure encore, pour vous témoigner combien je vous aime. » Je la conjurai par tout ce que l'amour a de plus puissant, d'abandonner une résolution si funeste ; mais je ne pus l'en détourner; et le chagrin de me voir manchot lui causa une maladie de cinq ou six semaines, dont elle mourut.

« Après avoir regretté sa mort autant que je le devais, je me mis en possession de tous ses biens qu'elle m'avait fait connaître; et le sésame que vous avez pris la peine de vendre pour moi en faisait une partie.... »

CXLIV^e NUIT.

Le jeune homme de Baghdad acheva de raconter ainsi son histoire au marchand chrétien : « Ce que vous venez d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche : je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi. Je ne puis trop reconnaître votre fidélité; et comme j'ai, Dieu merci, assez de bien, quoique j'en aie dépensé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le présent que je vous fais de la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire. Ne pouvant demeurer plus long-temps au Caire, après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir compagnie, nous ferons le commerce ensemble, et nous partagerons également le gain que nous ferons. »

« Quand le jeune homme de Baghdad eut achevé son histoire, dit le marchand chrétien, je le remerciai le mieux qu'il me fut possible du présent qu'il me faisait : et quant à sa proposition de voyager avec lui, je lui dis que je l'acceptais très-volontiers, en

l'assurant que ses intérêts me seraient toujours aussi chers que les miens.

« Nous prîmes jour pour notre départ; et lorsqu'il fut arrivé, nous nous mîmes en chemin. Nous avons passé par la Syrie et par la Mésopotamie, traversé toute la Perse, où, après nous être arrêtés dans plusieurs villes, nous sommes enfin venus, Sire, jusqu'à votre capitale. Au bout de quelque temps, le jeune homme m'ayant témoigné le désir qu'il avait de repasser dans la Perse et de s'y établir, nous fîmes nos comptes, et nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Il partit; et moi, sire, je suis resté dans cette ville, où j'ai l'honneur d'être au service de votre majesté. Voilà l'histoire que j'avais à vous conter : ne la trouvez-vous pas plus surprenante que celle du bossu ? »

Le sulthan de Cachgar se mit en colère contre le marchand chrétien : « Tu es bien hardi, lui dit-il, d'oser me faire le récit d'une histoire si peu digne de mon attention, et de la comparer à celle du bossu. Peux-tu te flatter de me persuader que les fades aventures d'un jeune débauché sont plus admirables que celles de mon bouffon ? Je vais vous faire pendre tous quatre, pour venger sa mort. »

A ces paroles, le pourvoyeur effrayé se jeta aux pieds du sulthan : « Sire, dit-il, je supplie votre majesté de suspendre sa juste colère, de m'écouter et de nous faire grace à tous quatre, si l'histoire que je vais conter à votre majesté est plus belle que celle du bossu. » « Je t'accorde ce que tu me demandes,

répondit le sulthan : parle. » Le pourvoyeur prit alors la parole, et dit :

HISTOIRE

RACONTÉE PAR LE POURVOYEUR DU SULTHAN DE CACHGAR.

« SIRE, une personne très-considérée m'invita hier aux noces d'une de ses filles. Je ne manquai pas de me rendre chez elle le soir à l'heure marquée, et je me trouvai dans une assemblée de docteurs, d'officiers de justice et d'autres personnes les plus distinguées de la ville. Après les cérémonies, on servit un festin magnifique; on se mit à table, et chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à son goût. Il y avait, entre autres choses, une entrée accommodée avec de l'ail, qui était excellente, et dont tout le monde voulait avoir; et comme nous remarquâmes qu'un des convives ne s'empressait pas d'en manger, quoiqu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat et à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus : « Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de l'ail : je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. » Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avait causé une si grande aversion pour l'ail. Mais sans lui donner le temps de nous répondre : « Est-ce ainsi, lui dit le maître de la maison, que vous faites honneur à ma table? Ce ragoût est déli-

cieux, ne prétendez pas vous dispenser d'en manger : il faut que vous me fassiez cette grace, comme les autres. » « Seigneur, lui repartit le convive, qui était un marchand de Baghdad, ne croyez pas que j'en use ainsi par une fausse délicatesse ; je veux bien vous obéir si vous le voulez absolument ; mais ce sera à condition qu'après en avoir mangé, je me laverai, s'il vous plaît, les mains quarante fois avec du kali (1), quarante autres fois avec de la cendre de la même plante, et autant de fois avec du savon. Vous ne trouverez pas mauvais que j'en use ainsi, pour ne pas contrevenir au serment que j'ai fait de ne manger jamais de ragoût à l'ail qu'à cette condition. »

CXLV^e NUIT.

Le pourvoyeur parlant au sulthan de Cachgar : « Le maître du logis, poursuivit-il, ne voulant pas dispenser le marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir prêts un bassin et de l'eau avec du kali, de la cendre de la même plante, et du savon, afin que le marchand se lavât autant de fois qu'il lui plairait. Après avoir donné cet ordre, il s'adressa au marchand : « Faites donc comme nous, lui dit-il, et mangez. Le kali, la cendre de la même plante, et le savon, ne vous manqueront pas. »

(1) La soude se nomme en arabe kali ; c'est de ce mot que les chimistes ont fait alkali.

« Le marchand, paraissant en colère de la violence qu'on lui faisait, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à sa bouche, et le mangea avec une répugnance dont nous fûmes tous fort étonnés. Mais ce qui nous surprit davantage, nous remarquâmes qu'il n'avait que quatre doigts et point de pouce; et personne jusque là ne s'en était encore aperçu, quoiqu'il eût déja mangé d'autres mets. Le maître de la maison prit aussitôt la parole : « Vous n'avez point de pouce, lui dit-il; par quel accident l'avez-vous perdu? » « Seigneur, répondit-il, ce n'est pas seulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai point non plus à la gauche. » En même temps il avança la main gauche, et nous fit voir que ce qu'il disait était véritable. « Ce n'est pas tout encore, ajouta-t-il : le pouce me manque à l'un et à l'autre pied; et vous pouvez m'en croire. Je suis estropié de cette manière par une aventure inouie que je ne refuse pas de raconter, si vous voulez bien avoir la patience de l'entendre : elle ne vous causera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. » A ces mots, il se leva de table; et après s'être lavé les mains cent vingt fois, il revint prendre sa place, et nous fit le récit de son histoire en ces termes :

« Vous saurez, seigneurs, que sous le règne du khalyfe Haroun Arrechyd, mon père vivait à Baghdad où je suis né, et passait pour un des plus riches marchands de la ville. Mais comme c'était un homme adonné aux plaisirs, qui aimait la débauche et négli-

geait le soin de ses affaires, au lieu de recueillir de grands biens à sa mort, j'eus besoin de toute l'économie imaginable pour acquitter les dettes qu'il avait laissées. Je vins pourtant à bout de les payer toutes; et, par mes soins, ma petite fortune commença à prendre une face riante.

« Un matin que j'ouvrais ma boutique, une dame montée sur une mule, accompagnée d'un eunuque, et suivie de deux esclaves, passa près de ma porte et s'arrêta. Elle mit pied à terre à l'aide de l'eunuque, qui lui prêta la main, et lui dit : « Madame, je vous l'avais bien dit, que vous veniez de trop bonne heure: vous voyez qu'il n'y a encore personne au bezestin; si vous aviez voulu me croire, vous vous seriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. » Elle regarda de toutes parts, et voyant en effet qu'il n'y avait pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne, elle s'en approcha en me saluant, et me pria de permettre qu'elle s'y reposât en attendant que les autres marchands arrivassent. Je répondis à son compliment comme je devais.....»

CXLVI^e NUIT.

« La dame s'assit dans ma boutique, et, remarquant qu'il n'y avait personne que l'eunuque et moi dans tout le bezestin, elle se découvrit le visage pour prendre l'air. Je n'ai jamais rien vu de si beau : la voir et l'aimer passionnément, ce fut la même chose

pour moi; j'eus toujours les yeux attachés sur elle. Il me parut que mon attention ne lui était pas désagréable, car elle me donna tout le temps de la regarder à mon aise; et elle ne se couvrit le visage que lorsque la crainte d'être aperçue, l'y obligea.

« Après qu'elle se fut remise dans le même état qu'auparavant, elle me dit qu'elle cherchait plusieurs sortes d'étoffes des plus belles et des plus riches qu'elle me nomma, et elle me demanda si j'en avais. « Hélas, madame, lui répondis-je, je suis un jeune marchand, je ne fais que commencer à m'établir : je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce, et c'est une mortification pour moi de n'avoir rien à vous présenter de ce qui vous a fait venir au bezestin; mais pour vous épargner la peine d'aller de boutique en boutique, dès que les marchands seront venus, j'irai, si vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous souhaitez; ils m'en diront le prix au juste; et, sans aller plus loin, vous ferez ici vos emplettes. » Elle y consentit, et j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus long-temps, que je lui faisais accroire que les marchands qui avaient les étoffes qu'elle demandait n'étaient pas encore arrivés.

« Je ne fus pas moins charmé de son esprit que je l'avais été de la beauté de son visage; mais il fallut enfin me priver du plaisir de sa conversation; je courus chercher les étoffes qu'elle désirait; et quand elle eut choisi celles qui lui plurent, nous en arrêtâmes le prix à cinq mille dragmes d'argent mon-

nayé. J'en fis un paquet que je donnai à l'eunuque, qui le mit sous son bras. Elle se leva ensuite, et partit après avoir pris congé de moi; je la conduisis des yeux jusqu'à la porte du bezestin, et je ne cessai de la regarder qu'elle ne fût remontée sur sa mule.

« La dame n'eut pas plus tôt disparu, que je m'aperçus que l'amour m'avait fait faire une faute. Il m'avait tellement troublé l'esprit, que je n'avais pas pris garde qu'elle s'en allait sans payer, et que je ne lui avais pas seulement demandé qui elle était, ni où elle demeurait. Je fis réflexion pourtant que j'étais redevable d'une somme considérable à plusieurs marchands, qui n'auraient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuser auprès d'eux le mieux qu'il me fut possible, en leur disant que je connaissais la dame. Enfin je revins chez moi aussi amoureux qu'embarrassé d'une si grosse dette.....»

CXLVII^e NUIT.

« J'AVAIS prié mes créanciers, poursuivit le marchand, de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur paiement: la huitaine échue, ils ne manquèrent pas de me presser de les satisfaire. Je les suppliai de m'accorder le même délai; ils y consentirent; mais, dès le lendemain, je vis arriver la dame montée sur sa mule, avec la même suite et à la même heure que la première fois. Elle vint droit à ma boutique. « Je vous ai fait un peu attendre, me dit-elle;

mais enfin je vous apporte l'argent des étoffes que je pris l'autre jour ; portez-le chez un changeur : qu'il voie s'il est de bon aloi, et si le compte y est. » L'eunuque, qui avait l'argent, vint avec moi chez le changeur, et la somme se trouva juste et toute de bon argent. Je revins, et j'eus encore le bonheur d'entretenir la dame jusqu'à ce que toutes les boutiques du bezestin fussent ouvertes. Quoique nous ne parlassions que de choses très-communes, elle leur donnait néanmoins un tour qui les faisait paraître nouvelles, et qui me fit voir que je ne m'étais pas trompé, en jugeant, dès la première conversation, qu'elle avait beaucoup d'esprit.

« Lorsque les marchands furent arrivés, et qu'ils eurent ouvert leurs boutiques, je portai ce que je devais à ceux chez qui j'avais pris des étoffes à crédit, et je n'eus pas de peine à obtenir d'eux qu'ils m'en confiassent d'autres que la dame m'avait demandées. J'en pris pour mille pièces d'or, et la dame emporta encore la marchandise sans la payer, sans me rien dire, ni sans se faire connaître. Ce qui m'étonnait, c'est qu'elle ne me laissait rien, et que je demeurais sans caution et sans certitude d'être dédommagé en cas que je ne la revisse plus. « Elle me paie une somme assez considérable, me disais-je en moi-même ; mais elle me laisse redevable d'une autre qui l'est encore davantage. Serait-ce une trompeuse, et serait-il possible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner ? Les marchands ne la connaissent pas ; et c'est à moi qu'ils s'adresseront. » Mon amour

ne fut pas assez puissant pour m'empêcher de faire là-dessus des réflexions chagrinantes. Mes alarmes augmentèrent même de jour en jour pendant un mois entier, qui s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de la dame. Enfin, les marchands s'impatientèrent; et, pour les satisfaire, j'étais prêt à vendre tout ce que j'avais, lorsque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

« Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peser l'or que je vous apporte. » Ces paroles achevèrent de dissiper ma frayeur, et redoublèrent mon amour. Avant de compter les pièces d'or, elle me fit plusieurs questions : entre autres, elle me demanda si j'étais marié. Je lui répondis que non, et que je ne l'avais jamais été. Alors, en donnant l'or à l'eunuque, elle lui dit : « Prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. » L'eunuque se mit à rire, et, m'ayant tiré à l'écart, me fit peser l'or. Pendant que je le pesais, il me dit à l'oreille : A vous voir, je connais parfaitement que vous aimez ma maîtresse, et je suis surpris que vous n'ayez pas la hardiesse de lui découvrir votre amour; elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de vos étoffes; elle ne vient ici uniquement que parce que vous lui avez inspiré une passion violente : c'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler, il ne tiendra qu'à vous de l'épouser, si vous voulez. » « Il est vrai, lui répondis-je, que j'ai senti naître de l'amour pour elle, dès le premier moment que je

l'ai vue ; mais je n'osais aspirer au bonheur de lui plaire. Je suis tout à elle, et je ne manquerai pas de reconnaître le bon office que vous me rendez. »

« Enfin, j'achevai de peser les pièces d'or ; et pendant que je les remettais dans le sac, l'eunuque se tourna du côté de la dame, et lui dit que j'étais très-content : c'était le mot dont ils étaient convenus entre eux. Aussitôt la dame, qui était assise, se leva, et partit en me disant qu'elle m'enverrait l'eunuque, et que je n'aurais qu'à faire ce qu'il me dirait de sa part.

« Je portai à chaque marchand l'argent qui lui était dû, et j'attendis impatiemment l'eunuque durant quelques jours. Il arriva enfin.....»

CXLVIII^e NUIT.

« Je fis bien des amitiés à l'eunuque, et je lui demandai des nouvelles de la santé de sa maîtresse. Vous êtes, me répondit-il, l'amant du monde le plus heureux; elle est malade d'amour. On ne peut avoir plus d'envie de vous voir qu'elle en a ; et si elle disposait de ses actions, elle viendrait vous chercher, et passerait volontiers avec vous tous les momens de sa vie. » « A son air noble et à ses manières honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'était quelque dame de considération. » « Vous ne vous êtes pas trompé dans ce jugement, répliqua l'eunuque : elle est favorite de Zobéide, épouse du khalyfe, qui l'aime d'autant plus

chèrement, qu'elle l'a élevée dès son enfance, et qu'elle se repose sur elle de toutes les emplettes qu'elle doit faire. Ayant le dessein de se marier, elle a déclaré à l'épouse du commandeur des croyans, qu'elle avait jeté les yeux sur vous, et lui a demandé son consentement. Zobéide lui a dit qu'elle y consentait; mais qu'elle voulait vous voir auparavant, afin de juger si elle avait fait un bon choix, et qu'en ce cas-là, elle ferait les frais de noces. C'est pourquoi, vous voyez que votre bonheur est certain. Si vous avez plu à la favorite, vous ne plairez pas moins à la maîtresse, qui ne cherche qu'à lui faire plaisir, et qui ne voudrait pas contraindre son inclination. Il ne s'agit donc plus que de venir au palais, et c'est pour cela que vous me voyez ici : c'est à vous de prendre votre résolution. » « Elle est toute prise, lui repartis-je, et je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez me conduire. » « Voilà qui est bien, reprit l'eunuque; mais vous savez que les hommes n'entrent pas dans les appartemens des dames du palais, et qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret : la favorite en a pris de sûres. De votre côté, faites tout ce qui dépendra de vous; mais surtout soyez discret, car il y va de votre vie. »

« Je l'assurai que je ferais exactement tout ce qui me serait ordonné. « Il faut donc, me dit-il, que ce soir, à l'entrée de la nuit, vous vous rendiez à la mosquée que Zobéide, épouse du khalyfe, a fait bâtir sur le bord du Tigre, et que là vous attendiez qu'on

vous vienne chercher. » Je consentis à tout ce qu'il voulut. J'attendis la fin du jour avec impatience; et quand elle fut venue, je partis. J'assistai à la prière d'une heure et demie après le soleil couché, dans la mosquée, où je demeurai le dernier.

« Je vis bientôt aborder un bateau dont tous les rameurs étaient eunuques; ils débarquèrent et apportèrent dans la mosquée plusieurs grands coffres, après quoi ils se retirèrent; il n'en resta qu'un seul, que je reconnus pour celui qui avait toujours accompagné la dame, et qui m'avait parlé le matin. Je vis entrer aussi la dame; j'allai au-devant d'elle, en lui témoignant que j'étais prêt à exécuter ses ordres. « Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-elle. » Elle ouvrit alors un des coffres, et m'ordonna de me mettre dedans : « c'est une chose, ajouta-t-elle, nécessaire pour votre sûreté et pour la mienne. Ne craignez rien, et laissez-moi disposer du reste. » J'en avais trop fait pour reculer; je fis ce qu'elle désirait, et aussitôt elle referma le coffre à la clef. Ensuite l'eunuque, qui était dans sa confidence, appela les autres eunuques qui avaient apporté les coffres, et les fit tous reporter dans le bateau; puis, la dame et son eunuque s'étant rembarqués, on commença à ramer pour me mener à l'appartement de Zobéide.

« Pendant ce temps-là, je faisais de sérieuses réflexions; et considérant le danger où j'étais, je me repentis de m'y être exposé. Je fis des vœux et des prières qui n'étaient guère de saison.

« Le bateau aborda devant la porte du palais du

khalyfe ; on déchargea les coffres, qui furent portés à l'appartement de l'officier des eunuques qui garde la clef de celui des dames, et n'y laisse rien entrer sans l'avoir bien visité auparavant. Cet officier était couché ; il fallut l'éveiller et le faire lever.....»

CXLIX^e NUIT.

« L'officier des eunuques, fâché de ce qu'on avait interrompu ainsi son sommeil, querella fort la favorite de ce qu'elle revenait si tard. « Vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il : pas un de ces coffres ne passera que je ne l'aie fait ouvrir, et que je ne l'aie exactement visité. » En même temps, il commanda aux eunuques de les apporter devant lui l'un après l'autre, et de les ouvrir. Ils commencèrent par celui où j'étais enfermé ; ils le prirent et le portèrent. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer : je me crus au dernier moment de ma vie.

« La favorite, qui avait la clef, protesta qu'elle ne la donnerait pas, et ne souffrirait jamais qu'on ouvrît ce coffre-là. « Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobéide, votre maîtresse et la mienne. Ce coffre particulièrement est rempli de marchandises précieuses, que des marchands nouvellement arrivés m'ont confiées. Il y a de plus un nombre de bouteilles d'eau de la fontaine de Zemzem, envoyées de la Mekke : si quel-

qu'une venait à se casser, les marchandises en seraient gâtées, et vous en répondriez; la femme du commandeur des croyans saurait bien se venger de votre insolence. » Enfin elle parla avec tant de fermeté, que l'officier n'eut pas la hardiesse de s'opiniâtrer à vouloir faire la visite, ni du coffre où j'étais, ni des autres. « Passez donc, dit-il en colère, marchez. » On ouvrit l'appartement des dames, et l'on y porta tous les coffres.

« A peine y furent-ils, que j'entendis crier tout à coup : « Voilà le khalyfe, voilà le khalyfe. » Ces paroles augmentèrent ma frayeur à un point, que je ne sais comment je n'en mourus pas sur-le-champ : c'était effectivement le khalyfe. « Qu'apportez-vous donc dans ces coffres, dit-il à la favorite? » « Commandeur des croyans, répondit-elle, ce sont des étoffes nouvellement arrivées, que l'épouse de votre majesté a souhaité qu'on lui montrât. » « Ouvrez, ouvrez, reprit le khalyfe, je les veux voir aussi. » Elle voulut s'en excuser, en lui représentant que ces étoffes n'étaient propres que pour les dames, et que ce serait ôter à son épouse le plaisir qu'elle se faisait de les voir la première. « Ouvrez, vous dis-je, répliqua-t-il, je vous l'ordonne. » Elle lui remontra encore que sa majesté, en l'obligeant à manquer à sa maîtresse, l'exposait à sa colère. « Non, non, repartit-il, je vous promets qu'elle ne vous en fera aucun reproche. Ouvrez seulement, et ne me faites pas attendre plus long-temps. »

« Il fallut obéir; et je sentis alors de si vives alarmes, que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense.

Le khalyfe s'assit, et la favorite fit porter devant lui tous les coffres l'un après l'autre, et les ouvrit. Pour tirer les choses en longueur, elle lui faisait remarquer toutes les beautés de chaque étoffe en particulier. Elle voulait mettre sa patience à bout; mais elle n'y réussit pas. Comme elle n'était pas moins intéressée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étais, elle ne s'empressait point de le faire apporter, et il ne restait plus que celui-là à visiter : « Achevons, dit le khalyfe, voyons encore ce qu'il y a dans ce coffre. » Je ne puis dire si j'étais vif ou mort en ce moment ; mais je ne croyais pas échapper à un si grand danger....»

CL^e NUIT.

« Lorsque la favorite de Zobéide vit que le khalyfe, voulait absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étais : « Pour celui-ci, dit-elle, votre majesté me fera, s'il lui plaît, la grace de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans : ce sont des choses que je ne lui puis montrer qu'en présence de son épouse.» « Voilà qui est bien, dit le khalyfe, je suis content, faites emporter vos coffres. » Elle les fit enlever aussitôt et porter dans sa chambre, où je commençai à respirer.

« Dès que les eunuques qui les avaient apportés se furent retirés, elle ouvrit promptement celui où j'étais prisonnier. » Sortez, me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier qui conduisait à une chambre au-

dessus : montez, et allez m'attendre. » Elle n'eut pas fermé la porte sur moi, que le khalyfe entra, et s'assit sur le coffre d'où je venais de sortir. Le motif de cette visite était un mouvement de curiosité qui ne me regardait pas. Ce prince voulait faire des questions sur ce qu'elle avait vu ou entendu dans la ville. Ils s'entretinrent tous deux assez long-temps; après quoi il la quitta enfin, et se retira dans son appartement.

« Lorsqu'elle se vit libre, elle me vint trouver dans la chambre où j'étais monté, et me fit bien des excuses de toutes les alarmes qu'elle m'avait causées. « Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la vôtre; vous n'en devez pas douter, puisque j'ai souffert pour l'amour de vous, et pour moi qui courais le même péril. Une autre à ma place n'aurait peut-être pas eu le courage de se tirer si bien d'une occasion si délicate. Il ne fallait pas moins de hardiesse ni de présence d'esprit; ou plutôt il fallait avoir tout l'amour que j'ai pour vous, pour me tirer de cet embarras; mais rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. » Après nous être entretenus quelque temps avec beaucoup de tendresse : « Il est temps, me dit-elle, de vous reposer : couchez-vous. Je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéide ma maîtresse, à quelque heure du jour; et c'est une chose facile, car le khalyfe ne la voit que la nuit. » Rassuré par ces discours, je dormis assez tranquillement; ou si mon sommeil fut quelquefois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréa-

bles, causées par l'espérance de posséder une dame qui avait tant d'esprit et de beauté.

« Le lendemain, la favorite de Zobéide, avant de me faire paraître devant sa maîtresse, m'instruisit de la manière dont je devais soutenir sa présence, me dit à peu près les questions que cette princesse me ferait, et me dicta les réponses que j'y devais faire. Après cela elle me conduisit dans une salle où tout était d'une propreté, d'une richesse et d'une magnificence surprenantes. Je n'y étais pas entré, que vingt dames esclaves, d'un âge déja avancé, toutes vêtues d'habits riches et uniformes, sortirent du cabinet de Zobéide, et vinrent se ranger devant un trône en deux files égales, avec une grande modestie. Elles furent suivies de vingt autres dames toutes jeunes, et habillées comme les premières, avec cette différence pourtant, que leurs habits avaient quelque chose de plus galant. Zobéide parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, et si chargée de pierreries et de toutes sortes de joyaux, qu'à peine pouvait-elle marcher. Elle alla s'asseoir sur le trône. J'oubliais de vous dire que sa dame favorite l'accompagnait, et qu'elle demeura debout à sa droite, pendant que les dames esclaves, un peu plus éloignées, étaient en foule des deux côtés du trône.

« Dès que la femme du khalyfe fut assise, les esclaves qui étaient entrées les premières, me firent signe d'approcher. Je m'avançai au milieu des deux rangs qu'elles formaient, et me prosternai la tête contre le tapis qui était sous les pieds de la prin-

cesse. Elle m'ordonna de me relever, et me fit l'honneur de s'informer de mon nom, de ma famille et de l'état de ma fortune, à quoi je satisfis assez à son gré. Je m'en aperçus non-seulement à son air, elle me le fit connaître encore par les choses qu'elle eut la bonté de me dire. « J'ai bien de la joie, me dit-elle, que ma fille (c'est ainsi qu'elle appelait sa dame favorite), car je la regarde comme telle, après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix qui me convienne : je l'approuve, et je consens que vous vous mariiez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos noces, mais auparavant j'ai besoin de ma fille pour dix jours; pendant ce temps-là, je parlerai au khalyfe et j'obtiendrai son consentement; vous demeurerez ici : on aura soin de vous. »

CLI^e NUIT.

« Je demeurai donc dix jours dans l'appartement des dames du khalyfe. Durant tout ce temps-là, je fus privé du plaisir de voir la dame favorite ; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'ailleurs d'être très-satisfait.

« Zobéide entretint le khalyfe de la résolution qu'elle avait prise de marier sa favorite ; et ce prince, en lui laissant la liberté de faire là-dessus ce qui lui plairait, accorda une somme considérable à la favorite pour contribuer aussi à son établissement. Les dix jours écoulés, Zobéide fit dresser le contrat de ma-

riage, qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des noces se firent : on appela les musiciens, les danseurs et les danseuses, et il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie du mariage, la dame favorite fut conduite au bain d'un côté et moi d'un autre ; sur le soir, je me mis à table ; on me servit toutes sortes de mets et de ragoûts : entre autres, un ragoût à l'ail, comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon, que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais, pour mon malheur, m'étant levé de table, je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver ; et c'était une négligence qui ne m'était jamais arrivée jusqu'alors.

« Comme il était nuit, on suppléa à la clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instrumens se firent entendre, on dansa, on fit mille jeux : tout le palais retentissait de cris de joie. On nous introduisit ma femme et moi, dans une grande salle, où l'on nous fit asseoir sur deux trônes. Les femmes qui la servaient lui firent changer plusieurs fois d'habits, et lui peignirent le visage de différentes manières, selon la coutume pratiquée au jour des noces ; et chaque fois qu'on lui changeait son habillement, on me la faisait voir.

« Enfin toutes ces cérémonies finirent, et l'on nous conduisit dans la chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eut laissés seuls, je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser ; mais au lieu de répondre à mes

transports, ele me repoussa fortement, et se mit à faire descris épouvantables qui attirèrent bientôt dans la chambre toutes les dames de l'appartement, qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étais demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. « Notre chère sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé depuis le peu de temps que nous vous avons quittée? Apprenez-le-nous, afin que nous vous secourions. » « Otez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux ce vilain homme que voilà. » « Hé, madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colère? » « Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, et vous ne vous êtes pas lavé les mains! Croyez-vous que je veuille souffrir qu'un homme si malpropre s'approche de moi pour m'empester? Couchez-le par terre, ajouta-t-elle en s'adressant aux dames, et qu'on m'apporte un nerf de bœuf. » Elles me renversèrent aussitôt; et tandis que les unes me tenaient par les bras et les autres par les pieds, ma femme, qui avait été servie en diligence, me frappa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux dames : « Prenez-le ; qu'on l'envoie au lieutenant de police ; et qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail. » A ces paroles, je m'écriai : « Grand Dieu ! je suis rompu et brisé de coups, et, pour surcroît d'affliction, on me condamne encore à avoir la main coupée! Et pourquoi? Pour avoir mangé d'un ragoût à l'ail, et pour avoir oublié

de me laver les mains! Quelle colère pour un si mince sujet! Peste soit du ragoût à l'ail! Maudit soit le cuisinier qui l'a apprêté, et celui qui l'a servi! »

CLII^e NUIT.

« Toutes les dames qui m'avaient vu recevoir mille coups de nerf de bœuf, eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de me faire couper la main. « Notre chère sœur et notre bonne dame, dirent-elles à la favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. C'est un homme, à la vérité, qui ne sait pas vivre, qui ignore votre rang et les égards que vous méritez; mais nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise, et de la lui pardonner. » « Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle, je veux qu'il apprenne à vivre et qu'il porte des marques si sensibles de sa malpropreté, qu'il ne s'avise de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail sans se souvenir ensuite de se laver les mains. » Elles ne se rebutèrent pas de son refus; elles se jetèrent à ses pieds; et lui baisant la main : « Notre bonne dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, modérez votre colère, et accordez-nous la grace que nous vous demandons. » Elle ne leur répondit rien, mais elle se leva; et après m'avoir dit mille injures, elle sortit de la chambre. Toutes les dames la suivirent, et me laissèrent seul dans une affliction inconcevable.

« Je demeurai dix jours sans voir personne qu'une

vieille esclave qui venait m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. « Elle est malade, me dit la vieille esclave, de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer. Pourquoi aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver les mains après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail ? » « Est-il possible, dis-je alors en moi-même, que la délicatesse de ces dames soit si grande ; et qu'elles soient si vindicatives pour une faute si légère ? » J'aimais cependant ma femme, malgré sa cruauté, et je ne laissai pas de la plaindre.

« Un jour l'esclave me dit : « Votre épouse est guérie, elle est allée au bain, et elle m'a dit qu'elle vous viendrait voir demain. Ainsi, ayez encore patience, et tâchez de vous accommoder de son humeur. C'est d'ailleurs une personne très-sage, très-raisonnable et très-chérie de toutes les dames qui sont auprès de Zobéide, notre respectable maîtresse. »

« Véritablement ma femme vint le lendemain, et me dit d'abord : « Il faut que je sois bien bonne de venir vous revoir après l'offense que vous m'avez faite. Mais je ne puis me résoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aie puni comme vous le méritez, pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. » En achevant ces mots, elle appela des dames, qui me couchèrent par terre par son ordre ; et après qu'elles m'eurent lié, elle prit un rasoir, et eut la barbarie de me couper les quatre pouces. Une des dames appliqua d'une certaine racine pour arrêter le sang ; mais cela n'empêcha pas que

je ne m'évanouisse par la quantité que j'en avais perdu, et par le mal que j'avais souffert.

« Je revins de mon évanouissement, et l'on me donna du vin à boire pour me faire reprendre des forces. « Ah, madame, dis-je alors à mon épouse, si jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu d'une fois, je me laverai les mains cent-vingt fois avec du kali, de la cendre de la même plante, et du savon! » « Hé bien, dit ma femme, à cette condition, je veux bien oublier le passé, et vivre avec vous comme avec mon mari. »

« Voilà, seigneur, ajouta le marchand de Baghdad en s'adressant à la compagnie, la raison pour laquelle vous avez vu que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui était devant moi....»

CLIII^e NUIT.

« Les dames n'appliquèrent pas seulement sur mes plaies de cette racine pour étancher le sang, elles y mirent aussi du baume de la Mekke, qu'on ne pouvait pas soupçonner d'être falsifié, puisqu'elles l'avaient pris dans la pharmacie du khalyfe.

Par la vertu de ce baume admirable, je fus parfaitement guéri en peu de jours, et nous demeurâmes ensemble, ma femme et moi, dans la même union que si je n'eusse jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avais toujours joui de ma liberté, je m'en-

nuyais fort d'être enfermé dans le palais du khalyfe; néanmoins je n'en voulais rien témoigner à mon épouse, de peur de lui déplaire. Elle s'en aperçut; elle ne demandait pas mieux elle-même que d'en sortir. La reconnaissance seule la retenait auprès de Zobéide. Mais elle avait de l'esprit, et elle représenta si bien à sa maîtresse la contrainte où j'étais de ne pas vivre dans la ville avec les gens de ma condition, comme j'avais toujours fait, que cette bonne princesse aima mieux se priver du plaisir d'avoir auprès d'elle sa favorite, que de ne lui pas accorder ce que nous souhaitions tous deux également.

« C'est pourquoi, un mois après notre mariage, je vis paraître mon épouse avec plusieurs eunuques qui portaient chacun un sac d'argent. Quand ils se furent retirés : « Vous ne m'avez rien témoigné, dit-elle, de l'ennui que vous cause le séjour de la cour; mais je m'en suis fort bien aperçue, et j'ai heureusement trouvé moyen de vous rendre content. Zobéide, ma maîtresse, nous permet de nous retirer du palais, et voilà cinquante mille sequins dont elle nous fait présent pour nous mettre en état de vivre commodément dans la ville. Prenez-en dix mille, et allez nous acheter une maison. »

« J'en eus bientôt trouvé une pour cette somme; et l'ayant fait meubler magnifiquement, nous y allâmes loger. Nous prîmes un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, et nous nous donnâmes un fort bel équipage. Enfin, nous commençâmes à mener une vie fort agréable; mais elle ne fut pas de

longue durée. Au bout d'un an, ma femme tomba malade, et mourut en peu de jours.

« J'aurais pu me remarier et continuer de vivre honorablement à Baghdad; mais l'envie de voir le monde m'inspira un autre dessein. Je vendis ma maison; et après avoir acheté plusieurs sortes de marchandises, je me joignis à une caravane, et je passai en Perse. De là, je pris la route de Samarcande, d'où je suis venu m'établir en cette ville. »

« Voilà, sire, dit le pourvoyeur qui parlait au sulthan de Cachgar, l'histoire que raconta hier ce marchand de Baghdad à la compagnie où je me trouvai. « Cette histoire, dit le sulthan, a quelque chose d'extraordinaire; mais elle n'est pas comparable à celle du petit bossu.» Alors le médecin juif, s'étant avancé, se prosterna devant le trône de ce prince, et lui dit en se relevant : « Sire, si votre majesté veut avoir aussi la bonté de m'écouter, je me flatte qu'elle sera satisfaite de l'histoire que j'ai à lui raconter. » « Hé bien, parle, lui dit le sulthan; mais si elle n'est pas plus surprenante que celle du bossu, n'espère pas que je te donne la vie.....»

La sulthane Chehérazade s'arrêta, parce qu'il était jour. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours:

CLIV^e NUIT.

Sire, dit Chehérazade, le médecin juif voyant le sulthan de Cachgar disposé à l'entendre, prit ainsi la parole :

HISTOIRE

RACONTÉE PAR LE MÉDECIN JUIF.

« Sire, pendant que j'étudiais la médecine à Damas, et que je commençais à y exercer cette noble profession avec quelque réputation, un esclave me vint chercher pour aller voir un malade chez le gouverneur de la ville. Je m'y rendis, et l'on m'introduisit dans une chambre où je trouvai un jeune homme très-bien fait, fort abattu du mal qu'il souffrait. Je le saluai en m'asseyant près de lui; il ne répondit point à mon compliment, mais il me fit signe des yeux pour me faire voir qu'il m'entendait, et qu'il me remerciait. « Seigneur, lui dis-je, je vous prie de me donner la main, que je vous tâte le pouls. » Au lieu de tendre la main droite, il me présenta la gauche, ce qui me surprit extrêmement. « Voilà, dis-je en moi-même, une grande ignorance, de ne pas savoir que l'on présente la main droite à un médecin, et non la main gauche. » Je ne laissai pas de lui tâter le pouls; et après avoir écrit une ordonnance, je me retirai.

« Je continuai mes visites pendant neuf jours; et toutes les fois que je lui voulus tâter le pouls, il me tendit la main gauche. Le dixième jour, il me parut se bien porter, et je lui dis qu'il n'avait plus besoin que d'aller au bain. Le gouverneur de Damas, qui était présent, pour me marquer combien il était con-

tent de moi, me fit revêtir en sa présence d'une robe très-riche, en me disant qu'il me nommait médecin de l'hôpital de la ville, et médecin ordinaire de sa maison, où je pouvais aller librement manger à sa table quand il me plairait.

« Le jeune homme me fit aussi de grandes amitiés, et me pria de l'accompagner au bain. Nous y entrâmes; et quand ses gens l'eurent déshabillé, je vis que sa main droite lui manquait. Je remarquai même qu'il n'y avait pas long-temps qu'on la lui avait coupée: c'était aussi la cause de sa maladie, que l'on m'avait cachée; et tandis qu'on y appliquait des médicamens propres à le guérir promptement, on m'avait appelé pour empêcher que la fièvre qui l'avait pris, n'eût de mauvaises suites. Je fus assez surpris et fort affligé de le voir en cet état; il le remarqua bien sur mon visage. « Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main coupée; je vous en dirai quelque jour la raison, et vous entendrez une histoire surprenante. »

« Après que nous fûmes sortis du bain, nous nous mîmes à table, nous nous entretînmes ensuite, et il me demanda s'il pouvait, sans altérer sa santé, s'aller promener hors de la ville, au jardin du gouverneur. Je lui répondis que non-seulement il le pouvait, mais qu'il était même très-salutaire pour lui de prendre l'air. « Si cela est, répliqua-t-il, et que vous vouliez bien me tenir compagnie, je vous conterai là mon histoire. » Je repartis que j'étais tout à lui le reste de la journée. Aussitôt il commanda à ses gens

d'apporter de quoi faire la collation; puis nous partîmes et nous rendîmes au jardin du gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade; et après nous être assis sur un tapis que ses gens étendirent sous un arbre qui donnait un ombrage agréable, le jeune homme me fit en ces termes le récit de son histoire :

« Je suis né à Moussoul, et ma famille est une des plus considérables de la ville. Mon père était l'aîné de dix enfans que mon aïeul laissa en mourant, tous en vie et mariés. Mais de ce grand nombre de frères, mon père fut le seul qui eut des enfans, encore n'eut-il que moi. Il prit un très-grand soin de mon éducation, et me fit apprendre tout ce qu'un enfant de ma condition ne devait pas ignorer.....»

CLV^e NUIT.

« J'ÉTAIS déja grand, et je commençais à fréquenter le monde, lorsqu'un vendredi je me trouvai à la prière du midi avec mon père et mes oncles, dans la grande mosquée de Moussoul. Après la prière, tout le monde se retira, hors mon père et mes oncles, qui s'assirent sur le tapis qui était étendu par toute la mosquée. Je m'assis aussi avec eux; la conversation tomba insensiblement sur les voyages. Ils vantèrent les beautés et les singularités de quelques royaumes et de leurs villes principales; mais un de

mes oncles dit que, si l'on en voulait croire le rapport uniforme d'une infinité de voyageurs, il n'y avait pas au monde un plus beau pays que l'Égypte, et un plus beau fleuve que le Nil; et ce qu'il en raconta, m'en donna une si grande idée, que dès ce moment je conçus le désir d'y voyager. Ce que mes autres oncles purent dire pour donner la préférence à Baghdad et au Tigre, en appelant Baghdad le véritable séjour de la religion musulmane et la métropole de toutes les villes de la terre, ne fit pas la même impression sur moi. Mon père appuya le sentiment de celui de ses frères qui avait parlé en faveur de l'Égypte, ce qui me causa beaucoup de joie. « Quoi qu'on en veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a pas vu l'Égypte, n'a pas vu ce qu'il y a de plus singulier au monde. La terre y est toute d'or, c'est-à-dire si fertile, qu'elle enrichit ses habitans. Toutes les femmes y charment, ou par leur beauté, ou par leurs manières agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un fleuve plus admirable? Quelle eau fut jamais plus légère et plus délicieuse? Le limon même qu'il entraîne avec lui dans son débordement, n'engraisse-t-il pas les campagnes, qui produisent sans travail mille fois plus que les autres terres avec toute la peine que l'on prend à les cultiver? Écoutez ce qu'un poète, obligé d'abandonner l'Égypte, disait aux Égyptiens :

« Votre Nil vous comble tous les jours de biens;
« c'est pour vous uniquement qu'il vient de si loin.
« Hélas! en m'éloignant de vous, mes larmes vont
« couler aussi abondamment que ses eaux! Vous al-

« lez continuer de jouir de ses douceurs, tandis que « je suis condamné à m'en priver malgré moi. »

« Si vous regardez, ajouta mon père, du côté de l'île que forment les deux branches du Nil les plus grandes, quelle variété de verdure, quel émail de toutes sortes de fleurs, quelle quantité prodigieuse de villes, de bourgades, de canaux et de mille autres objets agréables! Si vous tournez les yeux de l'autre côté en remontant vers l'Éthiopie, combien d'autres sujets d'admiration! Je ne puis mieux comparer la verdure de tant de campagnes arrosées par les différens canaux du Nil, qu'à des émeraudes brillantes enchâssées dans de l'argent. Le Caire n'est-il pas la ville de l'univers la plus vaste, la plus peuplée et la plus riche? Que d'édifices magnifiques, tant publics que particuliers! Si vous allez jusqu'aux Pyramides, vous serez saisis d'étonnement, vous demeurerez immobiles à l'aspect de ces masses de pierres d'une grosseur énorme qui s'élèvent jusqu'aux cieux! Vous serez obligés d'avouer qu'il faut que les Pharaons qui ont employé à les construire tant de richesses et tant d'hommes, aient surpassé tous les monarques qui sont venus après eux, non-seulement en Égypte, mais sur la terre même, en magnificence et en invention, pour avoir laissé des monumens si dignes de leur mémoire. Ces monumens si anciens, que les savans ne sauraient convenir entre eux du temps où ils furent élevés, subsistent encore aujourd'hui et dureront autant que les siècles. Je passe sous silence les villes maritimes du royaume d'Égypte, comme

Damiette, Rosette, Alexandrie, où je ne sais combien de nations vont chercher mille sortes de grains et de toiles, et mille autres choses pour la commodité et les délices des hommes. Je vous en parle avec connaissance : j'y ai passé quelques années de ma jeunesse, que je compterai, tant que je vivrai, pour les plus agréables de toute ma vie. »

CLVI^e NUIT.

« Mes oncles n'eurent rien à répliquer à mon père, et demeurèrent d'accord de tout ce qu'il venait de dire du Nil, du Caire et de tout le royaume d'Égypte. Pour moi, j'en eus l'imagination si remplie, que je n'en dormis pas de la nuit. Peu de temps après, mes oncles firent bien connaître eux-mêmes combien ils avaient été frappés du discours de mon père. Ils lui proposèrent de faire tous ensemble le voyage d'Égypte : il accepta la proposition ; et comme ils étaient de riches marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisaient les préparatifs de leur départ : j'allai trouver mon père ; je le suppliai, les larmes aux yeux, de me permettre de l'accompagner et de m'accorder un fonds de marchandises pour en faire le débit moi-même. « Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le voyage d'Égypte : la fatigue est trop grande ; et, de plus, je suis persuadé que vous vous y perdriez. » Ces paroles ne

n'ôtèrent pas l'envie de voyager; j'employai le crédit de mes oncles auprès de mon père : ils obtinrent enfin que j'irais seulement jusqu'à Damas, où ils me laisseraient pendant qu'ils continueraient leur voyage jusqu'en Égypte. « La ville de Damas, dit mon père, a aussi ses beautés, et il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusque-là. » Quelque désir que j'eusse de voir l'Égypte, après ce que je lui en avais entendu dire, il était mon père, et je me soumis à sa volonté.

« Je partis donc de Moussoul avec mes oncles et lui. Nous traversâmes la Mésopotamie; nous passâmes l'Euphrate; nous arrivâmes à Halep, où nous séjournâmes peu de jours; et de là nous nous rendîmes à Damas, dont l'abord me surprit très-agréablement. Nous logeâmes tous dans un même khan. Je vis une ville grande, peuplée, remplie de beau monde et très-bien fortifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces jardins délicieux qui sont aux environs, comme nous le pouvons voir d'ici; et nous convînmes que l'on avait raison de dire que Damas était au milieu d'un paradis. Mes oncles enfin songèrent à continuer leur route; ils prirent soin auparavant de vendre mes marchandises; ce qu'ils firent si avantageusement pour moi, que j'y gagnai cinq cents pour cent. Cette vente produisit une somme considérable, dont je fus ravi de me voir possesseur.

« Mon père et mes oncles me laissèrent donc à Damas, et poursuivirent leur voyage. Après leur dé-

part, j'eus une grande attention à ne pas dépenser mon argent inutilement. Je louai néanmoins une maison magnifique : elle était toute de marbre, ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur ; elle avait un jardin où l'on voyait de très-beaux jets d'eau. Je la meublai, non pas à la vérité aussi richement, que la magnificence du lieu le demandait, mais du moins assez proprement pour un jeune homme de ma condition. Elle avait autrefois appartenu à un des principaux seigneurs de la ville, nommé Modoun Abdoulraham ; et elle appartenait alors à un riche marchand joaillier, à qui je n'en payais que deux cherifs (1) par mois. J'avais un assez grand nombre de domestiques ; je vivais honorablement, je donnais quelquefois à manger aux gens avec qui j'avais fait connaissance, et quelquefois j'allais manger chez eux : c'est ainsi que je passais le temps à Damas en attendant le retour de mon père. Aucune passion ne troublait mon repos ; et le commerce des honnêtes gens faisait mon unique occupation.

« Un jour que j'étais assis à la porte de ma maison, et que je prenais le frais, une dame très-proprement habillée, et qui paraissait fort bien faite, vint à moi, et me demanda si je ne vendais pas des étoffes ? En disant cela, elle entra dans le logis..... »

(1) Un cherif est la même chose qu'un sequin. Ce mot est dans les anciens auteurs.

CLVII^e NUIT.

« QUAND je vis que la dame était entrée dans ma maison, je me levai, je fermai la porte, et je la fis entrer dans une salle où je la priai de s'asseoir. « Madame, lui dis-je, j'ai eu des étoffes qui étaient dignes de vous être montrées ; mais je n'en ai plus présentement, et j'en suis très-fâché. » Elle ôta le voile qui lui couvrait le visage, et sa beauté me causa une impression qu'aucune femme ne m'avait encore fait éprouver. « Je n'ai pas besoin d'étoffes, me répondit-elle, je viens seulement pour vous voir et passer la soirée avec vous, si vous l'avez pour agréable : je ne vous demande qu'une légère collation. »

« Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits et des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit; enfin, je n'avais point encore passé de nuit si agréable que celle-là. Le lendemain matin, je voulus mettre dix cherifs dans la main de la dame; mais elle la retira brusquement. « Je ne suis pas venue vous voir dans un esprit d'intérêt, et vous me faites une injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi, autrement je ne vous reverrai plus. » En même temps elle tira dix cherifs de sa bourse, et me força de les prendre. « Attendez-moi dans trois

jours, me dit-elle, après le coucher du soleil. » A ces mots, elle prit congé de moi; et je sentis qu'en partant, elle emportait mon cœur avec elle.

« Au bout de trois jours, elle ne manqua pas de venir à l'heure marquée, et je la reçus avec toute la joie d'un homme qui l'attendait impatiemment. Nous passâmes la soirée et la nuit comme la première fois; et le lendemain, en me quittant, elle promit de me revenir voir encore dans trois jours; mais elle ne voulut point partir que je n'eusse reçu dix nouveaux cherifs.

« Elle revint pour la troisième fois : lorsque le vin nous eut échauffés tous les deux, elle me dit : « Mon cher cœur, que pensez-vous de moi, ne suis-je pas belle et amusante ? » « Madame, lui répondis-je, cette question, ce me semble, est assez inutile; toutes les marques d'amour que je vous donne doivent vous persuader que je vous aime. Je suis charmé de vous voir et de vous posséder! Vous êtes ma reine, ma sulthane! Vous faites tout le bonheur de ma vie! » « Ah, je suis assurée, me dit-elle, que vous cesseriez de tenir ce langage, si vous aviez vu une dame de mes amies qui est plus jeune et plus belle que moi! Elle a l'humeur si enjouée, qu'elle ferait rire les gens les plus mélancoliques. Il faut que je vous l'amène ici. Je lui ai parlé de vous; et sur ce que je lui en ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a prié de lui procurer ce plaisir; mais je n'ai pas osé la satisfaire sans vous en avoir parlé auparavant. » « Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira;

mais quelque chose que vous me puissiez dire de votre amie, je défie tous ses attraits de vous ravir mon cœur; il est si fortement attaché à vous, que rien n'est capable de l'en détacher. » « Prenez-y bien garde, répliqua-t-elle, je vous avertis que je vais mettre votre amour à une étrange épreuve. »

« Nous en demeurâmes là; et le lendemain en me quittant, au lieu de dix cherifs, elle m'en donna quinze que je fus obligé d'accepter. « Souvenez-vous, me dit-elle, que vous aurez dans deux jours une nouvelle hôtesse, songez à la bien recevoir; nous viendrons à l'heure accoutumée, après le coucher du soleil. » Je fis orner la salle, et préparer une belle collation pour le jour qu'elles devaient venir..... »

CLVIII^e NUIT.

Le jeune homme de Moussoul continuant de raconter son histoire au médecin juif :

« J'attendis, dit-il, les deux dames avec impatience, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilèrent l'une et l'autre; et si j'avais été surpris de la beauté de la première, j'eus sujet de l'être bien davantage lorsque je vis son amie. Elle avait des traits réguliers, un visage parfait, un teint vif, et les yeux si brillans que j'en pouvais à peine soutenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisait, et la suppliai de m'excuser si je ne la recevais pas comme elle le méritait. « Laissons là les

complimens, me dit-elle, ce serait à moi à vous en faire sur ce que vous avez permis que mon amie m'amenât ici; mais puisque vous voulez bien me souffrir, quittons les cérémonies, et ne songeons qu'à nous réjouir. »

« Comme j'avais donné ordre qu'on nous servît la collation dès que les dames seraient arrivées, nous nous mîmes bientôt à table. J'étais vis-à-vis de la nouvelle venue, qui ne cessait de me regarder en souriant. Je ne pus résister à ses regards vainqueurs, et elle se rendit maîtresse de mon cœur sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant; et loin de se contraindre, elle me dit des choses assez vives.

« L'autre dame, qui nous observait, n'en fit d'abord que rire. « Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-elle en m'adressant la parole, que vous trouveriez mon amie charmante, et je m'aperçois que vous avez déja violé le serment que vous m'avez fait de m'être fidèle. » « Madame, lui répondis-je en riant aussi comme elle, vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je manquais de civilité pour une dame que vous m'avez amenée et que vous chérissez; vous pourriez me reprocher l'une et l'autre que je ne saurais pas faire les honneurs de ma maison. »

« Nous continuâmes de boire; mais à mesure que le vin nous échauffait, la nouvelle dame et moi nous nous agacions avec si peu de retenue, que son amie en conçut une jalousie violente dont elle nous donna bientôt une preuve bien funeste. Elle se leva et sor-

tit en nous disant qu'elle allait revenir; mais, peu de momens après, la dame qui était restée avec moi changea de visage; elle éprouva de grandes convulsions; et enfin elle rendit l'ame entre mes bras, tandis que j'appelais du monde pour m'aider à la secourir.

« Je sors aussitôt, je demande l'autre dame; mes gens me dirent qu'elle avait ouvert la porte de la rue, et qu'elle s'en était allée. Je soupçonnai alors, et rien n'était plus véritable, que c'était elle qui avait causé la mort de son amie. Effectivement, elle avait eu l'adresse et la méchanceté de mettre du poison très-violent dans la dernière tasse qu'elle lui avait présentée elle-même.

« Je fus vivement affligé de cet accident. « Que ferai-je, dis-je alors en moi-même? Que vais-je devenir? » Comme je crus qu'il n'y avait pas de temps à perdre, je fis lever par mes gens, à la clarté de la lune et sans bruit, une des grandes pièces de marbre dont la cour de ma maison était pavée, et je fis creuser en diligence une fosse où ils enterrèrent le corps de la jeune dame. Après qu'on eut remis la pièce de marbre, je pris un habit de voyage avec tout ce que j'avais d'argent, et je fermai tout, jusqu'à la porte de ma maison que je scellai et cachetai de mon sceau. J'allai trouver le marchand joaillier qui en était le propriétaire; je lui payai ce que je lui devais de loyer, avec une année d'avance; et lui dondant la clef, je le priai de me la garder : « Une affaire pressante, lui dis-je, m'oblige à m'absenter pour

quelque temps ; il faut que j'aille trouver mes oncles au Caire. » Enfin je pris congé de lui; et, dans le moment, je montai à cheval, et je partis avec mes gens qui m'attendaient.....»

CLIX^e NUIT.

« Mon voyage fut heureux ; j'arrivai au Caire sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. J'y trouvai mes oncles, qui furent fort étonnés de me voir. Je leur dis pour excuse, que je m'étais ennuyé de les attendre, et que, ne recevant d'eux aucunes nouvelles, mon inquiétude m'avait fait entreprendre ce voyage. Ils me reçurent fort bien, et promirent de faire en sorte que mon père ne me sût pas mauvais gré d'avoir quitté Damas sans sa permission. Je logeai avec eux dans le même khan, et je vis tout ce qu'il y avait de beau à voir au Caire.

« Comme ils avaient vendu leurs marchandises, ils projetaient de s'en retourner à Moussoul, et ils commençaient déja à faire les préparatifs de leur départ ; mais comme je n'avais pas vu tout ce que j'avais envie de voir en Égypte, je quittai mes oncles, j'allai me loger dans un quartier fort éloigné de leur khan, et je ne parus point qu'ils ne fussent partis. Ils me cherchèrent long-temps par toute la ville; mais, ne me trouvant point, ils jugèrent que le remords d'être venu en Égypte contre la volonté de mon père m'avait obligé de retourner à Damas sans

leur en rien dire, et ils partirent dans l'espérance de m'y rencontrer et de me prendre en passant.

« Je restai donc au Caire après leur départ, et j'y demeurai trois ans pour satisfaire pleinement la curiosité que j'avais de voir toutes les merveilles de l'Égypte. Pendant ce temps-là, j'eus soin d'envoyer de l'argent au marchand joaillier, en lui mandant de me conserver sa maison; car j'avais dessein de retourner à Damas, et de m'y arrêter encore quelques années. Il ne m'arriva point d'aventure au Caire qui mérite de vous être racontée; mais vous allez, sans doute, être fort surpris de celle que j'éprouvai quand je fus de retour à Damas.

« En arrivant en cette ville, j'allai descendre chez le marchand joaillier, qui me reçut avec plaisir, et qui voulut m'accompagner lui-même jusque dans ma maison, pour me faire voir que personne n'y était entré pendant mon absence. En effet, le sceau était encore en son entier sur la serrure. J'entrai, et trouvai toutes choses dans le même état où je les avais laissées.

« En nettoyant et en balayant la salle où j'avais mangé avec les dames, un de mes gens trouva un collier d'or en forme de chaîne, où il y avait d'espace en espace dix perles très-grosses et très-parfaites; il me l'apporta, et je le reconnus pour celui que j'avais vu au cou de la jeune dame qui avait été empoisonnée. Je compris qu'il s'était détaché, et qu'il était tombé sans que je m'en fusse aperçu. Je ne pus le regarder sans verser des larmes, en me souvenant

d'une personne si aimable, et que j'avais vue mourir d'une manière si funeste. Je l'enveloppai et je le mis précieusement dans mon sein.

« Je passai quelques jours à me remettre de la fatigue de mon voyage ; après quoi, je commençai à voir les gens avec qui j'avais fait autrefois connaissance. Je m'abandonnai à toutes sortes de plaisirs, et insensiblement je dépensai tout mon argent. Dans cette situation, au lieu de vendre mes meubles, je résolus de me défaire du collier; mais je me connaissais si peu en perles, que je m'y pris fort mal, comme vous l'allez entendre.

« Je me rendis au bezestin, où tirant à part un crieur, et lui montrant le collier, je lui dis que je le voulais vendre, et que je le priais de le faire voir aux principaux joailliers. Le crieur fut surpris de voir ce bijou. « Ah! la belle chose! s'écria-t-il, après l'avoir regardé long-temps avec admiration. Jamais nos marchands n'ont rien vu de si riche! Je vais leur faire un grand plaisir; et vous ne devez pas douter qu'ils ne le mettent à un haut prix à l'envi l'un de l'autre. » Il me mena à une boutique, et il se trouva que c'était celle du propriétaire de ma maison. « Attendez-moi ici, me dit le crieur, je reviendrai bientôt vous apporter la réponse. »

« Tandis qu'avec beaucoup de secret il alla de marchand en marchand montrer le collier, je m'assis près du joaillier, qui fut bien aise de me voir, et nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes. Le crieur revint; et me prenant en par-

ticulier, au lieu de me dire qu'on estimait le collier pour le moins deux mille cherifs, il m'assura qu'on n'en voulait donner que cinquante. « C'est qu'on m'a dit, ajouta-t-il, que les perles étaient fausses : voyez si vous voulez le donner à ce prix-là. » Comme je le crus sur sa parole, et que j'avais besoin d'argent : « Allez, lui dis-je, je m'en rapporte à ce que vous me dites, et à ceux qui s'y connaissent mieux que moi : livrez-le, et m'en apportez l'argent tout à l'heure. »

« Le crieur m'était venu offrir cinquante cherifs de la part du plus riche joaillier du bezestin, qui n'avait fait cette offre que pour me sonder et savoir si je connaissais bien la valeur de ce que je mettais en vente. Ainsi, il n'eut pas plus tôt appris ma réponse, qu'il mena le crieur avec lui devant le lieutenant de police; et lui montrant le collier : « Seigneur, dit-il, voilà un collier qu'on m'a volé; le voleur, déguisé en marchand, a eu la hardiesse de venir l'exposer en vente, et il est actuellement dans le bezestin. Il se contente, poursuivit-il, de cinquante cherifs pour un joyau qui en vaut deux mille : rien ne saurait mieux prouver que c'est un voleur. »

« Le lieutenant de police m'envoya arrêter sur-le-champ ; et lorsque je fus devant lui, il me demanda si le collier qu'il tenait à la main n'était pas celui que je venais de mettre en vente au bezestin? Je lui répondis qu'oui. « Et est-il vrai, reprit-il, que vous le voulez livrer pour cinquante cherifs ? » J'en demeurai d'accord. « Hé bien, dit-il alors d'un ton mo-

queur, qu'on lui donne la bastonnade : il nous dira bientôt qu'avec son bel habit de marchand, il n'est qu'un franc voleur; qu'on le batte jusqu'à ce qu'il l'avoue. » La violence des coups de bâton me fit faire un mensonge : je confessai, contre la vérité, que j'avais volé le collier; et aussitôt le lieutenant de police me fit couper la main.

« Cela causa un grand bruit dans le bezestin; et je fus à peine de retour chez moi, que je vis arriver le propriétaire de la maison. « Mon fils, me dit-il, vous paraissez un jeune homme si sage et si bien élevé, comment est-il possible que vous ayez commis une action aussi indigne que celle dont je viens d'entendre parler? Vous m'avez instruit vous-même de votre bien, et je ne doute pas qu'il ne soit tel que vous me l'avez dit. Que ne m'avez-vous demandé de l'argent? Je vous en aurais prêté; mais, après ce qui vient d'arriver, je ne puis souffrir que vous logiez plus long-temps dans ma maison : prenez votre parti; allez chercher un autre logement. » Je fus extrêmement mortifié de ces paroles; je priai le joaillier, les larmes aux yeux, de me permettre de rester encore trois jours dans sa maison; ce qu'il m'accorda.

« Hélas! m'écriai-je, quel malheur et quel affront! Oserai-je retourner à Moussoul? Tout ce que je pourrais dire à mon père, serait-il capable de le persuader que je suis innocent?..... »

CLX^e NUIT.

« Trois jours après que ce malheur me fut arrivé, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du lieutenant de police avec le propriétaire de ma maison, et le marchand qui m'avait accusé faussement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenait; mais, au lieu de me répondre, ils me lièrent et me garrottèrent en m'accablant d'injures, en me disant que le collier appartenait au gouverneur de Damas, qui l'avait perdu depuis plus de trois ans, et qu'en même temps une de ses filles avait disparu. Jugez de l'état où je me trouvai en apprenant cette nouvelle! Je pris néanmoins ma résolution. « Je dirai la vérité au gouverneur, disais-je en moi-même, ce sera à lui de me pardonner ou de me faire mourir. »

« Lorsqu'on m'eut conduit devant lui, je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion; et j'en tirai un bon augure. Il me fit délier; et puis s'adressant au marchand joaillier, mon accusateur, et au propriétaire de ma maison : « Est-ce là, leur dit-il, l'homme qui a exposé en vente le collier de perles? » Ils ne lui eurent pas plus tôt répondu que oui, qu'il dit : « Je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier, et je suis fort étonné qu'on lui ait fait une si grande injustice. » Rassuré par ces paroles : « Sei-

gneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis en effet très-innocent. Je suis persuadé même que le collier n'a jamais appartenu à mon accusateur, que je n'ai jamais vu, et dont l'horrible perfidie est cause qu'on m'a traité si indignement. Il est vrai que j'ai confessé que j'avais fait le vol; mais j'ai fait cet aveu contre ma conscience, pressé par les tourmens, et pour une raison que je suis prêt à vous dire, si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. » « J'en sais déja assez, répliqua le gouverneur, pour vous rendre tout à l'heure une partie de la justice qui vous est due. Qu'on ôte d'ici, continua-t-il, le faux accusateur, et qu'il souffre le même supplice qu'il a fait souffrir à ce jeune homme, dont l'innocence m'est connue. »

« On exécuta sur-le-champ l'ordre du gouverneur. Le marchand joaillier fut emmené et puni comme il le méritait. Après cela, le gouverneur, ayant fait sortir tout le monde, me dit : « Mon fils, racontez-moi sans crainte de quelle manière ce collier est tombé entre vos mains, et ne me déguisez rien. » Alors je lui découvris tout ce qui s'était passé, et lui avouai que j'avais mieux aimé passer pour un voleur, que de révéler cette tragique aventure. « Grand Dieu! s'écria le gouverneur dès que j'eus achevé de parler, vos jugemens sont incompréhensibles, et nous devons nous y soumettre sans murmurer! Je reçois avec une soumission entière le coup dont il vous a plu de me frapper. » Ensuite m'adressant la parole : « Mon fils, me dit-il, après avoir écouté la cause de votre disgrace, dont je suis très-affligé, je veux vous faire aussi

le récit de la mienne. Apprenez que je suis père de ces deux dames dont vous venez de me parler.....»

CLXI^e NUIT.

Le gouverneur de Damas continuant de s'adresser au jeune homme de Moussoul : « Mon fils, dit-il, sachez donc que la première dame qui a eu l'effronterie de vous aller chercher jusque chez vous, était l'aînée de toutes mes filles. Je l'avais mariée au Caire à un de ses cousins, au fils de mon frère. Son mari mourut; elle revint chez moi corrompue par mille méchancetés qu'elle avait apprises en Égypte. Avant son arrivée, sa cadette, qui est morte d'une manière si déplorable entre vos bras, était fort sage, et ses mœurs ne m'avaient jamais donné aucun sujet de plainte. Son aînée fit avec elle une étroite liaison, et la rendit insensiblement aussi méchante qu'elle. Le jour qui suivit la mort de sa cadette, comme je ne la vis pas en me mettant à table, j'en demandai des nouvelles à son aînée qui était revenue au logis ; mais au lieu de me répondre, elle se mit à pleurer si amèrement, que j'en conçus un présage funeste. Je la pressai de m'instruire de ce que je voulais savoir. « Mon père, me répondit-elle en sanglotant, je ne puis vous dire autre chose, sinon que ma sœur prit hier son plus bel habit, son beau collier de perles, sortit, et n'a point paru depuis. » Je fis chercher ma fille par toute la ville, mais je ne pus rien apprendre

déplaira pas. » « Je veux bien t'écouter aussi, lui dit le sulthan ; mais ne te flatte pas que je te laisse vivre, à moins que tu ne me dises quelque aventure plus divertissante que celle du bossu. » Alors le tailleur, comme s'il eût été sûr de son fait, prit la parole avec confiance, et commença son récit dans ces termes :

HISTOIRE

QUE RACONTA LE TAILLEUR.

« SIRE, un bourgeois de cette ville me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnait hier matin à ses amis : je me rendis chez lui de très-bonne heure, et j'y trouvai environ vingt personnes.

« Nous n'attendions plus que le maître de la maison, qui était sorti pour quelque affaire, lorsque nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très-proprement habillé, fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous; et pour faire honneur au maître du logis, nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le sofa. Il était prêt à le faire, lorsque apercevant un barbier qui était de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière, et voulut sortir; le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. « Où allez-vous ? lui dit-il. Je vous amène avec moi pour assister à un festin que je donne à mes amis; et à peine êtes-vous entré, que vous voulez sortir! » « Seigneur, répondit le jeune homme, au nom de Dieu,

je vous supplie de ne me pas retenir, et de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable barbier que voilà : quoiqu'il soit né dans un pays où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Éthiopien ; mais il a l'ame encore plus noire et plus horrible que le visage. »

CLXII^e NUIT.

« Nous demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le tailleur, et nous commençâmes à concevoir une très-mauvaise opinion du barbier, sans savoir si le jeune étranger avait raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisait un si horrible portrait. Le maître de la maison pria l'étranger de nous apprendre quelle raison il avait de haïr le barbier.

« Seigneur, nous dit alors le jeune homme, vous saurez que c'est à cause de ce maudit barbier que je suis boiteux, et qu'il m'est arrivé la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer ; c'est pourquoi j'ai fait serment d'abandonner tous les lieux où il serait, et de ne pas demeurer même dans une ville où il demeurerait : c'est pour cela que je suis sorti de Baghdad où je le laissai, et que j'ai fait un si long voyage pour venir m'établir en cette ville au milieu de la grande Tartarie, où je me flattais de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici : cela m'oblige, seigneurs,

à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre ville dès aujourd'hui, et m'aller cacher, si je puis, dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vue. »

« En achevant ces paroles, il voulut nous quitter; mais le maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec nous, et de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avait pour le barbier, qui, pendant tout ce temps-là, avait les yeux baissés et gardait le silence. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison; et enfin le jeune homme, cédant à nos instances, s'assit sur le sofa, et après avoir tourné le dos au barbier, de peur de le voir, nous raconta ainsi son histoire :

« Mon père tenait dans la ville de Baghdad un rang qui lui permettait d'aspirer aux premières charges; mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvait mériter. Il n'eut que moi d'enfant; et quand il mourut, j'avais déja l'esprit formé, et j'étais en âge de disposer des grands biens qu'il m'avait laissés. Je ne les dissipai point follement; j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

« Je n'avais point encore eu de passion, et loin d'être sensible à l'amour, j'avouerai, peut-être à ma honte, que j'évitais avec soin le commerce des femmes. Un jour que j'étais dans une rue, je vis venir devant moi un grand nombre de dames; pour ne les pas rencontrer, j'entrai dans une petite rue devant laquelle je me trouvais, et je m'assis sur un banc près

UNIV. OF MICH.

Ch. Chassat del! Krœnig Sc.

HISTOIRE QUE RACONTA LE TAILLEUR.

d'une porte. J'étais vis-à-vis d'une fenêtre où il y avait un vase rempli de très-belles fleurs, et j'avais les yeux attachés dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit : je vis paraître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi; et en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un souris qui m'inspira autant d'amour pour elle, que j'avais eu d'aversion jusque-là pour toutes les femmes. Après avoir arrosé ses fleurs, et m'avoir lancé un regard plein de charmes, qui acheva de me percer le cœur, elle referma sa fenêtre et me laissa dans un trouble et dans un désordre inconcevables.

J'y serais demeuré bien long-temps, si le bruit que j'entendis dans la rue, ne m'eût pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, et vis que c'était le premier cadi de la ville, monté sur une mule, et accompagné de cinq ou six de ses gens : il mit pied à terre à la porte de la maison dont la jeune dame avait ouvert une fenêtre; il y entra, ce qui me [illegible]ger qu'il était son père.

[illegible]é revins chez moi dans un état bien différent de celui où j'étais lorsque j'en sortis : agité d'une passion d'autant plus violente que je n'en avais jamais senti l'atteinte, je me mis au lit avec une grosse fièvre, qui causa une grande affliction dans ma maison. Mes parens, qui m'aimaient, alarmés d'une maladie si prompte, accoururent en diligence, et m'importunèrent fort pour en apprendre la cause, que je me gardai bien de leur dire. Mon silence leur

causa une inquiétude que les médecins ne purent dissiper, parce qu'ils ne connaissaient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remèdes.

« Mes parens commençaient à désespérer de ma vie, lorsqu'une vieille dame de leur connaissance, informée de ma maladie, arriva. Elle me considéra avec beaucoup d'attention; et après m'avoir examiné, elle connut, je ne sais par quel hasard, le sujet de ma souffrance. Elle les prit en particulier, les pria de la laisser seule avec moi, et de faire retirer tous mes gens.

« Tout le monde étant sorti de la chambre, elle s'assit au chevet de mon lit : « Mon fils, me dit-elle, vous vous êtes obstiné jusqu'à présent à cacher la cause de votre mal; mais je n'ai pas besoin que vous me la déclariez : j'ai assez d'expérience pour pénétrer ce secret, et vous ne me désavouerez pas quand je vous aurai dit que c'est l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison, pourvu que vous me fassiez connaître quelle est l'heureuse femme qui a su toucher un cœur aussi insensible que le vôtre, car vous avez la réputation de ne pas aimer les dames, et je n'ai pas été la dernière à m'en apercevoir; mais enfin ce que j'avais prévu est arrivé; et je suis ravie de trouver l'occasion d'employer mes talens à vous tirer de peine. »

CLXIII^e NUIT.

« La vieille dame, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse; mais quoiqu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osais découvrir le fond de mon cœur. Je me tournai seulement de son côté, et poussai un profond soupir, sans lui rien dire. « Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de me parler, ou si c'est le défaut de confiance en moi? Doutez-vous de l'effet de ma promesse? Je pourrais vous citer une infinité de jeunes gens de votre connaissance qui ont été dans la même peine que vous, et que j'ai soulagés. »

« Enfin, la bonne dame me dit tant d'autres choses encore, que je rompis le silence; je lui déclarai mon mal; je lui fis connaître l'endroit où j'avais vu l'objet qui le causait, et lui expliquai toutes les circonstances de mon aventure. « Si vous réussissez, lui dis-je, et que vous me procuriez le bonheur de voir cette beauté enchanteresse et de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter sur ma reconnaissance. » « Mon fils, me répondit la vieille dame, je connais la personne dont vous me parlez; elle est, comme vous l'avez fort bien jugé, fille du premier cadi de cette ville. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez: c'est la plus belle et la plus aimable dame de Baghdad; mais, ce qui me chagrine, c'est qu'elle est très-fière et d'un très-difficile accès. Vous savez com-

bien nos gens de justice sont exacts à faire observer les dures lois qui retiennent les femmes dans une contrainte si gênante : ils le sont encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles, et le cadi que vous avez vu, est lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble. Comme ils ne font que prêcher à leurs filles que c'est un grand crime de se montrer aux hommes, elles en sont si fortement persuadées, pour la plupart, qu'elles n'ont des yeux dans les rues que pour se conduire, lorsque la nécessité les oblige à sortir. Je ne dis pas absolument que la fille du premier cadi soit de cette humeur; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que de celui du père. Plût à dieu que vous aimassiez quelque autre dame! je n'aurais pas tant de difficultés à surmonter que j'en prévois. J'y emploierai néanmoins tout mon savoir faire; mais il faudra du temps pour y réussir. Cependant ne laissez pas de prendre courage, et ayez confiance en moi. »

« La vieille me quitta; et comme je me représentai vivement tous les obstacles dont elle venait de me parler, la crainte que j'eus qu'elle ne réussît pas dans son entreprise, augmenta mon mal. Elle revint le lendemain, et je lus sur son visage qu'elle n'avait rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : « Mon fils, je ne m'étais pas trompée; j'ai à surmonter autre chose que la vigilance d'un père : vous aimez un objet insensible qui se plaît à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer. Elle

m'a écoutée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait souffrir; mais dès que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir et de l'entretenir, elle m'a dit en me jetant un regard terrible : « Vous êtes bien hardie « de me faire cette proposition; je vous défends de « me revoir jamais, si vous voulez me tenir de pareils « discours. »

« Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la vieille, je ne suis pas aisée à rebuter; et pourvu que la patience ne vous manque pas, j'espère que je viendrai à bout de mon dessein. »

« Pour abréger ma narration, ajouta le jeune homme, je vous dirai que cette bonne messagère fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus, irrita mon mal à un point, que les médecins m'abandonnèrent absolument. J'étais donc regardé comme un homme qui n'attendait que la mort, lorsque la vieille me vint donner la vie.

« Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : « Songez au présent que vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte. » Ces paroles produisirent un effet merveilleux; je me levai sur mon séant, et lui répondis avec transport : « Le présent ne vous manquera pas. Qu'avez-vous à me dire ? » « Mon cher seigneur, reprit-elle, vous n'en mourrez pas, et j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé et fort content de moi. Hier lundi j'allai chez la dame que vous aimez, et je la trouvai

en bonne humeur; je pris d'abord un visage triste, je poussai de profonds soupirs en abondance, et laissai couler quelques larmes. « Ma bonne mère, me dit-elle, « qu'avez-vous ? Pourquoi paraissez-vous si affligée?» « Hélas! ma chère et honorable dame, lui répondis-je, je viens de chez le jeune seigneur de qui je vous parlais l'autre jour; c'en est fait; il va perdre la vie pour l'amour de vous : c'est un grand dommage, je vous assure, et il y a bien de la cruauté de votre part. « Je ne sais, « répliqua-t-elle, pourquoi vous voulez que je sois « cause de sa mort? Comment puis-je y avoir contri- « bué. » « Comment? lui repartis-je. Hé, ne vous disais-je pas l'autre jour qu'il était assis devant votre fenêtre lorsque vous l'ouvrîtes pour arroser votre vase de fleurs? Il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous représente tous les jours; depuis ce moment il languit, et son mal s'est tellement augmenté, qu'il est enfin réduit au plus pitoyable état...»

CLXIVe NUIT.

« Vous vous souvenez bien, madame, ajoutai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lorsque je voulus vous parler de sa maladie, et vous proposer un moyen de le délivrer du danger où il était : je retournai chez lui après vous avoir quittée; et il ne connut pas plutôt en me voyant, que je ne lui apportais pas une réponse favorable, que son mal redoubla. Depuis ce temps-là, madame, il est prêt à

perdre la vie, et je ne sais si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui. »

« Voilà ce que je lui dis, ajouta la vieille. La crainte de votre mort l'ébranla, et je vis son visage changer de couleur. » « Ce que vous me racontez, « dit-elle, est-il bien vrai? Et n'est-il effectivement « malade que pour l'amour de moi? » « Ah, madame, repartis-je, cela n'est que trop véritable! Plût à dieu que cela fût faux! » « Et croyez-vous, reprit-elle, « que l'espérance de me voir et de me parler pût « contribuer à le tirer du péril où il est? » « Peut-être bien, lui dis-je; et si vous me l'ordonnez, j'essaierai ce remède. » « Hé bien, répliqua-t-elle en « soupirant, faites-lui donc espérer qu'il me verra; « mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres faveurs, « à moins qu'il n'aspire à m'épouser, et que mon « père ne consente à notre mariage. » « Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté: je vais trouver ce jeune seigneur, et lui annoncer qu'il aura le plaisir de vous entretenir. » « Je ne vois pas un temps « plus commode à lui faire cette grace, dit-elle, que « vendredi prochain (1), pendant que l'on fera la prière « de midi. Qu'il observe quand mon père sera sorti « pour y aller, et qu'il vienne aussitôt se présenter « devant la maison, s'il se porte assez bien pour cela. « Je le verrai arriver par ma fenêtre, et je descen-

(1) Le vendredi est le jour de fête des Musulmans; pendant ce jour, les fidèles ne peuvent se dispenser d'assister aux prières faites en commun à la mosquée.

« drai pour lui ouvrir. Nous nous entretiendrons du-
« rant le temps de la prière, et il se retirera avant
« le retour de mon père. »

« Nous sommes au mardi, continua la vieille : vous pouvez jusqu'à vendredi reprendre vos forces, et vous disposer à cette entrevue. » A mesure que la bonne dame parlait, je sentais diminuer mon mal, ou plutôt je me trouvai guéri à la fin de son discours.

« Prenez, lui dis-je, en lui donnant ma bourse qui était toute pleine : c'est à vous seule que je dois ma guérison ; je tiens cet argent mieux employé que celui que j'ai donné aux médecins, qui n'ont fait que me tourmenter pendant ma maladie.

« La dame m'ayant quitté, je me sentis assez de force pour me lever. Mes parens, ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens, et se retirèrent chez eux.

« Le vendredi matin, la vieille arriva, dans le temps que je commençais à m'habiller, et que je choisissais l'habit le plus propre de ma garde-robe. « Je ne vous demande pas, me dit-elle, comment vous vous portez : l'occupation où je vous vois me fait assez connaître ce que je dois penser là-dessus ; mais ne vous baignerez-vous pas, avant que d'aller chez le premier cadi ? » « Cela exigerait trop de temps, lui répondis-je ; je me contenterai de faire venir un barbier, et de me faire raser la tête et la barbe. » Aussitôt j'ordonnai à un de mes esclaves de chercher un barbier qui fût habile dans sa profession, et fort expéditif.

« L'esclave m'amena ce malheureux barbier que

vous voyez, qui me dit, après m'avoir salué : « Seigneur, il me paraît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. » Je lui répondis que je sortais d'une maladie. « Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux, et que sa grace vous accompagne toujours. » « J'espère, lui répliquai-je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. » « Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie Dieu qu'il vous conserve la santé. Dites-moi présentement de quoi il s'agit ; j'ai apporté mes rasoirs et mes lancettes : souhaitez-vous que je vous rase, ou que je vous tire du sang ? » « Je viens de vous dire, repris-je, que je sors de maladie ; et vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser ; dépêchez-vous, et ne perdons pas le temps à discourir, car je suis pressé, et l'on m'attend à midi précis....»

CLXV^e NUIT.

« Le barbier, continua le boiteux de Baghdad, employa beaucoup de temps à déplier sa trousse et à préparer ses rasoirs : au lieu de mettre de l'eau dans son bassin, il tira de sa trousse un astrolabe fort propre, sortit de ma chambre, et alla au milieu de la cour, d'un pas grave, prendre la hauteur du soleil. Il revint avec la même gravité, et en rentrant : « Vous serez bien aise, seigneur, me dit-il, d'apprendre, que nous sommes aujourd'hui au vendredi

dix-huitième jour de la lune de safar (1) de l'an 653, depuis la retraite (2) de notre grand prophète, de la Mekke à Médine, et de l'an 7320 (3) de l'époque du grand Iskender aux deux cornes; et que la conjonction de Mars et de Mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur temps qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il est, pour vous faire raser. Mais d'un autre côté, cette même conjonction est d'un mauvais présage pour vous : elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une incommodité qui vous durera le reste de vos jours. Vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur; je serais fâché qu'il vous arrivât. »

« Jugez, seigneur, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier si babillard et si extravagant! Quel fâcheux contre-temps pour un amant

(1) Le mois de safar (du voyage) est le second de l'année musulmane. L'année 653 de l'hégire correspond à l'année 1255 de Jésus-Christ. On peut conjecturer de là, que ces contes auront été composés, en arabe, vers ce temps, ou bien auront été transportés en Arabie de la Perse, que désolaient alors les invasions des Moghols.

(2) Cette retraite ou fuite est appelée en arabe hedjerah, dont nous avons fait hégire.

(3) Pour ce qui est de l'an 7320, l'auteur s'est trompé dans cette supposition. L'an 653 de l'hégire, et 1255 de Jésus-Christ ne tombe qu'en l'an 1557 de l'ère, ou époque des Séleucides, la même que celle d'Alexandre-le-Grand, qui est ici appelé Iskender aux deux cornes, selon l'expression des Arabes.

qui se préparait à un rendez-vous ! J'en fus choqué. « Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère, de vos avis et de vos prédictions. Je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'astrologie; vous êtes venu ici pour me raser; ainsi, rasez-moi, ou vous retirez, que je fasse venir un autre barbier. »

« Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel sujet avez-vous de vous mettre en colère? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas, et que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès? Vous n'avez demandé qu'un barbier, et vous avez en ma personne le meilleur barbier de Baghdad, un médecin expérimenté, un chimiste très-profond, un astrologue infaillible, un grammairien achevé, un parfait rhétoricien, un logicien subtil, un mathématicien accompli dans la géométrie, dans l'arithmétique, dans l'astronomie, et dans tous les raffinemens de l'algèbre; un historien qui sait l'histoire de tous les royaumes de l'univers. Outre cela, je possède toutes les parties de la philosophie: j'ai dans ma mémoire toutes nos lois et toutes nos traditions. Je suis poète, architecte: mais que ne suis-je pas! Il n'y a rien de caché pour moi dans la nature. Feu votre père, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, était bien persuadé de mon mérite: il me chérissait, me caressait, et ne cessait de me citer dans toutes les compagnies où il se trouvait, comme le premier homme du monde. Je veux, par reconnaissance et par amitié pour lui,

m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, et vous garantir de tous les malheurs dont les astres pourront vous menacer. »

« A ce discours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire. « Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun, et voulez-vous commencer à me raser?.....»

CLXVI^e NUIT.

« SEIGNEUR, me répliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appelant babillard : tout le monde au contraire me donne l'honorable titre de silencieux. J'avais six frères, que vous auriez pu, avec raison, appeler babillards; et afin que vous les connaissiez, l'aîné se nommait Bacbouc, le second Bakbarah, le troisième Bakhac, le quatrième Alcouz, le cinquième Alnaschar, et le sixième Chacabac. C'étaient des discoureurs importuns; mais moi qui suis leur cadet, je suis grave et concis dans mes discours. »

« De grace, seigneur, mettez-vous à ma place : quel parti pouvais-je prendre en me voyant si cruellement assassiné?» « Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisait la dépense de ma maison, qu'il s'en aille et me laisse en repos : je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. » « Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours? Ce n'est pas moi qui suis

venu vous chercher; c'est vous qui m'avez fait venir; et cela étant ainsi, je jure, foi de Musulman, que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aie rasé. Si vous ne connaissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute. Votre défunt père me rendait plus de justice: toutes les fois qu'il m'envoyait chercher pour lui tirer du sang, il me faisait asseoir auprès de lui; et alors c'était un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenais. Je le tenais dans une admiration continuelle; je l'enlevais; et quand j'avais achevé: « Ah, s'écriait-il, vous êtes « une source inépuisable de science! Personne n'ap- « proche de la profondeur de votre savoir! » « Mon « cher seigneur, lui répondais-je, vous me faites plus « d'honneur que je ne mérite. Si je dis quelque chose « de beau, j'en suis redevable à l'audience favorable « que vous avez la bonté de me donner: ce sont « vos libéralités qui m'inspirent toutes ces pensées « sublimes qui ont le bonheur de vous plaire. » Un jour qu'il était charmé d'un discours admirable que je venais de lui faire: « Qu'on lui donne, dit-il, cent « pièces d'or, et qu'on l'habille avec une de mes « robes les plus riches. » Je reçus ce présent sur-le-champ: aussitôt je tirai son horoscope, et je le trouvai le plus heureux homme du monde. Je poussai même encore plus loin la reconnaissance, car je lui tirai du sang avec les ventouses. »

« Le barbier n'en demeura pas là; il enfila un autre discours qui dura une grosse demi-heure. Fatigué de l'entendre, et désolé de voir que le temps s'écoulait

sans que j'en fusse plus avancé, je ne savais plus que lui dire. « Non, m'écriai-je, il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme, qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens..... »

CLXVII^e NUIT.

« Je crus, que je réussirais mieux de prendre le barbier par la douceur. « Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez là tous vos beaux discours, et m'expédiez promptement : une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déja dit. » A ces mots, il se mit à rire. « Ce serait une chose bien louable, dit-il, si notre esprit demeurait toujours dans la même situation, si nous étions toujours sages et prudens : je veux croire néanmoins que si vous vous êtes mis en colère contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur, c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions, et vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre père et de votre aïeul : ils venaient me consulter dans toutes leurs affaires; et je puis dire, sans vanité, qu'ils se louaient fort de mes conseils. Voyez-vous, seigneur, on ne réussit presque jamais dans ce qu'on entreprend, si l'on n'a recours aux avis des personnes éclairées. On ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme. Je vous suis tout dévoué, et vous n'avez qu'à me commander. »

« Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours qui ne font que me rompre la tête, et que m'empêcher de me trouver où j'ai affaire ? rasez-moi donc, ou retirez-vous. » En disant cela, je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

« Quand il vit que j'étais fâché tout de bon : « seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer. » Effectivement il me lava la tête, et se mit à me raser; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir, qu'il s'arrêta pour me dire : « Seigneur, vous êtes vif, vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi, à cause de mon âge, de ma science et de mes vertus éclatantes..... »

« Continuez de me raser, lui dis-je, en l'interrompant encore, et ne parlez plus. » « C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous presse; je vais parier que je ne me trompe pas. » « Hé, il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis; vous devriez déja m'avoir rasé. » « Modérez votre ardeur, répliqua-t-il, vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire : quand on fait les choses avec précipitation, on s'en repent presque toujours. Je voudrais que vous me dissiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je vous dirais mon avis là-dessus. Vous avez du temps de reste, puisque l'on ne vous attend qu'à midi, et qu'il ne sera midi que dans trois heures. » « Je ne m'arrête point

à cela, lui dis-je: les gens d'honneur et de parole dévancent le temps qu'on leur a fixé; mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous, je tombe dans les défauts des barbiers babillards : achevez vite de me raser. »

« Plus je témoignais d'empressement, et moins il en avait à m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe; puis laissant son astrolabe, il reprit son rasoir.....»

Chehérazade voyant paraître le jour, garda le silence. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire commencée :

CLXVIII^e NUIT.

« Le barbier, continua le jeune homme, quitta encore son rasoir, prit une seconde fois son astrolabe, et me laissa à demi rasé pour aller voir quelle heure il était précisément. Il revint. « Seigneur, me dit-il, je savais bien que je ne me trompais pas; il y a encore trois heures jusqu'à midi, j'en suis assuré, ou toutes les règles de l'astronomie sont fausses. » « Juste ciel, m'écriai-je, ma patience est à bout! Je n'y puis plus tenir. Maudit barbier, barbier de malheur, peu s'en faut que je ne me jette sur toi, et que je ne t'étrangle! » « Doucement, seigneur, me dit-il d'un air froid, sans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez donc pas de retomber malade? Ne vous emportez pas, vous allez être servi dans un mo-

ment. » En disant ces paroles, il remit son astrolabe dans sa trousse, reprit son rasoir, qu'il repassa sur le cuir qu'il avait attaché à sa ceinture, et recommença de me raser ; mais en me rasant, il ne put s'empêcher de parler. « Si vous vouliez, seigneur, me dit-il, m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerais quelque conseil dont vous pourriez vous trouver bien. » Pour le contenter, je lui dis que des amis m'attendaient à midi pour me régaler et se réjouir avec moi du retour de ma santé.

« Quand le barbier entendit parler de régal : « Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres, s'écria-t-il. Vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi ; je l'avais oublié, et je n'ai encore fait aucun préparatif. » « Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aille manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni ; je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera : je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez, car j'en ai d'excellent dans ma cave ; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser ; et souvenez-vous que si mon père vous faisait des présens pour vous entendre parler, je vous en fais moi pour vous faire taire. »

« Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnais. « Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grace que vous me faites ; mais, montrez-moi tout à l'heure ces provisions, afin que je voie s'il y aura de quoi bien régaler mes amis : je veux qu'ils soient

contens de la bonne chère que je leur ferai. » « J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, et de quoi faire quatre entrées. » Je donnai ordre à un esclave d'apporter tout cela sur-le-champ avec quatre grandes cruches de vin. » « Voilà qui est bien, reprit le barbier ; mais il faudrait des fruits et de quoi assaisonner la viande. » Je lui fis encore donner ce qu'il me demandait. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre; et comme cet examen dura près d'une demi-heure, je pestais, j'enrageais ; mais j'avais beau pester et enrager, le bourreau ne s'en pressait pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, et me rasa quelques momens ; puis s'arrêtant tout à coup : « Je n'aurais jamais cru, seigneur, me dit-il, que vous fussiez si libéral : je commence à connaître que feu votre père revit en vous. Certes, je ne méritais pas les graces dont vous me comblez, et je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnaissance. Car, seigneur, afin que vous le sachiez, je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout, qui frotte le monde au bain (1) ; à Sali, qui vend des pois chiches grillés par les rues; à Salouz, qui vend des fèves;

(1) Les bains des Orientaux ne ressemblent point du tout à ceux que l'on voit chez nous. On les prend en commun dans une grande pièce ; c'est là que les femmes se réunissent et restent des heures entières. L'usage est de s'y faire *masser* le corps par des esclaves. La chaleur y est portée à un degré presque insupportable.

à Akercha, qui vend des herbes; à Abou-Mekarès, qui arrose les rues pour abattre la poussière; et à Cassem de la garde du khalyfe : tous ces gens-là n'engendrent point de mélancolie; ils ne sont ni fâcheux ni querelleurs; plus contens de leur sort que le khalyfe au milieu de toute sa cour, ils sont toujours gais, prêts à chanter et à danser, et ils ont chacun leur chanson et leur danse particulière, dont ils divertissent toute la ville de Baghdad; mais ce que j'estime le plus en eux, c'est qu'ils ne sont pas grands parleurs, non plus que votre esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez, seigneur, voici la chanson et la danse de Zantout qui frotte le monde au bain; regardez-moi, et voyez si je sais bien l'imiter..... »

CLXIX^e NUIT.

« Le barbier chanta la chanson et dansa la danse de Zantout, et quoi que je pusse dire pour l'obliger à finir ses bouffoneries, il ne cessa pas qu'il n'eût imité de même tous ceux qu'il avait nommés. Après cela, s'adressant à moi: «Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens; si vous m'en croyez, vous serez des nôtres, et vous laisserez là vos amis, qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, et vous faire retomber dans une maladie pire que celle dont vous sortez; chez moi au contraire vous n'aurez que du plaisir. »

« Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. « Je voudrais, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'accepterais la proposition que vous me faites; j'irais de bon cœur me réjouir avec vous, mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui; je serai plus libre un autre jour, et nous ferons cette partie. Achevez de me raser, et hâtez-vous de vous en retourner : vos amis sont déja peut-être dans votre maison. » « Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grace que je vous demande. Venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir. Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en seriez si content, que vous renonceriez pour eux à vos amis.» «Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre festin.»

Je ne gagnai rien par la douceur. « Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aille avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné; mes amis mangeront, si bon leur semble, je reviendrai aussitôt. Je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul; vous méritez bien que j'aie pour vous cette complaisance. » « Ciel, m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme si fâcheux! Au nom du grand Dieu vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns! Allez trouver vos amis : buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que personne m'accompagne. Aussi bien, il faut que je vous l'avoue, le

lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu; on n'y veut que moi. » « Vous vous moquez, seigneur, repartit-il : si vos amis vous ont convié à un festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner? Vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire, et qui sait divertir agréablement une compagnie. Quoi que vous me puissiez dire, la chose est résolue, je vous accompagnerai malgré vous. »

« Ces paroles, seigneurs, me jetèrent dans un grand embarras. « Comment me déferai-je de ce maudit barbier, disais-je en moi même? Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation. » D'ailleurs, j'entendais qu'on appelait déja pour la première fois à la prière de midi (1), et qu'il était temps de sortir; ainsi je pris le parti de ne dire mot, et de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raser; et et cela étant fait, je lui dis : « Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions, et revenez, je vous attends; je ne partirai pas sans vous. »

(1) Ce sont les muezzins qui, du haut des minarets, appellent les vrais croyans à la prière. Pour cela ils chantent à haute voix un cantique appelé ezzan, dans lequel se trouve la profession de foi qui constitue le Musulman : *la allah ila allah weu Mouhammed resoul allah.* (Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.)

« Il sortit enfin, et j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois : je me hâtai de me mettre en chemin; mais le malicieux barbier qui avait deviné mon intention, s'était contenté d'aller avec mes gens sans perdre de vue ma maison, et de les voir entrer chez lui. Il s'était caché à un coin de la rue pour m'observer et me suivre. En effet, quand je fus arrivé à la porte du cadi, je me retournai et l'aperçus à l'entrée de la rue : j'en eus un chagrin mortel.

« La porte du cadi était à demi ouverte; et en entrant, je vis la vieille dame qui m'attendait, et qui après avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étais amoureux; mais à peine commençais-je à l'entretenir, que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre, et vit au travers de la jalousie, que c'était le cadi son père qui revenait de la prière. Je regardai aussi en même temps, et j'aperçus le barbier assis vis-à-vis, au même endroit où j'avais vu la jeune dame.

« J'eus alors deux sujets de crainte, l'arrivée du cadi, et la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son père ne montait à sa chambre que très-rarement; et que comme elle avait prévu que ce contre-temps pourrait arriver, elle avait songé au moyen de me faire sortir sûrement; mais l'indiscrétion du malheureux barbier me causait une grande inquiétude, et vous allez voir que cette inquiétude n'était pas sans fondement.

« Dès que le çadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avait méritée. L'esclave poussait de grands cris qu'on entendait de la rue. Le barbier crut que c'était moi qui criais et qu'on maltraitait. Prévenu de cette pensée, il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussière sur sa tête, appelle au secours tout le voisinage, qui vient à lui aussitôt. On lui demande ce qu'il a, et quel secours on peut lui donner. « Hélas! s'écrie-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron! » Et sans rien dire davantage, il court jusque chez moi en criant toujours de même, et revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent avec une fureur qui n'est pas concevable à la porte du cadi, qui envoya un esclave pour voir ce que c'était ; mais l'esclave tout effrayé, retourne vers son maître : « Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, et commencent à enfoncer la porte. »

« Le cadi courut aussitôt lui-même ouvrir la porte, et demanda ce qu'on lui voulait. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolemment : « Maudit cadi, chien de cadi, quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître? Que vous a-t-il fait? » « Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi aurais-je assassiné votre maître que je ne connais pas, et qui ne m'a point offensé? Voilà ma maison ouverte : entrez, voyez, cherchez. » « Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier ; j'ai entendu ses ses cris il n'y a qu'un moment. » « Mais encore, ré-

pliqua le cadi, qu'elle offense m'a pu faire votre maitre pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites? Est-ce qu'il est dans ma maison? Et s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit? » « Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, repartit le barbier, je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, et lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière de midi; vous en avez sans doute été averti; vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris, et lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves; mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément; le khalyfe en sera informé, et en fera bonne et prompte justice. Laissez-le sortir, et nous le rendez tout à l'heure, sinon nous allons entrer et vous l'arracher, à votre honte. » « Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi, ni de faire un si grand éclat : si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer et le chercher, je vous en donne la permission. » Le cadi n'eut pas achevé ces mots, que le barbier et mes gens se jetèrent dans la maison comme des furieux, et se mirent à me chercher partout. »

CLXX^e NUIT.

« Comme j'avais entendu tout ce que le barbier avait dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand

coffre vide, où je me jetai et que je fermai sur moi. Le barbier, après avoir fureté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étais. Il s'approcha du coffre, l'ouvrit; et dès qu'il m'eut aperçu, le prit, le chargea sur sa tête et l'emporta; il descendit d'un escalier assez haut dans une cour qu'il traversa promptement, et enfin il gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portait, le coffre vint à s'ouvrir par malheur; et alors ne pouvant souffrir la honte d'être exposé aux regards et aux huées de la populace qui nous suivait, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation, que je me blessai à la jambe de manière que je suis demeuré boiteux depuis ce temps-là. Je ne sentis pas d'abord tout mon mal, et ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jetai même des poignées d'or et d'argent dont ma bourse était pleine; et tandis qu'il s'occupait à les ramasser, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier, profitant de la ruse dont je m'étais servi pour me débarrasser de la foule, me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force : « Arrêtez, seigneur, pourquoi courez-vous si vite? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous afait, à vous qui êtes si généreux et à qui nous avons tant d'obligations, mes amis et moi! Ne vous l'avais-je pas bien dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse? Voilà ce qui vous est arrivé par votre faute; et si de mon côté je ne m'étais pas obstiné à vous suivre pour

voir où vous alliez, que seriez-vous devenu? Où allez-vous donc, seigneur? Attendez-moi. »

« C'est ainsi que le malheureux barbier parlait tout haut dans la rue. Il ne se contentait pas d'avoir causé un si grand scandale dans le quartier du cadi, il voulait encore que toute la ville en eût connaissance. Dans la rage où j'étais, j'avais envie de l'attendre pour l'étrangler; mais je n'aurais fait par là que rendre ma confusion plus éclatante. Je pris un autre parti: comme je m'aperçus que sa voix me livrait en spectacle à une infinité de gens qui paraissaient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtaient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan dont le concierge m'était connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avait attiré. « Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grace d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. » Il me le promit et me tint parole; mais ce ne fut pas sans peine, car le barbier obstiné voulut entrer malgré lui, et ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures; et jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontrait, le grand service qu'il prétendait m'avoir rendu.

« Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me pria de lui apprendre mon aventure. Je la lui racontai. Je le priai ensuite à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. « Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous? » « Je ne veux point y retourner, lui répondis-je: ce détestable barbier ne

manquerait pas de m'y venir trouver; j'en serais tous les jours obsédé, et je mourrais à la fin de chagrin de l'avoir incessamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer plus long-temps en cette ville. Je prétends aller où ma mauvaise fortune voudra me conduire. » Effectivement, dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir besoin pour voyager; et du reste de mon bien, j'en fis une donation à mes parens.

« Je partis donc de Baghdad, seigneurs, et je suis venu jusqu'ici. J'avais lieu d'espérer que je ne rencontrerais point ce pernicieux barbier dans un pays si éloigné du mien; et cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc point surpris de l'empressement que je mets à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause de mon infirmité, et de la triste nécessité où je suis de vivre éloigné de mes parens, de mes amis et de ma patrie. » En achevant ces paroles, le jeune boiteux se leva et sortit. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir qu'il avait, de lui avoir donné, sans le savoir, un si grand sujet de mortification.

« Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de son histoire. Nous jetâmes les yeux sur le barbier, et nous lui dîmes qu'il avait tort, si ce que nous venions d'entendre était véritable. « Messieurs, nous répondit-il en levant la tête qu'il avait toujours tenue baissée

jusqu'alors, le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a parlé, vous prouve assez qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'accord. Mais quoi qu'il vous ait pu dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait : je vous en rends juges vous-mêmes. Ne s'était-il pas jeté dans le péril; et, sans mon secours, en serait-il sorti si heureusement? Il est bien heureux d'en être quitte pour une blessure à la jambe. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginais qu'on le maltraitait? A-t-il raison de se plaindre de moi, et de me dire des injures si atroces? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats. Il m'accuse d'être un babillard; c'est une pure calomnie : de sept frères que nous étions, je suis celui qui parle le moins et qui a le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, seigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire et la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention :

HISTOIRE DU BARBIER.

« Sous le règne de Mostanser Billah (1), prince si fameux par ses libéralités envers les pauvres, dix voleurs infestaient les chemins des environs de Baghdad. Le khalyfe, fit venir le juge de police, quelques jours avant la fête du baïram, et lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix.»

(1) 36e khalyfe Abasside, en l'année 623 de l'hég. (1226 de J.C.)

CLXXI^e NUIT.

« Le juge de police, continua le barbier, fit ses diligences et mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le jour même du baïram. Je me promenais alors sur le bord du Tigre; je vis dix hommes assez richement habillés, qui s'embarquaient dans un bateau. J'aurais reconnu que c'étaient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnaient; mais je ne regardai qu'eux; et persuadé que c'étaient des gens qui allaient se réjouir et passer la fête en festin, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux, sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudraient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, et l'on nous fit aborder devant le palais du khalyfe. J'eus le temps de rentrer en moi-même et de m'apercevoir que je les avais mal jugés. Au sortir du bateau, nous fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lièrent et nous menèrent devant le khalyfe. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire : que m'eût-il servi de parler et de faire quelque résistance ? C'eût été le moyen de me faire maltraiter par les gardes, qui ne m'auraient pas écouté ; car ce sont des brutaux qui n'entendent point raison. J'étais avec des voleurs; c'était assez pour leur faire croire que j'en devais être un.

« Dès que nous fûmes devant le khalyfe, il ordonna

le châtiment de ces dix scélérats. « Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. » Aussitôt le bourreau nous rangea sur une file à la portée de sa main, et par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs, en commençant par le premier; et quand il vint à moi, il s'arrêta. Le khalyfe voyant que le bourreau ne me frappait pas, se mit en colère: « Ne t'ai-je pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs? Pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf? » « Commandeur des croyans, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre majesté : voilà dix corps par terre et autant de têtes que j'ai coupées; elle peut les faire compter. » Lorsque le khalyfe eut vu lui-même que le bourreau disait vrai, il me regarda avec étonnement, et ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur : « Bon vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts? » Je lui répondis : commandeur des croyans, je vais vous faire un aveu véritable. J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes dont le châtiment vient de faire éclater la justice de votre majesté; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étaient des gens qui allaient se régaler ensemble pour célébrer ce jour qui est le plus solennel de notre religion. »

« Le khalyfe ne put s'empêcher de rire de mon aventure; et loin d'imiter ce jeune boiteux qui me traite de babillard, il admira ma discrétion et ma constance à garder le silence. « Commandeur des croyans, lui dis-je, que votre majesté ne s'étonne pas

si je me suis tu dans une occasion qui aurait excité un autre à parler. Je fais une profession particulière de discrétion; et c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie ; enfin cette vertu fait toute ma gloire et mon bonheur. » « J'ai bien de la joie, me dit le khalyfe en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étaient vos frères : vous ressemblaient-ils ? » « En aucune manière, lui repartis-je ; ils étaient tous plus babillards les uns que les autres ; et quant à la figure, il y avait encore grande différence entre eux et moi : le premier était bossu ; le second, brèche-dent; le troisième, borgne; le quatrième, aveugle; le cinquième avait les oreilles coupées ; et le sixième, les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feraient juger de leurs caractères, si j'avais l'honneur de les raconter à votre majesté. » Comme il me parut que le khalyfe ne demandait pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre :

HISTOIRE

DU PREMIER FRÈRE DU BARBIER.

« Sire, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appelait Bacbouc le bossu, était tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique

vis-à-vis d'un moulin; et comme il n'avait point encore acquis de pratiques, il avait bien de la peine à vivre de son travail. Le meûnier au contraire était fort à son aise, et possédait une très-belle femme. Un jour mon frère, en travaillant dans sa boutique, leva la tête, et aperçut à une fenêtre du moulin la meûnière qui regardait dans la rue. Il la trouva si belle, qu'il en fut enchanté. Pour la meûnière, elle ne fit nulle attention à lui; elle ferma sa fenêtre, et ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever les yeux vers le moulin en travaillant. Il se piqua les doigts plus d'une fois, et son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lorsqu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espérait toujours que la meûnière se ferait voir encore; mais enfin il fut obligé de la fermer et de se retirer dans sa petite maison, où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin, et qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent : la meûnière ne parut qu'un moment de toute la journée. Mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième jour, il fut plus content que les deux autres. La meûnière jeta les yeux sur lui par hasard, et le surprit au moment où il la considérait; elle connut alors ce qui se passait dans son cœur.....»

CLXXII^e NUIT.

« La meûnière n'eut pas plutôt pénétré les sentimens de mon frère, qu'au lieu de s'en fâcher, elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant; mon frère la regarda de même, mais d'une manière si plaisante, que la meûnière referma la fenêtre au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fît connaître à mon frère qu'elle le trouvait ridicule. L'innocent Bacbouc interprèta cette action à son avantage, et ne manqua pas de se flatter qu'on l'avait vu avec plaisir.

« La meûnière prit donc la résolution de se réjouir de mon frère. Elle avait une pièce d'une assez belle étoffe dont il y avait déja long-temps qu'elle voulait se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de broderie de soie, et la lui envoya par une jeune esclave qu'elle avait. L'esclave, bien instruite, vint à la boutique du tailleur. « Ma maîtresse vous salue, lui dit-elle, et vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte, sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même temps; elle change souvent d'habit, et c'est une pratique dont vous serez très-content. » Mon frère ne douta plus que la meûnière ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyait du travail, immédiatement après ce qui s'était passé entre elle et lui, qu'afin de lui montrer qu'elle avait lu dans le fond de son cœur, et de l'assurer du

progrès qu'il avait fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il allait tout quitter pour elle, et que l'habit serait prêt pour le lendemain matin. En effet, il y travailla avec tant de diligence, qu'il l'acheva le même jour.

« Le lendemain, la jeune esclave vint voir si l'habit était fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui disant : « J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse, pour avoir négligé son habit; je veux l'engager, par ma diligence, à ne se servir désormais que de moi. » La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller; puis se retournant, elle dit tout bas à mon frère : « A propos, j'oubliais de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée : ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens et de vous demander comment vous avez passé la nuit; pour elle, la pauvre femme, elle vous aime si fort qu'elle n'en a pas dormi. » « Dites-lui, répondit avec transport mon benêt de frère, que j'ai pour elle une passion si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. » Après ce compliment de la part de la meûnière, il crut devoir se flatter qu'elle ne le laisserait pas languir dans l'attente de ses faveurs.

« Il n'y avait pas un quart d'heure que l'esclave avait quitté mon frère, lorsqu'il la vit revenir avec une pièce de satin. « Ma maîtresse, lui dit-elle, est très-satisfaite de son habit; il lui va le mieux du monde : mais comme il est très-beau, et qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie

de lui en faire un au plutôt de cette pièce de satin. » « Cela suffit, répondit Bacbouc, il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. » La meûnière se montra souvent à sa fenêtre, et prodigua ses charmes à mon frère pour lui donner du courage. Il faisait beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre; mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avait déboursé pour les accompagnemens de l'habit et du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un et de l'autre. Cependant ce malheureux amant qu'on amusait, et qui ne s'en apercevait pas, n'avait rien mangé de tout ce jour-là, et fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnaie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant, dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le meûnier souhaitait lui parler. « Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès, afin que la liaison qu'elle veut former entre lui et vous, serve à faire réussir ce que vous désirez également l'un et l'autre. Mon frère se laissa persuader, et alla au moulin avec l'esclave. Le meûnier le reçut fort bien, et lui présentant une pièce de toile : « J'ai besoin de chemises, lui dit-il, voilà de la toile, je voudrais bien que vous m'en fissiez vingt; s'il y a du reste, vous me le rendrez.... »

Chehérazade, frappée tout à coup par la clarté du jour qui commençait à éclairer l'appartement de Chah-

riar, se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire de Bacbouc:

CLXXIII^e NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meûnier, qui lui donna ensuite une autre pièce de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bacbouc les porta au meûnier, qui lui demanda ce qu'il lui fallait pour sa peine ? Mon frère dit qu'il se contenterait de vingt dragmes d'argent. Le meûnier appela aussitôt la jeune esclave, et lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnaie qu'il allait donner, était de poids. L'esclave qui avait le mot, regarda mon frère en colère, pour lui marquer qu'il allait tout gâter s'il recevait de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre, quoi qu'il en eût besoin et qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avait cousu les chemises et les caleçons. Au sortir de chez le meûnier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payait pas. Je lui donnai quelques pièces de monnaie que j'avais dans ma bourse, et cela le fit subsister durant quelques jours : il est vrai qu'il ne vivait que de bouillie, encore n'en mangeait-il pas tout son soûl.

« Un jour il entra chez le meûnier, qui était occupé à faire aller son moulin, et qui croyant qu'il venait demander de l'argent, lui en offrit; mais la

jeune esclave qui était présente, lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter, et le fit répondre au meûnier qu'il ne venait pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le meûnier l'en remercia, et lui donna une robe de dessus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le meûnier tira sa bourse; la jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frère : « Voisin, dit-il au meûnier, rien ne presse; nous compterons une autre fois.. » Ainsi, cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est-à-dire, l'amour, la faim et la pauvreté.

« La meûnière était avare et méchante; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frère de ce qui lui était dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avait pour elle; et voici comme ils s'y prirent. Le meûnier invita Bacbouc un soir à souper, et après l'avoir assez mal régalé, il lui dit : « Frère, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. » En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit où il y avait un lit. Il le laissa là, et se retira avec sa femme dans le lieu où ils avaient coutume de coucher. Au milieu de la nuit, le meûnier vint trouver mon frère : « Voisin lui dit-il, dormez-vous? Ma mule est malade, et j'ai bien du blé à moudre; vous me feriez beaucoup de plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. » Bacbouc, pour lui marquer qu'il était homme de bonne volonté, lui répondit qu'il était prêt à lui rendre ce service, qu'on n'avait seulement qu'à lui montrer comment il fallait faire. Alors le meûnier

l'attacha par le milieu du corps comme une mule, pour faire tourner le moulin; et lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins : « Marchez, voisin, lui dit-il. » « Hé pourquoi me frappez-vous, lui dit mon frère ? » « C'est pour vous encourager, répondit le meûnier; car sans cela ma mule ne marche pas. » Bacbouc fut étonné de ce traitement; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours, il voulut se reposer; mais le meûnier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui disant : « Courage, voisin, ne vous arrêtez pas, je vous prie; il faut marcher sans prendre haleine : autrement vous gâteriez ma farine..... »

CLXXIV^e NUIT.

« Le meûnier obligea mon frère à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit. A la pointe du jour, il le laissa sans le détacher, et se retira dans la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque temps en cet état. A la fin, la jeune esclave vint et le détacha. « Ah! que nous vous avons plaint, ma bonne maîtresse et moi, s'écria la perfide ! Nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. » Le malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il était fatigué et moulu de coups ; mais il regagna sa maison en formant une ferme résolution de ne plus songer à la meûnière.

« Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le khalyfe. « Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. » « Commandeur des croyans, repris-je, je supplie votre majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. » Le khalyfe m'ayant témoigné par son silence qu'il était disposé à m'écouter, je continuai en ces termes :

HISTOIRE

DU SECOND FRÈRE DU BARBIER.

« Mon second frère, qui s'appelait Bakbarah le Brèche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda. « J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire, je vous prie de vous arrêter un moment. » Il s'arrêta, en lui demandant ce qu'elle lui voulait. « Si vous avez le temps de venir avec moi, reprit-elle, je vous mènerai dans un palais magnifique, où vous verrez une dame plus belle que le jour ; elle vous recevra avec beaucoup de plaisir, et vous présentera la collation avec d'excellent vin : il n'est pas besoin de vous en dire davantage. » « Ce que vous me dites est-il bien vrai, répliqua mon frère ? » « Je ne suis pas une menteuse, repartit la vieille ; je ne vous propose rien qui ne soit véritable ; mais écoutez ce que j'exige de vous : il

faut que vous soyez sage, que vous parliez peu, et que vous ayez une complaisance infinie. » Bakbarah ayant accepté la condition, elle marcha devant, et il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais, où il y avait beaucoup d'officiers et de domestiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frère; mais la vieille ne leur eût pas plutôt parlé, qu'ils le laissèrent passer. Alors elle se retourna vers mon frère, et lui dit : « Souvenez-vous au moins que la jeune dame chez qui je vous amène, aime la douceur et la retenue : elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. » Bakbarah la remercia de cet avis, et promit d'en profiter.

« Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'était un grand bâtiment en quarré, qui répondait à la magnificence du palais; une galerie régnait à l'entour, et l'on voyait au milieu un très-beau jardin. La vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni, et lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait avertir la jeune dame de son arrivée.

« Mon frère qui n'était jamais entré dans un lieu si brillant, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offraient à sa vue, et jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyait, il avait de la peine à contenir sa joie. Il entendit bientôt un grand bruit, causé par une troupe d'esclaves enjouées, qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, et il aperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisait aisément reconnaître pour leur

maîtresse par les égards qu'on avait pour elle. Bakbarah, qui s'était attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui; et lorsque la jeune dame fut près du sofa, mon frère, qui s'était levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur; et puis l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un ton riant : « Je suis ravie de vous voir, et je vous souhaite tout le bien que vous pouvez désirer. » « Madame, répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paraître devant vous. » « Il me semble que vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, et que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble. »

« Elle commanda aussitôt que l'on servît la collation. En même temps on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits et de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves et mon frère. Comme il était placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvrait la bouche pour manger, elle s'apercevait qu'il était brèche-dent, et elle le faisait remarquer aux esclaves qui en riaient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de temps en temps levait la tête pour la regarder, et qui la voyait rire, s'imagina que c'était de la joie qu'elle avait de sa venue, et se flatta que bientôt elle éloignerait ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. Elle jugea bien qu'il avait cette pensée; et, prenant plaisir à l'entretenir dans une erreur si agréable, elle

lui dit des douceurs, et lui présenta de sa propre main de tout ce qu'il y avait de meilleur.

« La collation achevée, on se leva de table. Dix esclaves prirent des instrumens, et commencèrent à jouer et à chanter; d'autres se mirent à danser. Mon frère, pour faire l'agréable, dansa aussi, et la jeune dame elle-même s'en mêla. Après qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre haleine. La jeune dame se fit donner un verre de vin, et regarda mon frère en souriant, pour lui faire voir qu'elle allait boire à sa santé. Il se leva et demeura debout pendant qu'elle but. Lorsqu'elle eut bu, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir, et le présenta à mon frère, afin qu'il lui fît raison.....»

CLXXV^e NUIT.

« Mon frère prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baisant, et but debout en reconnaissance de la faveur qu'elle lui avait faite. Ensuite la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle, et se mit à le caresser. Elle lui passa la main derrière la tête, en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimait l'homme le plus heureux du monde; il était tenté de badiner aussi avec cette charmante personne; mais il n'osait prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avaient les yeux sur lui, et qui ne cessaient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de

petits soufflets ; et à la fin lui en appliqua un si rudement, qu'il en fut scandalisé. Il en rougit, et se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avait amené, le regarda comme pour lui faire connaître qu'il avait tort, et qu'il ne se souvenait pas de l'avis qu'elle lui avait donné d'avoir de la complaisance. Il reconnut sa faute ; et pour la réparer, il se rapprocha de la jeune dame, et feignit ne pas s'en être éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, et continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves, qui ne cherchaient qu'à la divertir, se mirent de la partie : l'une donnait au pauvre Bakbarah des nasardes de toute sa force, l'autre lui tirait les oreilles de manière à les lui arracher, et d'autres enfin lui appliquaient des soufflets qui passaient la raillerie. Mon frère souffrait tout cela avec une patience admirable ; il affectait même un air de gaieté, et regardant la vieille avec un souris forcé : « Vous avez bien raison de m'assurer, disait-il, que je trouverais une dame toute bonne, toute agréable, toute charmante! Que je vous ai d'obligations! » « Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille ; laissez faire, vous verrez bien autre chose. » La jeune dame prit alors la parole, et dit à mon frère : « Vous êtes un brave homme : je suis ravie de trouver en vous tant de douceur et tant de complaisance pour mes petits caprices, et une humeur si conforme à la mienne. » « Madame, repartit Bakbarah, charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à

vous, et vous pouvez à votre gré disposer de ma personne. » « Que vous me faites de plaisir en me marquant tant de soumission, répliqua la dame. Je suis contente de vous, et je veux que vous le soyez aussi de moi. Qu'on lui apporte, ajouta-t-elle, le parfum et l'eau de rose. » A ces mots, deux esclaves se détachèrent, et revinrent bientôt après, l'une avec une cassolette d'argent où il y avait le bois d'aloës le plus exquis dont elle le parfuma, et l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage et dans les mains. Mon frère ne se possédait pas, tant il était aise de se voir traiter si honorablement.

« Après cette cérémonie, la jeune dame commanda aux esclaves qui avaient déja chanté et joué des instrumens, de recommencer leurs concerts. Elles obéirent; et pendant ce temps-là, la dame appela une autre esclave, et lui ordonna d'emmener mon frère avec elle; en lui disant : « Faites-lui ce que vous savez; et quand vous aurez achevé, ramenez-le-moi. » Bakbarah qui entendit cet ordre, se leva promptement, et s'approchant de la vieille qui s'était aussi levée pour accompagner l'esclave et lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui voulait faire. « C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille; elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme; et cette esclave qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, et vous habiller en femme. » On peut me peindre les sourcils, tant qu'on voudra, répliqua mon frère, j'y consens, parce que je pour-

rai me laver ensuite; mais pour me faire raser, vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir ; comment oserais-je paraître après cela sans moustache ? » « Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous, reprit la vieille, vous gâteriez vos affaires, qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir ? » Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille ; et sans dire un seul mot, il se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils en rouge. On lui rasa la moustache; et l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne put aller jusque-là : « Oh, pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. » L'esclave lui représenta qu'il était inutile pour lui d'avoir perdu sa moustache, s'il ne voulait pas consentir qu'on lui rasât la barbe; qu'un visage barbu ne convenait pas avec un habillement de femme; et qu'elle s'étonnait qu'un homme qui était sur le point de posséder la plus belle personne de Baghdad, fit quelqu'attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons; elle menaça mon frère de la disgrace de la jeune dame. Enfin elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

« Lorsqu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui se prit si fort à rire en le voyant, qu'elle se renversa sur le sofa où elle était

assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains, si bien que mon frère demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame se releva, et sans cesser de rire, lui dit : « Après la complaisance que vous avez eue pour moi, j'aurais tort de ne pas vous aimer de tout mon cœur ; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi : c'est de danser comme vous voilà. » Il obéit, et la jeune dame et ses esclaves dansèrent avec lui en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque temps, elles se jetèrent toutes sur le misérable, et lui donnèrent tant de soufflets, tant de coups de poings et de coups de pieds, qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever, pour ne pas lui donner le temps de se fâcher du mauvais traitement qu'on venait de lui faire. « Consolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes enfin arrivé au bout des souffrances, et vous allez en recevoir le prix.....»

CLXXVI^e NUIT.

« Il ne vous reste plus, ajouta la vieille, qu'une seule chose à faire, et ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume, lorsqu'elle a un peu bu, comme aujourd'hui, de ne pas se laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soient nus en chemise. Quand ils sont en cet état, elle prend un peu d'avantage, et se met à courir devant eux

par la galerie et de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils l'aient attrappée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelqu'avantage qu'elle puisse prendre, léger et dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vite en chemise; déshabillez-vous sans faire de façons. »

« Mon bon frère en avait trop fait pour reculer. Il se déshabilla; et cependant la jeune dame se fit ôter sa robe, et demeura en jupon pour courir plus légèrement. Lorsqu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, et se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non sans exciter les ris de toutes les esclaves qui frappaient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avait pris d'abord, en gagnait encore sur mon frère. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, et puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui était connu. Bakbarah, qui la suivait toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçut enfin une lumière. Ayant repris sa course de ce côté, il sortit par une porte qui fut aussitôt fermée sur lui. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints en rouge, sans barbe et sans moustache. Ils commencèrent à frapper des mains, à le huer, et quelques-uns coururent après lui, et lui cin-

glèrent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêtèrent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hasard, et le promenèrent par la ville exposé à la risée de toute la populace.

« Pour comble de malheur, lorsqu'il passa devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avaient vu sortir mon frère dans l'état où il était, par une porte de l'appartement des femmes du grand vézyr, qui donnait sur leur rue. Là-dessus le juge fit appliquer au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, et le fit conduire hors de la ville, avec défense d'y entrer jamais. »

« Voilà, commandeur des croyans, dis-je au khalyfe Mostanser Billah, l'aventure de mon second frère, que je voulais raconter à votre majesté. Il ne savait pas que les dames de nos seigneurs les plus puissans se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de pareils piéges. »

CLXXVII^e NUIT.

Le barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisième frère :

HISTOIRE

DU TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Commandeur des croyans, dit-il au khalyfe, mon troisième frère, qui se nommait Bakbac, était aveugle, et sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il allait de porte en porte demander l'aumône. Il avait une si longue habitude de marcher seul dans les rues, qu'il n'avait pas besoin de conducteur. Il avait coutume de frapper aux portes, et de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frappa à la porte d'une maison; le maître du logis qui était seul, s'écria : « Qui est là? » Mon frère ne répondit rien à ces paroles, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui était à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre et demande à mon frère ce qu'il veut. « Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. » « Vous êtes aveugle, ce me semble, reprit le maître de la maison? » « Hélas, oui, repartit mon frère! » « Tendez la main, lui dit le maître. » Mon frère la lui présenta, croyant recevoir l'aumône; mais le maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'était pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivait ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre,

le maître lui laissa la main, se mit à sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitait. « Je vous ai déja dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandais quelque chose pour l'amour de Dieu. » « Bon aveugle, répliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue. « « Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, et m'épargner la peine de monter. » « Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas dès la première fois lorsque vous frappez, et qu'on vous demande qui est là? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle? » « Que voulez-vous donc faire de moi, dit mon frère? » « Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. » « Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, répliqua Bakbac. » « L'escalier est devant vous, repartit le maître, descendez seul si vous voulez. » Mon frère se mit à descendre; mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit bien du mal aux reins et à la tête en glissant jusqu'au bas. Il se releva avec assez de peine, et sortit en se plaignant et en murmurant contre le maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

« Comme il sortait du logis, deux aveugles de ses camarades qui passaient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avait. Il leur conta ce qui lui était arrivé; et après leur avoir dit que toute la journée il n'avait rien reçu : « Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusque

chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous les trois en commun, pour m'acheter de quoi souper. » Les deux aveugles y consentirent, et il les mena chez lui.

« Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frère avait été si maltraité, était un voleur, homme naturellement adroit et malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avait dit à ses camarades; il descendit alors, les suivit et entra avec eux dans une méchante maison où logeait mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : « Frères, il faut, s'il vous plaît, fermer la porte, et prendre garde s'il n'y a pas ici quelqu'étranger avec nous. » A ces paroles, le voleur fut fort embarrassé; mais apercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher, il s'y prit et se soutint en l'air, pendant que les aveugles fermèrent la porte, et firent le tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons. Lorsque cela fut fait, et qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde et alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui, se croyant seul avec les aveugles, leur dit : « Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis long-temps tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille dragmes, et que nous les mîmes en dix sacs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. » En disant cela, il mit la main à côté de lui sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un

après l'autre, et les donnant à ses camarades : « Les voilà, poursuivit-il ; vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier ; ou bien nous allons les compter si vous souhaitez. » Ses camarades lui ayant répondu qu'ils se fiaient bien à lui, il ouvrit un des sacs et en tira dix dragmes ; les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

« Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place ; après quoi un des aveugles lui dit, qu'il n'était pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avait assez de provisions pour eux trois par la charité des bonnes gens. En même temps il tira de son bissac du pain, du fromage et quelques fruits, mit tout cela sur une table, et puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui était à la droite de mon frère, choisissait ce qu'il y avait de meilleur, et mangeait avec eux ; mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, et s'écria aussitôt : « Nous sommes perdus : il y a un étranger avec nous ! » En parlant de la sorte, il étendit la main, et saisit le voleur par le bras ; il se jeta sur lui en criant au voleur et en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi et à frapper le voleur, qui, de son côté, se défendit le mieux qu'il put. Comme il était fort et vigoureux, et qu'il avait l'avantage de voir où il adressait ses coups, il en portait de furieux tantôt à l'un et tantôt à l'autre, quand il pouvait en avoir la liberté ; et il criait au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins

accoururent bientôt au bruit, enfoncèrent la porte, et eurent bien de la peine à séparer les combattans; mais enfin en étant venus à bout, ils leur demandèrent le sujet de leur différend. « Seigneurs, s'écria mon frère qui n'avait pas quitté le voleur, cet homme que je tiens, est un voleur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. » Le voleur qui avait fermé les yeux dès qu'il avait vu paraître les voisins, feignit d'être aveugle, et dit alors : « Seigneurs, c'est un menteur; je vous jure par le nom de Dieu et par la vie du khalyfe, que je suis leur associé, et qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi, et je demande justice. » Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation, et les menèrent tous quatre au juge de police.

« Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle : « Seigneur, puisque vous êtes commis pour administrer la justice de la part du khalyfe, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades et moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, et qu'on commence par moi. » Mon frère voulut parler; mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton.

CLXXVIII^e NUIT.

« Le voleur eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups ; mais faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, et bientôt après il ouvrit l'autre en criant miséricorde, et en suppliant le juge de police de faire cesser les coups. Le juge voyant que le voleur le regardait les yeux ouverts, en fut fort étonné. « Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle ? » « Seigneur, répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important, si vous voulez me faire grace, et me donner pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt, et qui vous sert de cachet, je suis prêt à vous révéler tout le mystère. »

« Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, et promit de lui faire grace. « Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, Seigneur, que mes camarades et moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, et pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de leur faiblesse. Je vous confesse encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille dragmes en société ; j'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part ; ils me les ont refusées, parce que je leur ai dé-

claré que je voulais me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse; et sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jetés sur moi, et m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoin les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice, seigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cents dragmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité de ce que j'avance, faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçus, vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi. »

« Mon frère et les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible; mais le juge ne daigna pas les écouter. « Scélérats, leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens sous prétexte d'exciter leur charité, et que vous commettez de si méchantes actions? » « C'est une imposture, s'écria mon frère, il est faux qu'aucun de nous voie clair. Nous en prenons Dieu à témoin! »

« Tout ce que put dire mon frère fut inutile, ses camarades et lui reçurent chacun deux cent coups de bâton. Le juge attendait toujours qu'ils ouvrissent les yeux, et attribuait à une grande obstination ce qui n'était que l'effet d'une impuissance absolue. Pendant ce temps-là, le voleur disait aux aveugles: « Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, et n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. » Puis s'adressant au juge de police : « Seigneur, lui dit-il,

je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, et que jamais ils n'ouvriront les yeux. Ils veulent, sans doute, éviter la honte qu'ils auraient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verraient. Il vaut mieux leur faire grace, et envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille dragmes qu'ils ont cachées. »

« Le juge n'eut garde d'y manquer ; il fit accompagner le voleur par un de ses gens qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cent dragmes au voleur, et retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère et de ses compagnons, il en eut pitié, et se contenta de les bannir. Je n'eus pas plutôt appris ce qui était arrivé à mon frère, que je courus après lui. Il me raconta son malheur et je le ramenai secrètement dans la ville. J'aurais bien pu le justifier auprès du juge de police, et faire punir le voleur comme il le méritait ; mais je n'osai l'entreprendre, de peur de m'attirer à moi-même quelque mauvaise affaire. »

« Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le khalyfe n'en rit pas moins que de celles qu'il avait déja entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose; mais sans attendre qu'on exécutât ses ordres, je commençai l'histoire de mon quatrième frère :

HISTOIRE

DU QUATRIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Alcouz était le nom de mon quatrième frère. Il était boucher de profession; il avait un talent particulier pour élever et dresser des béliers à se battre, et par ce moyen il s'était acquis la connaissance et l'amitié des principaux seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, et qui ont pour cet effet des béliers chez eux. Il était d'ailleurs fort achalandé; il avait toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie, parce qu'il était fort riche, et qu'il n'épargnait rien pour avoir la meilleure.

« Un jour qu'il était dans sa boutique, un vieillard qui avait une longue barbe blanche, vint acheter six livres de viande, lui en donna l'argent, et s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, si blanc et si bien monnoyé, qu'il le mit à part dans un coffre en un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas, durant cinq mois, de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, et de la payer en pareille monnaie, que mon frère continua de mettre à part.

« Au bout de cinq mois, Alcouz voulant acheter une quantité de moutons et les payer en cette belle monnaie, ouvrit le coffre; mais au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir

que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avait mise. Il se donna de grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissait. « Plût à dieu, s'écria mon frère en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement avec son air hypocrite! » Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il le vit venir de loin; il courut au-devant de lui avec précipitation, et mettant la main sur lui : « Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide? Écoutez la friponnerie que ce méchant homme m'a faite. » En même temps il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'était assemblée autour de lui ce qu'il avait déja conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit froidement : « Vous feriez fort bien de me laisser aller et de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en fasse un plus sanglant dont je serais fâché. » « Hé qu'avez-vous à dire contre moi, lui répliqua mon frère? Je suis un honnête homme dans ma profession, et je ne vous crains pas. » « Vous voulez donc que je le publie, reprit le vieillard du même ton? Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine! » « Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frère. » « Non, non, dit alors le vieillard; à l'heure où je vous parle, il y a un homme égorgé et attaché au dehors de votre boutique comme un

mouton; qu'on y aille, et l'on verra si je dis la vérité. »

« Avant que d'ouvrir le coffre où étaient les feuilles, mon frère avait tué un mouton ce jour-là, l'avait accommodé et exposé hors de sa boutique selon sa coutume. Il protesta que ce que disait le vieillard était faux; mais, malgré ses protestations, la populace crédule se laissant prévenir contre un homme accusé d'un crime si atroce, voulut s'en assurer sur-le-champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'assura de sa personne, et courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé et attaché, comme l'accusateur l'avait dit; car ce vieillard, qui était magicien, avait fasciné les yeux de tout le monde, comme il les avait fascinés à mon frère afin de lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avait données.

« A ce spectacle, un de ceux qui tenaient Alcouz, lui dit en lui appliquant un grand coup de poing : « Comment, méchant homme, c'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair humaine? » Et le vieillard, qui ne l'avait pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes mêmes qui purent approcher de lui, ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de police, à qui l'on présenta le prétendu cadavre, que l'on avait détaché et apporté pour servir de témoin contre l'accusé. « Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme assez barbare pour massacrer les

gens, et qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous fassiez un châtiment exemplaire.» Le juge de police entendit mon frère avec patience; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi, qu'il traita mon frère d'imposteur; et s'en rapportant au témoignage de ses yeux, il lui fit donner cinq cents coups de bâton.

« Ensuite l'ayant obligé de lui dire où était son argent, il lui enleva tout ce qu'il avait, et le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville, trois jours de suite, monté sur un chameau....»

CLXXIX^e NUIT.

« Je n'étais pas à Baghdad lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se retira dans un lieu écarté, où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fut guéri des coups de bâton dont il avait le dos meurtri; car c'était sur le dos qu'on l'avait frappé. Lorsqu'il fut en état de marcher, il se rendit la nuit par des chemins détournés à une ville où il n'était connu de personne, et il y prit un logement d'où il ne sortait presque pas. A la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un faubourg, où il entendit tout à coup un grand bruit de cavaliers qui venaient derrière lui. Il était alors par hasard près de la porte d'une grande maison; et comme après ce qui lui était arrivé, il appréhendait tout, il craignit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter;

c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher; et après l'avoir refermée, il entra dans une grande cour, où il n'eut pas plutôt paru, que deux domestiques vinrent à lui, et le prenant au collet : « Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous! Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernières nuits, que nous n'en avons pas dormi; et vous n'avez épargné notre vie que parce que nous avons su nous garantir de votre mauvais dessein. »

« Vous pouvez bien penser que mon frère fut fort surpris de ce compliment. « Bonnes gens, leur dit-il, je ne sais ce que vous me voulez, et vous me prenez sans doute pour un autre. » « Non, non, répliquèrent-ils, nous n'ignorons pas que vous et vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avait, et de l'avoir réduit à la mendicité, vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lorsque vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. » En disant cela, ils le fouillèrent, et trouvèrent qu'il avait un couteau sur lui. « Oh, oh! s'écrièrent-ils en le prenant, oserez-vous dire encore que vous n'êtes pas un voleur? » « Hé quoi! leur répondit mon frère, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur? Écoutez mon histoire, ajouta-t-il; au lieu d'avoir une mauvaise opinion de moi, vous serez touchés de mes malheurs. » Bien loin de l'écouter, ils se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent son habit et

lui déchirèrent sa chemise. Alors voyant les cicatrices qu'il avait au dos : « Ah, chien ! dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme ! Et ton dos nous fait voir le contraire. » « Hélas ! s'écria mon frère, il faut que mes péchés soient bien grands, puisque après avoir été déja maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable ! »

« Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ses plaintes ; ils le menèrent au juge de police, qui lui dit : « Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main ? » « Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis l'homme du monde le plus innocent, et je suis perdu si vous ne me faites la grace de m'écouter patiemment : personne n'est plus digne de compassion que moi. » « Seigneur, interrompit alors un des domestiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maisons pour piller et assassiner les gens ? Si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. » En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère et le fit voir au juge, qui, sans autre information, commanda sur-le-champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules ; ensuite il le fit promener par la ville sur un chameau, et fit crier devant lui : « Voilà de quelle manière on châtie ceux qui « entrent par force dans les maisons. »

« Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes qui le rencontrèrent après cette seconde dis-

grace, m'avertirent du lieu où il était. J'allai l'y trouver, et le ramenai secrètement à Baghdad, où je l'assistai de mon mieux.

« Le khalyfe Mostanser Billah, poursuivit le barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose et me renvoyer; mais, sans laisser le temps d'exécuter son ordre, je repris la parole et lui dis : « Mon souverain seigneur et maître, vous voyez bien que je parle peu; et puisque votre majesté m'a fait la grace de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir encore entendre les aventures de mes deux autres frères; j'espère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une histoire complète qui ne sera pas indigne de votre bibliothèque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommait Alnachar..... »

CLXXX^e NUIT.

HISTOIRE

DU CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« ALNACHAR, tant que vécut notre père, fut très-paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avait pas honte de la demander le soir, et de

vivre le lendemain de ce qu'il avait reçu. Notre père mourut accablé de vieillesse, et nous laissa pour tout bien, sept cents dragmes d'argent. Nous partageâmes également, de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnachar, qui n'avait jamais possédé tant d'argent à la fois, se trouva fort embarrassé de savoir ce qu'il en ferait. Il se consulta long-temps lui-même là-dessus, et il se détermina à les employer en verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla chercher chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, et choisit une fort petite boutique où il s'assit le panier devant lui, et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachés sur son panier, il se mit à rêver, et dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendu d'un tailleur qu'il avait pour voisin: « Ce panier, dit-il, me coûte cent dragmes, et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents dragmes en le vendant en détail, et de ces deux cents dragmes que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents. Ainsi j'amasserai par la suite du temps quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes j'irai aisément jusqu'à huit. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai aussitôt la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles, et de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'acheterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux : je ferai bonne chère et du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout

ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instrumens, de danseurs et de danseuses. Je n'en demeurerai pas là, et j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille dragmes. Lorsque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'estimerai autant qu'un prince, et j'enverrai demander en mariage la fille du grand vézyr, en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit et de toutes les autres qualités de sa fille; et enfin que je lui donnerai mille pièces d'or pour la première nuit de nos noces. Si le vézyr était assez malhonnête pour me refuser sa fille, ce qui ne saurait arriver, j'irais l'enlever à sa barbe, et l'amènerais malgré lui chez moi. Dès que j'aurai épousé la fille du grand vézyr, je lui acheterai dix eunuques noirs des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince; et monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans et de perles, je marcherai par la ville accompagné d'esclaves devant et derrière moi, et je me rendrai à l'hôtel du vézyr aux yeux des grands et des petits qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le vézyr au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche; et le grand vézyr, en me recevant comme son gendre, me cédera sa place et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en pren-

drai une, et la lui présentant : « Voilà, lui dirai-je, « les mille pièces d'or que j'ai promises pour la pre- « mière nuit de mon mariage. » Et lui offrant l'autre : « Tenez, ajouterai-je, je vous en donne encore autant, « pour vous marquer que je suis homme de parole, « et que je donne plus que je ne promets. » Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité. Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter de sa part par quelqu'officier sur la visite que j'aurai faite au vézyr son père; j'honorerai l'officier d'une belle robe, et le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas et je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement, pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti; et quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu; et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront : « Notre cher seigneur et maître, « voilà votre épouse, votre humble servante devant « vous : elle attend que vous la caressiez, et elle est « bien mortifiée de ce que vous ne daignez pas seu-

« lement la regarder; elle est fatiguée d'être si long-« temps debout; dites-lui au moins de s'asseoir. » Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise et leur douleur. Elles se jeteront à mes pieds, et après qu'elles y auront demeuré un temps considérable à me supplier de me laisser fléchir, je leverai enfin la tête et jetterai sur elle un regard distrait; puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez richement habillée, elles la meneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit; et moi cependant je me leverai de mon côté, et prendrai un habit plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge; elles me tiendront le même discours, et je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier et solliciter avec autant d'instance et aussi long-temps que la première fois. Je commencerai dès le premier jour de mes noces à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de sa vie..... »

CLXXXI^e NUIT.

« Après les cérémonies de nos noces, continua Alnachar, je prendrai de la main d'un de mes gens qui sera près de moi, une bourse de cinq cents pièces d'or que je donnerai aux coiffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront

retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain, elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris et de mon orgueil à sa mère, femme du grand vézyr, et j'en aurai la joie au cœur. Sa mère viendra me trouver, me baisera les mains avec respect, et me dira : « Seigneur (car elle n'osera m'appeler son gendre, de peur de me déplaire en me parlant si familièrement), je vous supplie de ne pas dédaigner « de regarder ma fille et de vous approcher d'elle : je « vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, et « qu'elle vous aime de toute son ame. » Mais ma belle-mère aura beau parler, je ne lui répondrai pas une syllabe, et je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle se jettera à mes pieds, me les baisera plusieurs fois, et me dira : « Seigneur, serait-il possible que « vous eussiez conçu des soupçons sur la sagesse de « ma fille ? Je vous assure que je l'ai toujours éue « devant les yeux, et que vous êtes le premier homme « qui l'ait jamais vue en face. Cessez de lui causer « une si grande mortification, faites-lui la grace de la « regarder, de lui parler, de la fortifier dans la bonne « intention qu'elle a de vous satisfaire en toute chose. » Tout cela ne me touchera point; ma belle-mère en voyant cela, prendra un verre de vin, et le mettant à la main de sa fille, mon épouse : « Allez, lui « dira-t-elle, présentez-lui vous-même ce verre de vin; « il n'aura peut-être pas la cruauté de le refuser d'une « si belle main. » Ma femme viendra avec le verre,

demeurera debout et toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle verra que je ne tournerai point la vue de son côté, et que je persisterai à la dédaigner, elle me dira, les larmes aux yeux : « Mon cœur, ma chère « ame, mon aimable seigneur, je vous conjure par les « faveurs dont le ciel vous comble, de me faire la grace « de recevoir ce verre de vin de la main de votre très-« humble servante. » Je me garderai bien de la regarder encore, et de lui répondre. « Mon charmant époux, « continuera-t-elle en redoublant ses pleurs et en « m'approchant le verre de la bouche, je ne cesserai « pas que je n'aie obtenu que vous buviez. » Alors, fatigué de ses prières, je lui lancerai un regard terrible, et lui donnerai un bon soufflet sur la joue, en la repoussant du pied si vigoureusement, qu'elle ira tomber bien loin au-delà du sofa.

« Mon frère était tellement absorbé dans ses visions chimériques, qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

« Le tailleur son voisin qui avait entendu son discours extravagant, fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. « Oh, que tu es un homme indigne, dit-il à mon frère ! Ne devrais-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun motif de te plaindre d'elle ? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs et

les charmes d'une si aimable personne. Si j'étais à la place du grand vézyr, ton beau-père, je te ferais donner cent coups de nerf de bœuf, et je te ferais promener par la ville avec l'éloge que tu mérites. »

« Mon frère, à la vue de cet accident si funeste pour lui, rentra en lui-même; et voyant que c'était par son orgueil insupportable qu'il lui était arrivé, il se frappa le visage, déchira ses habits, et se mit à pleurer en poussant des cris qui firent bientôt accourir les voisins, et arrêter les passans qui allaient à la prière de midi. Comme c'était un vendredi, il s'y rendait plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnachar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'était mise en tête, était dissipée avec son bien; et il pleurait encore amèrement son sort, lorsqu'une dame de distinction, montée sur une mule richement caparaçonnée, vint à passer par là. L'état où elle vit mon frère excita sa compassion. Elle demanda qui il était, et ce qu'il avait à pleurer? On lui dit seulement que c'était un pauvre homme qui avait employé le peu d'argent qu'il possédait à l'achat d'un panier de verrerie, que ce panier était tombé, et que toute la verrerie s'était cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnait : « Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. » L'eunuque obéit, et mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cents pièces d'or. Alnachar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame;

et après avoir fermé sa boutique, où sa présence n'était plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

« Il faisait de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venait de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappait; et ayant reconnu à la voix que c'était une femme, il ouvrit. « Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grace à vous demander : voilà le temps de la prière, je voudrais bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plaît, entrer chez vous, et me donnez un vase d'eau. » Mon frère regarda cette femme, et vit que c'était une personne déja fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandait. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place; et toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue et étroite, pour l'attacher à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-là, fit sa prière; et lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frère, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu; puis s'étant relevée, elle lui souhaita toute sorte de biens..... »

CLXXXII^e NUIT.

« La vieille remercia ensuite mon frère de son honnêteté. Comme elle était habillée assez pauvrement, et qu'elle s'humiliait fort devant lui, il crut

qu'elle lui demandait l'aumône, et il lui présenta deux pièces d'or. Elle se retira en arrière avec surprise, comme si mon frère lui eût fait une injure. « Grand dieu! lui dit-elle, que veut dire ceci? Serait-il possible, seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône? Reprenez votre argent, je n'en ai pas besoin, dieu merci : j'appartiens à une jeune dame de cette ville qui est à la fois charmante, et très-riche; elle ne me laisse manquer de rien. »

« Mon frère ne fut pas assez fin pour s'apercevoir de l'adresse de la vieille, qui n'avait refusé les deux pièces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda si elle ne pourrait pas lui procurer l'honneur de voir cette dame : « Très-volontiers, lui répondit-elle, elle sera bien aise de vous épouser, et de vous mettre en possession de tous ses biens en vous faisant maître de sa personne : prenez votre argent et suivez-moi. » Ravi d'avoir trouvé en même temps une grosse somme d'argent, et une femme belle et riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cents pièces d'or, et se laissa conduire par la vieille.

« Elle marcha devant lui, et il la suivit de loin jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. Il la rejoignit dans le temps qu'une jeune esclave grecque ouvrait. La vieille le fit entrer le premier, et passer au travers d'une cour bien pavée; elle l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le con-

firma dans la bonne opinion qu'on lui avait fait concevoir de la maîtresse de la maison. Pendant que la vieille alla avertir la jeune dame, il s'assit; et comme il avait chaud, il ôta son turban et le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le surprit bien plus par sa beauté, que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'aperçut. La dame le pria d'un air gracieux de prendre sa place, en s'asseyant près de lui. Elle lui témoigna bien de la joie de le voir; et après lui avoir dit quelques douceurs : « Nous ne sommes pas ici commodément, ajouta-t-elle, venez, donnez-moi la main. » A ces mots, elle lui présenta la sienne, et le mena dans une chambre écartée, où elle s'entretint encore quelque temps avec lui; puis elle le quitta, en lui disant : « Demeurez, je suis à vous dans un moment. » Il attendit; mais au lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, et regardant mon frère d'un air terrible : « Que fais-tu ici, lui dit-il fièrement ? » Alnachar, à cet aspect, fut tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portait, et lui déchargea plusieurs coups de sabre, mais dans les chairs seulement. Le malheureux tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage de ses sens. Le noir, le croyant mort, demanda du sel; l'esclave grecque en apporta un grand bassin. Ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffrait, de ne donner aucun signe

de vie. Le noir et l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille qui avait fait tomber mon frère dans le piége, vint le prendre par les pieds, et le traîna jusqu'à une trappe qu'elle ouvrit. Elle le jeta dedans, et il se trouva dans un lieu souterrain avec les corps de plusieurs gens qui avaient été assassinés. Il s'en aperçut dès qu'il fut revenu à lui, car la violence de sa chute lui avait ôté le sentiment. Le sel dont ses plaies avaient été frottées, lui conserva la vie. Il reprit peu à peu assez de force pour se soutenir; et au bout de deux jours ayant ouvert la trappe durant la nuit, et remarqué dans la cour un endroit où il pouvait se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paraître la détestable vieille qui ouvrit la porte de la rue, et partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vît pas, il ne sortit de ce coupe-gorge que quelques momens après elle, et il vint se réfugier chez moi, où il m'apprit toutes les aventures qui lui étaient arrivées en si peu de temps.

« Au bout d'un mois, il fut parfaitement guéri de ses blessures par les remèdes que je lui fis prendre, et il résolut de se venger de la vieille qui l'avait trompé si cruellement. Pour cet effet, il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cents pièces d'or; mais, au lieu d'or, il la remplit de morceaux de verre... »

CLXXXIII^e NUIT.

« Mon frère attacha le sac de verre autour de lui avec sa ceinture, se déguisa en vieille, et prit un sabre, qu'il cacha sous sa robe. Un matin il rencontra la vieille qui se promenait déja par la ville, en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda, et contrefaisant la voix d'une femme : « N'auriez-vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter? Je suis nouvellement arrivée de la Perse. J'ai apporté de mon pays cinq cents pièces d'or. Je voudrais bien voir si elles sont de poids. » « Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me suivre, je vous menerai chez mon fils qui est changeur, il se fera un plaisir de vous les peser lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de temps, afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. » Mon frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avait introduit la première fois, et la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

« La vieille mena mon frère dans la salle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme du vilain esclave noir : « Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi et me suis. » En disant ces mots, il marcha devant pour le mener au lieu où il voulait le massacrer. Alnachar se leva, le suivit; et tirant son

sabre de dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou par derrière si adroitement, qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussitôt d'une main, et de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain où il le jeta avec la tête. L'esclave grecque accoutumée à ce manége, se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel; mais quand elle vit Alnachar le sabre à la main, et qui avait quitté le voile dont il s'était couvert le visage, elle laissa tomber le bassin et s'enfuit; mon frère, courant plus fort qu'elle, la joignit bientôt, et lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, et il se saisit d'elle avant qu'elle eût le temps de lui échapper. « Perfide, s'écria-t-il, me reconnais-tu? » « Hélas, seigneur, répondit-elle, en tremblant, qui êtes-vous? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. » « Je suis, dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver et faire ta prière hypocrite : t'en souvient-il? » Alors elle se mit à genoux pour lui demander pardon; mais il la coupa en quatre morceaux.

« Il ne restait plus que la dame qui ne savait rien de ce qui venait de se passer chez elle. Il la chercha, et la trouva dans une chambre où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paraître. Elle lui demanda la vie, et il eut la générosité de la lui accorder. « Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchans que ceux dont je viens de me venger si justement? » « J'étais, lui répondit-elle, la femme d'un honnête marchand, et la maudite vieille dont je ne connaissais pas la méchanceté,

venait me voir quelquefois. « Madame, me dit-elle « un jour, nous avons des belles noces chez nous; « vous y prendriez beaucoup de plaisir, si vous vou- « liez nous faire l'honneur de vous y trouver. » Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent pièces d'or. Je la suivis; elle me mena dans cette maison, où je trouvai ce noir qui me retint par force; et il y a trois ans que j'y suis et que je souffre cruellement. » « Avec le métier qu'il exerçait ce détestable noir, reprit mon frère, il doit avoir amassé bien des richesses. » « Il y en a tant, repartit-elle, que vous serez riche à jamais, si vous pouvez les emporter : suivez-moi et vous les verrez. » Elle conduisit Alnachar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or, qu'il considéra avec une admiration dont il ne pouvait revenir. « Allez, dit-elle, et amenez assez de monde pour emporter tout cela. » Mon frère ne se le fit pas dire deux fois; il sortit, et il s'empressa de rassembler dix hommes. Il les amena avec lui; et en arrivant à la maison, il fut tout étonné de trouver la porte ouverte; mais il le fut bien davantage, lorsqu'étant entré dans la chambre où il avait vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame plus rusée et plus diligente que lui, les avait fait enlever et avait disparu elle-même. A défaut de coffres et pour ne pas s'en retourner les mains vides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres et dans les garde-meubles, où il y en avait beaucoup plus qu'il ne lui en fallait pour le dé-

dommager des cinq cents pièces d'or qui lui avaient été volées. Mais en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins qui avaient reconnu mon frère et vu les porteurs aller et venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement qui leur avait paru suspect. Alnachar passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain matin, comme il sortait du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. « Venez avec nous, lui dirent-ils, notre maître veut vous parler. » Mon frère les pria d'attendre un moment, et leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais au lieu de l'écouter, ils le lièrent et le forcèrent de marcher avec eux. Ils rencontrèrent dans une rue un ancien ami de mon frère qui les arrêta, et leur demanda par quelle raison ils l'emmenaient; il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher et rapporter au juge de police qu'ils ne l'avaient pas trouvé; mais il ne put rien obtenir, et ils menèrent Alnachar devant le magistrat..... »

CLXXXIV^e NUIT.

« Quand les gardes eurent conduit mon frère devant le juge de police; ce magistrat lui dit : « Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que vous fîtes porter hier chez vous? » « Seigneur, répondit Alnachar, je suis prêt à vous dire la vérité;

Alors mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui était arrivé, et tout ce qu'il avait fait depuis que la vieille était venue faire sa prière jusqu'au moment où il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avait laissée après avoir tué le noir, l'esclave grecque et la vieille. Pour ce qu'il avait fait emporter chez lui, il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie en récompense des cinq cents pièces d'or qu'on lui avait volées.

« Le juge, sans rien promettre à mon frère, envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avait; et lorsqu'on lui eut rapporté qu'il n'y restait plus rien, et que tout avait été mis dans son garde-meuble, il lui ordonna aussitôt de sortir de la ville, et de n'y revenir de sa vie, parce qu'il craignait que, s'il y demeurait, il n'allât se plaindre de son injustice au khalyfe. Cependant Alnachar obéit sans murmurer, et sortit de la ville pour se réfugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent, et le mirent nu comme la main. Je n'eus pas plus tôt appris cette fâcheuse nouvelle, que je pris un habit et j'allai le trouver où il était. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai et le fis entrer secrètement dans la ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres frères. »

HISTOIRE

DU SIXIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Il ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Chacabac aux lèvres fendues. Il avait eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent dragmes d'argent qu'il avait eues en partage, de même que ses autres frères, de sorte qu'il s'était vu fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittait avec adresse, et il s'étudiait surtout à se procurer l'entrée des grandes maisons par l'entremise des officiers et des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres, et s'attirer leur compassion.

« Un jour qu'il passait devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissait voir une cour très-spacieuse où il y avait une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entre eux, et lui demanda à qui appartenait cet hôtel. « Bon homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous pour me faire cette demande? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connaître que c'est l'hôtel d'un Barmecide? » Mon frère, à qui la générosité et la libéralité des Barmecides étaient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avait plus d'un, et les pria de lui donner l'aumône. « Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous en

empêche, et adressez-vous vous-même au maître de la maison, il vous renverra content. »

Mon frère ne s'attendait pas à tant d'honnêteté; il en remercia les portiers, et entra, avec leur permission, dans l'hôtel, qui était si vaste, qu'il mit beaucoup de temps à gagner l'appartement du Barmecide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en carré, d'une très-belle architecture, et entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin très-bien tenu avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissaient la vue. Les appartemens d'en bas qui régnaient à l'entour, étaient presque tous à jour. Ils se fermaient avec de grands rideaux pour garantir du soleil, et on les ouvrait pour prendre le frais quand la chaleur était passée.

« Un lieu si agréable aurait causé de l'admiration à mon frère, s'il eût eu l'esprit plus content qu'il ne l'avait. Il avança, et entra dans une salle richement meublée et ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur, où il aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur, ce qui lui fit juger que c'était le maître de la maison. En effet, c'était le seigneur Barmecide lui-même, qui lui dit d'une manière obligeante qu'il était le bien-venu, et lui demanda ce qu'il souhaitait. « Seigneur, lui répondit mon frère d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes et généreuses comme vous. » Il ne pouvait mieux s'adresser qu'à ce seigneur, qui était recommandable par mille belles qualités.

« Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frère; et portant ses deux mains à son estomac, comme pour déchirer son habit en signe de douleur : « Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Baghdad, et qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité ? Voilà ce que je ne puis souffrir. » A ces démonstrations, mon frère croyant qu'il allait lui donner une marque singulière de sa libéralité, lui donna mille bénédictions, et lui souhaita toute sorte de biens. « Il ne sera pas dit, reprit le Barmecide, que je vous abandonne, et je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. » « Seigneur, répliqua mon frère, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. » « Est-il bien vrai, repartit le Barmecide, que vous soyez à jeun, à l'heure qu'il est? Hélas, le pauvre homme! Il meurt de faim! Holà, garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vite le bassin et l'eau, que nous nous lavions les mains. » Quoiqu'aucun garçon ne parût, et que mon frère ne vît ni bassin ni eau, le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus; et en faisant cela, il disait à mon frère : « Approchez donc, lavez-vous avec moi. » Chacabac jugea bien par là que le seigneur Barmecide aimait à rire; et comme il entendait lui-même la raillerie, et qu'il n'ignorait pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches, s'ils en veulent tirer bon parti, il s'approcha et fit comme lui.

« Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte

à manger, et qu'on ne fasse point attendre. » En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche et de mâcher à vide, en disant à mon frère : « Mangez, mon hôte, je vous en prie, agissez aussi librement que si vous étiez chez vous; mangez donc : pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite bouche. » « Pardonnez-moi, seigneur, lui répondit Chacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de temps, et que je fais assez bien mon devoir. » « Que dites-vous de ce pain, reprit le Barmecide, ne le trouvez-vous pas excellent ? » « Ah, seigneur, repartit mon frère qui ne voyait pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. » « Mangez-en donc tout votre soûl, répliqua le seigneur Barmecide; je vous assure que j'ai acheté cinq cents pièces d'or la boulangère qui me fait de si bon pain.... »

CLXXXV^e NUIT.

« Le Barmecide, après avoir parlé de l'esclave sa boulangère, et vanté son pain, que mon frère ne mangeait qu'en idée, s'écria : « Garçon, apportenous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frère (quoique aucun garçon n'eût paru), goûtez de ce nouveau mets, et me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du blé mondé, qui fût

mieux accommodé que celui-là ? » « Il est admirable, lui répondit mon frère ; aussi je m'en donne comme il faut. » « Que vous me faites plaisir! reprit le seigneur Barmecide. Je vous conjure, par la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger, de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez si fort à votre goût. » Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce, accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches, et des figues sèches; ce qui fut apporté comme le plat de viande de mouton. « L'oie est bien grasse, dit le Barmecide, mangez-en seulement une cuisse et une aile. Il faut ménager votre appétit, car il nous revient encore beaucoup d'autres choses. » Effectivement, il demanda plusieurs autres plats de différentes sortes, dont mon frère, en mourant de faim, continua de faire semblant de manger. Mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches qu'il demanda, et qui fut servi comme on avait servi les plats précédens. « Oh, pour ce mets, dit le seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi! Je veux que vous vous en rassasiez. » En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main; et l'approchant de la bouche de mon frère : « Tenez, lui dit-il, avalez cela : vous allez juger si j'ai tort de vous vanter ce plat ? » Mon frère alongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avaler avec un extrême plaisir. « Je savais bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. »

« Rien au monde n'est plus exquis, repartit mon frère : franchement, c'est une chose délicieuse que votre table. » « Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmecide! Je crois que vous n'en serez pas moins content que de l'agneau. Hé bien, qu'en pensez-vous? » « Il est merveilleux, répondit Chacabac : on y sent tout à-la-fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre, et les herbes les plus odorantes; et toutes ces odeurs sont si bien ménagées, que l'une n'empêche pas qu'on ne sente l'autre! Quelle volupté! » « Faites honneur à ce ragoût, répliqua le Barmecide; mangez-en donc, je vous en prie. Holà, garçon, ajouta-t-il en haussant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. » « Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frère : en vérité, seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage; je n'en puis plus. »

« Qu'on desserve donc, dit alors le Barmecide, et qu'on apporte les fruits. » Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir; après quoi reprenant la parole : « Goûtez de ces amandes, poursuivit-il; elles sont bonnes et fraîchement cueillies. » Ils firent l'un et l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes et qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmecide invitant mon frère à prendre d'autres choses : « Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes. Choisissez ce qui vous plaira. » Puis avançant la main, comme s'il eût présenté quelque chose : « Tenez, continua-t-il, voici

une tablette excellente pour aider à faire la digestion.» Chacabac fit semblant de prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas! » « Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide; et en cela, comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. » Il excita encore mon frère à manger : « Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paraît que vous n'avez guère mangé. » « Seigneur, lui repartit mon frère, qui avait mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne saurais manger un seul morceau de plus. »

« Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous buvions (1). Vous boirez bien du vin? » « Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. » « Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. » « J'en boirai donc par complaisance, repartit Chacabac. A ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, et même contre le respect qui vous est dû; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin; je me contenterai de boire de l'eau. » « Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. » En même temps

(1) Les orientaux, et particulièrement les musulmans, ne boivent qu'après le repas.

Ce seigneur en usa avec lui familièrement, et lui fit donner un habit de sa garderobe.

« Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut; et comme il n'avait pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince (1). On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avait amassés; de sorte que se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pélerins de la Mekke, dans le dessein de faire ce pélerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bedouins supérieurs à celui des pélerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bedouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Chacabac lui protesta qu'il le maltraitait inutilement. « Je suis votre esclave, lui disait-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » Enfin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère, et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bedouin fut impitoyable; et de dépit de se voir frustré d'une

(1) Les biens de tous les fonctionnaires publics appartiennent au sulthan, même quand ils laissent des héritiers.

une tablette excellente pour aider à faire la digestion.» Chacabac fit semblant de prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas! » « Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide; et en cela, comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. » Il excita encore mon frère à manger : « Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paraît que vous n'avez guère mangé. » « Seigneur, lui repartit mon frère, qui avait mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne saurais manger un seul morceau de plus. »

« Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous buvions (1). Vous boirez bien du vin ? » « Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. » « Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. » « J'en boirai donc par complaisance, repartit Chacabac. A ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, et même contre le respect qui vous est dû; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin; je me contenterai de boire de l'eau. » « Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. » En même temps

(1) Les orientaux, et particulièrement les musulmans, ne boivent qu'après le repas.

Ce seigneur en usa avec lui familièrement, et lui fit donner un habit de sa garderobe.

« Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut; et comme il n'avait pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince (1). On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avait amassés; de sorte que se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pélerins de la Mekke, dans le dessein de faire ce pélerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bedouins supérieurs à celui des pélerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bedouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Chacabac lui protesta qu'il le maltraitait inutilement. « Je suis votre esclave, lui disait-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » Enfin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère, et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bedouin fut impitoyable; et de dépit de se voir frustré d'une

(1) Les biens de tous les fonctionnaires publics appartiennent au sulthan, même quand ils laissent des héritiers.

de vin, car je vous avais bien dit que je pourrais vous manquer de respect. J'en suis très-fâché, et je vous en demande mille pardons. »

« A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide, au lieu de se mettre en colère, se prit à rire de toute sa force. « Il y a long-temps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère..... »

CLXXXVI^e NUIT.

« Le Barmecide fit mille caresses à Chacabac. « Non-seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné, je veux même désormais que nous soyons amis, et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur, et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout; mais nous allons manger réellement. » En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques, qui parurent, d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement, et mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avait goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin; et, en même temps, un grand nombre d'esclaves, belles et richement habillées, entrèrent et chantèrent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin, Chacabac eut tout sujet d'être content des bontés et des honnêtetés du Barmecide, auquel il avait su plaire.

Ce seigneur en usa avec lui familièrement, et lui fit donner un habit de sa garderobe.

« Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut; et comme il n'avait pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince (1). On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avait amassés; de sorte que se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pélerins de la Mekke, dans le dessein de faire ce pélerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bedouins supérieurs à celui des pélerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bedouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Chacabac lui protesta qu'il le maltraitait inutilement. « Je suis votre esclave, lui disait-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » Enfin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère, et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bedouin fut impitoyable; et de dépit de se voir frustré d'une

(1) Les biens de tous les fonctionnaires publics appartiennent au sulthan, même quand ils laissent des héritiers.

somme considérable sur laquelle il avait compté, il prit son couteau et lui fendit les lèvres pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyait avoir faite.

« Le Bedouin avait une femme assez jolie, et souvent, quand il allait faire ses courses, il laissait mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oubliait rien pour consoler le prisonnier de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisait assez connaître qu'elle l'aimait; mais il n'osait répondre à sa passion, de peur de s'en repentir, et il évitait de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchait l'occasion d'être seule avec lui. Elle avait une si grande habitude de badiner et de jouer avec le cruel Chacabac toutes les fois qu'elle le voyait, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observait, s'avisa, pour ses péchés, de badiner aussi avec elle. Le Bedouin s'imagina aussitôt qu'ils vivaient tous deux dans une intelligence criminelle; et ce soupçon le mettant en fureur, il se jeta sur mon frère; et après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne où il le laissa. La montagne était sur le chemin de Baghdad, de sorte que les passans qui l'avaient rencontré, me donnèrent avis du lieu où il était. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Chacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avait besoin, et le ramenai dans la ville. »

« Voilà ce que je racontai au khalyfe Mostanser Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par

de nouveaux éclats de rire. « C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné, à juste titre, le surnom de silencieux : personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins, je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez, et que je n'entende plus parler de vous. » Je cédai à la nécessité, et voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le khalyfe était mort; je retournai à Baghdad, où je ne trouvai pas un seul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville, que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoin de son ingratitude, et de la manière injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnaissance, il a mieux aimé me fuir et s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'était plus à Baghdad, quoique personne ne me sût dire au vrai de quel côté il avait tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-temps que je cours de province en province; et lorsque j'y pensais le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendais pas à le voir si irrité contre moi. »

Chehérazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, se tut; et, la nuit suivante, elle reprit ainsi la suite de son discours :

une tablette excellente pour aider à faire la digestion. » Chacabac fit semblant de prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas ! » « Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide ; et en cela, comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. » Il excita encore mon frère à manger : « Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paraît que vous n'avez guère mangé. » « Seigneur, lui repartit mon frère, qui avait mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne saurais manger un seul morceau de plus. »

« Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous buvions (1). Vous boirez bien du vin ? » « Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. » « Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. » « J'en boirai donc par complaisance, repartit Chacabac. A ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, et même contre le respect qui vous est dû ; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin ; je me contenterai de boire de l'eau. » « Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. » En même temps

(1) Les orientaux, et particulièrement les musulmans, ne boivent qu'après le repas.

il commanda qu'on en apportât; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits. Il fit semblant de se verser à boire et de boire le premier; puis faisant semblant de verser à boire pour mon frère et de lui présenter le verre : « Buvez à ma santé, lui dit-il : sachons un peu si vous trouverez ce vin bon? » Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près comme pour voir si la couleur du vin était belle, et de se le porter au nez pour juger si l'odeur en était agréable; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide, pour lui marquer qu'il prenait la liberté de boire à sa santé, et enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. « Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent; mais il n'est pas assez fort, ce me semble. » « Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez qu'à parler : il y en a dans ma cave de plusieurs sortes. Voyez si vous serez content de celui-ci. » A ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même, et puis à mon frère. Il fit cela tant de fois, que Chacabac, feignant que le vin l'avait échauffé, contrefit l'homme ivre, et frappa la Barmecide à la tête si rudement, qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore; mais le Barmecide présentant la main pour éviter le coup, lui cria : « Êtes-vous fou? » Alors mon frère se retenant, lui dit : « Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave, et de lui donner un grand festin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger; il ne fallait pas me faire boire

de vin, car je vous avais bien dit que je pourrais vous manquer de respect. J'en suis très-fâché, et je vous en demande mille pardons. »

« A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide, au lieu de se mettre en colère, se prit à rire de toute sa force. « Il y a long-temps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère..... »

CLXXXVI^e NUIT.

« Le Barmecide fit mille caresses à Chacabac. « Non-seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné, je veux même désormais que nous soyons amis, et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur, et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout; mais nous allons manger réellement. » En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques, qui parurent, d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement, et mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avait goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin; et, en même temps, un grand nombre d'esclaves, belles et richement habillées, entrèrent et chantèrent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin, Chacabac eut tout sujet d'être content des bontés et des honnêtetés du Barmecide, auquel il avait su plaire.

Ce seigneur en usa avec lui familièrement, et lui fit donner un habit de sa garderobe.

« Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut; et comme il n'avait pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince (1). On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avait amassés; de sorte que se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pélerins de la Mekke, dans le dessein de faire ce pélerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bedouins supérieurs à celui des pélerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bedouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Chacabac lui protesta qu'il le maltraitait inutilement. « Je suis votre esclave, lui disait-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » Enfin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère, et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bedouin fut impitoyable; et de dépit de se voir frustré d'une

(1) Les biens de tous les fonctionnaires publics appartiennent au sulthan, même quand ils laissent des héritiers.

somme considérable sur laquelle il avait compté, il prit son couteau et lui fendit les lèvres pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyait avoir faite.

« Le Bedouin avait une femme assez jolie, et souvent, quand il allait faire ses courses, il laissait mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oubliait rien pour consoler le prisonnier de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisait assez connaître qu'elle l'aimait; mais il n'osait répondre à sa passion, de peur de s'en repentir, et il évitait de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchait l'occasion d'être seule avec lui. Elle avait une si grande habitude de badiner et de jouer avec le cruel Chacabac toutes les fois qu'elle le voyait, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observait, s'avisa, pour ses péchés, de badiner aussi avec elle. Le Bedouin s'imagina aussitôt qu'ils vivaient tous deux dans une intelligence criminelle; et ce soupçon le mettant en fureur, il se jeta sur mon frère; et après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne où il le laissa. La montagne était sur le chemin de Baghdad, de sorte que les passans qui l'avaient rencontré, me donnèrent avis du lieu où il était. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Chacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avait besoin, et le ramenai dans la ville. »

« Voilà ce que je racontai au khalyfe Mostanser Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par

de nouveaux éclats de rire. « C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné, à juste titre, le surnom de silencieux : personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins, je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez, et que je n'entende plus parler de vous. » Je cédai à la nécessité, et voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le khalyfe était mort; je retournai à Baghdad, où je ne trouvai pas un seul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville, que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoin de son ingratitude, et de la manière injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnaissance, il a mieux aimé me fuir et s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'était plus à Baghdad, quoique personne ne me sût dire au vrai de quel côté il avait tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-temps que je cours de province en province; et lorsque j'y pensais le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendais pas à le voir si irrité contre moi. »

Chehérazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, se tut; et, la nuit suivante, elle reprit ainsi la suite de son discours :

et en corail. Au milieu s'élevait un trône d'or chargé de perles et de pierreries, sur lequel était assis nonchalamment un jeune homme de la plus belle figure, revêtu d'habits somptueux. Sur son front brillait un bandeau royal enrichi de pierres précieuses. A sa droite était assis un personnage qui ressemblait au vézyr Giafar le Barmecyde, et à sa gauche un autre qui jouait le rôle d'Ishhaq-el-Nédym. Mesrour se tenait debout devant lui, et derrière eux étaient rangés vingt jeunes esclaves, qui avaient le visage aussi rond et aussi éclatant que la pleine lune. Cette portion de la gondole était couverte d'une étoffe de velours sur laquelle on n'avait épargné ni l'or, ni les pierreries; elle pouvait le disputer aux étoiles qui brillaient alors au firmament.

Le jeune homme avait devant lui une table ornée de fleurs; deux flambeaux d'or massif garnis de bougies l'éclairaient; à ses pieds fumaient quatre cassolettes remplies de parfums exquis. Vingt rameurs, aussi beaux que robustes, et habillés avec un luxe surprenant, faisaient voler la gondole sur la surface du fleuve.

Haroun, frappé lui-même de la beauté de ce spectacle, ne pouvait revenir de son étonnement; sa surprise redoubla lorsqu'il entendit un homme qui criait, sur la proue de la gondole : « Peuple, riches et pauvres, libres et esclaves, naturels et étrangers, obéissez à l'ordre suprême du prince des fidèles, l'ombre de Dieu sur la terre, le roi des rois, trésor des graces, soutien des malheureux, objet des éloges des savans

et des poètes, source intarissable de puissance et de gloire, génie sublime, le khalyfe Haroun Arréchyd. Il vous défend de vous promener sur le Tigre, et d'ouvrir vos fenêtres; la désobéissance sera punie de mort, et de la confiscation des biens. »

Pendant toute cette proclamation Haroun avait toujours eu les yeux sur ce prétendu khalyfe; plus il le considérait, plus il lui trouvait de graces, de noblesse et de beauté; et se tournant vers Giafar, il lui demanda s'il connaissait ce personnage. « Non certes, je ne le connais pas, répondit le vézyr. » « Ma foi, continua le khalyfe, il se connaît parfaitement en étiquette; car il n'a rien oublié de la représentation du khalyfe; mais ce qui m'étonne le plus, c'est la ressemblance que je trouve entre toi et celui qui est à sa droite; la personne qui est derrière lui, ne ressemble pas moins à Mesrour, et ses courtisans ne jouent pas mal le rôle des miens : en vérité je ne puis revenir de mon étonnement. »

Ils ne le perdirent pas de vue, jusqu'à ce qu'il eût abordé le rivage voisin. Le faux khalyfe mit alors pied à terre et monta sur un superbe cheval, précédé d'une multitude de domestiques qui portaient des torches, et d'une troupe nombreuse d'esclaves qui marchaient deux à deux. Le cortége était précédé d'un huissier qui proclamait l'éloge du souverain.

Haroun s'apercevant qu'il n'y avait plus personne sur le rivage, engagea le patron de la barque à les conduire à terre; ils voulaient suivre le jeune aven-

turier, mais, ne sachant de quel côté il avait dirigé ses pas, le khalyfe et ses compagnons revinrent au palais. En quittant le bateau au même endroit où ils l'avaient pris, Haroun donna encore vingt sequins au patron, et lui dit : « Nous comptons sur ta complaisance. Demain au soir attends-nous ici ; nous sommes des étrangers logés dans un karavanserail ; nous aimons la joie, et nous voulons venir passer quelques heures agréables sur le fleuve : tu peux compter sur notre générosité. »

CXC^e NUIT.

L'étrange rencontre qu'il avait faite ne permit pas au khalyfe de fermer les yeux de toute la nuit; tout ce qu'il avait vu était pour lui un problème inexplicable, et il lui tardait de pénétrer ce mystère. Dès que le jour parut, il fit sa prière du matin, invoqua le prophète, et se fit apporter à déjeuner. Bientôt parut Mesrour : « Vicaire de Dieu, dit-il, les ministres et les officiers qui remplissent la salle du conseil, offrent un spectacle vraiment imposant, il n'y manque plus que toi, viens l'embellir de ta présence ; viens te montrer à des soldats qui te chérissent, rendre la justice à des sujets qui t'idolâtrent, et répandre tes bienfaits sur les créatures de Dieu. » Le khalyfe se leva, se revêtit de son manteau et de tous les ornemens qui annoncent la souveraineté et

la font respecter. Il entra dans le dyvan, monta sur son trône; et bientôt vinrent se ranger autour de lui et chacun selon sa dignité, les grands, les généraux, les ministres, les savans, les poètes, en un mot tous les personnages qui composent le conseil. Alors le premier huissier fit à haute voix les vœux ordinaires pour la prospérité du khalyfe, et toute l'armée répondit en chœur. Ensuite un autre officier lui succéda, et, s'adressant au khalyfe, lui dit : « O toi qui es parvenu au comble de la puissance et de la gloire, garde-toi de l'ivresse de l'orgueil, demain ton règne doit finir. La durée éternelle de l'empire n'appartient qu'à Dieu seul. Combien de fois le monde n'a-t-il pas changé de formes et de maîtres? Répète avec moi : Gloire à celui dont l'empire n'éprouve aucune vicissitude. »

Après cet officier, le lecteur récita des sentences de religion et de morale.

Le khalyfe fit bientôt signe au lecteur de se taire, et se mit à expédier les affaires du gouvernement, sans parler de son aventure à qui que ce soit. A l'heure ordinaire le dyvan se leva, les troupes se retirèrent, et Haroun passa dans la salle des audiences particulières où il resta jusqu'à la fin du jour, attendant la nuit avec la plus grande impatience. Enfin les étoiles parurent, et on entendit la voix du coq qui criait : « Paresseux qui dormez, rendez témoignage à l'unité et à la grandeur de celui qui ne dort jamais. » Alors Haroun s'adressant à Giafar, lui dit : « Vézyr, allons voir le nouveau khalyfe. » Giafar se

mit à rire, en lui demandant s'il y avait un khalyfe ancien et un khalyfe nouveau. « Sans doute, répliqua Haroun; je suis le vieux khalyfe, et notre jeune homme le nouveau; c'est un terrible avantage sur moi, car tu le sais:

« La nouveauté a un grand charme; cependant je n'en « trouve aucun dans l'apparition des signes de la vieillesse. O « regrets superflus! jeunesse qui t'annonces si bien, pourquoi « finis-tu si mal? »

« Giafar, on finit par se dégoûter de tout ce qui est ancien, et les habitans de Baghdad pourraient bien être las de mon règne. » « Tu te trompes, prince des fidèles, lui répondit le vézyr; tu es et tu seras toujours le plus puissant, le plus cher des monarques; et nous ne cesserons jamais d'être tes fidèles sujets. » Haroun interrompit la conversation et fit apporter le déguisement qui devait leur servir à la partie projetée. Ils sortirent donc du palais par la porte secrète, déguisés en marchands; et d'un pas très-leste et très-gai ils se rendirent sur le bord du Tigre, où le patron du bateau les attendait. « Dieu te bénisse, s'écria Haroun, du plus loin qu'il l'aperçut. Voici vingt sequins en récompense de ton exactitude. » En même temps, ils montèrent dans son bateau, et commencèrent à se promener. Bientôt on découvrit la gondole du nouveau khalyfe, qui s'avançait. Le patron gagna promptement l'asile où il s'était réfugié la nuit précédente; et de là ils purent encore le voir passer à loisir. Devant lui se tenaient respectueusement de-

bout soixante mamlouks plus beaux que les précédens, et plus magnifiquement habillés.

La gondole vint aborder non loin de leur retraite; et le faux khalyfe descendit à terre avec tout son cortége. Haroun pria aussi le patron de les conduire au rivage, parce qu'il voulait suivre cet aventurier. Celui-ci obéit, et bientôt ils le joignirent d'assez près pour ne plus le perdre de vue. Ils le suivirent pas à pas sans qu'on pût les apercevoir, car ils étaient dans l'obscurité, et ils pouvaient tout distinguer à la lumière des nombreux flambeaux qui éclairaient cette marche.

Le faux khalyfe était monté sur un superbe cheval arabe, couvert d'un riche harnois, à la manière des Abbacydes, et il était précédé de tous ses mamlouks rangés dans un bel ordre, et un officier ouvrait la marche, en criant, par ordre du prince des fidèles : « Quiconque sortira de sa maison, ou regar-« dera par les fenêtres, aura son bien confisqué, et « perdra la vie. Dieu nous préserve du courroux « des rois ! »

Cette proclamation fit beaucoup rire Haroun, qui dit à Giafar : « Vois-tu les menaces qu'il fait à ses sujets ? » « Heureusement, répondit Giafar, que nous n'en sommes point, et que nous sommes disposés d'obéir à ses ordres. Dieu nous conserve le khalyfe Haroun Arréchyd. » « Vézyr, prends garde à toi, répliqua Haroun ; celui que tu vois là est le vrai khalyfe. » « En effet, si vous n'étiez pas avec nous, nous pourrions aisément nous y tromper. Mais, puis-

sant monarque, où voulez-vous donc nous conduire?» « A sa suite; je suis résolu à le suivre partout où il ira, et à passer, s'il le faut, toute la nuit pour voir la fin de l'aventure. » Ils marchèrent donc derrière lui; et, après une très-longue course, ils arrivèrent à l'extrémité des jardins de la ville. Peu à peu ils parvinrent même à se mêler dans le cortége. Mais ils furent bientôt découverts. On les prit pour des marchands, et on les arrêta.

Lorsqu'on les eut saisis, le vézyr se repentit de sa complaisance, et dit tout bas au khalyfe : « Tu nous as conduit dans le précipice; il serait très-possible que cet homme s'irritât contre nous, et nous fît mourir. » « Arme-toi de patience, dit Haroun; Dieu n'abandonne point les hommes patiens. »

Cependant les huissiers, qui s'étaient emparés d'eux, les amenèrent en présence du nouveau khalyfe, et lui dirent : « Vicaire de Dieu, voici trois hommes qui se promenaient au milieu de nous; ce sont des étrangers; nous les avons arrêtés, et nous te les amenons. C'est à toi à décider de leur sort. »

En les voyant, le faux khalyfe poussa un cri épouvantable, en leur disant : « Misérables! qui êtes-vous? Qui vous a conduits ici? N'avez-vous pas entendu la proclamation? J'en jure par mes augustes ancêtres, si vous me déguisez la vérité, je vous ferai couper les pieds et les mains. Auriez-vous eu l'intention de me braver, d'insulter à mon rang, et de vous révolter contre mes ordres suprêmes? »

« Khalyfe, puissant maître de la terre, calme-toi,

répondit Haroun, jusqu'à ce que nous ayons pu nous expliquer. Si tu agrées nos excuses, ce sera une preuve de ta bonté; et si tu nous fais mourir, nous ne pourrons blâmer ta justice. »

« Voyons, que pouvez-vous alléguer pour vous excuser? » « Nous sommes des étrangers, qui arrivons aujourd'hui pour la première fois à Baghdad : nous avons parcouru les rues et les marchés : et étonnés de les trouver déserts, nous avons demandé ce qu'étaient devenus les habitans d'une ville aussi florissante; on nous a répondu que tout le monde était à se promener, ou sur le rivage, ou sur les eaux du Tigre, parce que c'était le plaisir de la saison. Mes compagnons et moi, nous aimons la joie. D'après cet avis, nous nous sommes rendus sur le bord du fleuve, qui était couvert d'une immense multitude. Tout le monde s'y divertissait. On y buvait, on y mangeait : nous avons imité un si bel exemple. Ensuite nous avons trouvé un bateau. Le patron nous a reçus, et nous a conduits sans difficulté à l'autre rive; nous y sommes descendus, et nous nous y sommes amusés assez long-temps. Le patron avait envie de dormir; il s'étendit dans son bateau, en nous recommandant bien de le réveiller avant la fin du jour, pour nous reconduire à la ville. Nous-mêmes aussi, après une longue promenade, nous nous sommes endormis; et nous ne nous sommes réveillés qu'après le patron, et lorsqu'il faisait déja très-obscur; celui-ci nous a reproché notre négligence. « Ne vous avais-je pas prié, s'écria-t-il, de me réveiller avant la fin du

jour ? » « Le sommeil nous a saisis aussi, et comment pouvions-nous te réveiller ? Il n'y a pas de mal ; nous passerons ici la nuit. » « Mais nous ne sommes pas ici à l'abri des voleurs. Je crains pour vous et pour moi. »

« Après avoir ainsi parlé, le patron gagna le large. La nuit était déja très-avancée ; il nous a conduits sur cette rive. Par hasard il aperçut une grande clarté, et il nous dit : « Voyez-vous ces flambeaux ? C'est un nouveau marié qui regagne sa demeure ; suivez-le, vous assisterez au repas de noces ; ses esclaves jouent parfaitement des instrumens, vous vous amuserez jusqu'à l'apparition du jour, et, après avoir bien déjeuné, vous ferez ce qu'il vous plaira, et vous irez où vous voudrez ; car ce pays est sûr et tranquille, et il n'y a rien à craindre. » Voilà, seigneur, ce qui nous a déterminés à vous suivre, toujours bien persuadés que nous allions prendre part à une fête nuptiale. Nous venions de nous mêler dans votre cortége, lorsqu'on nous a arrêtés ; et nous n'avons point entendu les proclamations dont vous nous parlez. » « Il est heureux pour vous, répliqua le faux khalyfe, que vous ne soyez pas habitans de Baghdad ; car vous n'auriez point évité une juste punition : mais puisque vous êtes étrangers, soyez les bien-venus ; rassurez-vous et ne craignez rien. Je vous invite à être mes convives, pendant tout le reste de la nuit. » « Vous nous faites beaucoup d'honneur, reprit Haroun, et nous vous prions, prince des fidèles, d'agréer nos remercîmens. » Giafar alors s'approchant

de Haroun, lui dit tout bas : « Vicaire de Dieu, tu es bien poli. » « Tais-toi. »

Ils continuèrent donc de suivre le cortége jusqu'au palais du faux khalyfe, situé à l'extrémité des jardins. Les appartemens de ce palais étaient soutenus par des colonnes qui offraient un coup d'œil charmant. La principale porte était en ébène, garnie de barres d'or massif, d'un poli très-brillant.....

CXCI^e NUIT.

Le faux khalyfe mit pied à terre, et fit entrer avec lui Haroun et ses deux compagnons. On les introduisit dans une vaste salle, au milieu de laquelle était un bassin avec un jet d'eau magnifique. Tout à l'entour régnait une estrade garnie d'une couverture et de coussins richement brodés. Sur la porte de la salle on lisait ces vers :

« Que le salut et la paix règnent dans ce séjour, comblé « des graces de la fortune. Il rassemble des merveilles que ne « saurait décrire la plume la plus éloquente. »

Il alla s'asseoir sur un trône d'or massif, orné de perles et de pierreries, surmonté d'un dais d'étoffe verte à frange d'or, tel qu'on n'en a jamais vu dans les palais des plus puissans monarques. Il était soutenu par des poulies de sandal, qui répandaient une odeur délicieuse. Ses courtisans se rangèrent humble-

ment autour de lui. Haroun et ses compagnons eurent aussi la permission de s'asseoir.

Bientôt le faux khalyfe fit signe au maître d'hôtel et aux échansons. A l'instant les tables furent dressées et couvertes de mets exquis, et de vins délicieux. Une jeune esclave remplit une tasse, en chantant ces vers :

« Abandonne la mosquée aux dévots, qui en ont fait leur « séjour habituel. Viens avec nous savourer le bon vin. Le « Coran ne dit point : malheur aux ivrognes ; mais bien, « malheur aux hypocrites. »

Après ce couplet, l'échanson présenta la coupe au nouveau khalyfe, qui la vida. Elle fit ensuite le tour, et parvint jusqu'à Haroun, qui refusa de la boire ainsi que ses compagnons.

« Mes convives, dit le nouveau khalyfe, pourquoi refuser de nous imiter ?» « Seigneur, répondit Haroun, nous avons fait tous les trois serment de ne point boire de vin, à l'occasion d'un accident terrible qui nous est arrivé. » « Dieu me préserve de vous en faire un crime.» Et à l'instant il leur fit apporter une autre boisson, en leur disant : « Au défaut du vin, prenez ce sorbet : les rois n'en boivent pas de meilleur. »

Le repas dura fort long-temps ; et Haroun surpris de tout ce qu'il voyait, dit tout bas à Giafar, qui était assis auprès de lui : «Je meurs d'envie de savoir quel peut être ce jeune homme. Quelle table

splendide ! je n'ai jamais rien vu de pareil, et je n'ai jamais rien mangé de meilleur. »

Le nouveau khalyfe s'aperçut de ce colloque particulier. « Quel secret vous communiquez-vous ? » « Pardon, prince des fidèles, reprit Haroun. Nous n'avons pas l'intention de t'offenser. Mon compagnon, qui est déja d'un âge très-avancé, qui a couru le monde, me faisait part de sa surprise : jamais il n'a rien vu de semblable au luxe et à la profusion que tu étales ici, et rien n'y manquerait, selon lui, s'il y avait de la musique : car un repas sans musique est un arbre sans fruit. Comment donc le khalyfe peut-il se passer de musique dans un banquet ? C'étaient les seules observations que nous faisions tout bas ; et tu connais maintenant notre secret. »

Le vin commençait à produire son effet sur les convives ; et déja le prétendu khalyfe avait la tête très-échauffée. La confidence de Haroun le fit sourire ; il frappe des mains ; une porte s'ouvre ; on voit paraître un petit esclave noir magnifiquement habillé, qui porte un siége d'or ; il est suivi d'une jeune esclave, non moins charmante que celle dont un poète a fait la description dans ces vers :

« Vois-tu cette beauté ravissante qui s'avance vers nous ?
« Vois-tu ces deux grenades sur cette poitrine d'albâtre, et
« cette figure charmante qui captive les cœurs ? Hélas ! en
« faut-il davantage pour faire expirer d'amour ? »

En entrant elle se prosterna devant le nouveau khalyfe ; et Haroun à la vue de tant de charmes,

s'écria : « Graces soient rendues à l'auteur d'une beauté si parfaite. » Et à l'instant il se sentit pour elle le cœur embrasé d'amour.

Cependant son maître lui ordonna de s'asseoir. Elle alla se placer sur le siége qui lui avait été préparé, et le petit nègre lui présenta un luth artistement travaillé, qu'elle appliqua contre son sein ; elle se mit à l'accorder, et parcourut les vingt-quatre tons de la musique, en exécutant différens airs plus voluptueux les uns que les autres. Tous les spectateurs furent transportés de plaisir, d'admiration ; et pas un ne put conserver son sang-froid et sa raison, surtout lorsqu'elle s'accompagna, en chantant cette chanson :

« Mes yeux sont les interprètes de mes sentimens ; ils ont « dû t'apprendre l'amour que tu m'as inspiré. Leur langueur « atteste le tourment que j'éprouve ; mon cœur déchiré frémit « à l'idée seule de ton absence. Jusques à quand faudra-t-il « cacher l'amour qui me consume ? Des larmes involontaires « me trahissent sans cesse. J'avais jusqu'à présent ignoré le « pouvoir tyrannique de l'amour. Mais qui peut résister au « bras invincible du destin ? »

A peine cette chanson était-elle finie, que le nouveau khalyfe poussa un cri perçant, déchira sa robe ; ses forces l'abandonnèrent, il s'évanouit. Ses serviteurs s'empressèrent autour de lui ; ils fermèrent les rideaux du dais, et lui mirent une autre robe. Lorsqu'il fut revenu à lui-même, il s'aperçut bien que la chanteuse s'était retirée, mais il ne la demanda

point. Un jeune échanson remplit sa coupe et la lui présenta ; il la but, et ensuite elle fit le tour de l'assemblée. Haroun et ses deux compagnons étonnés de tout ce qu'ils voyaient, s'y perdaient de plus en plus.

Bientôt le nouveau khalyfe prit dans ses mains une baguette pour frapper à une porte voisine, qui s'ouvrit à l'instant ; il en sortit un jeune nègre qui portait un fauteuil doré, plus beau que le premier ; derrière lui venait une jeune fille plus charmante et plus richement habillée que l'autre chanteuse. Après s'être prosternée devant le trône, elle resta debout dans une attitude respectueuse. Haroun en la fixant éprouva une émotion plus vive qu'à la vue de la première. Elle eut ordre de s'asseoir, et elle posa sur ses genoux un psaltérion d'ébène garni en or ; aux quatre coins étaient enchâssées quatre perles aussi grosses qu'un œuf de colombe. Après avoir accordé son instrument, elle en pinça avec tant de légèreté, que les spectateurs s'imaginaient voir danser l'appartement ; elle acheva de les charmer en chantant ce couplet.

« Comment ne perdrai-je pas la patience, lorsqu'un feu « dévorant consume mon cœur ; lorsque des larmes coulent « de mes yeux, comme un torrent intarissable ? Le monde a « perdu pour moi tous ses charmes ; et si je n'obtiens l'objet « de mes désirs, la mort désormais sera mon unique refuge. »

A la fin de ce couplet, le nouveau khalyfe poussa encore un cri perçant ; il déchira ses vêtemens, et

tomba à la renverse. Ses serviteurs accoururent, et, baissant les rideaux, lui passèrent une robe plus magnifique que l'autre. Revenu de son évanouissement, il se mit à boire et à manger comme auparavant : et après que sa coupe eut fait deux ou trois fois le tour de l'assemblée, il frappa des mains ; une porte s'ouvrit, et on vit paraître un petit esclave noir et une jeune chanteuse plus belle et mieux parée que celles qui l'avaient précédée. Haroun crut voir le soleil du midi au milieu d'un ciel pur ; il dit tout bas à son vézyr : « Je n'ai sûrement pas une aussi belle créature dans tout mon harem. » Elle se prosterna devant son maître, qui lui fit signe de s'asseoir ; elle prit sa guitare ; et après quelques préludes harmonieux, elle chanta ainsi :

« Quel sera le terme de sa froideur et de notre longue « séparation ? Reviendront-ils ces beaux jours trop rapidement « écoulés ; ces jours qui nous voyaient réunis dans un même « asile, au sein du bonheur, et à l'abri des envieux ? Un destin « barbare nous a séparés, et il a fallu abandonner ce séjour « si délicieux. O vous qui blâmez ma constance, qu'exigez-« vous de moi ? jamais je ne l'oublierai, jamais mon cœur ne « suivra vos conseils. Ils sont superflus ; laissez-moi mon « amour ; laissez-moi la consolation de gémir sur la cruauté « de mon amie. Qu'elle me fuie, qu'elle me déteste ; je ne « cesserai jamais de l'adorer, même au péril de ma vie. Elle « a changé ; elle a trahi ses sermens ; pour moi, jamais je ne « changerai ; jamais je ne trahirai les miens. »

Cette chanson ne fit pas moins d'effet que les précédentes sur l'esprit du nouveau khalyfe. Mais tandis

qu'on changeait ses habits ; un pan du rideau écarté par hasard l'offrit tout entier aux yeux des spectateurs. Son corps était couvert de plaies fraîches qui paraissaient être les suites de quelques traitemens rigoureux. Haroun qui l'observait attentivement, dit tout bas à Giafar : « Voilà un beau jeune homme, mais je le soupçonne bien maintenant de n'être qu'un insigne voleur. » « Et pourquoi donc ? reprit Giafar. » « N'as-tu pas remarqué que son corps est plein de cicatrices qui l'obligent même à se courber ? »

Tandis qu'ils parlaient, les serviteurs du prétendu khalyfe avaient refermé le rideau, et faisaient la toilette de leur maître. Il revint se mettre à table, et on recommença à boire.

Haroun continuait de parler tout bas à Giafar ; leur hôte s'apercevant de cette conversation secrète, et leur adressant la parole : « Mes chers convives, leur dit-il, ne vous ai-je pas déja observé combien ces colloques secrets étaient peu convenables ? »

« Seigneur, reprit Haroun, la personne qui est assise à mes côtés est un très-gros marchand ; il a beaucoup voyagé dans les différentes parties du monde ; il a fréquenté les cours, les riches et les pauvres ; mais il m'avouait n'avoir jamais rien vu de semblable à ce qu'il voit aujourd'hui ; tu viens de déchirer plusieurs robes magnifiques et qui doivent coûter des sommes considérables ; c'est ce qui ne se pratique pas ordinairement, nous voudrions bien en savoir la cause ; une fois de retour dans nos foyers, nous ne manquerons pas de vanter ta magnificence et de ra-

conter tout ce que nous avons vu à ta cour. On nous demandera sans doute quelles raisons tu pouvais avoir pour déchirer des habits d'une si grande valeur ; c'est encore un problème pour nous, et toi seul peux nous l'expliquer. »

Le nouveau khalyfe lui répondit : « Bons étrangers, toutes ces richesses sont à moi, ainsi que mes habits, et votre question pourrait inquiéter mes serviteurs et mes esclaves ; car tous les habits que je déchire leur appartiennent, et je leur en paie encore la valeur à raison de cinq cents sequins la pièce. » Haroun lui répondit par ces vers :

« La libéralité a fixé son séjour dans tes mains ; tu purifies « tes richesses par l'usage que tu en fais ; et si la bienfaisance « fermait son temple sur la terre, ce serait toi qui en rouvrirais « les portes. »

Flatté d'un éloge aussi pompeux, le nouveau khalyfe ordonna de lui compter mille sequins. Haroun, en souriant, pria Giafar de le recevoir. Celui-ci les prit, en disant : « Nous sommes devenus poètes, nous recevons les bienfaits des rois. »

La coupe recommença à circuler parmi les convives ; tout le monde se livra sans réserve à la joie, et le vin bannit toute espèce de contrainte. Haroun profita de la liberté que ce moment semblait autoriser pour le questionner sur les cicatrices dont son corps était couvert ; mais n'ayant obtenu aucune réponse, il dit à Giafar de lui faire la même question. Celui-ci prétextant que le moment n'était pas favo-

rable et qu'il fallait avoir un peu de patience, Haroun insista, en le menaçant de lui faire couper la tête.

Le nouveau khalyfe, qui observait leur colloque particulier, s'écria : « Combien de fois faudra-t-il vous répéter que rien n'est plus indécent que ces conversations secrètes au milieu d'une compagnie ? je veux savoir ce dont il s'agissait entre vous, mais prenez garde surtout de me déguiser la vérité. »

Giafar prit la parole, et lui dit : « Seigneur, nous avons aperçu sur ton corps des traces de coups qui nous ont fort surpris ; nous nous consultions pour t'en demander la cause. »

Le nouveau khalyfe sourit à cette question, et leur dit : « Très-volontiers ; puisque vous êtes curieux de savoir mon histoire, je vais vous la raconter : elle est vraiment extraordinaire. » Après avoir ainsi parlé, il poussa un soupir, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et il récita ces vers :

« C'est un tissu d'aventures bien extraordinaires, et vous « en jugerez vous-mêmes, si vous consentez à me prêter quelque « attention. Je m'engage à vous faire un récit fidèle dont vous « pourrez tirer quelqu'avantage. Vous voyez une triste victime « de l'amour : celle qui m'a percé le cœur est au-dessus de « tous les éloges. Ses beaux yeux noirs, ses joues vermeilles, « ses sourcils bien arqués, sont les armes qu'elle a employées « pour ma défaite. Mais si je ne me trompe, je vais instruire « de mes malheurs le souverain, le khalyfe de l'univers. Il est « ici avec son vézyr Giafar, qui m'a souvent donné des marques « d'une tendre amitié, et avec Mesrour, l'exécuteur de ses

« ordres suprêmes. Si mes conjectures sont fondées, je touche « au terme de mes maux. L'astre du bonheur va luire pour « moi, et je livre déja mon cœur à cette douce espérance. »

Ces vers annonçaient assez que notre aventurier avait reconnu ses hôtes; mais Giafar pour le dérouter, lui dit : « Vicaire de Dieu, il n'y a parmi nous aucun de ceux que tu viens de nommer. » « Cesse de m'appeler vicaire de Dieu, ou prince des fidèles, dit en souriant le faux khalyfe, car je ne le suis point; je n'ai pris ce titre que dans l'espérance qu'il ferait du bruit parmi le peuple, et que le khalyfe Haroun Arrechyd, en étant instruit, me ferait comparaître devant lui; qu'alors je pourrais lui raconter mes malheurs; qu'ils exciteraient à coup sûr sa pitié; et que je trouverais encore quelques beaux jours. »

Haroun prit la parole, et dit: « Ta sincérité mérite qu'on y réponde; nous avouerons donc que nous ne sommes point des marchands, mais des gens attachés au service du khalyfe; nous avons quelque accès auprès de lui, et nous emploierons tout notre crédit à te servir; raconte-nous ton aventure, afin que nous puissions lui en faire part et t'obtenir l'audience que tu désires; n'aie au reste aucune inquiétude, et tout se terminera à ta satisfaction..... »

CXCII^e NUIT.

Le faux khalyfe commença ainsi son récit : « Mon père se nommait Mohammed, et moi je m'appelle Aly-chah. Mon père en mourant m'a laissé une fortune rare ; un million de sequins en bourse, vingt jardins, dix étuves, vingt hôtelleries, quarante maisons, quinze moulins, douze marchés, composés chacun de quatre-vingts boutiques ; ajoutez encore à tout cela une immense quantité de pierreries de toute espèce. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, distribué des aumônes aux pauvres et payé ses dettes, je repris son commerce ; je m'occupais à vendre et à acheter des pierreries.

« Un jour que j'étais tranquillement assis dans ma boutique, environné de mes esclaves et de mes domestiques, une jeune personne de la plus grande beauté s'avança tout à coup vers moi. En voici le portrait fidèle dans les vers que je vais vous réciter :

« La lune est moins brillante au milieu des ténèbres. Son « voile entr'ouvert laissait apercevoir une superbe chevelure. « Je lui demandai son nom. C'est moi, répondit-elle, qui « embrase le cœur de tous ceux qui me fixent. Je tâchai de « lui peindre mon amour et mes désirs ; elle se contenta de « me dire : Tu ne t'aperçois donc pas que tu t'adresses à un « rocher. » « Si tu es un rocher, répliquai-je, je n'ignore

« pas que Dieu sait amollir les rochers, et en faire jaillir de « l'eau. »

« Plus elle s'approchait de moi, et plus la vue de ses appas faisait des impressions profondes sur mon cœur ; j'en devins éperdument épris ; mes yeux immobiles étaient fixés sur elle. Elle était montée sur une superbe mule, accompagnée de trois esclaves de la plus rare beauté ; elle vint descendre à la porte de ma boutique où elle s'assit, tandis que ses esclaves debout gardèrent l'attitude la plus respectueuse. Dès qu'elle mit le pied sur le seuil de la porte, je lui adressai ces vers :

« Salut au printemps, qui entre chez moi, couronné d'ané- « mones, de narcisses, de marguerites et de roses. »

« Elle me salua gracieusement, et je lui rendis le salut, en lui disant : « Madame, votre présence est d'un heureux augure ; auriez-vous besoin de mes services ? » « Oui, très-grand besoin, et pour une affaire très-importante ; car, si tu me procures ce que je désire, je t'en aurai la plus grande obligation. » « De quoi s'agit-il ? » « Je voudrais un beau collier en diamans. » « J'en ai que je puis vous montrer. » Alors je lui présentai un collier de deux cents sequins. « Je veux quelque chose de plus précieux. » Je lui en montrai un de quatre cents sequins ; elle le rebuta encore ; et elle en fit de même de plusieurs autres,

jusqu'à ce qu'enfin je lui en présentai un de soixante-et-dix mille sequins. Elle s'écria en le voyant : « Voilà ce que je cherchais depuis long-temps ; combien en veux-tu ? » « Je vous ai déja dit le prix au juste, lui répliquai-je ; c'est ce qu'il me coûte. » « Puisqu'il en est ainsi, je te donnerai en sus mille sequins de bénéfice. » « Je ne veux rien gagner avec vous. » « Cela n'est pas juste, tu es marchand, il faut que tu vives de ton commerce. » Aussitôt elle se leva, remonta sur sa mule, et me dit de la suivre pour recevoir mon argent ; je fermai ma boutique, et elle me conduisit à un grand hôtel, sur la porte duquel était écrit ce distique en lettres d'or :

« Demeure paisible, que le chagrin et les noirs soucis ne « pénètrent jamais dans ton enceinte ; et puisse ton maître y « vivre toujours à l'abri des coups de la fortune ! La plus belle « des maisons est celle qui, comme toi, est toujours ouverte « à tout le monde, et où les convives sont assis à leur aise. »

En entrant dans cet hôtel, continua Aly-chah, je fus surpris du luxe qu'on y avait étalé; et j'étais livré à mes réflexions, lorsqu'une esclave, s'avançant vers moi, me dit : « Ma maîtresse m'envoie pour te dire qu'il ne convient pas que tu restes ainsi debout; elle t'invite à passer dans la salle, et à t'y reposer jusqu'à l'arrivée de l'intendant chargé de te compter la somme convenue. » Je la suivis; elle me fit asseoir sur un sofa magnifique, et mes yeux furent éblouis de la richesse des tapis et de la beauté des peintures et des inscriptions dont cette salle était ornée. J'avais

eu à peine le temps de m'asseoir, lorsqu'une autre esclave parut et me pria de passer dans l'appartement intérieur ; je me crus transporté dans un séjour enchanté ; mais ce qui me frappa surtout, fut un trône d'or, surmonté d'un dais avec deux rideaux de soie, relevés de chaque côté, qui laissaient entrevoir une jeune personne assise. Je la reconnus aussitôt pour celle qui avait acheté mon collier ; il était à son cou et il brillait comme les étoiles au milieu des ténèbres de la nuit.

« Son visage découvert avait l'éclat de la pleine lune. A la vue de tant de charmes, je demeurai dans la stupeur ; un feu dévorant embrasa mon cœur, et je n'étais presque plus le maître de mes transports. Dès qu'elle m'aperçut, elle se leva et vint au-devant de moi, en me disant : « Le plus beau des amans vole ordinairement au-devant de sa maîtresse, mais c'est moi qui vais à ta rencontre. » « Unique et parfait modèle de beauté, répliquai-je, tous mes hommages te sont dus ; le moindre de tes attraits suffit pour embellir une mortelle. » « Aly-chah, me dit-elle, je ne puis te cacher plus long-temps l'amour que j'ai conçu pour toi ; depuis long-temps j'aspirais au bonheur de te voir. » Et, en parlant ainsi, elle se jeta dans mes bras, m'embrassa et me serra étroitement contre sa poitrine ; je voulais profiter du moment, mais s'étant bientôt aperçue de mon intention : « Aly-chah, me dit-elle, voudrais-tu donc abuser de la manière la plus coupable des droits que je t'ai donnés sur mon cœur ? apprends que je suis d'une fa-

mille illustre ; je sais respecter les lois de la pudeur et les devoirs que m'impose ma naissance. Ne sais-tu pas qui je suis ? » « Non, madame. » « Tu tiens dans tes bras Sytt-ad-dounya (1), la fille d'un Barmécide et la sœur du grand vézyr Giafar. » A ces mots, je fus saisi d'effroi, mes yeux se baissèrent vers la terre; et d'une voix tremblante : « Madame, lui dis-je, la faute n'en est point à moi, ce sont vos charmes tout puissans. » « Ne crains rien, me dit-elle, nous serons bientôt unis par des liens légitimes ; je puis disposer de ma main ; le cadi de Baghdad est mon tuteur, et tu peux dès ce moment me regarder comme ton épouse. » Aussitôt elle envoya chercher le cadi et des témoins, et elle lui dit : « Voici Aly-chah, le bijoutier, qui me demande en mariage ; il m'a donné pour dot ce collier que je porte ; je l'ai agréé et je veux qu'il soit mon époux. » Le cadi ne fit aucune difficulté ; il dressa notre contrat de mariage, et reçut, ainsi que les témoins, de riches présens. Lorsqu'ils furent congédiés, Sytt-ad-dounya ordonna à ses esclaves de préparer le festin des noces. On nous servit les mets les plus recherchés et les vins les plus exquis ; bientôt, échauffés par la bonne chère, nous nous débarrassâmes des habits qui nous incommodaient. Une jeune chanteuse vint nous égayer en

(1) Ce nom, qui signifie la maîtresse du monde, était en effet celui d'une princesse de l'illustre et malheureuse famille des Barmécides.

s'accompagnant sur un luth, et elle déploya le charme de sa voix.

« Mon ami, je t'en conjure au nom du Très-Haut, vole « vers ma maîtresse, et n'oublie rien pour la déterminer à « venir me voir. Représente-lui l'injustice de ses rigueurs. « Peut-être de tendres reproches l'adouciront-ils. Si elle paraît « prêter quelque attention à tes discours, dis-lui dans la con- « versation : pourquoi réduire au désespoir celui qui vous « adore ? S'il lui échappe un sourire, continue avec la même « douceur, et ose lui dire : que vous en coûterait-il de le rendre « heureux, en lui accordant une seule entrevue ? Si tu aperçois « alors la moindre altération dans la physionomie, quelque « signe de colère, empresse-toi de la calmer, et, s'il le faut, « dis même : je ne le connais point. »

« La musique jointe à une voix mélodieuse embrasait mes sens et pénétrait mon ame de volupté. Dix chanteuses se succédèrent et exécutèrent, les unes après les autres, les airs les plus agréables : enfin, ma nouvelle épouse prit elle-même un luth, l'accorda, et, jouant d'une manière bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, elle chanta cette chanson :

« Le visage de mon amant a l'éclat de la lune ; mais l'astre « de la nuit n'a pas ce sourire gracieux qui m'enchante. Que sa « taille est svelte et déliée ! Il sied bien à ce jonc de vouloir le « lui disputer en élégance et en flexibilité ! Cette coupe qui se « colle sur sa bouche me cause des mouvemens de jalousie ; « mais ce qui me console, c'est de voir le cristal se ternir de- « vant les perles de ses dents. Lorsque je le tiens serré entre

« mes bras, je sens la volupté circuler dans mes veines ; cependant je désirerais encore pouvoir m'en approcher davantage. « Je suce ses lèvres pour appaiser l'ardeur qui me dévore, et « mes feux augmentent de plus en plus. Non, je ne serai satisfaite, que lorsque je verrai mon ame confondue dans la « sienne. »

« Transporté d'admiration et de plaisir, je m'écriai : « Répète ce dernier couplet, ma bien aimée; répète-le, je t'en conjure. » Elle sourit, et me dit : « A condition que tu chanteras ensuite. » « Je te le promets. » Elle le répéta, en fixant sur moi ses beaux yeux langoureux; et lorsqu'elle eut fini, je lui adressai ces vers :

« Graces au Très-Haut, qui t'a prodigué tous les charmes « imaginables, je me range avec plaisir au nombre de tes esclaves. O toi, qui par un coup d'œil captives le cœur des « mortels, comment aurai-je pu me préserver du puissant « prestige de tes regards! Ton teint est aussi clair, aussi frais « que l'eau des fontaines, et les roses croissent sur tes joues. « Tu fais à-la-fois le tourment et le charme de ma vie. Que ta « personne m'inspire d'allegresse! Aie pitié d'un malheureux « consumé par tous les feux de l'amour; je ne puis trouver le « bonheur que dans ta possession. »

« Que les vers que tu chantes avec tant de graces, continuai-je, ont pour moi de douceur; mais j'en savourerais encore davantage sur tes lèvres! »

Cette saillie fit beaucoup rire la jeune princesse. « Je me garderai bien de te contredire, s'écria-t-elle, il est temps de nous retirer, Aly-chah, afin de goûter d'autres jouissances. Esclaves, retirez-vous, vous

devez avoir besoin de repos. » Bientôt nous fûmes seuls ; elle me prit alors par la main et me conduisit dans la chambre où était préparé le lit nuptial. La couche était d'ébène incrustée en or.

« Ma jeune épouse voulut me déshabiller ; à chaque instant elle interrompait son occupation pour me presser contre sa poitrine d'où s'exhalait un parfum de musc et d'ambre. A peine fut-elle au lit que j'essayai d'en obtenir les plus douces faveurs ; mais elle se défendit, voila son visage, et s'échappa de mes bras comme une gazelle craintive.

« Surpris de sa résistance, je m'écriai : « Madame, que dois-je penser de cette étrange conduite ? je suis incertain sur vos sentimens : est-ce donc de l'amour ou de la haine que je vous ai inspiré ? » « Écoute, Aly, me dit-elle, désires-tu me posséder ? » « Oui, sans doute, à quelque prix que ce soit. » « Hé bien, j'ai une condition à te prescrire : si tu la remplis, tu seras le plus chéri, le plus heureux des mortels ; mais si tu y manques, compte sur mon ressentiment et sur ma vengeance. J'acceptai d'avance toutes les conditions qu'elle me dicterait. « Hé bien, continua-t-elle, j'exige que tu ne voies jamais d'autre femme que moi. » « Je vous le jure, m'écriai-je. » Alors pleine de confiance dans mon serment, elle se livra à mes transports, et nous passâmes toute la nuit dans des délices si bien chantées par ce poète :

« Nuit délicieuse, passée au sein de la volupté ; ton charme « se prolongera sur tout le cours de ma vie. Une jeune beauté, « vive comme la gazelle, me présentait ma coupe remplie

« d'une liqueur pétillante. Sa taille est aussi déliée que le jour, « et sa voix harmonieuse jette le trouble dans tous les cœurs. « A la vue de tant d'attraits, un feu dévorant s'alluma dans « mes veines. Son sourire ne fit que l'irriter. Une odeur plus « douce que l'ambre s'exhalait de sa bouche. Des dents, ou « plutôt des perles d'une blancheur éclatante, en faisaient « l'ornement. Les doux accens de sa voix achevèrent de m'e- « nivrer. Mais que devins-je quand elle y joignit les sons d'un « instrument mélodieux ! Bientôt elle se leva, et dans sa mar- « che nonchalante, elle imitait les vacillations du flexible cy- « près agité par le zéphir matinal. Je n'étais plus maître de « moi. Me précipiter vers elle, la saisir entre mes bras, la « couvrir de mille ardens baisers, ne fut pour moi qu'une « même chose. Dieu tout-puissant, que de trésors je décou- « vris ! mon amante partagea mon ivresse. Nous étions seuls « à l'abri des importuns et des jaloux. Gardez-vous bien, cu- « rieux, de vouloir pénétrer les mystères de l'amour. »

« Lorsque l'aurore parut, continua Aly-chah, elle nous trouva encore dans les bras l'un de l'autre. La nuit entière s'était passée sans que nous eussions fermé la paupière ; cependant, succombant sous le poids de la volupté et de la fatigue, je m'abandonnai au sommeil. J'étais encore profondément endormi, quand une main légère se promenant sur mes jambes et sur mes pieds, me tira de mon assoupissement ; j'ouvris les yeux et je vis une jeune esclave occupée à me masser. Mes regards se fixèrent involontairement sur elle ; j'éprouvai les plus violens désirs ; le diable me tenta, et sans doute il s'était glissé auprès de mo sous les traits de cette jeune fille ; elle était d'une beauté ravissante : « Mon enfant, lui dis-je, d'où viens-tu ? qui es-tu ? » « Vous voyez devant vos yeux

une de vos esclaves, qui s'estimera trop heureuse de pouvoir vous plaire, ses sentimens s'accordent trop bien avec ses devoirs. » « Mais je n'aperçois point Sytt-a-dounya ; qu'est-elle devenue ? » « Elle est au bain, et elle m'a ordonné de vous réveiller pour que vous alliez la joindre; mais, ô le plus aimable des maîtres, ne pourrais-je pas vous tenir lieu dans ce moment de Sytt-a-dounya ? peut-être ne trouveriez-vous pas dans mes bras moins de jouissances et moins de plaisirs que dans les siens. » « Pourrais-je compter sur ta discrétion ? » « C'est moi qui vous demande le secret. » Ses tendres aveux allumèrent mon imagination; je la saisis pour la presser contre mon sein; mais quelle fut ma surprise quand je la vis se débattre : « Pourquoi donc cette résistance, m'écriai-je ? »

« A peine avais-je prononcé ces mots, que Sytt-a-dounya entre, la colère dans les yeux et un fouet à la main : « Traître, s'écria-t-elle, où sont tes sermens ? ils sont aussitôt violés que proférés; cette esclave a déja la préférence sur moi; apprends que c'est moi-même qui l'ai envoyée pour sonder tes sentimens; j'ai tout vu et tout entendu, il ne m'est plus permis de douter de ta perfidie; des monstres tels que toi sont indignes de vivre. »

« A l'instant elle appelle ses esclaves; vingt femmes me saisissent, me lient, et on envoie chercher l'officier de police. Dès qu'il fut arrivé on me remit entre ses mains, et Sytt-a-dounya lui dit : « Voici un voleur, pris en flagrant délit; il nous a dérobé différens effets, fais-le frapper de verges jusqu'à ce qu'il avoue

son larcin, surtout ne le relâche point sans mon consentement.»

« Après cette recommandation l'on me couvrit la tête, et on me conduisit à la maison de l'officier de police. Partout on criait sur mon passage : voici un voleur, voici un voleur. En arrivant l'officier de police ordonna à ses gens de me mettre sous le bâton jusqu'à ce que j'avouasse le délit dont j'étais accusé; et sur-le-champ on se mit à me déshabiller et à me frapper sur le dos à coups redoublés, en criant : où sont les effets que tu as pris? J'avais beau leur dire: je n'ai rien pris, je suis innocent, toutes mes protestations étaient inutiles, et ils continuèrent à me frapper jusqu'à ce que je perdisse connaissance; alors le magistrat me voyant dans cet état, me fit transporter dans un cachot. La nuit vint et mes blessures refroidies me causèrent des douleurs cuisantes qui m'arrachaient de sourds gémissemens. Tandis que je me plaignais, la muraille s'entrouvrit tout à coup, et il en sortit une jeune fille aussi brillante que le soleil après une tempête; elle s'avança vers moi et me dit : « Jeune homme, tu m'a bien troublée cette nuit, depuis long-temps je fais ici mon séjour; j'y ai déja vu beaucoup de prisonniers, mais aucun ne s'est plaint aussi amèrement que toi. » « Belle inconnue, lui dis-je, loin de blâmer mes plaintes importunes, elles exciteraient votre pitié si vous en connaissiez la cause : voyez l'horrible traitement que j'ai essuyé. » Et en même temps je lui montrai les plaies dont j'étais couvert. Elle ne put se défendre, en les voyant, d'un

sentiment de commisération, et elle me dit : « Serais-tu par hasard un voleur ? » « Certes, non, lui répondis-je, j'en jure par le Tout-Puissant; jamais je n'ai dérobé ; jamais je n'ai fait tort à qui que ce fût, et mes malheurs sont seulement l'ouvrage d'un destin ennemi. » L'ingénuité de ma réponse la persuada : j'excitai même sa curiosité et son intérêt, et elle me pria de lui raconter mes aventures; je m'empressai de la satisfaire avec la plus grande sincérité. Après avoir entendu mon récit : « Serais-tu curieux de te venger ? me dit-elle ; si tu veux, je vais envoyer à la cruelle Sytt-a-dounya un de mes serviteurs qui la tourmentera et l'empêchera même de prendre de la nourriture. » « A Dieu ne plaise, lui répondis-je, que je consente à lui causer la moindre peine; elle est toujours ma bien-aimée et mon cœur lui appartient; je respecterai ses injustices mêmes. »

« Jeune homme, je ne conçois rien à ta conduite; cette barbare t'a remis entre les mains de l'officier de police qui t'a infligé un châtiment aussi rigoureux qu'injuste, et lorsqu'il s'agit de te venger tu rejettes toutes mes offres ? » « Rappelez-vous, lui dis-je, cet ancien proverbe : Les coups d'une amie paraissent aussi doux que des raisins, et les pierres qu'elle nous jette sont des grains de grenade. » En même temps je fondis en larmes, en récitant ces vers :

« Vis heureuse, ma tendre amie ; laisse-moi gémir et t'a-
« dorer en silence : je chérirai tout ce qui viendra de ta part,
« et tes rigueurs même seront pour moi des bienfaits. »

« La belle inconnue sourit : « Jeune homme, me dit-elle, ces sentimens me font plaisir, ils annoncent la pureté de ton cœur ; il ne tiendrait qu'à toi de sortir dès l'instant même de cette prison ; je te transporterais dans un superbe palais ; ta bien-aimée endormie s'y trouverait aussi, et elle ne se réveillerait qu'au moment où tu la presserais dans tes bras ; mais je crains que, loin d'être touchée de la sincérité de ton retour, elle ne soit toujours aussi irritée, et ne te demande quel a été ton libérateur ? Tu lui répondrais : c'est sans doute une femme que je ne connais point. Comme elle me connaîtrait encore moins elle-même, et qu'elle ne saurait pas combien il est dangereux de me déplaire, il se pourrait bien qu'elle te remît entre les mains du magistrat de police qui ne manquerait pas de te faire couper la tête, avant que j'en fusse instruite. Pour venger une pareille injure, il faudrait que j'envoyasse vers elle un de mes serviteurs, chargé de la maltraiter et de la faire expirer sous ses coups ; mais tu m'as inspiré trop d'amitié pour que je consente à t'exposer à de si grands périls. J'ai un moyen plus sûr, et qui n'entraîne aucun danger ; je veux te remettre un talisman qui ne te laissera rien à désirer, tu ne craindras aucune puissance de la terre, et rien ne te sera impossible ; ta bien-aimée sera à ta discrétion ; tu pourras à ton gré la perdre ou lui faire grace ; tu commanderas en souverain dans la ville de Baghdad, tu n'éprouveras de résistance de la part de qui que ce soit ; il ne tiendra qu'à toi de déposer le khalyfe, de le faire périr, et

de détruire même cette capitale de fond en comble. En même temps elle tira de son sein une bague qu'elle me mit au doigt, en me disant : « Lorsque tu désireras quelque chose, tu tourneras le chaton de cette bague, et aussitôt tu verras paraître devant toi mon serviteur affidé, dont la puissance est pour ainsi dire illimitée. C'est un de ces génies rebelles envers Salomon, il exécutera ponctuellement tous tes ordres : fais en ma présence l'épreuve de la vertu de ce talisman. »

CXCIII^e NUIT.

« Aussitôt je tournai le chaton de ma bague, et je vis paraître le personnage dont m'avait parlé ma libératrice. « Me voici, seigneur, me dit-il, que désirez-vous? » « Quel est ton nom? » « Je me nomme Héilfous. » Il avait une figure épouvantable, deux énormes dents aussi grosses que des meules de moulin sortaient de sa bouche. « Pourrais-tu, lui dis-je, me construire un palais avec une salle très-élevée? » « Volontiers; je me charge même de le meubler avec la plus grande magnificence, et de le peupler de tous les domestiques et de tous les esclaves nécessaires à ton service, et lorsque tu y seras établi tu n'auras qu'à former des désirs pour les voir à l'instant accomplis. » « Combien de mois faudra-t-il pour pouvoir habiter dans ce palais? » « Eh, qui te parle de mois? » « Combien de semaines? » « Il ne s'agit d'attendre ni une semaine, ni un jour; cette nuit même tout sera dis-

posé, dis-moi simplement quel emplacement te plairait; s'il est par hasard occupé, j'en exterminerai les habitans; ton palais sera construit avant le lever de l'aurore, et je me flatte même qu'il surpassera ton attente. » « Dieu me préserve, lui dis-je, de nuire jamais à ses créatures et de troubler leur repos. » « Préférerais-tu que j'élevasse ton palais sur les ruines de celui du khalyfe, ou de celui de Giafar son vézyr? tu n'as qu'à parler. » « Héïlfous, lui répondis-je, je n'ai point à me plaindre du khalyfe ni de son vézyr, et je n'accepterai jamais une fortune aux dépens de la leur; s'il est en ton pouvoir de m'accorder un palais, élève-le à une des extrémités de la ville; dans un lieu où il ne nuise à personne. » « Suis-moi, me dit-il. » Il me conduisit hors de la ville, me dressa une tente sur une petite éminence, et m'y apporta d'excellens restaurans. Lorsque j'eus bu et mangé, je me livrai au sommeil, et l'aurore commençait à paraître lorsque mes yeux s'ouvrirent. Je me trouvai dans ce palais déja tout meublé avec la plus grande magnificence et tel que vous le voyez. Une nombreuse troupe d'esclaves des deux sexes m'environnait. « A qui appartient ce palais? demandai-je à Héïlfous. » « Il est à toi, et tous les esclaves que tu vois sont à tes ordres » « D'où tout cela vient-il? » « Seigneur, nous sommes du nombre de ces génies pour lesquels il n'y a rien d'impossible, et je commande à une multitude de génies inférieurs; les uns ont été chargés de me procurer un garçon et une fille, et ils les ont choisis parmi les enfans des grands

et des souverains de la terre; d'autres ont été employés à la construction de l'édifice, et il a suffi que chacun d'eux apportât une seule pierre, ou bien un des meubles de ce palais. Il s'en faut bien, au reste, que tous mes serviteurs aient été occupés, car je n'en ai pas employé la dixième partie; si tu désires encore quelque chose tu seras bientôt satisfait. Je m'installai dans ma nouvelle demeure; les esclaves rangés autour de moi, attendaient mes ordres en silence. Je demandai à mon génie une gondole, et à l'instant il me procura celle que vous avez vue; je m'en servais pour me promener sur le Tigre, en faisant proclamer devant moi la défense de se montrer sur le fleuve, et même aux fenêtres; je pris en même temps le titre de khalyfe; afin que cette nouvelle courant de bouche en bouche, parvînt jusqu'aux oreilles d'Haroun Arréchyd : en cela je n'ai d'autre dessein que de piquer sa curiosité et d'exciter ses soupçons. Il m'enverra sans doute chercher à l'instant, et alors je lui raconterai mon aventure, il est impossible qu'il ne prenne pas quelque intérêt à mon sort : lui seul peut me délivrer des persécutions de Sytt-a-dounya, en ordonnant à son frère Giafar de faire ma paix avec elle; toutes ses injustices n'ont pu affaiblir mon amour; le sommeil fuit loin de mes yeux, et l'existence me devient pénible; cette femme m'est trop chère pour que je songe à me venger de ses rigueurs, et comment pourrai-je concevoir de la haine contre son frère Giafar? il ignore ce qui s'est passé entre nous. C'est cependant elle qui a désiré notre union, c'est elle qui

a jeté dans mon cœur les premières étincelles du feu qui le dévore, et qui m'a plongé dans l'abîme des maux où vous me voyez; mais tous ces évènemens étaient sans doute écrits dans le livre du destin, et si telle est la volonté du Très-Haut ils pourront avoir une heureuse issue. »

Le récit de toutes ces aventures extraordinaires causa le plus grand étonnement au khalyfe; il ne vit pas sans un secret effroi la puissance presque illimitée d'Aly-chah. « Jeune homme, lui dit-il, as-tu jamais eu sujet de te plaindre du khalyfe? » Non certes, répondit-il, Haroun Arréchyd est un prince également grand et équitable, il ne me connaît point et il n'a jamais entendu parler de moi; mais si vous avez quelque accès auprès de lui, daignez être mes intercesseurs et l'engager à mettre fin aux tourmens que j'endure, en me réconciliant avec Sytt-a-dounya. » « Aly-chah, reprit Haroun, avec autant de moyens, comment aurais-tu besoin du khalyfe ou de qui que ce soit? ne peux-tu pas diriger les évènemens à ton gré? » « En employant ma puissance il en résulterait des inconvéniens inévitables; je craindrais que mon infidélité m'ayant aliéné le cœur de mon épouse, mes avances ne lui inspirassent que plus de fierté. Elle ne manquerait pas de se prévaloir des torts que j'ai eus envers elle, pour me traiter encore avec rigueur; alors je ne serais plus maître de mon ressentiment; à coup sûr elle chercherait à se venger, car elle est femme: enfin, il serait aussi possible que le khalyfe, pour lequel je fais les vœux les plus sincères, indigné de

mon imprudente témérité, ne me pardonnât pas d'avoir usurpé son titre et ses droits. » « Eh ! que t'importerait sa colère, puisque sa vengeance ne peut s'étendre jusque sur toi ? tu possèdes un talisman qui te donne un pouvoir que n'ont jamais eu le khalyfe ni ses ancêtres, et qui te met à l'abri de toutes les poursuites. » « Tu dis vrai, mais Dieu lui-même protége la majesté du trône, et ce serait le comble de l'impiété que d'oser lutter contre celui qui commande ; car le Très-Haut a dit lui-même dans son Coran : *Soyez soumis aux puissances de la terre.* »

Cette réponse satisfit et tranquillisa le khalyfe. « D'après ton respect pour les droits sacrés du souverain, nous nous empresserons de communiquer ton affaire au khalyfe, nous nous flattons de réussir au gré de tes désirs. »

Après cette conversation Haroun et ses deux compagnons demandèrent la permission de se retirer. Aly-chah voulait les retenir et les engageait à passer encore une nuit avec lui, mais ils s'excusèrent, en disant : « nous craignons que le khalyfe ne nous demande et ne nous trouve pas, nous ne pouvons nous éloigner pendant long-temps ; mais comptez sur notre exactitude : demain il vous enverra des officiers de sa cour, de la musique, une robe d'honneur pour vous inviter à venir au divan, où vous terminerez votre affaire. » « Il est de mon devoir, répondit Aly-chah, de lui envoyer un présent ; j'espère que vous voudrez bien vous charger de le lui offrir de ma part et de le lui faire agréer. En même temps il prit dans un

écrin deux colliers de diamans; Haroun refusa de les prendre à cause de leur immense valeur, mais Aly-chah insista, et d'après son refus obstiné les remit au vézyr Giafar, qui s'en chargea.

Le jour commençait à poindre quand ils sortirent pour retourner au palais; le khalyfe, avant de monter sur son trône dans la salle d'audience, eut un entretien particulier avec le grand vézyr. « C'est cependant ta sœur, lui dit-il, qui est la cause première des aventures que nous venons d'entendre et de celles qui nous sont arrivées. » « Seigneur, je ne savais rien de tout cela. » « Je le veux bien croire, répliqua le khalyfe; mais je t'ordonne d'aller trouver ta sœur, et de la déterminer à faire sa paix avec son époux; son refus entraînerait sa perte et la tienne. » « Je vole pour obéir à tes ordres suprêmes, prince des fidèles, répondit le vézyr. » En effet, il sortit tout tremblant du palais impérial; en entrant chez lui il aperçut sa sœur fondant en larmes, car elle aimait Aly-chah plus même qu'elle n'en était aimée, la vengeance qu'elle avait tirée de cet infidèle n'était qu'un effet trop naturel de son violent amour; mais à peine l'eut-elle livré à l'officier, que la compassion succédant à la colère, elle s'était bientôt repentie de sa cruauté; le lendemain elle avait envoyé des ordres pour le tirer de sa prison et le ramener chez elle, mais il avait disparu. A cette affreuse nouvelle elle s'était livrée au désespoir, le sommeil avait fui loin de ses yeux, des torrens de larmes en coulaient jour et nuit : elle était dans cet état quand son frère vint la trouver. « Pour-

quoi verses-tu des larmes, ma chère Sytt-a-dounya? lui dit-il. Elle voulut d'abord cacher la cause de sa douleur; mais quelque violence qu'elle se fît, le nom d'Aly-chah, échappé à travers ses sanglots, trahit son secret. « Quel est donc cet Aly-chah dont tu prononces si souvent le nom? lui dit son frère. » Après avoir repris ses sens, la jeune princesse raconta son histoire avec fidélité. « Comment! s'écria Giafar, tout céla est arrivé sans que j'en fusse instruit? » « Je craignais de ne pas avoir ton approbation; car tu n'aurais pas manqué de me représenter combien la fille et la sœur d'un vézyr se mésalliait en épousant le fils d'un marchand, et l'amour qu'il m'avait inspiré m'a forcée d'avoir un secret pour le plus chéri des frères. »

Giafar ne voulut pas dissimuler plus long-temps; il lui apprit la suite des aventures de son époux, et ajouta : « Si le khalyfe ne m'avait pas chargé de vous réconcilier, je t'aurais poignardée à l'heure même; mais calme toutes tes craintes, tu vas revoir celui que tu chéris si tendrement. Dès qu'il sera de retour, tâche de lui faire oublier les mauvais traitemens qu'il a essuyés par tes ordres. »

Quand Giafar retourna au palais impérial, la musique et les officiers de la cour étaient déja partis pour porter la robe d'honneur à Aly-chah; bientôt celui-ci arriva lui-même. Dès qu'il parut, Haroun se leva, fit quelques pas pour aller au-devant de lui, et voulut qu'il s'assit auprès de son trône; entre autres choses agréables, il lui dit : « Tu avais hier à ta table trois convives qui t'aiment sincèrement; c'est

moi, le vézyr Giafar et Mesrour; je ne veux pas te retenir plus long-temps, mon vézyr est chargé de te conduire auprès de ton épouse, je t'engage à ne pas rejeter ses excuses, à lui rendre ton cœur, j'espère qu'elle sera moins sévère et qu'elle aura pour toi les égards que l'on doit à un époux et surtout à un homme tel que toi. » En effet, Giafar le conduisit à son palais où Sytt-ad-dounya les attendait; dès qu'il y entra, elle se leva, vola au-devant de lui, lui fit des excuses; leur paix fut scellée par des embrassemens mutuels. Aly-chah passa le reste du jour et toute la nuit auprès d'elle, dans le sein des plus doux plaisirs.

Le lendemain il alla au divan; le khalyfe le fit encore asseoir auprès de lui et le combla d'honneurs. Aly-chah consacra la puissance surnaturelle dont il était doué, pour seconder les opérations et accroître la gloire de Haroun; ils passèrent un an entier dans la plus tendre intimité.

Un jour, en rentrant dans son palais, il trouva sa chère Sytt-ad-dounya attaquée d'une maladie mortelle; il s'assit auprès d'elle et ne la quitta pas pendant cette maladie qui ne dura que trois jours, le quatrième elle mourut. Cette perte lui causa une douleur si vive qu'il refusa toute espèce de consolation et mourut bientôt lui-même. On les enterra tous deux dans le même cercueil et dans le même tombeau, après avoir soigneusement lavé leurs corps. Haroun fut lui-même aux obsèques et pleura longtemps Aly-chah, car il l'aimait tendrement; cepen-

dant comme les rois n'oublient jamais leurs intérêts, il ordonna à Giafar de chercher la bague enchantée; quelques perquisitions qu'on fît, il ne fut pas possible de la trouver.

Lorsque Chehérazade eut terminé cette histoire, le sulthan lui témoigna toute la satisfaction qu'elle lui avait fait éprouver; et comme le jour ne paraissait point encore, il consentit volontiers à entendre l'aventure suivante :

LA RUSE DES FEMMES.

On dit qu'il y avait dans la ville de Baghdad un jeune homme aimable, d'une charmante figure, et d'une taille élégante ; c'était le plus remarquable de tous les fils de marchands. Tandis qu'un jour il était assis dans sa boutique, passa un fille charmante; elle leva les yeux et le regarda. Elle aperçut ces mots écrits en très-beaux caractères, au-dessus de la porte de sa boutique : *Il n'est de ruse que la ruse des hommes, puisqu'elle surpasse la ruse des femmes.* Elle fut piquée, et après avoir réfléchi : « J'en jure par mon voile, dit-elle, oui, je veux le voir le jouet de la ruse de femmes, et qu'il change cette inscription. »

CXCIV^e NUIT.

Le lendemain elle revint : elle avait le costume le plus élégant, était parée des bijoux les plus précieux, les mains teintes de hennê, et les tresses de ses cheveux flottaient sur ses épaules. Elle se mit à marcher en se balançant avec noblesse et minauderie, et ses femmes esclaves la suivirent jusqu'à ce qu'elle s'assit dans la boutique de ce marchand, sous prétexte de demander quelques marchandises. Après l'avoir salué, elle entama la conversation. « Voyez un peu, lui dit-elle, la beauté de ma taille, et comme je suis droite : est-il permis à qui que ce soit de gloser sur mon compte et de dire que je suis bossue ? » Elle découvre en même temps une partie de son sein ; à l'éclat de cette gorge éblouissante, la raison du marchand s'envole, il perd la tête et s'écrie : « Que Dieu te couvre d'un voile ? » « Peut-on se permettre, répliqua-t-elle, de dire que je suis d'une forme ignoble ? » En même temps elle lui montra à nu son avant-bras, qu'on aurait pris pour du cristal ; elle dévoila son visage qui ressemblait à un pleine lune marchant vers sa quatorzième nuit, et elle lui dit : « Qui osera affirmer que mon visage est marqué de petite vérole, et que je n'ai l'usage que de l'un de mes yeux ? » Le marchand avoua qu'elle avait raison. « Madame, quel est donc le motif qui vous a déterminée à me découvrir les parties de votre corps qui sont ordinairement ca-

chées sous un voile ? » « Vous saurez, seigneur, répondit-elle, que je suis une fille bien malheureuse par la tyrannie de mon père, homme avare, sordide, qui craint la plus légère dépense, et ne veut faire aucun sacrifice pour m'établir, malgré les bienfaits dont le Très-haut l'a comblé : c'est un des personnages les plus puissans de son siècle, et surtout le plus abondamment pourvu de tous les avantages de ce monde. » « Quel est donc ton père et quelle est sa profession ? » « Mon père est grand cadi, au tribunal duquel ressortissent tous les magistrats qui existent dans cette ville. » Là dessus elle le quitta et s'en alla. Le marchand désolé, transporté d'étonnement et d'amour, ne sait s'il est encore existant ou non. A l'instant même il ferme sa boutique, et court au tribunal chez le magistrat dont on lui avait parlé. Il entre, le salue, s'assied et lui dit : « Je viens vous faire ma demande, je suis éperduement épris de votre chère fille. » « Ami, répondit le juge, ma fille ne vous convient pas ; elle n'est pas digne d'un aussi beau jeune homme, ni de toutes vos aimables qualités, ni de la demande gracieuse que vous me faites. » « Ce discours ne vous sied d'aucune manière ; votre fille me plaît : pourquoi vous opposeriez-vous à mon projet ? »

Ils tombèrent d'accord, et stipulèrent dans le contrat de mariage, cinq bourses payables (par le futur) avant la cérémonie, et quinze autres payables après, à titre de douaire et pour le détourner du divorce. Le père ne lui épargna pas ses représentations ; mais celui-ci n'en tint compte. Il dit qu'il voulait

avoir accès chez elle dès la nuit prochaine. En effet, lorsque la nuit suivante ils furent au rendez-vous, et que le futur eut récité la prière du soir, il entra dans la chambre qui lui avait été préparée. Il tira le voile de dessus le visage de la fiancée, et l'ayant considérée attentivement, il vit un objet!... un monstre de difformité!... On trouvait réuni dans cette fille tout ce qui constitue la plus complète laideur. Il passa donc la nuit avec elle comme s'il eût été dans les prisons du Deylem. Il ne demandait que l'approche du matin pour la quitter et passer dans un bain.

Il y sommeilla quelque temps, fit ses ablutions, et se rendit à sa boutique, l'ouvrit, prit le café. Les gens du port, les marchands et les particuliers les plus distingués, commencèrent à se rendre chez lui, les uns séparément, d'autres plusieurs ensemble. Ils le plaisantaient, en lui disant : « Ne nous avez-vous pas jugés dignes de prendre une tasse de café avec vous? les charmes de votre jeune épouse vous ont troublé la cervelle et fait perdre l'esprit : que le Très-haut vous favorise! »

Quand la journée fut un peu plus avancée, arriva l'auteur de cette plaisanterie : elle se penchait, et se balançait mollement comme un jeune rameau au milieu d'un jardin. Elle était encore plus élégamment vêtue, plus voluptueusement parée que le jour précédent, au point que deux lignes de passans s'arrêtaient (pour la voir) : elle s'assit dans la boutique, en lui souhaitant le bonjour. « Que ce jour soit heureux pour toi, mon cher Olâ êd-dyn! lui dit-elle : que

Dieu te protége, qu'il te rende joyeux et qu'il mette le comble à ton contentement! » La tristesse se peignit sur la figure du marchand; il fronça le sourcil avant de lui répondre. Cependant il lui dit : « Explique moi ce que je t'ai fait pour que tu aies agi ainsi avec moi ; quel mal t'ai-je fait? » « Je n'ai éprouvé aucun chagrin de ta part, répliqua-t-elle; mais cette inscription tracée sur la porte de ta boutique m'a choquée : peux-tu la changer et écrire le contraire? je te tirerai de ce bourbier. »

A l'instant même le marchand tira une pièce d'or, la donna à un esclave, en lui disant : « Va chez un tel écrivain, et dis-lui d'écrire pour nous, avec les beaux caractères d'azur et d'eau d'or : *Il n'y a de ruse que la ruse des femmes, car elle surpasse et confond les ruses des hommes.* » « Cours donc à l'instant même, » cria la jeune personne.

L'esclave alla trouver l'écrivain qui traça l'inscription. L'esclave la rapporta à son maître, et on la plaça sur la boutique. La jeune fille lui dit : « Lève-toi, va près de la citadelle, concerte-toi avec les baladins, les conducteurs de singes, ceux qui font danser les ours; tu leur ordonneras de venir te trouver le matin au palais de la justice : tu seras assis à prendre le café chez ton beau-père le cadi; ils te féliciteront, te combleront de bénédictions, en s'écriant : Que tes jours soient heureux, ô notre cousin, la veine de nos yeux! nous partageons ta joie. Quand tu rougirais de nous, nous nous ferions honneur de t'appartenir, et quand même tu nous chasserais, quand tu nous écon-

duirais, nous ne te quitterons pas; car tu es le fils de notre oncle. Alors tu commenceras à répandre sur eux de l'argent et différentes pièces de monnaie. Le juge te questionnera, et tu lui répondras : Mon père était meneur de singes, c'est la profession de ma famille; mais, Dieu nous ayant procuré de l'aisance, nous avons acquis de la considération comme négociants auprès du préfet du port. »

Tout se passa comme la jeune fille l'avait prévu.

« Mais tu es donc, dit le juge à son nouveau gendre, conducteur de singes, de la troupe des baladins?» « Il n'est pas moyen, répliqua le marchand, que je renie ma famille, pour l'amour de ta fille. » « Mais il ne convient pas non plus, continua le juge, qu'on te donne la fille d'un docteur qui est assis sur le tapis où l'on prononce les décisions légales, et dont la généalogie remonte aux parens du prophète de Dieu. Il ne convient pas que sa fille soit à la discrétion d'un conducteur de singes ou d'un bateleur. » « Mais, lui dit le marchand, mon docteur, songez que c'est ma femme légitime, chacun de ses cheveux vaut mille vies; je ne m'en séparerais pas quand vous me donneriez les royaumes du monde. »

Enfin, on parvint à le déterminer à prononcer la formule du divorce : le mariage fut dissous, et on les délivra l'un de l'autre.

Le marchand retourna vers l'auteur de la plaisanterie; c'était la fille du chef du corps des forgerons : il en fit la demande à son père et l'épousa. Ils demeurèrent ensemble, vivant continuellement dans une

aisance, un contentement et des jouissances qui se prolongèrent jusqu'au jour de leur mort.

La sulthane s'était beaucoup amusée de la bonhomie du juge et de l'adresse de la jeune fille : « Sire, dit Chehérazade, si votre majesté daignait encore me conserver la vie, je lui raconterais demain l'histoire des Amours d'Aly Ebn Bécar et de Chems el Nihar, favorite du khalyfe Haroun Arréchyd. » Le sulthan des Indes consentit encore à entendre cette histoire et se leva pour se rendre au conseil.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME

DES MILLE ET UNE NUITS.

HISTOIRE de Sind-Bad le marin..... page 1
LXXIVe Nuit..... 3
Premier voyage de Sind-Bad le marin..... 6
LXXVe Nuit..... 8
LXXVIe Nuit..... 13
Second voyage de Sind-Bad le marin..... 16
LXXVIIe Nuit..... 17
LXXVIIIe Nuit..... 22
Troisième voyage de Sind-Bad le marin..... 26
LXXIXe Nuit..... 27
LXXXe Nuit..... 33
LXXXIe Nuit..... 36
LXXXIIe Nuit..... 39
Quatrième voyage de Sind-Bad le marin..... 40
LXXXIIIe Nuit..... 41
LXXXIVe Nuit..... 44
LXXXVe Nuit..... 49
LXXXVIe Nuit..... 52
Cinquième voyage de Sind-Bad le marin..... 56
LXXXVIIe Nuit..... 57
LXXXVIIIe Nuit..... 60
LXXXIXe Nuit..... 63
Sixième voyage de Sind-Bad le marin..... 65

XC^e Nuit..... page 68
XCI^e Nuit..... 72
XCII^e Nuit..... 77
Septième et dernier voyage de Sind-Bad le marin... 79
XCIII^e Nuit..... 83
XCIV^e Nuit..... 88
Les Trois Pommes..... 90
XCV^e Nuit..... 92
XCVI^e Nuit. Histoire de la Dame massacrée, etc..... 98
XCVII^e Nuit..... 103
Histoire de Noureddyn Aly, et de Bedreddyn Hassan. 106
XCVIII^e Nuit..... 113
XCIX^e Nuit..... 117
C^e Nuit..... 121
CI^e Nuit..... 123
CII^e Nuit..... 126
CIII^e Nuit..... 128
CIV^e Nuit..... 131
CV^e et CVI^e Nuits..... 133
CVII^e Nuit..... 134
CVIII^e Nuit..... 139
CIX^e Nuit..... 142
CX^e Nuit..... 145
CXI^e Nuit..... 146
CXII^e Nuit..... 148
CXIII^e Nuit..... 150
CXIV^e Nuit..... 153
CXV^e Nuit..... 155
CXVI^e Nuit..... 156
CXVII^e Nuit..... 159
CXVIII^e Nuit..... 160
CXIX^e Nuit..... 163
CXX^e Nuit..... 165
CXXI^e Nuit..... 167
CXXII^e Nuit..... 171

CXXIII^e Nuit..... page 174
CXXIV^e Nuit..... 176
CXXV^e Nuit..... 179
CXXVI^e Nuit..... 182
CXXVII^e Nuit..... 185
Histoire du Petit Bossu..... 186
CXXVIII^e Nuit..... 189
CXXIX^e Nuit..... 190
CXXX^e Nuit..... 193
CXXXI^e Nuit..... 195
CXXXII^e Nuit..... 197
Histoire racontée par le marchand chrétien..... 199
CXXXIII^e Nuit..... *ib.*
CXXXIV^e Nuit..... 201
CXXXV^e Nuit..... 203
CXXXVI^e Nuit..... 205
CXXXVII^e Nuit..... 208
CXXXVIII^e Nuit..... 210
CXXXIX^e Nuit..... 212
CXL^e Nuit..... 214
CXLI^e Nuit..... 216
CXLII^e Nuit..... 218
CXLIII^e Nuit..... 221
CXLIV^e Nuit..... 223
Histoire racontée par le Pourvoyeur du sulthan, etc. 225
CXLV^e Nuit..... 226
CXLVI^e Nuit..... 228
CXLVII^e Nuit..... 230
CXLVIII^e Nuit..... 233
CXLIX^e Nuit..... 236
CL^e Nuit..... 238
CLI^e Nuit..... 241
CLII^e Nuit..... 244
CLIII^e Nuit..... 246
CLIV^e Nuit..... 248

Histoire racontée par le Médecin Juif..... page 249
CLV^e Nuit..... 251
CLVI^e Nuit..... 254
CLVII^e Nuit..... 257
CLVIII^e Nuit..... 259
CLIX^e Nuit..... 262
CLX^e Nuit..... 267
CLXI^e Nuit..... 269
Histoire que raconta le Tailleur..... 272
CLXII^e Nuit..... 273
CLXIII^e Nuit..... 277
CLXIV^e Nuit..... 280
CLXV^e Nuit..... 283
CLXVI^e Nuit..... 286
CLXVII^e Nuit..... 288
CLXVIII^e Nuit..... 290
CLXIX^e Nuit..... 293
CLXX^e Nuit..... 298
Histoire du Barbier..... 302
CLXXI^e Nuit..... 303
Histoire du Premier Frère du Barbier..... 305
CLXXII^e Nuit..... 307
CLXXIII^e Nuit..... 310
CLXXIV^e Nuit..... 312
Histoire du Second Frère du Barbier..... 313
CLXXV^e Nuit..... 316
CLXXVI^e Nuit..... 320
CLXXVII^e Nuit..... 322
Histoire du Troisième Frère du Barbier..... 323
CLXXVIII^e Nuit..... 328
Histoire du Quatrième Frère du Barbier..... 331
CLXXIX Nuit..... 334
CLXXX^e Nuit. Histoire du Cinquième Frère du Barbier. 337
CLXXXI^e Nuit..... 341
CLXXXII^e Nuit..... 345

CLXXXIII^e Nuit..... 349
CLXXXIV^e Nuit..... 352
Histoire du Sixième Frère du Barbier..... 354
CLXXXV^e Nuit..... 357
CLXXXVI^e Nuit..... 362
CLXXXVII^e Nuit..... 366
CLXXXVIII^e Nuit..... 368
CLXXXIX^e Nuit. Histoire d'Aly-chah, ou le faux khalyfe. 371
CXC^e Nuit..... 378
CXCI^e Nuit..... 385
CXCII^e Nuit..... 395
CXCIII^e Nuit..... 408
La Ruse des Femmes..... 416
CXCIV^e Nuit..... 417

FIN DE LA TABLE.